This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1, Ø h 3.

~~NS. 96 a. 4~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet Fr III A 153

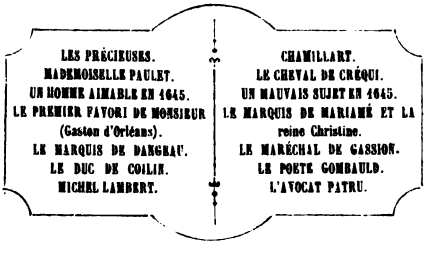
ORIGINAUX

DU XVIIE SIÈCLE

PAR

PAUL DE MUSSET.

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1848

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
21 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

AVANT-PROPOS.

Si on ne m'eût assuré que la Préface est aussi nécessaire à un ouvrage que le titre, ce dont je ne suis pas convaincu, j'aurais volontiers livré ces pages au Public sans les accompagner d'aucun avant-propos. C'est toujours, à mon sens, une triste chose que de recommander ses œuvres au lecteur; c'en est une plus misérable que de s'annoncer pompeusement et de promettre des merveilles, pour ne pas tenir parole. Les anciens étaient plus modestes que nous sur ce point, et ne se permettaient d'apostropher le lecteur bénévole que pour lui donner des éclaircissements utiles, ou pour confesser de bonne foi dans quelles sources ils avaient puisé leur sujet, ce qu'on cherche bien plutôt à déguiser aujourd'hui.

Nous n'écrivons pas à présent le plus chétif morceau sans raconter où et comment nous en vint l'inspiration; sans dire que nous avons été voir les lieux habités par nos héros; que nos voyages nous ont coûté beaucoup, et que nous avons évoqué les ombres des siècles passés, toutes choses que le lecteur n'a pas besoin de savoir, et qui ne rendent pas un ouvrage meilleur. Lorsque Corneille et Racine, qui faisaient bien, publiaient une pièce, ils disaient simplement qu'ils avaient tiré leur sujet d'une telle vie de Plutarque ou d'un tel livre de Tacite, et que si l'on trouvait dans leur tragédie quelque beauté, c'était à ces grands historiens qu'on en était redevable. Cette manière diffère assez de la nôtre; mais chaque temps à ses allures.

Pour faire comme tout le monde, je dirai donc au lecteur que j'ai voulu essayer d'achever quelques-uns des portraits dont les esquisses sont dans les mémoires de Tallemant des Réaux et du duc de Saint-Simon. De même qu'un peintre serait obligé, s'il voulait mettre sur la toile ces personnages, de chercher leurs costumes et la couleur de leurs étoffes; j'ai pensé que pour les bien rendre, il fallait recourir à leur langage; c'est pourquoi je me suis efforcé de ne point écrire une ligne qui ne fût de leur style. C'était une tâche embarras-

sante, à cause des changements qu'a subis notre langue entre le règne de Henri IV, où commence le dix-septième siècle, et celui de Louis XIV, où il finit. Je n'espère point n'avoir pas laissé de disparates; mais l'étude m'en a été si agréable, qu'elle suffirait à me consoler d'un mauvais succès.

C'étaient, selon moi, d'aimables gens, que ces personnages d'autrefois. Il m'a toujours semblé que le ciel les avait faits sur de plus beaux modèles et taillés à plus grands traits que nous. On accuse volontiers aujourd'hui leurs caractères de sauvagerie et leurs mœurs de rudesse; mais s'ils nous pouvaient connaître, ne seraient-ils point fondés à nous reprocher d'être mesquins et menteurs à côté d'eux? Dans leur temps, chacun marchait par le monde portant sa vie entière écrite sur son visage, tandis qu'à présent nous allons nous montrant les uns aux autres des masques de baladins. Il y avait parmi nos pères une franchise et une naïveté accompagnée de noblesse qui en faisaient des hommes aussi différents de nous que leur langage est éloigné du nôtre. J'ai pensé que j'aurais quelques chances de les bien faire connaître, en me servant de ce langage, où l'on trouve les qualités de ceux qui le parlaient, la franchise et la naïveté noble. J'aurais considéré la chose comme impraticable s'il se fût

agi d'un siècle plus ancien que le dix-septième, parce qu'alors la lecture en eût été un travail fastidieux; mais la langue de Tallemant et de Saint-Simon ne diffère de la nôtre que par la tournure et la physionomie des phrases et non point par les mots.

Si en écrivant on ne représente pas aux yeux les personnages comme avec des pinceaux, du moins on les montre à l'imagination sans les condamner à l'immobilité de la toile. C'est donc en voulant tracer des portraits que j'ai écrit des histoires, afin de donner à l'esprit l'équivalent de ce que les peintres du temps ont laissé pour nos yeux.

A présent le lecteur est en droit de penser qu'il aurait su tout ceci et davantage après avoir seulement tourné quatre pages de ce volume; j'en demeure d'accord, et c'est la raison pour laquelle je me demandais de quoi servent les Préfaces. Celle-ci du moins n'aura pas trop promis, si l'ouvrage ne tient guère. Il ne s'agit que de prendre quelques heures de délassement.

LE CHEVAL DE CRÉQUI.

A la cour de la reine régente Marie de Médicis, M. de Créqui ne passait point pour l'un des plus beaux hommes, à cause de sa taille trop petite; mais il avait le langage agréable et l'air si hardi, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain plaisir à le regarder. Il plaisait aux dames et passait pour le plus intrépide joueur de son temps, après M. de Bassompierre. Quand ces deux champions se mettaient en présence l'un de l'autre, les cartes à la main, on était sûr qu'il y aurait quelque grosse somme perdue, et le plus ordinairement c'était Bassompierre qui empochait l'argent, parce que le hasard le servait avec une constance inouïe.

Un matin que M. de Créqui s'était échauffé mal à propos au petit jeu du Louvre, à vouloir lutter contre une veine malheureuse, il avait perdu 60,000 écus sur parole et de bonne grâce; mais il s'en était

revenu chez lui fort triste, et songeait aux moyens d'acquitter cette énorme dette. En y mettant sa dernière pièce, il lui manquait encore plus de 40,000 livres, et le comte éprouvait bien de la répugnance à recourir au connétable de Lesdiguières, son beau-père. Ce n'était pas que le bonhomme eût jamais fait difficulté de secourir ses enfants en pareille circonstance; mais il accompagnait ordinairement ses envois de fonds d'une petite mercuriale qu'on n'aimait pas à essuyer. Le comte de Créqui demeura donc un jour entier sans se résoudre à rien, et, le soir venu, comme il se trouvait seul dans son hôtel de la rue Beauregard, il se mangea les ongles jusqu'à neuf heures. Ensuite, ayant pris une plume, il se mit d'abord à dessiner sur le bois d'une table, et finit par écrire à son ami le chevalier de Guise pour l'engager à souper.

Au moment où le message allait partir, le chevalier lui-même arriva. Il apportait des consolations et le fond de sa bourse.

— Eh! mon cher Créqui, dit M. de Guise, vous voilà sombre et accablé, la plume sur l'oreille comme un procureur! Est-ce que vous voulez écrire un traité de la vanité des choses humaines? les cartes ont été tigresses; il reste encore l'amour et la table. Je vous apporte 3,000 écus; c'est bien peu, mais vous connaissez le proverbe : La plus belle fille.....

Il faut savoir que M. de Guise, le second, était fils du célèbre Balafré. Il n'était pas des plus lettrés de la jeunesse d'alors. Il préférait les quatrains de Pibrac aux poésies de Malherbe; mais, quoiqu'il eût

en effet l'esprit un peu court, il ne manquait point d'à-propos, et pour ce qui est du cœur, il l'avait meilleur et mieux placé que personne.

— Gardez cet argent, chevalier, répondit Créqui. Mon beau-père Lesdiguières ne refusera pas de venir à mon secours. Je suis un peu sombre, comme vous dites; mais je compte sur vous pour secouer l'ennui; et, tenez, je vous écrivais en vous engageant à venir souper.

— A la bonne heure. Je suis invité chez la vicomtesse d'Auchy, qui réunit, ce soir, un tas de beaux esprits; mais je reste avec vous. Nous causerons du passe-dix, qui vous a joué un si mauvais tour, et nous boirons comme il faut.

— C'est cela, et au dessert nous ferons ensemble ma supplique au vieux connétable.

— Fort bien vu! je suis plein d'esprit à la fin de mes repas.

M. de Guise renvoya ses chevaux et ses gens. On se mit à l'aise, et le souper fut promptement servi. La cave du comte de Créqui était bien garnie. Le connétable avait dans ses propriétés des vignobles fameux; il partageait annuellement ses récoltes avec ses enfants. Le bourgogne, disait-il, convient à tous les âges, et si mon fils a le nez un peu rouge sur ses vieux jours, il me ressemblera. Aussi le bonhomme riait plus volontiers des excès de la table que des pertes de jeu.

Créqui et le chevalier, tous deux entre vingt-cinq et trente ans, avaient la réputation d'être de solides convives. Les bouteilles se succédèrent avec rapi-

dité ; les verres étaient grands et ne demeuraient guère en place; de sorte qu'après une heure de conversation, on demanda de l'air à grands cris. Pour noyer les soucis de son ami, le chevalier buvait outre mesure, sans s'apercevoir que les vins de M. de Lesdiguières étaient fort capiteux. A mesure que le souper avançait, la disposition d'esprit des deux jeunes gens se modifiait singulièrement. Créqui devenait plus joyeux à chaque verre, tandis que M. de Guise, contre son ordinaire, sentait sa gaieté s'évanouir. Il passait la main sur ses yeux, et faisait une mine de plus en plus sévère.

— Chevalier, disait Créqui en riant, vous n'êtes pas bien. Si le feu roi vous voyait, il jurerait son ventre-saint-gris que vous avez justement la figure fâchée de votre oncle Mayenne, le lendemain de la bataille d'Ivry. Pour vous remettre en belle humeur, chantez un petit air.

— Créqui, mon cher, il me revient à la mémoire un mot que disait M. de Rohan ce matin, et qui ressemble diablement à une insulte.

— Quelle idée! vous avez entendu de travers et vous vous souvenez double.

—Non pardieu! voici comment la chose est arrivée : M. de Rohan était à deux pas de moi, pendant que je saluais la reine mère, et il parlait à ses voisins du marchepied d'un carrosse. Or je sais qu'on m'a sottement accusé d'avoir tué le marquis de Lux, par trahison, sur le marchepied de son coche, comme il en descendait pour se battre avec moi. C'est une indigne fausseté; je ne suis pas un assassin, mille diables!

Créqui se mit à rire plus fort.

— Vous êtes charmant, chevalier : M. de Rohan ne peut-il parler du marchepied d'un carrosse sans qu'il s'agisse de vous ?

— Eh ! non. Je ne veux pas qu'on prononce ce mot. Le premier qui le dira, je le tuerai séance tenante, en lui faisant beau jeu, pour prouver que je me bats en galant homme ; mais, par la corbleu ! au diable les marchepieds ! Je les briserai tous comme ce verre, et puisque j'ai entendu parler de marchepied, j'en veux avoir raison. Sang de Dieu ! il m'a outragé ; je lui ferai rentrer ce marchepied dans la gorge.

En discourant ainsi, M. de Guise se promenait à grands pas, le visage fort rouge et les yeux hors la tête. Créqui se tenait les côtes.

— Au lieu de rire, poursuivit le chevalier, vous feriez bien mieux de prendre votre épée pour venir me seconder.

— Vous perdez la raison ; la réputation du brave Guise n'est pas à faire. Asseyez-vous, et ne pensez plus à ce marchepied.

— Je ne pourrais fermer l'œil de la nuit si je ne tirais cela au clair ce soir même. Allons ! puisque vous ne voulez pas m'offrir vos services, je vais aller seul chez mon homme.

M. de Guise prit en chavirant ses armes et son chapeau, et descendit dans la cour de l'hôtel, où Créqui ne tarda pas à le rejoindre. Une pluie fine et perçante tombait sans bruit ; l'air était froid et la nuit sombre. Cependant le chevalier, avec l'obsti-

nation de l'ivresse, persista dans sa résolution. Créqui, voyant qu'il ne pouvait le retenir, lui fit seller un cheval, et lui mit sur les épaules un manteau de campagne.

— Je vous prête là une bonne bête, chevalier ; ménagez-la un peu. Appelez-la par son nom pour qu'elle vous traite en ami. On la nomme *Capricieuse*. Ne serrez pas la bride si lourdement et ne la tourmentez pas. Elle n'a pas besoin qu'on l'excite. C'est l'arrière-petite-fille du fameux cheval noir de mon beau-père le connétable.

— N'ayez donc aucune peur, disait M. de Guise ; me prenez-vous pour un enfant? Je vous la renverrai demain au coup de huit heures.

— Allez doucement ; le pavé sera glissant, et il est tard. Attachez ce manteau à votre collet pour ne pas le perdre. Vos plumes vont être gâtées par la pluie ; prenez mon chapeau, je remettrai le vôtre demain au valet que vous m'enverrez. La grille est ouverte. Bonsoir, chevalier ! Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

— Bonsoir, bonsoir !

— M. de Guise toucha des éperons le cheval, et disparut au trot par la petite rue Saint-Roch.

L'action du vin se concentrant par l'effet du froid sur l'estomac et le cerveau, le chevalier sentit que la tête lui tournait complétement. Le brouillard et l'obscurité étaient si épais, qu'on ne distinguait pas les maisons. M. de Guise, laissant aller la bride sur le cou du cheval, s'en rapporta entièrement à sa

monture du soin de le conduire, et se mit à penser à ses affaires.

— Ah! murmurait-il entre ses dents, M. de Rohan s'imagine qu'on peut ainsi me dire une impertinence, à moi! le fils d'un homme qui a fait la guerre au roi! Morbleu! je lui apprendrai à vivre.

Puis, revenant à la jument noire, le chevalier s'écriait :

— Où me mènes-tu, *Capricieuse* ? Nous allons à l'hôtel de Rohan. Cours, ma belle, dépêchons-nous.

L'animal poursuivait sa route paisiblement comme s'il eût fait grand jour; il tournait par les rues sans hésiter, et prit une foule de détours.

— Que je suis aise, disait le chevalier, d'avoir affaire à ce Rohan, qui n'est prince que d'une main! Je lui veux faire trois trous à son pourpoint. Le premier dans la poitrine, par un dégagement, comme cela...

M. de Guise, oubliant qu'il était à cheval, gesticulait comme un possédé. La jument noire passa sous une voûte sombre, que le chevalier reconnut tout à coup pour une des portes de la ville.

— Holà! eh! où va donc ce cheval?

Il allait s'arrêter et demander son chemin aux gardiens, lorsque la jument tourna au travers des champs. Avant qu'il eût remis la main sur les guides, le chevalier entendit la porte se fermer derrière lui, et l'officier de ronde qui posait à grand bruit les chaînes de clôture.

Pardieu! dit M. de Guise, je suis curieux de savoir où ce damné animal me va conduire. Si c'est en

face du diable, j'en serai fort aise, car j'ai toujours eu furieusement envie de lui parler.

Et reprenant ses idées querelleuses, il répétait à satiété :

— Ah ! vous croyez qu'on peut ainsi me jeter au nez ce marchepied ! Je vous en donnerai dans les côtes pour votre marchepied ! Je veux que personne n'ose plus prononcer ce mot-là, personne que moi seul ; et je le dirai sans cesse, pour que tout le monde tremble rien que de l'entendre.

La jument noire poursuivait son trot de course ordinaire. Elle circula dans la campagne par différents sentiers qu'elle paraissait habituée à parcourir, et s'arrêta enfin devant une maisonnette dont l'obscurité ne permit pas au chevalier de remarquer la bonne apparence et l'air de propreté.

— Qu'est cela ? dit M. de Guise, dont l'ivresse se dissipait. Le cheval veut entrer ici ! c'est pour m'amener à ce logis qu'il a fait ce chemin ! Voilà qui est singulier. Il est évident que Créqui vient souvent dans cet endroit. Ce ne peut donc pas être un coupe-gorge ; car je ne crois pas qu'il fasse de la fausse monnaie. Ce doit être bien plutôt une maîtresse qu'il garde dans ce manoir. L'aventure peut devenir plaisante. Allons jusqu'au bout.

La jument grattait du pied le sable avec impatience, tandis que le chevalier cherchait la sonnette. Il la trouva enfin, et la tira doucement. Une lumière éclaira les unes après les autres toutes les fenêtres d'une petite tour, et un vieux valet ouvrit la grille.

— On ne vous attendait plus, monsieur le comte.

Vous n'avez pas coutume d'arriver passé minuit. Madame est au lit.

Le chevalier, descendu de sa monture, était fort embarrassé. Il n'osait parler, de peur de détromper le valet. Il rabattait son chapeau sur sa figure et s'enveloppait du manteau de Créqui; mais il ne savait quel chemin prendre, ni où se trouvaient les escaliers. Heureusement une femme de chambre, en robe de nuit, se présenta, une lumière à la main, et conduisit le chevalier par les degrés jusqu'à l'appartement de la dame.

— Faut-il réveiller Thomas? demanda la Dariolette.

— Non.

—Monsieur le comte a-t-il besoin de quelque chose?

— De rien.

— S'il veut me donner son manteau...

— Laisse-moi, va-t'en.

M. de Guise entra dans la chambre à coucher et ferma la porte brusquement au nez de la suivante.

— C'est bien aimable à vous d'être venu ce soir, mon cher seigneur, dit une voix fort douce. A quel heureux hasard dois-je votre visite, un jour consacré au jeu et à la cour?

Au lieu de répondre, le chevalier s'empara d'une lumière et d'une grosse clochette, qui étaient posées sur un guéridon près du lit, et les porta sur la cheminée. La dame, écartant un peu les rideaux, reconnut aussitôt que ce n'était pas Créqui. Elle cacha sa figure dans ses mains, sans que le chevalier eût le temps de la voir.

— O mon Dieu! cria-t-elle avec l'accent du plus grand effroi, qui est cet homme?

— Ne vous effrayez pas, madame, je suis le chevalier de Guise et non point un malfaiteur.

— O ciel! je suis trahie! perdue! Au secours! N'approchez pas de moi!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit le chevalier en s'asseyant avec sangfroid; si vous appelez vos gens, tout Paris saura l'aventure demain. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Guise, vous dis-je; je ne vous veux point de mal. Laissez-moi vous conter par quel étonnant enchaînement de circonstances je me trouve ici à la place de Créqui.

La dame enveloppa sa tête dans les draps.

— Je ne vous regarderai point, si vous le voulez ainsi, poursuivit le chevalier. Rassurez-vous, je vous en supplie; vous verrez que vous avez affaire à un galant homme.

M. de Guise raconta tout ce qui venait de lui arriver.

— La curiosité seule, poursuivit-il, m'a conduit jusque dans cette chambre. Maintenant je consens à me retirer, si vous l'exigez; mais je pense que vous serez assez charitable pour me garder jusqu'au jour, car je veux être roué si je sais en quel pays je suis, et la nuit est noire, glaciale et pluvieuse en diable.

— Eh bien, monsieur le chevalier, dit la dame, je vais vous faire donner une chambre et un lit. Vous partirez demain matin, et vous irez dire au comte de Créqui ce qui s'est passé. Mais non, vous saurez en vous en allant où vous êtes venu; vous reconnaîtrez

la maison ; vous apprendrez mon nom ; vous le direz partout. Oh ! que vais-je devenir, mon Dieu !

— Eh ! là ! calmez-vous. Je vous promets que je partirai comme je suis venu, sans rien regarder, sur ce même cheval singulier. En vérité, je veux vous contenter, madame.

— Ne cherchez donc pas à me voir, monsieur ; jurez-moi que jamais vous ne ferez aucune démarche pour me connaître.

— Je jurerai tout ce que vous voudrez. Ne vous tourmentez pas ainsi, de grâce !

— Ouvrez cette armoire, monsieur, et donnez-moi un masque que vous y trouverez.

Le chevalier obéit scrupuleusement. Il mit le masque au bout de son épée, et le tendit de fort loin à la dame ; mais il eut le temps d'apercevoir un bras admirable, de grands yeux pleins d'expression, et un profil d'une si rare beauté, qu'il sentit du regret d'avoir promis d'être si généreux.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous n'éveillerons pas vos gens. Vous dormirez paisiblement dans votre lit, et moi, j'attendrai sur ce fauteuil l'heure de partir. Je sais bien qu'on ne voudrait pas me croire si je disais que j'ai passé ainsi la nuit près d'une belle personne ; mais enfin, en vous jurant sur ce crucifix et par l'âme de mon père, le grand Henri de Lorraine, que ce qui m'arrive aujourd'hui sera un secret éternel, vous aurez, j'espère, confiance en moi ?

— Il faut bien que je me fie à votre honneur, monsieur, puisque c'est ma seule sauvegarde.

— A la bonne heure ! Je suis fier de cette con-

fiance, et je veux que vous appreniez à me connaître. A présent que nous avons fait une trêve, causons donc plus tranquillement, puisque vous craignez de vous endormir près de moi. La nuit n'est pas bien longue, et il y en a la moitié d'écoulée. Pour vous faire passer le temps, je vais vous conter quelques-unes de mes aventures.

M. de Guise était un cavalier fort beau et fort aimé des femmes. Il savait de bonnes histoires, et il trouva le moyen de divertir et d'intéresser la dame, si bien qu'au bout d'une heure ils riaient ensemble de bon cœur. On peut se dire bien des choses dans une nuit, et je regrette de ne pas connaître entièrement cette conversation remarquable. Je sais seulement que, vers deux heures après minuit, le chevalier était appuyé sur le chevet de l'inconnue, et que, vers trois heures, fatigué de se tenir sur ses jambes, il était assis au pied du lit. La conversation languissait; la dame s'agitait en étendant ses membres, et M. de Guise se laissait aller, toujours par excès de fatigue. La lumière s'étant éteinte d'elle-même, le chevalier se trouva enfin couché à côté de la belle.

— Voilà, lui dit-elle d'un ton de reproche, une nouvelle aventure ajoutée à votre liste, et que vous conterez comme les autres.

— Jamais, madame! N'ai-je pas fait un serment cette fois? Bannissez donc toute crainte.

La dame garda le silence, et c'était la meilleure capitulation que pût désirer le chevalier.

Une lueur grise s'étendait insensiblement sur les vitres de l'appartement, lorsque la belle inconnue,

sautant à bas du lit, sortit de la chambre en ayant soin de fermer la serrure au double tour. Quoique la conversation eût fait du chemin pendant le reste de la nuit, et que la dame se fût bien adoucie, M. de Guise n'avait pu obtenir d'être dégagé de son serment. Il voulut donc s'exécuter de bonne grâce, et remit à la hâte ses habits. Il entendit au dehors des gens qui chuchotaient et un carrosse auquel on attelait des chevaux. L'inconnue reparut bientôt ; elle était encore masquée.

— On vous conduira en voiture, chevalier, dit-elle. Vous aurez soin de dire au comte de Créqui que vous êtes tombé de cheval après avoir erré toute la nuit. Votre ivresse rendra la chose vraisemblable. Je compte sur votre honneur et vos serments. Je me suis dit souvent que, si ma liaison avec Créqui devait faire de moi une femme dissolue, j'aimerais mieux renoncer au monde. Soyez donc certain que, si vous faites une tentative pour me voir, je me retirerai aussitôt dans un couvent. Adieu, chevalier, partez vite !

La dame ouvrit avec empressement la porte ; et voyant que le chevalier obéissait docilement, par un retour de faiblesse ou de coquetterie, elle ajouta :

— Je ne vous défends pas pourtant de penser à moi.

— De ma vie je ne fus si heureux ! s'écria M. de Guise en la pressant dans ses bras, et vous êtes une cruelle...

— Allons, partez, au nom du ciel !

— Quoi ! ne vous reverrai-je plus ?

— Jamais, monsieur, jamais en ce monde.

— Si vous me défendez de vous chercher, vous m'enverrez du moins de vos nouvelles?

— Peut-être.

— Vous me donnerez bien aussi les moyens de vous écrire?

— Ce méchant homme ne s'en ira pas! dit-elle en frappant du pied avec colère.

— C'est que je sens que je vais vous aimer horriblement.

— En ce cas, vous aurez à souffrir.

— Accordez-moi un gage, un souvenir que je puisse emporter.

— Rien, monsieur, point de souvenirs! point de gages! vous tenez déjà bien mal vos promesses en hésitant ainsi à m'obéir.

— Eh bien, adieu donc. Je m'en rapporte à vous; mais n'oubliez pas que je vous aime. Adieu. Je ne puis renoncer à l'espoir de vous retrouver.

— N'y songez pas. Ce n'est pas probable.

— Que mes ordres soient exécutés, dit encore la dame en s'adressant à ses laquais d'un ton impérieux.

Et le chevalier se jeta en soupirant dans le fond du carrosse, qui partit avec la rapidité de la foudre. Un homme était assis sur le coussin de devant; c'était le vieux domestique qui avait ouvert la grille.

— Monseigneur, dit cet homme fort poliment, je vous demande bien pardon de la liberté; mais il faut que je suive ponctuellement les ordres de madame, comme vous savez. Veuillez donc retirer vo-

tre tête de la portière et permettre que j'abaisse les stores.

— Fais ce que tu voudras, vieux drôle, puisque j'ai promis de me laisser traiter aujourd'hui comme les ours de la ménagerie du roi ; mais pardieu ! ces précautions ne servent à rien. Que va-t-on faire du cheval de Créqui ?

— Que votre seigneurie n'en soit pas en peine. On l'a remis dans son chemin, et, avec trois coups de fouet sur la croupe, on l'a lancé tout seul. Je gage bien qu'il est arrivé à présent à la maison de son maître.

— Mais crois-tu que je ne verrai pas par quelle porte nous entrerons dans Paris?

— Nous n'entrerons point par la plus voisine; nous avons déjà fait un long circuit.

— Et si je veux chercher demain dans tous les environs, je saurai bien reconnaître la maison.

— Il y en a deux mille toutes pareilles, et les environs de Paris sont un peu grands.

— Mais si je voulais regarder à l'instant même où je suis?

— Je ne vous le conseille pas, dit le valet en armant un énorme pistolet, car je vous ferais sauter la cervelle.

— Si je t'offrais cent écus pour me dire le nom de ta maîtresse?

— Ah ! je lui conterai cela, parce qu'elle m'en donnera le double.

— Mais si je veux dire à Créqui ce qui est arrivé?

— Monseigneur ! vous feriez là une laide action

qui ne vous servirait de rien et causerait quelque terrible malheur.

— Le vieux singe a raison.

— Où votre seigneurie veut-elle qu'on la conduise? demanda l'homme quand le carrosse fut entré dans Paris.

— A l'hôtel de Guise.

Une fois arrivé chez lui, le chevalier ne songea plus beaucoup à son aventure. Il changea d'habits et s'en fut aux Étuves avant de se rendre au Louvre pour faire sa cour. Il rencontra justement Créqui dans la rue Saint-Honoré.

— N'êtes-vous point blessé? lui dit le comte en riant. Vous étiez ivre comme un matelot, hier soir, chevalier. Mon cheval est revenu tout seul, couvert d'écume. Il paraît que vous avez fait le juif errant toute la nuit.

— Je ne l'ai point passée si mauvaise que vous le pourriez croire.

— Oh! je n'en suis pas en peine. Un galant de votre sorte ne doit pas manquer d'asiles chez les dames.

— Et vous donc, n'en avez-vous pas aussi quelques-uns?

— Un seul, chevalier; mais que je ne changerais pas pour tous les vôtres.

— C'est à savoir.

Le chevalier de Guise, comme les jeunes gens d'alors, aimait à faire connaître au public ses amourettes; aussi les serments qui l'obligeaient à garder le silence furent-ils pour moitié dans l'impression

profonde que lui laissa la rencontre fortuite de la nuit. Le premier jour il n'y pensa guère, parce qu'il alla souper chez sa maîtresse. Le second jour, étant importuné par ses souvenirs, il fit la débauche avec des amis chez un traiteur fameux ; mais le troisième il resta enfermé dans son appartement et ne put songer à autre chose qu'à la belle inconnue. Ce fut le quatrième jour, en s'éveillant, qu'il se sentit amoureux à la fureur. Il se leva, déterminé à chercher la dame pour lui peindre ses tourments. Ce devait être une personne de la cour, puisqu'elle était très-riche ; son mari devait être absent, pour qu'elle pût ainsi recevoir Créqui tous les soirs. Bien des femmes avaient une maison de plaisance aux environs ; mais toutes n'y habitaient pas, à cause de la saison, qui était fort avancée.

Dans le désordre de la nuit, le chevalier avait noté des indices qui pouvaient le guider dans ses recherches. Une tresse de cheveux blonds s'était échappée de la coiffe ; le masque ne cachait pas le front, qui était d'une beauté remarquable ; la grandeur et la forme des yeux, la longueur des cils lui étaient aussi connues ; les mains étaient longues et fluettes, le cou mince et les épaules fort tombantes. M. de Guise avait encore remarqué un signe noir ; mais il se trouvait placé sur le haut du bras gauche, dans un endroit que la robe cache toujours, que les femmes découvrent leur poitrine ou qu'elles n'aient point de manches.

Pendant une semaine entière, le chevalier ne bougea plus de la cour. Il ne regardait que les da-

mes blondes, et quand il croyait avoir rencontré juste, il s'informait de deux choses : si le mari était absent, et si on avait maison de campagne aux environs, car il était inutile de demander si on connaissait M. de Créqui, le comte étant un des personnages les plus en évidence.

Malgré tous ces moyens de vérification, M. de Guise se trompa plus d'une fois, et il lui arriva de tenir à plusieurs dames des discours à le faire passer pour fou. Peu s'en fallut qu'il ne le devînt en effet, une fois qu'il eut reconnu que sa belle ne venait pas chez la reine. La bourgeoisie était un dédale immense à se perdre en poursuites inutiles, et que penserait-on d'un aussi grand seigneur, le second d'une maison princière, qui ne verrait plus que des *demoiselles* et des gens de courte épée?

Les difficultés ne faisant que l'irriter davantage et son amour croissant tous les jours, le chevalier jura mille fois de ne point se rebuter, dût-il employer une année entière à passer en revue toutes les femmes de la robe et de la finance. Un matin qu'il y avait nombreuse compagnie à la ruelle de la reine mère, Sa Majesté, qui était un peu malade, pria M. de Bassompierre de raconter une de ses galanteries pour la divertir.

— Ma foi ! dit le colonel des Suisses, je ne sais, madame, que des histoires qu'il me faut taire, ou d'autres bonnes à conter à mes soldats.

— Bah ! reprit la reine. On assure que vous avez quatre mille lettres de femmes en vos coffres et une chambre pleine de portraits.

— Ce sont fables à dormir debout.

— Ne faites point l'hypocrite ; vous avez à Chaillot une maison à mener des filles.

— Madame, j'y en mène en effet[1] ; mais je n'oserais dire ce qu'on y fait à des oreilles royales. Voilà monsieur de Guise, qui peut parler de ses affaires, étant prince et bien plus à l'abri que moi de tout danger. C'est lui qui va nous raconter une de ses amourettes.

Le chevalier voyant un cercle nombreux de jolies femmes parmi lesquelles il y en avait beaucoup de blondes, pensa que son inconnue pouvait bien s'y trouver. Il conçut l'idée hardie de la forcer à se trahir par quelque signe d'émotion au récit de son aventure. Le désir de la découvrir triompha des scrupules et de la foi du serment. Il évita de prononcer le nom de Créqui, et glissa légèrement sur l'épisode du cheval; mais il parla de la dame mystérieuse et de la maisonnette avec les détails les plus minutieux, en ayant soin d'étudier les moindres jeux de physionomie de son auditoire. Il dit tout ce qu'il savait du signalement de la belle, en jurant ses grands dieux qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer, et qu'il l'aimait à la rage.

L'histoire eut du succès et réjouit particulièrement la reine; mais aucune des beautés de la ruelle ne laissa voir qu'elle fût troublée. Le chevalier, croyant en être pour ses frais, s'apprêtait à sortir. Une femme, qui se trouva près de lui, se pencha contre son oreille et lui dit tout bas :

[1] Cette réponse de Bassompierre à la reine est historique.

— Vous êtes un indigne et un traître!

Puis elle se retourna fort tranquillement pour reprendre la conversation qu'elle avait avec une autre personne. M. de Guise tressaillit de joie et de surprise. Il vit des cheveux fort beaux, quoique d'un blond un peu trop ardent; une peau d'une blancheur parfaite, de grands yeux pleins de vivacité, une taille admirable et des mains effilées; ce ne pouvait être que son inconnue. Il la retrouvait en la personne de mademoiselle Paulet, jeune femme fort à la mode et qu'on accusait d'être galante. On disait même qu'elle avait eu quelque liaison avec le duc, frère du chevalier. Jamais M. de Guise n'avait songé à lui faire la cour; mais depuis un instant elle lui semblait délicieusement belle, et il s'étonnait de ne l'avoir point reconnue plus tôt.

En quittant le Louvre, mademoiselle Paulet n'avait pas fait cent pas en son carrosse que le chevalier se trouvait à cheval près de la portière. On releva les glaces d'un air fort maussade et on ne voulut pas seulement répondre aux saluts du jeune seigneur. Arrivé à l'hôtel du conseiller Paulet, M. de Guise offrit sa main pour faire descendre la demoiselle.

— Je ne sais, lui dit-on avec colère, comment je puis encore accepter les services d'un homme aussi déloyal que vous, monsieur.

— Vous ai-je fait le moindre tort? répondit humblement le chevalier; quelqu'un autre que vous et moi sait-il ce qui s'est passé entre nous? De grâce! permettez que je vous accompagne. Il faut que vous connaissiez à quel point je vous aime.

— Vous ne monterez pas chez moi, monsieur, je vous le défends ; je suis trop irritée contre vous dans cet instant.

— Dites-moi au moins quand il vous plaira de me recevoir.

— Mais on ne peut donc se défaire de vous ?

— Ce sera difficile à présent, à moins que vous ne me fassiez mourir ; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me condamner sans m'entendre. Accordez-moi une seule audience.

— Eh bien, ce soir, à dix heures, mon carrosse vous ira prendre chez vous. Je vous donnerai audience dans la maisonnette où vous êtes déjà venu. Vous trouverez en moi un juge sévère, je vous en avertis.

— Je consens d'avance à subir toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Elles ne sauraient être aussi dures que celle d'être séparé de vous.

— A ce soir donc.

De retour à son hôtel, M. de Guise, ivre d'espérance, fit appeler son barbier, ouvrit ses boîtes de parfums, et mit une chemise à broderie d'or, comme si l'heure du rendez-vous eût été près de sonner. Ne sachant plus comment tuer le temps, il s'alla promener à pied sous les arbres du Cours. Cinq heures venaient de sonner lorsque M. de Créqui vint à passer sur son cheval noir.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? lui cria le comte. Vous bâillez comme un président en séance.

— Je m'ennuie à la mort. Mais vous, comment venez-vous par ici sans vos gens?

— Je vais dîner à la campagne.

— Où donc cela?

— Je ne puis vous le dire.

— Est-ce que ce serait chez votre maîtresse?

— Précisément. Je suis en retard. Adieu, chevalier!

M. de Guise demeura comme frappé de la foudre. Une fantaisie de M. de Créqui pouvait lui enlever son bonheur. Des projets sinistres roulèrent dans sa cervelle. Il voulait avouer tout au comte et se battre à mort avec lui. Il fallait qu'un des deux cédât le pas à l'autre, car l'idée du partage devenait intolérable, et la jalousie dévorait le cœur du chevalier. La soirée lui sembla mortellement longue. Il descendit dans la rue avant dix heures, et prêta l'oreille avec attention au moindre bruit. Un brouillard épais enveloppait la ville. Quelques passants suivaient les murs avec des lanternes. Cependant le roulement d'un carrosse se fit bientôt entendre. Les chevaux tournèrent dans la rue et s'arrêtèrent devant l'hôtel; la portière s'ouvrit. M. de Guise bondissait de plaisir. Il donna une bourse pleine d'or au laquais, et s'élança joyeusement sur le marchepied.

— Sans doute, pensait-il chemin faisant, Créqui n'a fait que dîner avec mademoiselle Paulet, et il n'y passe point la nuit.

Après un assez long voyage, la voiture entra dans une petite cour sablée. Mademoiselle Paulet descendit elle-même les degrés pour recevoir le chevalier; mais il crut s'apercevoir que l'aspect du vestibule n'était pas le même qu'à sa première visite.

— Vous viendrez aujourd'hui dans mon salon, lui dit-elle, c'est là qu'est mon tribunal. Voici le siége de l'accusé.

En parlant ainsi, la demoiselle désignait un large fauteuil placé près du feu, à côté d'une table où le souper était servi.

— Jugez-moi de même tous les soirs, dit le chevalier en prenant un baiser sur deux lèvres entr'ouvertes par le sourire; et puisse mon procès durer plus longtemps que celui de Biron !

La camériste, qui sortit alors du salon, passa devant M. de Guise. Ce n'était pas celle qu'il avait vue la première fois. Le valet qui apporta les viandes était aussi une figure nouvelle. Un doute étrange vint assaillir le chevalier.

— Vous l'avez eu aujourd'hui à dîner? dit-il à mademoiselle Paulet.

— De qui parlez-vous ?

— De celui qui fera le malheur de ma vie si je ne vous arrache à lui.

— Ne pensons pas à cela.

— Encore un seul mot, je vous prie. De quelle couleur était le manteau qu'il avait aujourd'hui ?

— En vérité, vous êtes singulier ! Quelle fureur avez-vous de parler de cet homme ? Ne cherchez donc pas à me le remettre dans l'esprit, et surtout ne me donnez pas occasion de prononcer son nom.

— Ouais ! pensa M. de Guise, est-ce qu'elle l'ignorait ? est-ce que ce ne serait pas mon inconnue ?

Dans l'incertitude où il tombait tout à coup, le chevalier ne voulut pas se priver d'un plaisir qui

était si proche et si attrayant. Dans le cas même où il y aurait une tromperie sous jeu, elle était assez douce pour qu'il consentît à prolonger l'illusion.

On verra par la suite de cette histoire combien il était amoureux de son inconnue ; mais un caprice d'un moment n'était pas à dédaigner pour cela. L'amour est un remède si sûr aux peines d'amour, qu'il aurait peut-être suffi que l'erreur se prolongeât jusqu'au lendemain pour que le chevalier se trouvât guéri de sa passion, et que mademoiselle Paulet s'emparât entièrement de cette imagination indécise qui cherchait à se fixer.

M. de Guise avait un moyen sûr d'éclaircir ses soupçons ; c'était le signe noir qui devait se trouver à la jonction du bras gauche à l'épaule. Il eut le bon esprit de ne point trop se hâter d'y recourir. Il mangea le souper le plus gaiement qu'il put, et laissa les choses suivre leur cours naturel. Ce fut le lendemain, à la pointe du jour seulement, comme la demoiselle sommeillait, qu'il écarta d'une main tremblante la manche de la chemise. Le bras était fort joli et d'une blancheur charmante; mais le signe n'y était pas ! Mademoiselle Paulet en s'éveillant vit le chevalier qui ajustait tranquillement ses dentelles et attachait son manteau.

— Que faites-vous donc? lui dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, ma mignonne, répondit-il; je vais poursuivre mes recherches. Je vous sais gré de la tromperie. Vous n'êtes pas mon inconnue, et si je pouvais l'oublier, ce serait bien auprès de vous; mais je sens que rien ne peut l'ôter de

ma pensée, puisque je suis encore tout à elle dans ce moment même. Adieu. Acceptez cette bague en souvenir de cette nuit, et si vous en avez le temps, songez à moi quelquefois.

Le chevalier mit un fort beau diamant au doigt de mademoiselle Paulet, et sortit de la maison.

Un mois entier s'était écoulé depuis cette rencontre, et M. de Guise n'avait pas reparu à la cour. N'espérant plus retrouver sa belle parmi les femmes de la noblesse, il s'était jeté si avant dans la bourgeoisie, qu'il ne venait plus au Louvre. On s'inquiéta d'une si longue absence. Bassompierre avait vu par les rues le chevalier fort en désordre, la mine pâle et son épée lui traînant sur les talons. Il fallait que l'amour lui eût troublé la raison ou qu'il fût malade. En effet, le pauvre jeune homme était au désespoir, et le jour que Bassompierre l'avait aperçu, il se mit au lit avec une grosse fièvre. On se rappela l'histoire racontée à la ruelle de la reine ; on en reparla beaucoup, et la maladie du chevalier devint un sujet général de conversation. Les dames s'intéressaient à son malheur. On s'inscrivait pour lui chez le suisse de son hôtel, et Sa Majesté lui envoya le médecin des enfants.

Pendant qu'il était alité, le chevalier reçut un billet qui lui rendit un peu de courage. C'était de la dame mystérieuse :

« Est-il vrai, lui disait-on, que vous soyez malade par amour pour moi ? En ce cas, prenez patience. Les maris sont mortels comme les autres hommes, et les amants sont infidèles. Vous entendrez sans doute parler de moi dans trois mois. »

Le terme était fort long; mais enfin c'était du moins une perspective consolante. Ce qui contribua le plus au prompt rétablissement du malade, ce fut une inspiration lumineuse qui lui vint à force de réfléchir. Sitôt qu'il se vit en état de sortir, le chevalier s'en alla chez M. de Créqui. Après avoir causé de mille choses indifférentes, il témoigna le désir de visiter les écuries. Tous les chevaux furent passés en revue, et le comte, étant riche et magnifique, avait de belles montures. M. de Guise s'arrêta en dernier devant la jument noire qu'il avait aperçue tout d'abord.

— N'est-ce pas là, dit-il, sans avoir l'air d'y songer, cette bête que vous m'avez prêtée un soir?

— Précisément. C'est celle que je préfère aux autres.

— Elle me plaît, je ne sais pourquoi, et je voudrais vous l'acheter.

— Je n'ai pas envie de m'en défaire. Elle descend en ligne maternelle du fameux cheval de M. le connétable.

— Ce ne serait pas là une raison pour la garder, si elle ne valait rien.

— Mais il s'en faut qu'elle soit mauvaise.

— Je le crois, puisque je vous propose de me la céder. Je vous en donnerai un bon prix, ou bien nous ferons un échange.

— Vous ne la prendriez pas si je vous offrais de la troquer contre votre beau cheval de Hanovre.

— Peut-être, car celui-là ne me plaît plus autant que les premiers jours.

— Allons donc! vous feriez une mauvaise affaire, et d'ailleurs je tiens à ma jument noire.

— Faites-moi l'amitié de me la vendre.

— Voilà un caprice de malade, chevalier.

— C'est vrai. Il faut absolument que je me passe cette fantaisie. Fixez vous-même la somme.

Depuis quelque temps les cartes n'étaient point favorables à M. de Créqui. Il avait besoin d'argent, et voulut profiter de l'occasion. Il demanda huit cents écus. C'était énorme; mais le chevalier n'hésita pas.

— Je vous apporterai cela demain soir, à neuf heures, dit-il au comte, et j'emmènerai le cheval.

Le lendemain, avant neuf heures, M. de Guise arriva tenant les huit cents écus. Il ajouta soixante livres pour la selle et la bride, ne voulant gêner en rien la jument noire dans ses habitudes. Le palefrenier qui la soignait d'ordinaire l'apprêta, et le chevalier mit lestement le pied dans l'étrier.

— Bonsoir! dit Créqui en riant. Vous êtes un grand original, chevalier. Si demain vous avez des regrets du marché, vous me trouverez prêt à le rompre, pourvu, que le jeu n'ait pas été trop méchant pour moi.

— Je ne reviens jamais sur une affaire conclue.

— Comme il vous plaira. Ménagez cette pauvre bête, et ne lui faites pas mener une aussi rude vie que le jour où je vous l'ai prêtée.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin.

M. de Guise était haletant. Il partit comme le premier jour par la petite rue Saint-Roch. L'obscurité était profonde, et pourtant la jument allait du même

train qu'à sa première course; ce qui promettait un succès complet. Sa volonté semblait fort arrêtée. Elle prenait sans hésiter les détours, et marchait avec son calme habituel. Le chevalier en riait convulsivement, tant il avait de joie de se sentir ainsi porté vers le but de tous ses désirs.

— Va, belle Capricieuse! disait-il en laisant aller les guides. Nous atteindrons le bonheur, et ta ration d'avoine sera doublée ce soir; je te le promets.

Cependant M. de Guise, ne voyant point apparaître la porte de la ville qu'il avait passée la première fois, commençait à s'étonner.

— Peut-être, pensa-t-il, Créqui ne prend-il pas exactement le même chemin tous les soirs. Qu'importe, pourvu que nous arrivions!

Les tours du Châtelet apparurent tout à coup, et la jument noire traversa doucement le pont au Change, que M. de Guise était certain de n'avoir pas trouvé sur son passage à la première excursion.

— Où me mènes-tu, infernale bête? murmurait-il. Ne sais-tu donc plus ton chemin? Faut-il que tu te fourvoies justement aujourd'hui! Mille démons! où donc allons-nous?

Le chevalier n'osait pourtant remettre les mains sur la bride; car la pensée lui vint à l'esprit que la dame pouvait bien avoir changé de domicile. Il traversa bientôt le second bras de la rivière et s'enfonça dans les rues tortueuses du faubourg Saint-Jacques. Arrivé près du cloître des Cordeliers, le cheval s'arrêta court devant une maison d'assez pauvre apparence, et posa ses naseaux entre les barreaux de la porte.

— Plus de doutes ! s'écria M. de Guise, *elle* est rentrée à la ville, et voici le séjour où je dois la retrouver.

Il sauta légèrement à terre, et, saisissant le marteau, se mit à frapper violemment. Une vieille femme apparut au bout de cinq minutes, tenant une lumière que ses doigts décharnés défendaient mal contre les attaques du vent.

— Un peu de patience ! cria-t-elle de loin. Eh ! pour Dieu ! on ne frappe pas ainsi à cette heure de la soirée. Que voulez-vous, l'homme ?

— Ouvre vite, bonne femme ; c'est de la part du comte de Créqui.

— Pardon, mon gentilhomme ; excusez-moi, je vais aller chercher les clefs. Mon maître est dans son lit ; mais il se lèvera s'il est nécessaire.

— Ah ! ton maître est au logis ! c'est différent, je reviendrai demain. Et comment se porte sa femme ?

— Vertudieu ! méchant écolier, vous moquez-vous des gens ? Mon maître n'est pas marié, par la grâce du ciel !

— Qui est donc ce maître, et comment diable se nomme-t-il ?

— Allez, vous êtes un drôle, de venir troubler le repos de maître Pucelle, le meilleur avocat du barreau de Paris. Tout le monde le connaît, et c'est lui qui plaidera demain pour M. de Créqui, dont il a l'honneur de recevoir une visite tous les jours, depuis un mois, car ce procès donne bien de l'inquiétude à l'illustre seigneur.

Le chevalier, furieux et désespéré, remonta sur sa

bête, et, lui enfonçant les deux éperons dans le ventre, la conduisit chez lui au triple galop, en la rouant de coups.

— Du moins, disait-il en frappant de toutes ses forces, je te dégoûterai du quartier Saint-Jacques et des visites à maître Pucelle !

Créqui était depuis peu en procès contre les collatéraux de sa femme, et, comme il allait tous les jours voir son avocat sur son cheval favori, l'animal avait pris de nouvelles habitudes. Pendant huit jours de suite, M. de Guise s'efforça vainement de lui faire retrouver les anciennes. Tous les soirs le chevalier s'en venait dans l'ombre, sous les murs de l'hôtel Créqui, et partait de là, laissant errer la jument noire à sa fantaisie ; mais, quand cette bête singulière ne prenait pas le chemin du logis de l'avocat Pucelle, à cause des leçons que lui donnait son cavalier, elle errait au hasard par les rues. Cette vie vagabonde, dans la mauvaise saison, aurait pu coûter cher à M. de Guise, s'il n'eût heureusement fini par se convaincre de l'inutilité de ses efforts. Ayant perdu l'espoir de retrouver sa belle inconnue, il s'enferma chez lui, ne voulut recevoir personne et résolut d'attendre le plus patiemment qu'il pourrait l'époque fixée par la dame. Trois mois sont longs à passer pour un homme aussi amoureux. Le chevalier devint si pâle et si maigre, par l'effet de l'ennui, que ses amis avaient peine à le reconnaître.

Ce fut bien pire encore au bout de trois mois, quand le chevalier vit les jours s'écouler sans qu'il lui vînt de nouvelles. Il se promenait éternellement

dans la cour de l'hôtel de Guise, et courait chez le suisse dès qu'il arrivait quelque message. Il tomba sérieusement malade à la fin du quatrième mois, et cette fois les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas. La dame eut la cruauté de ne pas envoyer chez lui une seule fois. Le pauvre jeune homme s'imagina qu'elle était morte, et commanda des habits de deuil. Lorsqu'il entra en convalescence, le duc son frère, craignant que ces folies n'eussent une mauvaise fin, le voulait emmener en Provence; mais lui n'y voulut jamais consentir. Il finit par former le projet de tout avouer à M. de Créqui, dans l'espoir que le comte, plus enclin encore au jeu qu'à la galanterie, consentirait peut-être à céder sa maîtresse.

Avant d'oser en venir à ce parti, le chevalier s'en alla un matin se promener tout seul au bord de la rivière. Il avait la tête basse et le regard si morne, qu'il était un objet de pitié pour les passants. Il arriva doucement jusqu'à l'arsenal, où M. de Rosny, grand maître de l'artillerie, faisait essayer des canons qui sortaient de la fonderie; c'étaient de grosses pièces qui faisaient des détonations effroyables.

— Je gage, messieurs, dit le chevalier aux officiers d'artillerie, que personne de vous n'aurait la hardiesse de se tenir à cheval sur le premier canon que l'on va tirer?

— De la hardiesse! lui répondit-on; ce serait bien plutôt un acte de pure démence; le reculement seul de la pièce doit donner une furieuse secousse!

— Vous ne l'oseriez donc pas, messieurs?

— Non, certes!

— Eh bien! moi, je le veux faire. .

— Et moi, dit M. de Rosny, je vous supplie de ne pas risquer ainsi votre vie. S'il vous arrivait malheur, la responsabilité tomberait sur ma tête.

— Voici des témoins qui attesteraient que je l'ai voulu. Pour ce qui est de ma vie, ne vous embarrassez de rien, je vous la céderais en ce moment pour fort peu de chose. Quand Fontenai Coup d'épée fit scier par le tronc un arbre où il était monté, pour voir s'il se ferait du mal en tombant (1), on ne s'opposa pas à son envie; laissez-moi donc contenter la mienne, je vous prie.

En parlant ainsi, M. de Guise se mit à cheval sur un énorme canon chargé jusqu'à la gueule, et qui n'avait pas encore été tiré.

— Allons, mettez le feu! criait-il sans vouloir écouter les remontrances du grand maître.

Il fallut lui obéir. Le canonnier abaissa la mèche. Le coup partit avec un bruit terrible et déchirant dont les assistants furent étourdis. Un nuage épais enveloppait le chevalier. Une vieille moustache s'écria:

— Il est perdu! la pièce a dû éclater!

En effet, le canon venait de crever, et M. de Guise gisait à terre horriblement mutilé. On le porta chez lui sur un brancard; il n'était pas mort, mais il n'en pouvait revenir. La nouvelle de cet accident se répandit par la ville, et comme on parlait depuis longtemps des chagrins de ce jeune seigneur, on broda là-dessus une foule de contes étranges.

[1] Historique.

Vers le soir, comme les médecins se retiraient, déclarant qu'il n'y avait aucune ressource, une dame fort belle accourut à l'hôtel de Guise. Elle pénétra jusqu'au lit du chevalier, et pencha son visage noyé de larmes sur celui du moribond. Il ouvrit les yeux, et faisant un grand effort pour parler :

— Vous auriez mieux fait de venir plus tôt, dit-il.

Et il expira.

C'était la dame mystérieuse.

Cette femme s'appelait Marie Droguet : elle était fille d'un simple sergent au Châtelet, et le président Le Coigneux l'avait épousée pour sa beauté. Son humeur était fantasque. Elle rendit ses amants fort malheureux, à l'exception de M. de Créqui. Elle avait pour habitude d'aller à pied par les rues, précédée d'un homme qui jouait du luth de Bologne, ce qui n'était pas d'usage alors, et aurait un peu prêté à rire, si elle n'eût été d'une beauté vraiment extraordinaire.

Son mari, M. Le Coigneux, avait une mauvaise mine qui tenait parole, car il montra toujours un cœur très-dur. Plus tard il se repentit d'avoir épousé Marie Droguet, et les mémoires du temps racontent qu'il s'en défit vertement par le poignard pour prendre une autre femme qui lui apportait beaucoup de biens, quoiqu'il fût déjà riche.

On sait ce qu'est devenu M. de Créqui, et les historiens l'ont assez fait connaître. Le roi le fit duc et prince de Foix. Il se distingua surtout à la campagne de 1622 et dans ses ambassades.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la jument noire

qui avait causé tant de malheurs. Elle tomba dans les mains du duc de Guise, frère du chevalier, et lui servit beaucoup le jour qu'il s'enfuit en Piémont, ayant appris que M. le cardinal le voulait faire arrêter. Elle mourut fort vieille, à Rome, dans les écuries d'un prélat qui la mit au carrosse.

MADEMOISELLE PAULET.

Un matin, il y avait chez la marquise de Chalusset trois dames, parmi lesquelles était la vicomtesse d'Auchy, qui passait pour être la maîtresse de Malherbe. Quand on eut bien devisé des choses du jour, madame de Chalusset se mit à dire qu'elle donnerait tout au monde pour être bel esprit, et qu'il n'y avait rien de si désirable que de savoir joliment écrire un billet doux. Elle proposa ensuite aux trois jeunes dames qui l'étaient venues voir de s'exercer ensemble à bien tourner des lettres. On se mit aux quatre coins du salon avec des tables, et on s'écrivit des douceurs les unes aux autres.

Des Iveteaux, qui était poète, arriva sur ces entrefaites, et fut chargé de juger laquelle avait le mieux fait. Tandis qu'il lisait les épîtres, une petite fille de quatorze ans, à laquelle on ne prenait pas garde, et qui écrivait, sans rien dire, près d'une fenêtre, ap-

porta en riant sa composition. Le thème choisi était la réponse d'une beauté sensible à la déclaration de son amoureux. Des Iveteaux décida que la lettre de la petite fille était incomparablement meilleure que les autres, plus naturelle et plus délicatement tournée. Cette enfant précoce était mademoiselle Paulet. Quoique son éducation eût été négligée, on lui découvrit encore bien d'autres talents, car elle dansa tout à coup divinement sans avoir pris aucune leçon, et comme elle entendit dans un concert Lisette et Blanc-Roger, elle se mit dans l'esprit de chanter, et y réussit admirablement. Aussi disait-on, lorsqu'elle fut grande, qu'elle savait faire parfaitement toutes choses; mais la demoiselle ayant causé du bruit par ses galanteries, on ajoutait méchamment que l'amour était encore ce dont elle s'acquittait le mieux.

Mademoiselle Paulet devint l'une des plus agréables personnes de la cour. Sa taille était la plus svelte et la plus élancée qu'on pût voir. Un sourire permanent établi sur ses lèvres, et des yeux fort expressifs, donnaient à sa figure un air de belle humeur, d'esprit et de santé qui faisait plaisir à voir. Ses cheveux, d'un blond trop ardent, lui tombaient jusqu'aux chevilles et se dénouaient à tout propos, sans doute à cause de la vivacité de ses mouvements. M. de Bassompierre, qui se connaissait en beauté, disait : « Je ne sais pourquoi les femmes, auprès de cette petite Paulet, ont l'air d'être muettes et de surveiller les plis de leurs jupes. Elle seule paraît ignorer qu'elle est jolie, et quand elle danse, toutes les autres semblent des emplâtres ou des statues. »

Dans le temps que le roi était amoureux de la princesse de Condé, au point d'en perdre la raison, il y eut une grande fête où mademoiselle Paulet figura dans un quadrille de nymphes. Elle chanta le même soir un solo qui produisit une si grande sensation, qu'elle eut à l'instant pour adorateurs déclarés les plus fiers personnages de la cour. Elle fut subitement à la mode, et Henri IV, tout épris qu'il était d'une autre beauté, ne laissa pas de fredonner trois jours durant la chanson qu'il avait entendue.

M. de Rosny gémissait de la passion de son maître pour une princesse dont le mari n'était pas d'humeur accommodante. Il remarqua tout d'abord le caprice pour la jeune chanteuse, et conçut l'espoir de diriger les pensées du monarque sur ce nouvel objet. Il donna le mot à ses amis, qui vantèrent les charmes de mademoiselle Paulet et répétèrent mille fois son nom avec éloges. Henri voulut la revoir. Elle devina sans doute qu'elle avait fait impression, car elle adressa ses œillades en haut lieu, et mit en jeu tout l'arsenal formidable des coquetteries auxquelles Henri IV n'avait jamais su résister de sa vie.

Un soir, au petit coucher, le roi, trouvant sur sa cheminée un beau diamant qu'il destinait à la reine, le tourna plusieurs fois entre ses doigts, et s'adressant à son valet de chambre Laroque, lui dit à voix basse :

—Tu porteras ceci demain à mademoiselle Paulet, et tu lui diras que je pense à elle.

— Pas autre chose, sire?

— Ajoute : nuit et jour, et quelque phrase de ton

cru, pour lui bien donner à entendre que je l'aime passionnément.

M. de Rosny prit une mine fort sévère. Il ne voulait pas que la fantaisie du roi fût trop vite satisfaite, les obstacles donnant du prix à ce qu'on désire.

— Prenez garde, sire, dit-il en fronçant les sourcils. Cette jeune fille est orpheline. Le feu conseiller Paulet a été l'un des plus fidèles serviteurs de votre majesté; un homme intègre et qui tenait à l'honneur de son nom. Votre majesté ne voudrait pas mener à mal une fille si jeune, sans surveillants et sans expérience.

— Ne puis-je lui envoyer un présent sans être soupçonné de la vouloir séduire? Ce Rosny me vient toujours rabattre la joie.

Et s'adressant à Laroque, le prince ajouta :

— Tu lui diras que c'est parce qu'elle m'a réjoui le cœur avec sa voix fraîche, et que je la tiens pour une jolie petite sirène.

— A la bonne heure! murmura Sully ; voilà qui est mieux.

Le lendemain, le carrosse de M. le grand-maître s'arrêta devant la porte de mademoiselle Paulet. La jeune fille ne parut point étonnée d'une visite de si grande conséquence, et rendit avec beaucoup de grâce et d'aplomb les honneurs dus au plus puissant personnage qui fût alors.

— Avez-vous reçu le présent du roi? demanda Sully.

— Le voici, répondit-elle, montrant la bague qu'elle avait mise à son doigt.

— Eh bien! que pensez-vous de cela, mon enfant?

— J'allais vous demander ce qu'il faut que j'en pense.

— Mais je crois que c'est assez clair : le roi en tient; il est amoureux de vous. Dites-moi donc franchement, là : comment allez-vous accueillir ses hommages?

— Franchement, monsieur le duc, le roi me plaît médiocrement. Il a cinquante-cinq ans. Il me voudrait marier avec quelque sot. Il mourra ou me délaissera pour une autre. Je ferai sagement de ne pas l'écouter.

— Mais vous êtes une friponne. Vous lui avez adressé des agaceries qui l'ont bouleversé. On ne joue pas ainsi avec le repos de son souverain.

— Je n'ai rien fait dont une honnête fille doive rougir. Ce n'est pas ma faute s'il me trouve à son goût.

— Songez qu'il peut vous combler de biens.

— Je suis riche et libre.

— Il est le roi.

— Pour vous parler à cœur ouvert, monsieur le duc, et sans faire la prude, je vous dirai que je ne puis appartenir à un homme qui ne me plaît point, fût-il le maître du monde. Il y avait un seigneur que j'admirais de toute mon âme à cause de son génie, de son ambition et de ses malheurs, c'était M. de Biron. S'il n'eût pas été décapité...

— Oh! la vilaine imagination que celle d'une femme! Un traître et un conspirateur!

— Tout ce qu'il vous plaira. Je l'aurais aimé bien volontiers.

— Vous êtes une perverse. Çà ! voyons, écoutez-moi : j'ai à vous parler maintenant d'affaires importantes.

M. le grand-maître expliqua sans détours quels étaient ses projets et le rôle qu'il y voulait faire jouer à la demoiselle. Il démontra combien étaient graves les circonstances ; le tort immense que causait aux affaires la passion insensée du roi pour madame de Condé. M. le prince était un homme d'un rude caractère, qui en viendrait plutôt à une extrémité que de laisser courtiser sa femme. Déjà il l'avait enfermée dans un de ses châteaux, et ne voulait plus paraître à la cour. Les Montmorency, ses alliés, prendraient assurément parti pour lui. Une guerre civile ou quelque conspiration en pouvait résulter.

— J'aurai bien du regret, dit mademoiselle Paulet avec un sourire malin, de ne pouvoir vous obliger en cette occasion ; mais il faudra que les affaires de l'État s'arrangent sans moi, car je ne saurais surmonter mes répugnances. Ce n'est pas que je craigne fort d'être déconsidérée par une liaison avec un si grand roi. Nous vivons dans un temps où ces choses-là ne passent pas pour être honteuses. De belles dames plus nobles que moi n'auraient pas besoin, pour se décider, d'entendre toutes vos raisons, qui sont les meilleures du monde ; mais je vous dis naturellement le véritable obstacle à l'accomplissement de vos projets. Faites que le roi ait vingt ans de moins ; effacez les rides de sa figure ; arrangez-vous pour

qu'il me plaise ; et puis nous verrons alors. Cependant je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait mourir M. de Biron, le courage même, son ami le plus ancien, après vous, monsieur le duc.

— Vous êtes une méchante tête ! Vous n'aimez ce traître que parce qu'il est mort ; s'il eût réussi, vous le mépriseriez. Mais songez donc au temps où le roi n'avait qu'une petite armée pour vaincre d'innombrables ennemis ; songez aux mille prouesses par lesquelles il a regagné son trône. Voyez-le en Navarre, avec un noyau de serviteurs fidèles, comme le baron de Batz, Crillon, d'Aubigny et moi. Nous avons vendu nos maisons et notre argenterie pour marcher à sa suite, mon enfant. Demandez aux vieilles gens de vous conter cela, et vous verrez que notre roi est un héros, un autre homme que votre Biron ; que dis-je ! le premier, le premier de nous tous, le plus hardi, le plus âpre au feu et le meilleur après la bataille. Toujours le fer au poing contre l'ennemi, et les bras ouverts pour recevoir les rebelles que ses victoires forçaient à demander grâce. Non, il n'y a pas de cœur plus magnanime sous le ciel !

M. de Rosny s'échauffait si bien à faire l'éloge de son maître, que la jeune fille finit par lui prêter plus d'attention. Sully raconta ensuite les folles entreprises du roi pour plaire à la princesse de Condé ; qu'il avait été jusqu'à courir la nuit à l'entour du château de M. le prince, et se déguiser en charretier pour pénétrer dans l'intérieur.

— Quoi ! s'écria la demoiselle, il peut encore aimer avec tant d'ardeur !

— Sans doute, dit le grand-maître; c'est un jeune homme par sa force, son courage, et malheureusement aussi par l'impétuosité de ses passions. Enfin, le croiriez-vous? il a formé le projet le plus vaste et le plus beau; c'est un secret que vous n'avez pas besoin de connaître; il s'agit des protestants d'Allemagne... une conception admirable... Eh bien! depuis un mois je ne puis obtenir de lui qu'il tienne conseil une heure seulement tous les jours. Le temps s'écoule; l'occasion peut s'enfuir! Oh! maudites soient les femmes qui jettent le trouble dans cette belle âme! Écoutez, mon enfant: promettez-moi seulement de continuer à faire les doux yeux à notre bon roi, de l'occuper un peu, de l'attirer à vous. Employez les plus fines ruses de votre sexe; mettez-le-moi comme il faut dans vos filets; et puis vous agirez, pour le reste, à votre guise.

M. de Rosny se leva, et prit congé de mademoiselle Paulet. Comme elle lui rendait les honneurs suivant les règles de l'étiquette, il s'arrêta encore sur l'escalier.

— Agnès Sorel, dit-il gravement, a sauvé son prince en renonçant à lui; faites la même chose par le moyen contraire, je vous jure que vous aurez bien mérité de la France. Le roi est mieux que vous ne pensez. Je vous le veux montrer à cheval et se livrant aux exercices galants; c'est encore un charmant cavalier. Je crois que, si j'étais comme vous, une jolie fille de dix-huit ans, il me plairait fort.

Mademoiselle Paulet ne put s'empêcher de rire en jetant un regard sur les longues jambes maigres de

M. le grand-maître et sur ses bas de couleur lie de vin ; mais elle promit de poursuivre ses agaceries et de consacrer ses œillades au bien de l'État, disant que cela n'engageait à rien.

A son retour au Louvre, Sully trouva le roi tout en fureur. Un page de la maison de Condé était venu dire en secret que M. le prince se disposait à emmener sa femme en Flandre.

— Si vous lui défendez de passer les frontières, dit le prudent grand-maître, ce sera le moyen de lui donner plus d'envie de fuir. Ayez plutôt l'air de ne pas songer à la princesse. Réveillez ici les plaisirs endormis ; faites jouer les violons, danser les dames et galoper les chevaux. La belle s'ennuiera de la solitude et voudra revenir à Paris.

Le roi fut bien surpris de voir M. de Rosny, qui n'aimait pas la dépense, lui donner de tels conseils. Il goûta fort l'avis de son ministre, et fit annoncer pour le lendemain un carrousel dans les jardins du château. Mademoiselle Paulet y fut engagée des premières ; le grand-maître l'envoya chercher par ses neveux, qui lui servirent d'escorte et la firent asseoir en évidence aux meilleures places. Henri IV s'était paré comme un jeune homme ; il avait un pourpoint de brocart d'or, un collet de senteurs et des manches de satin de la Chine. Son cheval était le plus superbe, et il le maniait à merveille. Il courut la bague avec succès, et fit divinement bien au jeu de la tête de bois. Sully se frottait les mains en voyant les dames applaudir et disait tout haut :

— C'est encore le plus adroit ; il est leur maître à tous !

M. de Bellegarde, qui avait été jadis l'un des habiles, ne réussit pas à cause de l'embonpoint qui lui était survenu. Bassompierre n'était pas en veine ce jour-là. MM. de Guise étaient absents ; de sorte que les honneurs de la matinée restèrent au roi.

Ce fut le tour de mademoiselle Paulet à briller le soir à l'heure des danses. Elle déploya toutes ses grâces dans les quadrilles, et gagna bien des envieuses, car elle risqua des pas nouveaux de son invention dans une courante qui produisit un furieux effet. Quand l'instant fut venu de présenter, suivant l'usage, sa joue au danseur, pendant que les violons jouaient la cadence, elle s'échappa légèrement dans une pirouette, et donna le baiser du côté qu'on ne le faisait point d'habitude. Ce mouvement parut si charmant et si plein de coquetterie, que tout le monde en murmura de plaisir. Le roi s'écria :

— Ah ! le joli tour ! je le veux voir encore. Holà ! messieurs les violons, recommencez-moi cette mesure.

Et à la seconde fois, la demoiselle mit plus de malice encore dans ses mouvements. Elle regarda le roi en souriant tandis que son cavalier l'embrassait, et M. de Sully, qui examinait de loin son maître, connaissant la faiblesse de Henri pour le beau sexe, dit tout bas :

— Le voilà pris ! je connais ses allures. Nous le tenons cette fois. Je gage qu'il n'en dormira pas de la nuit.

Toutes les dames eurent bientôt des airs fâchés, et roulèrent méchamment leurs yeux. Le roi causait avec mademoiselle Paulet. Sully ne s'était pas trompé.

— Je ne sais comment cela se fait, disait Henri en soupirant ; si c'est le regard de vos yeux où le baiser que vous avez donné tout à l'heure ; mais je sens que vous m'avez blessé au cœur. Je ne vis jamais tant de charmes dans une femme.

— Votre majesté est un peu bien sujette à ces galanteries subites, et je n'ignore pas qu'il faut s'en défier.

— Ce serait plutôt à moi d'être en défiance contre vos appas ; mais je suis bonhomme, et j'ai toujours donné tête baissée dans les piéges ; le ciel m'a fait ainsi. Ménagez-moi donc, ma belle enfant, car je suis pris au lacet comme un pauvre lièvre, et si vous me traitez en ennemi...

— Vous êtes habitué à le battre.

— J'en ai battu quelques-uns ; mais j'en ai plus encore embrassé sur les deux joues. C'est ce dernier moyen de faire la paix que j'aimerais le mieux employer avec vous.

— Est-ce que nous sommes en guerre ?

— Sans doute, et la première victoire est de votre côté, puisque je voudrais déjà vous donner les clefs de la ville conquise.

— Eh bien ! envoyez-les-moi sur un plat d'argent, avec les chandelles de cire et les confitures.

— Et que me cèderez-vous en échange ?

— Mon royaume n'est pas grand.

— Non ; mais il renferme bien des trésors, et je les veux acquérir.

— A ce compte-là vous seriez le vainqueur et moi le pays subjugué.

— Je suis votre esclave, ma mignonne ; ordonnez de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Rendez-vous donc à discrétion et ne m'imposez aucune clause.

— J'y consens ; mais je vous irai voir demain pour signer la capitulation.

M. de Rosny, qui s'était approché, entendit ces derniers mots, et, voyant la jeune fille qui rougissait, il voulut l'empêcher de répondre par un refus.

— Votre majesté, dit-il humblement, n'a pas oublié que nous devons recevoir cette nuit un courrier d'Allemagne. Les instants sont précieux, sire ; je vous supplie de tenir conseil aussitôt votre lever.

— Je te donnerai la matinée entière, mon bon Rosny. Nous parlerons d'affaires jusqu'à midi, si tu le veux. Je me sens la tête plus libre et le cœur plus joyeux.

— Le Ciel en soit loué ! Si c'est vous, mademoiselle, qui avez fait cette cure, la France entière est votre obligée, et je vous en aurai, en mon particulier, une éternelle reconnaissance.

En effet, M. le grand-maître fut toujours l'ami de mademoiselle Paulet, et, dans le temps même où elle donna le plus de prise à la médisance, il la défendit généreusement et lui témoigna beaucoup de considération.

Dès le lendemain au soir, tout le monde sut que le

roi était consolé des rigueurs de madame la princesse. Le nom du nouvel objet de sa flamme circula de bouche en bouche. Mademoiselle Paulet vit accourir chez elle une foule empressée. Sa ruelle devint le rendez-vous de la fleur des courtisans. On lui apportait les nouvelles et on lui donnait les violons. Elle goûta ainsi les plaisirs et reçut les honneurs dus à la favorite. Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Un jour elle reçut à son réveil ce billet du roi.

« Ma mignonne, je vous irai voir tantôt avec mon fils de Vendôme. Le petit pendard ne se veut pas former, et cependant il touche à ses quinze ans. Il est sauvage comme un jeune loup, et craint autant les femmes que je les aime. Vous nous ferez de la musique et vous nous direz des drôleries, pour familiariser un peu ce petit ours avec votre méchant sexe. Je vous apporterai des primeurs de Touraine. Je vous baise un million de fois les mains. »

C'était le 14 mai 1610, et le roi, en allant chez sa maîtresse, passa par la rue de la Ferronnerie, où l'attendait Ravaillac. On sait assez ce qui en arriva.

Nous ne doutons pas que mademoiselle Paulet, vive et séduisante comme elle l'était, n'eût captivé Henri IV pour longtemps, si un crime n'eût enlevé ce prince à la France.

Après avoir possédé la faveur d'un roi, mademoiselle Paulet ne pouvait plus que descendre. Elle le sentit, et résolut de vivre le plus sagement qu'il lui serait possible ; mais avec son caractère ardent et léger, et n'ayant plus la retenue qui précède la première faute, elle ne pouvait manquer de faiblir bientôt. Des

circonstances singulières vinrent en outre rendre le terrain plus mouvant sous son petit pied; on lui pardonnera de s'être laissée choir, si l'on songe qu'elle manquait d'une main ferme pour la soutenir, étant orpheline et abandonnée à elle-même.

Pendant les six mois que dura le deuil, elle vécut fort retirée dans un château situé sur la route d'Orléans, et que lui avait laissé le feu conseiller son père. Elle faisait exactement ses dévotions, donnait aux pauvres, et ne voyait pour toute société que madame la baillive de Montlhéry, sa voisine.

Cette jeune dame lui demandait un soir si elle ne pensait pas au mariage.

— Vraiment, répondit-elle, je serais bien folle d'y penser jamais. On connaît mes fautes : je ne pourrais donc avoir qu'un mari qui se défierait de moi. Il serait jaloux ou bien indifférent ; il me mépriserait peut-être, ou m'accepterait pour ma fortune. Je serais donc malheureuse dans tous les cas. Dans ma position, il faut avoir le bon esprit de rester fille.

— Alors vous aurez d'autres amoureux ; car enfin à votre âge...

— Eh! je n'y songe pas, Dieu merci!

— Vous en aurez infailliblement. Devinons un peu qui est le premier qui doit vous plaire.

— Quel enfantillage!

— Dites-moi cela. N'y avait-il pas à la cour quelque beau seigneur qui vous ait recherchée? Je parie qu'il y en avait.

— Pas un dont je me soucie, je vous le jure. Le

seul homme qui m'ait souvent fait rêver autrefois, c'est le maréchal de Biron.

— Cherchez bien, il doit en exister un autre.

— Il y en a encore un, en effet. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il était dans son gouvernement; mais il porte l'un des noms les plus célèbres de la noblesse; et puis l'ambition et le courage sont héréditaires dans sa famille.

— Le duc de Guise, n'est-ce pas?

— C'est lui.

— Le fils aîné du grand Balafré, un aimable et magnifique prince. Il vous consolera quelque jour.

— Il n'est guère probable que je le rencontre jamais; et d'ailleurs il aura bien autre chose à faire que d'être amoureux de moi.

— Qui sait?

Dans ce moment, M. le bailli de Montlhéry se fit introduire.

— Mademoiselle, dit-il fort cérémonieusement, je viens vous présenter une requête de la part des notables de notre petite ville. Nous devons loger demain un grand personnage, et nous n'avons pas de maison digne de lui. Nous vous supplions de l'héberger, pour un jour seulement, dans votre joli château...

— Quel est ce grand personnage?

— Dans votre joli château, séjour des grâces et de la beauté. Vous êtes de la cour, et votre compagnie sera un charme bien attrayant pour le seigneur qui nous honore de sa visite en revenant de son gouvernement...

— Mais comment l'appelez-vous donc?

— De son gouvernement de Provence. C'est le duc Charles de Lorraine.

—Monsieur de Guise ! s'écrièrent à la fois les deux dames.

— Il me semble que je lis l'étonnement sur votre visage.

— Je ne puis le recevoir, dit vivement mademoiselle Paulet.

— O Ciel ! quel obstacle s'y oppose donc?

— Y pensez-vous ? dit la baillive ; vous feriez une impolitesse à M. de Guise parce que nous avons mêlé son nom à nos folies ! Allons donc ! ce que nous avons dit est entre nous deux. Je ne vous crois point perdue pour cela. Il ne restera qu'un jour. Nous le verrons, et nous pourrons parler de lui à notre aise. Il ne se doutera pas que vous ayez rêvé de lui. Ce sera charmant. Il faut le recevoir. Monsieur le bailli, elle y consent.

— Vous y consentez, mademoiselle ?

— Au fait, pourquoi non?

— Je suis au comble de mes vœux. Demain soir, selon toute probabilité, vous aurez la visite de M. le duc. Son courrier m'annonce qu'il n'a dans sa suite que six personnes d'épée et son premier valet de chambre. Il voyage à cheval.

— C'est bien. Le souper sera prêt pour neuf heures.

Le lendemain, sur le soir, une demi-douzaine de jeunes gentilshommes dînaient ensemble à l'unique auberge de Montlhéry, après une partie de chasse. Le repas était bruyant, à cause du vin de Beaugency,

qui avait fort échauffé toutes les cervelles. On en était aux chansons grivoises, quand l'ordinaire de la poste vint à passer, et dit qu'il avait commission d'apprendre au bailli que M. le duc de Guise s'était arrêté à Étampes à cause de la pluie.

— Je me charge de le lui apprendre, dit un des gentilshommes; ne perdez pas votre temps, brave homme; le bailli est mon cousin. Il saura la nouvelle dans un moment.

L'ordinaire remonta dans son coche et poursuivit sa route.

— Messieurs, dit le gentilhomme à ses amis, voici une occasion de nous divertir et de manger un excellent souper en société d'une femme charmante. Mademoiselle Paulet attend le duc ce soir. Elle ne le connaît pas. Je me présente à la place de son altesse, et vous êtes mes suivants. Nous allons chercher des chevaux pour y mettre quelques bagages. Nous faisons une entrée magnifique au château, et je suis prince pour une nuit. Demain je pars pour mon régiment qui est en Navarre, et l'affaire s'arrangera toute seule.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. On posa des caisses vides sur des chevaux, pour représenter les mulets de coffre. Deux de ces jeunes fous retroussèrent leurs chausses et ôtèrent leurs plumes et leurs épées pour figurer les laquais. Le premier acteur alla se vêtir à la hâte de ses plus beaux habits de fête. Les autres se placèrent derrière lui à la distance convenable, et on se mit en chemin le plus gravement du monde pour la maison de mademoiselle Paulet.

Celui qui s'était emparé du meilleur rôle était un

gentilhomme de bonne mine, qui avait les manières excellentes, une audace à toute épreuve et de l'esprit comme un démon. Il était d'une famille riche et ancienne ; il s'appelait Lansac. Son père avait été dans les gardes de la reine Catherine.

Les fenêtres du château étaient éclairées, et on y pouvait remarquer un grand mouvement. L'un des cavaliers se détacha de la bande, et courut annoncer l'arrivée de M. de Guise. La châtelaine descendit au bas des degrés en cérémonie, et fit ses compliments de bienvenue avec sa grâce habituelle. M. de Lansac joua parfaitement son personnage de prince.

— Excusez-moi, belle demoiselle, dit-il en entrant au salon, si je ne vous demande pas le temps de changer de toilette. Je suis fatigué du voyage et pressé de jouir de votre conversation, dont on m'a dit tous les biens imaginables.

En parlant ainsi, le jeune homme prit sans cérémonie le siége d'honneur. Il s'informa des nouvelles en seigneur qui savait son monde. Il nomma les premiers de la cour et raconta les affaires de son gouvernement. Au souper il prit la droite et le haut bout de la table, tandis que les gentilshommes de la suite se rangeaient modestement à l'extrémité ; il se laissa présenter la serviette par la maîtresse du logis, et se comporta noblement, avec une aisance et un sérieux imperturbables.

— Messieurs, dit-il à ses suivants au sortir du souper, vous devez être pressés de vous mettre au lit, je ne vous retiens pas. Soyez debout au point du jour.

Les gentilshommes, fort contrariés d'être ainsi congédiés, n'osèrent pourtant élever la voix; ils sortirent respectueusement, et gagnèrent les chambres qu'on leur avait préparées.

Après deux heures de tête-à-tête, le faux duc de Guise ne paraissait pas encore disposé à se retirer.

— Je vous gêne sans doute, dit-il. Je ne sais comment cela se fait, mais je n'ai aucune envie de dormir.

— Je vous tiendrai volontiers compagnie, répondit la demoiselle. J'aurai le loisir de me reposer après votre départ; on ne trouve pas toujours l'occasion de veiller en aussi bonne société.

Charles de Lorraine avait la réputation d'être fort entreprenant près des dames; on citait de lui d'assez méchants procédés envers le beau sexe. M. de Lansac ne risquait pas de démentir son personnage en donnant à la conversation une tournure de galanterie cavalière.

— J'ai bien entendu parler de vous en Provence, dit-il en s'asseyant près de la châtelaine. Le bruit de vos succès est venu jusqu'à moi, et je ne m'étonne pas, en vous voyant, que vous ayez captivé le cœur d'un grand roi; mais parce que vous avez régné sur une tête couronnée, ce n'est pas une raison pour vous retirer ainsi de la cour et mépriser le reste des humains.

— Je devrais craindre plutôt d'en être méprisée.

— Oh! voilà par exemple une étrange idée. Je me veux déclarer votre serviteur publiquement, pour montrer l'estime où je vous tiens; et, afin que vous

n'en doutiez pas, je prendrai dès à présent vos couleurs.

Le faux duc s'empara d'un nœud de rubans verts que la demoiselle portait sur son épaule.

— Ne vous pressez pas trop de vous ranger sous ma loi, répondit mademoiselle Paulet, car, de l'humeur où je suis, il pourrait vous arriver de perdre vos peines.

— J'en veux courir les risques. Je me suis dit bien des fois en pensant à vous : « C'est la femme que je dois aimer; » et j'y suis résolu, je vous aimerai comme un furieux.

— Je ne vous en empêche point.

— Je vous défierais de m'en empêcher, car je sens déjà que l'amour me tient à la gorge.

— C'est un mal qui, par bonheur, ne vous dure jamais longtemps.

— Ne riez pas. Je vous jure que j'en suis cruellement attaqué depuis que je vous vois. Ne le comprenez-vous pas, puisque je ne puis m'arracher de vos côtés malgré les fatigues de la route? Sur l'honneur! je ne m'irai pas coucher de la nuit. Or çà, faisons jeu sur table, répondez franchement : me laisserez-vous languir longtemps?

— Sur l'honneur! je n'en sais vraiment rien.

— Les choses vont aller mal pour moi; le métier de soupirant me rend triste à la mort. Du moins je ne voudrais pas soupirer à quinze lieues de distance. La cour de la reine-mère commence à se réveiller; vous y viendrez avec moi demain. J'ai laissé mes carrosses à Orléans, mais nous irons dans le vôtre.

Si vous avez des craintes sur l'accueil qui vous attend au Louvre, je vous garantis que je ferai en sorte qu'il soit bon.

— Je vous remercie de ces offres. Mon projet est de rentrer à Paris dans un mois; vous pourrez d'ici là ménager mon retour au château.

— A quoi bon différer? je ne voudrais plus vous quitter de la vie.

— Combien avez-vous déjà pris de ces engagements éternels?

— J'en ai pris d'autres à la vérité, mais jamais avec autant de plaisir ni de sincérité qu'aujourd'hui.

— Nous verrons dans un mois si vous serez dans les mêmes dispositions.

— Et si mon cœur n'a pas varié, vous laisserez-vous attendrir?

— Peut-être.

— Vous vous laisserez attendrir, cela est certain. Je suis donc assuré de gagner vos bonnes grâces, car dans un mois je vous aimerai bien plus encore; c'est une affaire convenue.

La demoiselle riait en voyant l'empressement que le faux duc mettait à concevoir des espérances.

— Puisque vous devez me rendre heureux dans un mois, poursuivit M. de Lansac, il vaudrait bien mieux m'épargner un si long ennui, et conclure ce soir même. Il ne vous en coûtera pas davantage. Nous sommes seuls; tout le monde dort autour de nous. La vie est courte et l'occasion rare. Tenez, je vais vous faire une proposition: nous passerons un trait de plume sur cette nuit demain au point du

jour; nous supposerons qu'il n'est rien advenu et que je ne vous ai pas encore rencontrée. Vous serez maîtresse d'agir comme vous l'entendrez, et si même il vous prend envie d'être à l'avenir cruelle pour moi, je vous promets de ne pas me prévaloir des choses antécédentes.

— Je ne craindrais que trop de vous les voir oublier le premier.

— Si vous n'avez pas d'autre souci que celui-là, rassurez-vous bien vite; je vous aimerai diablement fort et plus longtemps qu'il ne m'est jamais arrivé. Ce que j'en ai dit était pour vous mettre seulement l'esprit en repos; car je sais que la considération du lendemain est toujours ce qui effraye les dames. Que feriez-vous donc si vous étiez persuadée qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour vous ?

Dans ce temps-là, l'amour ne marchait pas, comme de nos jours, enveloppé de ténèbres; il se pratiquait le plus souvent au grand jour. Le caprice était une chose permise. Les femmes n'étaient pas obligées de lui donner, comme aujourd'hui, les apparences d'une passion irrésistible ou d'une fascination. Elles pouvaient se dispenser de l'habiller d'un costume mélodramatique, et d'arranger l'histoire entière de leur vie de manière à le rendre excusable à grand renfort de contes à dormir debout. Mademoiselle Paulet était une bonne fille, toute naturelle, ayant le cœur à la main, la tête légère et le pied tournant, aimant le plaisir, parce qu'en effet le plaisir est une chose agréable. Elle s'arrêta quelques minutes à réfléchir aux suppositions que faisait le jeune

homme, et le regarda en souriant d'un air irrésolu charmant à voir. Si elle était belle, il était aussi fort joli garçon. Cependant elle pensa que ce serait une chose dangereuse qu'une liaison avec un seigneur inconstant comme M. de Guise. Elle sentit qu'elle en viendrait bien vite à l'aimer de tout son cœur, et une voix intérieure l'avertissait que l'enjeu n'était pas égal des deux côtés. Craignant de céder à quelque tentation, elle ouvrit sans rien dire la porte d'un oratoire, en faisant signe à M. de Lansac de l'accompagner. L'étiquette obligeait la châtelaine à donner la porte à une altesse. Le jeune homme pour agir princièrement, n'hésita pas à entrer le premier. Dès qu'il eut mis le pied dans l'oratoire, on ferma la porte derrière lui au double tour.

— Monsieur le duc, lui dit-on en riant, je vous souhaite bonne nuit. Vous trouverez un lit dans la seconde pièce. Demain je vous donnerai ma réponse, et nous poursuivrons cette conversation.

Le faux prince eut beau supplier et menacer, mademoiselle Paulet lui souhaita de nouveau le bonsoir et se retira dans sa chambre à coucher, où elle se mit à l'abri de toute surprise. Au point du jour, les valets ayant ouvert la prison de Lansac, il sortit à la hâte du château de peur de rencontrer le véritable Guise, fort embarrassé de sa supercherie, amoureux de la demoiselle, et désespéré par l'idée qu'il n'oserait plus reparaître devant elle.

Le jeune homme reçut fort brusquement ses amis lorsqu'ils demandèrent ce qui s'était passé entre la châtelaine et lui. Il témoigna beaucoup de regrets

d'avoir abusé d'un nom qui ne lui appartenait pas, et ajouta que, par de semblables sottises, on compromettait son avenir et on se rendait indigne d'être compté pour un bon gentilhomme.

Sur le midi, M. le bailli de Montlhéry vint au château.

—Mademoiselle, dit-il, je suis désolé de vous avoir occasionné un dérangement inutile. Le duc ne s'est point arrêté dans notre ville. On a dû vous prévenir hier qu'il restait à coucher à Étampes. Je viens vous annoncer que son altesse a traversé Montlhéry ce matin sans s'y reposer.

Mademoiselle Paulet eut assez d'empire sur elle-même pour cacher sa surprise. Les mystifications étaient à la mode en ce temps-là. Il était à craindre que le faux duc ne se donnât les gants de sa bonne fortune manquée; son audace n'annonçait pas un homme scrupuleux. La demoiselle se mordit les lèvres en pensant que son parti pris de vivre sage et retirée ne lui servirait peut-être de rien. Cinq minutes lui suffirent pour prendre une résolution: nier hardiment et démentir les bruits injurieux, poursuivre la calomnie et l'attaquer en face au lieu de la fuir; aller sans retard à la cour et faire la conquête du véritable duc de Guise. Ce moment décida de la vie entière de mademoiselle Paulet. Son imagination une fois excitée, son caractère fougueux reparut et l'emporta dans un tourbillon d'intrigues. Nous aurions hésité à écrire son histoire si nous n'avions su la belle fin qu'elle a mise à ses erreurs.

Elle monta donc immédiatement en carrosse, et

fit force de chevaux jusqu'à Paris. M. de Rosny la conduisit le soir même au Louvre. La reine régente témoigna d'abord un peu de hauteur à la dernière maîtresse du feu roi; mais mademoiselle Paulet savait être aimable pour tout le monde : elle regagna promptement les bonnes grâces de sa majesté. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur M. de Guise, le rouge lui monta au visage en voyant qu'il ne ressemblait en rien à l'hôte de la veille. Charles de Lorraine était petit, large et trapu; il avait la barbe assez mal plantée, peu de régularité dans les traits; mais il mettait plus fièrement que personne le poing sur la hanche, portait bien le manteau et avait un je ne sais quoi qui sentait particulièrement le prince.

Aucune femme, dans la position de mademoiselle Paulet et avec les mêmes projets en tête, n'aurait été en peine d'attirer à elle les hommages de M. de Guise. Le duc, arrivant après une longue absence, n'avait point encore fait de choix parmi les beautés; il se laissa prendre au premier piége qui s'offrit, et il était bien tombé, car il aimait beaucoup les dames d'humeur accommodante. Il s'attacha aux pas de mademoiselle Paulet, la mena plusieurs fois danser, et lui fit la conversation pendant une grande heure. Tout le monde remarqua entre eux la même familiarité que s'ils eussent été d'anciennes connaissances. M. de Rosny secouait la tête d'un air mécontent, parce que n'ayant pas l'oubli des injures aussi facile que Henri IV, il ne pouvait se défendre de regarder le duc comme un rebelle.

On chuchota dans tous les coins. Mademoiselle

Paulet tenait de la nature une belle dose d'assurance, et comme elle avait la langue prompte à répondre, on ne se hasardait guère à la railler ; mais on enrageait de lui voir faire incontinent de si rapides progrès sur le cœur d'un prince fameux et fort à la mode, car M. de Guise était un expert en galanterie, qui donnait des présents aux belles, organisait les parties de plaisir qu'on nommait des *cadeaux*, possédait à fond l'*Astrée* et les amours de Caliste, et parlait surtout phébus avec une grande supériorité.

— Charmante demoiselle, disait le duc, vos yeux lancent de si cruelles arquebusades, que je me sens criblé de blessures. Mon cœur n'est pas à l'épreuve de traits aussi acérés. N'avez-vous pas scrupule de prêter vos appas à l'amour pour qu'il s'y cache et m'y tende un guet-apens?

— L'amour n'est pas tant votre maître que vous voulez le donner à croire.

— En vérité, je suis son serviteur depuis qu'il vous a choisie pour son trône, et je voudrais devenir gentilhomme de sa chambre, afin d'y avoir les entrées.

— Il a bien d'autres trônes plus beaux que moi dans ces lieux, et je suis le plus humble des siéges où il se pose.

— Bien au contraire ; ce sont les autres belles qui ne sont que les tabourets, et vous seule êtes le siége à dos réservé au roi de nos âmes.

— Je vois bien qu'il a en vous l'un de ses plus habiles courtisans; car vous parlez en homme qui fait métier de réussir.

— Hélas ! que m'importe si on fait état de moi en d'autres cours que celle où je voudrais parvenir ? Je préférerais le dernier emploi dans la vôtre à l'honneur d'être le favori de la plus belle qui soit ici après vous.

— Je ne donne pas de mon sérieux dans la douceur de votre flatterie.

— Ah ! c'en est trop, tigresse, que de m'accuser d'être flatteur, alors que je me vais mourant des coups de votre beauté assassine ! Faites que vos charmes suspendent leur feu meurtrier ; je me rends et demande quartier. Vous ne pouvez me refuser l'hospitalité, si je me présente comme prisonnier de guerre.

— Vous avez votre liberté sur parole.

— Je préfère demeurer près du vainqueur. De grâce, accordez-moi, dans votre estime, l'invitation à la petite entrée ; car vous avez dans la mienne le dais, le cadenas [1] et le tapis de pied.

M. de Guise, en parlant ainsi, pressait amoureusement le bras de mademoiselle Paulet.

— Eh ! doucement ! dit-elle en riant ; vous m'estimez trop, monsieur le duc ; je suis trop avant dans le rang favori de votre pensée ; retirez-moi des premières loges et me mettez au parquet.

Tout en débitant des fadaises, M. de Guise était de ces gens résolus qui vont droit au but. A la sortie du Louvre, il offrit la main à mademoiselle Paulet pour la conduire au bas des degrés. Lorsqu'elle fut entrée

[1] Le cadenas était un coffret de vermeil d'où on tirait le couvert de la reine au moment du repas.

dans son carrosse, le duc y monta délibérément à sa suite et se plaça près d'elle. Tandis qu'elle le suppliait de sortir, on ferma brusquement la portière ; un gentilhomme qui était à M. de Guise, sauta sur le siége du cocher, d'autres arrêtèrent les laquais, et le carrosse partit au galop.

— Où me conduisez-vous ? cria la demoiselle.

— Chez vous, répondit le duc, laissant là le phébus. Ne vous effrayez pas. Nous allons à votre hôtel ; je veux seulement faire la route à vos côtés.

— Mais c'est une violence, monsieur !

— Hélas ! que je serai à plaindre si vous ne me la pardonnez !

Le carrosse s'arrêta en effet devant la maison de mademoiselle Paulet.

— J'espère, monsieur le duc, que vous ne pousserez pas plus loin cette étrange façon d'agir.

— Je n'ai plus qu'à implorer ma grâce, mademoiselle, et me jeter à vos genoux ; mais pour cela il faut bien que je vous conduise jusqu'à votre appartement, car je ne puis me prosterner au milieu de la rue, et je ne suis pas de ceux qu'on fait mettre dehors par ses gens. C'est une visite que je vous rends à une heure un peu avancée. L'amour est indiscret ; vous aurez pitié de ma folie.

Charles de Lorraine, au milieu d'un déluge d'excuses et de politesses, s'introduisit dans la maison, puis dans le salon de la demoiselle, et enfin dans la chambre à coucher, où il paraît qu'il obtint son pardon avec la permission de demeurer longtemps, car il y était encore le lendemain au matin.

A quelques jours de là, mademoiselle Paulet aperçut à la cour un gentilhomme qui se tenait caché derrière les autres. C'était M. de Lansac; elle s'approcha de lui sans hésiter.

— Monsieur, lui dit-elle fort sèchement, votre conduite à mon égard vous pourrait faire, si je voulais, un tort à ne vous en relever jamais. Je vous pardonne, à la seule condition de ne m'adresser la parole de votre vie.

— Mademoiselle, j'étais venu dans l'espoir d'obtenir des conditions moins dures par mon repentir.

— N'en espérez pas d'autres. Si M. de Guise savait l'abus que vous avez fait de son nom, il vous ferait jeter par les fenêtres.

Le jeune homme voulut ajouter de nouvelles excuses ; mais on lui tourna le dos et on ne lui accorda plus un seul regard. La demoiselle n'était pas si méchante qu'elle le voulait paraître; car Lansac, étant demeuré amoureux d'elle, rentra en grâce par la suite, comme on le verra bientôt.

M. de Rosny, qui s'intéressait à mademoiselle Paulet, craignait pour elle l'humeur changeante des Guises.

— Prenez garde, mon enfant, disait-il un jour à sa protégée; cet homme-là est un brouillon comme son père et tous ses oncles. Ne vous attachez pas trop fortement. Je sais sur lui de vilaines histoires. Il n'a de secret pour personne, et tient à honneur de publier ses succès. On m'a conté qu'un jour, ayant obtenu les faveurs d'une dame, il se démenait chez elle avec impatience, en s'informant à chaque instant de

l'heure qu'il était, et comme la dame lui demanda le motif de cette agitation : « C'est, dit-il, que je voudrais être à demain pour l'aller dire à mes amis. »

Mademoiselle Paulet tournait sa tête de côté en souriant malignement des craintes du vénérable grand-maître. Ces inquiétudes n'étaient pourtant pas vaines ; car M. de Guise ne prenait aucun soin de ménager la réputation de sa maîtresse. Il parlait d'elle avec une légèreté coupable, et s'il n'eût pas été si grand seigneur, les autres dames n'auraient pas manqué de saisir ce prétexte pour témoigner à la demoiselle moins de considération. Ce qui acheva de la compromettre, c'est qu'elle en vint à aimer le duc si tendrement, qu'elle n'avait pas même le courage de lui commander d'être plus soigneux de son honneur.

Un jour que M. de Guise et le duc de Chevreuse chassaient ensemble dans un lieu sauvage qu'on appelait Versailles, ils s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer, et causèrent de leurs bonnes fortunes.

— Savez-vous, disait M. de Chevreuse, que vous faites preuve, cette fois, d'une constance qui ne vous est pas habituelle ? Voici tantôt un mois que vous ne bougez de l'hôtel Paulet.

— Je n'en ai pas pour longtemps à présent, répondit M. de Guise avec fatuité.

—Je gagerais que vous serez encore dans les filets de cette jeune fille dans deux autres mois encore.

— Votre cheval contre le mien que j'en suis délié avant huit jours.

— Cela va. Votre cheval est à moi, j'en réponds.

— C'est au contraire le vôtre qui m'appartient, puisque je veux rompre à l'heure même.

— Oh ! n'allez pas si vite ; demain vous en seriez peut-être à vous mordre les ongles.

—Je vous prouverai tout de suite que ma gageure est gagnée.

— Comment cela ?

— En vous envoyant ce soir prendre possession de la belle en mon lieu et place.

— Cela me conviendrait fort, et je ne regretterais pas mon cheval si la chose était possible ; mais je me verrais fermer la porte sur le nez.

— Par la balafre de mon père ! cette fille est à moi, et je puis disposer de mon bien, j'espère. Je vous en veux donner ici ma lettre de change, et il ferait beau voir ma signature aller aux mains d'un sergent faute de paiement.

M. de Guise déchira une feuille de son agenda de poche, et traça au crayon une lettre de commerce ainsi conçue :

A la première vue, ma mie, vous payerez au duc de Chevreuse le montant complet de votre amour pour moi, que je lui transmets par la présente, valeur échangée.

CHARLES DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

Des bois de Versailles.

A mademoiselle Paulet.

M. de Chevreuse n'attendit pas au soir pour se faire annoncer à l'hôtel Paulet. Il se présenta le plus

poliment du monde, en belle toilette et le maintien agréablement composé, tenant d'une main son chapeau et de l'autre son billet en règle.

— Mademoiselle, dit-il en arrondissant le bras et soulevant avec grâce le petit doigt, je suis possesseur d'une lettre de change sur vous dont j'ai bien à cœur d'être payé.

En prenant lecture du billet, mademoiselle Paulet ne put dissimuler une certaine émotion, le coup étant rude et inattendu; mais elle ne se laissa pas démonter. Elle comprit que si ce papier courait le monde, on en pourrait faire des risées; c'est pourquoi elle le déchira et en jeta les morceaux au feu.

—S'il était vrai, répondit-elle avec assez de calme, que j'eusse de l'amour pour son altesse le duc de Guise, ce serait une valeur immobilière, monsieur, et qui ne se devrait point transmettre comme des marchandises; mais ce que M. de Guise réclame n'existe pas. Un pareil procédé me dégagerait d'ailleurs de toute obligation envers lui. Votre billet n'a donc qu'une valeur chimérique, et je vous conseille bien de ne plus faire ce commerce; vous n'y gagneriez que des désagréments.

— Cependant, mademoiselle, le duc m'avait garanti un accueil favorable.

— Je l'estime trop, et vous aussi, monsieur, pour ne pas voir en ceci une plaisanterie. Il ne faut pas qu'elle aille plus loin, et c'est afin qu'il n'en soit plus question que je détruis cette pièce curieuse. S'il en était mis une copie en circulation, j'en regarderais l'auteur comme un misérable.

Elle ajouta ensuite avec une révérence :

— J'aurai toujours beaucoup de plaisir, monsieur, à recevoir une personne de votre qualité, lorsqu'elle m'honorera de ses visites ; mais, dans ce moment, vous avez trop les apparences d'un faussaire et d'un malhonnête homme pour que je sois tenue de vous faire compagnie.

Et la demoiselle se retira dans ses appartements avec une contenance fière, en fermant la porte derrière elle pour n'être point suivie.

M. de Chevreuse demeura fort décontenancé de cette brusque sortie. Il se promena un instant dans le salon en faisant craquer ses bottes sur les tapis et mordant ses moustaches, puis il s'en alla tout confus chez M. de Guise. En lui apprenant qu'on avait traité le porteur de son titre comme un sot et un homme de peu, il lui ôta l'envie de poursuivre cette fanfaronnade.

— Je pense, dit le duc, que le beau jeu n'est pas de notre côté. Je vous rendrai votre cheval; nous agirons prudemment, je crois, en ne parlant pas de l'aventure. J'irai ce soir faire ma paix avec la petite.

Tout prince qu'il était, M. de Guise se vit fermer la porte de l'hôtel Paulet, et s'en retourna fort courroucé. Après une affaire aussi fâcheuse, bien des femmes se seraient retirées pour un temps dans leur château. Mademoiselle Paulet, ayant heureusement pleuré pendant une grande heure, se sentit le cœur fort soulagé. La nuit venue, elle délibéra quelque peu s'il convenait d'aller au Louvre; et puis, ne pouvant supporter l'idée qu'on s'informerait peut-

être des causes de son absence, elle mit sa plus riche parure, et demanda son carrosse.

Il y avait comédie au château pour un nouveau Pantalon, arrivé de Venise, et qu'on disait fort divertissant. Mademoiselle Paulet trouva place au premier rang parmi les plus belles. M. de Guise voulut se mettre dans son voisinage; mais elle trouva moyen de l'éviter et d'attirer autour d'elle une douzaine de jeunes seigneurs des plus galants. Elle fit mille coquetteries, et se mit si bien en frais d'esprit et de gentillesse, qu'elle eut bientôt une grosse cour.

— Il paraît, lui dit son altesse après le spectacle, que vous avez résolu de me traiter comme le Cassandre de la comédie. Je n'ai pu voir encore aujourd'hui de quelle couleur sont vos yeux.

— Vous pouvez voir qu'ils sont un peu rouges d'avoir pleuré ce matin ; mais je ne m'affligerai pas plus longtemps pour un homme qui ne le mérite pas.

— Eh! la! ne nous fâchons pas pour une plaisanterie.

— Il est trop tard, monsieur le duc; je n'ai plus de colère, ainsi nous ne pouvons plus nous accommoder. Trouvez bon, je vous prie, que je rie de préférence avec les gens qui plaisantent d'autre façon que vous.

La demoiselle s'éloigna en jouant de l'éventail et entraînant après elle une foule de jeunes cavaliers.

C'est une chose assez remarquable que Charles de Lorraine, qui était le plus inconstant des hommes, ait mis tout en œuvre pour se réconcilier avec made-

moiselle Paulet, sans y réussir. C'était la première fois qu'une femme prenait l'initiative de la rupture avec lui, et peut-être ne tenait-il aussi fort à renouer cette intrigue que pour la rompre ensuite avec plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, il échoua complétement et ne rencontra plus que du mépris dans cette jeune fille dont il se croyait le maître. On le vit un jour errer tristement par les escaliers du château, la face inclinée vers la terre et les yeux fixés sur les pointes de ses bottes, murmurant tout bas des paroles sans suite, comme aurait pu le faire un amoureux; ce qui parut étrange à ceux qui connaissaient ses allures.

— Eh! qu'avez-vous donc? lui demanda M. de Chevreuse, le voyant en cet état.

— Je n'en sais rien, répondit-il; j'ignore ce que cela signifie; mais, depuis ce matin, j'ai comme une pesanteur sur la poitrine. Cette petite Paulet ne me sort pas de la pensée. Je fredonne, malgré moi, les airs qu'elle chante; je vois partout ses dents blanches et ses cheveux dorés. J'étais habitué à entendre son rire franc qui vous réjouit le cœur, et cela me manque. Je crois que je suis un peu malade. Il faut que j'aille chez Gombauld le prier de me distraire avec sa guitare et ses jolis vers.

— Vous êtes amoureux; vous enragez d'avoir perdu, par votre faute, un bien que vous ne saviez pas vous être si cher. Voilà votre mal, monsieur le duc.

— Morbleu! ne me dites pas cela. Vous m'effrayez. Il ferait beau me voir jouer le personnage

d'un *mourant*, après avoir été l'amant en titre. J'aime mieux croire que je suis malade. Je me souviens d'avoir poussé de ces soupirs un jour que j'avais gagné une fièvre. C'est sans doute de même aujourd'hui.

— Allez, vous êtes pris au trébuchet, et les drogues de maître Guillaume ne vous guériront point.

En effet, Charles de Guise demeura triste une semaine entière, chose prodigieuse pour lui. Ce qui achevait de l'accabler, c'était de voir l'enjouement et l'air insouciant de sa belle, qui semblait ne l'avoir jamais connu, et se faisant conter fleurette par tout ce qui avait six quartiers de noblesse et des habits de velours.

M. de Rosny, qui se mêlait peu des intrigues, à cause de ses graves occupations, apprit le dernier l'aventure de sa protégée. Il prit aussitôt le chemin de l'hôtel Paulet, en préparant dans sa tête des consolations paternelles.

— Ces Guises, murmurait le grand-maître en marchant le soir par les rues, sont d'une race turbulente et dangereuse. Je ne les aime point. Hélas! si le feu roi m'eût voulu croire, ils seraient tous à la Bastille et mourraient sans progéniture, comme des bêtes malfaisantes. Ils gâtent tout ce qu'ils touchent. Je dirai à cette pauvre petite : Voilà ce que c'est que d'aimer les ennemis de l'État! Ce n'est pas le grand Henri qui vous aurait traitée ainsi.

Et le bonhomme souriait dans sa barbe grise en songeant que sa mercuriale lui fournirait l'occasion de dire un mot d'éloge sur le prince qu'il avait tant

aimé. Huit heures venaient de sonner, lorsqu'il traversa la cour de l'hôtel du feu conseiller Paulet. Il ordonna au suisse de ne point faire aller la clochette d'honneur, n'étant pas accompagné. En suivant à petits pas le long des murailles, M. de Rosny passa sous une fenêtre éclairée ; il s'aperçut qu'on tenait encore la table, ce qui lui causa un moment d'hésitation, parce qu'il ne voulait point que sa visite fût connue.

— Il me semble, pensa le vieux Sully, que, pour une personne dans l'affliction, cette chère enfant mène grand bruit chez elle.

La fenêtre s'ouvrit alors, et M. de Rosny entendit la voix de sa protégée. La demoiselle ne paraissait pas fort chagrine. Elle n'avait à sa table qu'un seul convive, mais qui criait comme quatre. On se divertissait là-haut de bon cœur. Le convive s'approcha de la fenêtre, tenant un verre d'une main et de l'autre une assiette qu'il jeta en riant dans la cour.

C'était M. de Lansac.

Le vénérable grand-maître reçut un blanc-manger sur son épaule, et sa manche cramoisie en fut toute gâtée.

— Je n'ai que faire ici, dit-il en regagnant la rue. Emportons bien vite nos consolations ; c'est à nous autres vieillards qu'appartiennent les soucis de longue durée, et non pas à ce bel âge, où l'on ne pleure que pour être plus joyeux après.

Il fallait que M. de Rosny eût bien de l'amitié pour sa protégée ; car on voit qu'il prit la chose doucement ; et cependant son pourpoint valait de l'ar-

gent, et le bonhomme devenait tous les jours plus avaricieux.

La vilaine conduite de M. de Guise avait mis d'abord mademoiselle Paulet au désespoir ; mais si cette jeune femme sentait fort vivement, elle savait aussi résister avec énergie à la douleur et prendre des partis extrêmes. Son aventure devait infailliblement la conduire à se jeter dans un couvent ou à devenir galante. Il paraît démontré que sa jeunesse l'entraîna dans la dernière de ces voies. On assure qu'elle eut un grand nombre d'amoureux après le duc de Guise. On cite des seigneurs de toutes sortes, des étrangers, de minces gentilshommes, et jusqu'à un évêque. Mais les gens de cour étaient alors si légers eux-mêmes, et ils aimaient tant le scandale, qu'il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit. J'ai lu, je ne sais où, que le chevalier de Guise, frère du duc, avait obtenu d'elle un rendez-vous ; mais cela n'a rien d'authentique, l'historien n'étant pas un contemporain, et les faiseurs de romans n'ayant ni scrupule ni ménagements pour la réputation des gens de qualité. Les femmes surtout ont médit de mademoiselle Paulet jusqu'au moment de sa réhabilitation. Comme il n'y a nul esprit de corps dans le beau sexe quand la jalousie est sous jeu, on ne peut encore rien affirmer sur ces témoignages suspects.

Une chose pourtant donne du crédit aux méchants propos : c'est que cette demoiselle est généralement désignée dans les lettres du temps par le sobriquet de *la Lionne*, et que son impétuosité n'était pas le seul prétexte de cet étrange surnom.

Quoi qu'il en soit, nous ne chercherons pas à approfondir cette question, parce que trente années de vertu ont bien racheté de légères fautes, et que mademoiselle Paulet s'est rendue plus célèbre encore après sa réforme que dans le temps même où l'amour du feu roi l'avait mise si fort en évidence. D'ailleurs nous avons hâte d'en venir à cette époque intéressante de sa vie où elle montra tout ce qu'elle valait.

Mademoiselle Paulet ayant visité par hasard la marquise de Rambouillet, comprit tout à coup un beau jour que les plaisirs de l'esprit et de la conversation sont mille fois préférables au tumulte des cours et au trouble des passions. Sa jeunesse était cependant encore dans tout son éclat ; elle n'avait jamais été plus jolie que lorsqu'elle s'enrégimenta parmi les habitués de l'hôtel Rambouillet. Longtemps elle fut la plus jeune et la plus belle des précieuses. Elle travailla puissamment à la révolution qui s'opéra dans le langage de la bonne société, n'ayant plus d'autre désir, d'autre occupation, que de chercher à bien dire, d'admirer et d'encourager les poëtes et les beaux esprits. Elle apprécia Gombauld, se passionna pour Voiture, et contribua fort à donner au grand Chapelain la réputation qu'il méritait si bien. Personne, dans cette coterie recommandable, ne sut comme elle raffiner sur les sentiments, s'exprimer avec délicatesse, et rendre aimable la *tigrerie*, cette pudeur coquette qui provoque les hommages sans donner d'espérance, et qui a fait des Français le peuple le plus poli de l'Europe.

C'est aux charmes de mademoiselle Paulet et à la célébrité dont elle jouissait qu'on doit en partie l'empressement que mirent certains grands seigneurs à s'introduire dans le cénacle des précieuses, circonstance qui accéléra le triomphe du bon goût. Comme le disait judicieusement mademoiselle Paulet : *Au pays de dames*, il n'y a pas de ducs ni de princes.

Nous ne prétendons pas la placer au-dessus de madame de Rambouillet. La marquise avait montré une vocation extraordinaire, un amour furieux des belles choses. A vingt ans, elle allait apprendre le latin, rien que pour lire Virgile, si une maladie ne l'en eût empêchée. Depuis, elle s'était contentée de l'espagnol et *naturellement* elle savait dessiner. La première place, après cette femme remarquable, revient de droit à mademoiselle Paulet, à cause de l'utilité dont elle fut dans la réforme et du grand nombre de prosélytes qu'elle se fit. C'est à elle que la coterie dut l'acquisition de M. Godeau, l'évêque de Grasse. Un jour qu'il s'était trouvé assis près d'elle, il avait été si charmé de son esprit, que bientôt, ne pouvant plus se passer de sa conversation, il avait recherché tous les endroits où elle allait. Il s'était ainsi habitué chez la marquise.

— Mademoiselle, disait un jour Voiture à mademoiselle Paulet, ne pouvant être le soleil, que préféreriez-vous être après ce bel astre ?

— Monsieur, répondit-elle, je choisirais d'être montagne, afin de le voir la première à son lever, et la dernière quand il se couche.

Cette réponse eut un prodigieux succès, et donna

la plus haute idée de ce qu'on faisait à l'hôtel Rambouillet.

M. de Brancas estimait mademoiselle Paulet celle de toutes les dames qui disait le mieux, et on peut s'en rapporter à lui. C'est ce marquis célèbre qui, en faisant ses prières, parlait ainsi à Dieu :

— Seigneur ! vous pouvez assurément me tenir pour un homme bien à vous. Je suis votre serviteur de toute mon âme plus qu'à personne.

On a prétendu que M. Godeau était amoureux de mademoiselle Paulet, et nous sommes assez disposé à le croire. Il lui écrivait de belles dissertations sur l'amitié, où ce sentiment était poussé jusqu'aux limites les plus proches de la passion. On lui répondait par des tirades d'une délicatesse superfine. Il faut plaindre le digne homme d'être tombé en des mains si habiles ; car, après avoir mené l'amour grand train, une femme qui s'est amendée, comme mademoiselle Paulet, vous sait traîner les gens en longueur, de façon qu'ils n'avanceraient pas d'un degré par siècle, dussent-ils soupirer trois mille ans, et l'objet de leur flamme fût-il d'aussi bonne conservation que les pyramides d'Égypte.

M. de Grasse possédait un portrait de mademoiselle Paulet ; c'était une image un peu bien mondaine pour le cabinet d'un prélat. Il avait mis au-dessous des vers dont la célébrité seule était l'excuse ; ils sont pris d'un sonnet adressé à la reine mère :

En vain je voudrais fuir bien loin de ses appas,
Je ne m'en puis sauver, je ne m'en puis distraire.

L'Amour dedans mon cœur l'a si bien su pourtraire,
Que même je la vois quand je ne la vois pas.

Ce joli quatrain aurait bien pu sortir de la plume de M. Godeau, qui savait aussi versifier admirablement; mais l'estimable évêque ne rima que des choses saintes, et nous n'avons pas besoin de rappeler combien sa pièce du *Benedicite* lui a fait d'honneur.

Le goût de mademoiselle Paulet pour le bel esprit devint son unique plaisir, sa pensée dominante. Il lui tint lieu de tout, et l'empêcha de songer au mariage. Sa passion ne fut pas malheureuse, car, sans avoir rien produit que des lettres familières, cette personne spirituelle s'est fait une réputation européenne. C'est par elle et par ses amis que le style de mademoiselle Scudéri devint si fort à la mode. Elle a su créer enfin un nouveau langage, qui était le plus charmant du monde, puisqu'on l'admirait, et M. de Molière avait bien mauvaise grâce à critiquer impertinemment l'hôtel Rambouillet.

Du reste, mademoiselle Paulet eut l'approbation d'une assez jolie réunion d'écrivains immortels. Chapelain la considérait singulièrement, des Iveteaux lui fit des vers, Théophile la chanta plusieurs fois, et son nom est répété obligeamment dans les œuvres du poëte Sigogne, le fameux satirique! Non-seulement elle regagna l'estime de la cour, mais elle se vit recherchée, admirée par tout le monde; tant il est vrai que c'est une puissance et un grand bonheur que d'avoir l'esprit vraiment beau.

Une fois retirée de la galanterie, mademoiselle Paulet se réconcilia volontiers avec le duc de Guise,

par l'entremise de Gombauld, qu'ils voyaient intimement tous deux ; mais il ne fut question de l'amour entre eux que pour raisonner et raffiner divinement sur ce sentiment.

Personne ne possédait comme cette demoiselle l'art d'appeler les choses autrement que de leur nom. Vous ne lui auriez pas fait dire pour cent mille écus un siége ou des chaises, mais bien les commodités de la conversation. C'est elle qui baptisa la promenade du Cours *l'empire des œillades*. Peut-être cette manière de s'exprimer n'est-elle pas étrangère aux beautés de la littérature dramatique du dix-huitième siècle, où la périphrase est fort de mise, et Voltaire ne s'est jamais douté que, sans mademoiselle Paulet, il n'aurait peut-être point fait dire à Zaïre :

. . . . . Son superbe courage
A mes faibles appas adresse un pur hommage.

Ce qui annonce, par un tour infiniment agréable, que l'intention d'Orosmane est d'épouser sa maîtresse, et non pas d'en faire une odalisque.

Mademoiselle Paulet n'était plus de la première jeunesse lorsque le duc de Montmorency lui fit la cour ; et cependant on a dit que ce seigneur avait eu ses bonnes grâces ; mais il est probable que s'il n'eût pas été décapité à Toulouse, par ordre de M. le cardinal, il aurait démenti ces discours, que nous tenons pour mensongers et invraisemblables. Cette intéressante demoiselle mourut à cinquante

ans, à la suite d'un gros mal de gorge qu'elle gagna aux samedis de mademoiselle Scudéri. Elle laissa beaucoup de son bien aux écrivains les plus en renom, et emporta les regrets de tout ce qui aimait le fin du langage.

LE MARQUIS DE MARIAMÉ

ET LA REINE CHRISTINE.

Peu de temps avant la mort de M. le cardinal de Richelieu, il y eut un matin bien du vacarme dans le cabinet de travail à Ruel. Un envoyé d'un petit prince allemand, qui était venu avec un sauf-conduit, attendait, pour la troisième fois, à la porte du ministre. Cet homme cria si fort contre les gardes, que M. le cardinal lui donna audience pour se débarrasser de ses importunités; mais Son Éminence lui montra une mine si grise, que si c'eût été une personne de la cour de France, elle en eût éprouvé une cruelle peur.

— Monsieur, dit le ministre, qu'avez-vous à me demander? Vous avez vu le roi; il vous a promis justice; il vous l'accordera, s'il lui plaît. Je n'ai pas le loisir de songer à des affaires de cotillon.

— Monsieur le cardinal, répondit l'Allemand sans s'effrayer, c'est le roi qui promet et c'est vous qui tenez parole. Nos États sont en guerre; mais si un ravisseur amenait chez nous une princesse de France, le comte d'Isembourg, mon maître, est homme d'honneur, et il vous donnerait satisfaction.

— Eh bien, trouvez-moi donc le chevalier de Massaube, et je le punirai.

— Si votre police le voulait, elle aurait bientôt découvert le coupable. On l'a vu, il y a trois mois, à Orléans avec madame la comtesse. Je ne puis concevoir que vous donniez protection à ce misérable, qui fut pendu en effigie pour avoir volé la solde de sa compagnie, quand il était à votre service.

— Ouais! il a volé nos troupes! s'écria le cardinal en relevant ses sourcils gris jusqu'à sa calotte de velours. J'ignorais cela. Attendez ici un moment, je vous prie; on va vous donner satisfaction sur l'heure.

Son Éminence parla bas à l'oreille du capitaine des gardes, et environ dix minutes après cela, deux porte-pique amenèrent un garçon mal accoutré, qu'on reconnaissait néanmoins pour un gentilhomme à sa bonne tournure.

— Monsieur de Massaube, dit le cardinal, voici l'envoyé du comte d'Isembourg, dont vous avez enlevé la femme. Je vous aurais peut-être pardonné cette escapade; j'aurais peut-être répondu qu'on ne saurait faire trop de mal de toutes les façons à des ennemis éternels, comme le sont pour nous les impériaux; mais j'apprends que vous étiez passé en

Allemagne avec l'argent de votre compagnie. Votre affaire est mauvaise, monsieur.

— Permettez-moi de dire un mot, monsieur le cardinal, reprit le gentilhomme. Je suis passé en Allemagne, il y a dix ans, sans emporter une maille de la solde de mes troupes. Il manquait trois hommes dans le cadre de ma compagnie, lorsqu'un officier du roi vint faire une revue. Je remplaçai ces trois hommes par de faux soldats. On prétendit que c'était un jeu pour toucher plus d'argent qu'il ne m'en revenait; mais c'était pour la bonne mine du corps. L'inspecteur me dit des injures; je lui cassai sur les épaules une fourchette à mousquet. Il fallut passer le Rhin à la hâte. Voilà toute l'affaire, je vous le jure, monsieur le cardinal, par l'honneur de mon oncle, le marquis de Massaube, qui mourut à Coutras sous les yeux du feu roi. En arrivant à Cologne, je fus bien reçu du duc de Lorraine, qui me donna un régiment; mais je n'aimais pas à tourner la pointe de mon épée du côté de mon pays, et j'ai saisi l'occasion de quitter le service. Son Altesse le comte d'Isembourg me voyait avec plaisir. Sa femme conçut de l'amitié pour moi parce que je jouais proprement du théorbe et qu'un Français a toujours meilleur air qu'un Allemand. Madame la comtesse s'ennuya de son vieux seigneur de mari, et me fit la faveur insigne de fuir avec moi. Je pris un faux nom, et je rentrai dans le Languedoc, où je me cachais depuis six ans, lorsque Votre Éminence a bien voulu m'y faire arrêter. La comtesse avait emporté pour un million de pierreries; nous avons tout mangé,

monsieur l'envoyé, jusqu'à ses boucles d'oreilles. Si je mens, je veux être roué. Maintenant qu'il ne nous reste plus rien, c'est un coup heureux du sort que d'avoir été découverts, car la misère de ma maîtresse m'aurait transpercé le cœur. Au lieu de cela, je serai pendu tout tranquillement, et la comtesse retournera dans sa principauté; mais, je vous en supplie, monsieur le cardinal, dites un mot pour que cette aimable personne ne soit point maltraitée.

A mesure que Massaube parlait ainsi, les rides s'étaient effacées du front de M. le cardinal; ses yeux avaient pris de l'adoucissement, et, finalement, son air fâché avait fait place à quelque chose approchant d'un sourire.

Une députation des villes de Flandre venait d'entrer pour régler des affaires de commerce, et parmi les envoyés était un tout jeune homme, héritier d'une grande maison de Belgique :

—Monsieur de Mariamé, dit le cardinal à ce jeune cavalier, les gens d'Église se connaissent mal à juger les cas de galanterie. Donnez-moi, je vous prie, votre opinion sur l'affaire de Massaube, et parlez, non pas comme un Flamand, mais comme un gentilhomme favori des dames.

— Par ma foi! monsieur le cardinal, répondit Mariamé, si la comtesse d'Isembourg veut retourner près de son mari, c'est un devoir que de la laisser partir, et je m'offre pour la reconduire; mais si elle préfère demeurer ici, la courtoisie française vous oblige à la garder. Quant à M. de Massaube, n'ayant rien autre chose à lui reprocher que d'avoir inspiré

de l'amour à une belle personne, si j'étais le grand ministre qui gouverne la France, je vous le mettrais incontinent sur le pavé.

— Vous entendez, monsieur l'envoyé, reprit Son Éminence. C'est un sujet de l'Espagne qui parle ainsi, et non un Français. Vous direz donc au comte d'Isembourg que nous n'avons point retenu sa femme par force, et qu'elle lui reviendra quand elle voudra. Tant pis pour lui s'il n'a pas su se faire aimer d'elle. Madame la comtesse mangera du pain de France aussi longtemps qu'elle le trouvera bon, et toi, Massaube, mon ami, tu peux aller rejoindre ta maîtresse.

Le chevalier de Massaube fit un bond de joie, et saisissant les mains du jeune Flamand, il lui dit avec effusion :

— Vous êtes un aimable seigneur! je vous dois la liberté ; ne craignez pas que je l'oublie jamais. Si vous avez besoin d'un coup de main pour vos affaires de cœur, songez à moi ; vous me verrez venir, fussiez-vous en Asie. Les femmes vous rendront le bien que vous me faites, monsieur de Mariamé. Demandez encore à M. le cardinal de l'emploi pour moi ; je le veux servir jusqu'à ma dernière goutte de sang.

— Nous verrons cela, dit le ministre d'un ton bourru. Massaube, tu es un étourdi. Je te fournirai occasion de te faire casser la tête. Va, mon ami, laisse-nous.

A quelques jours de là, comme la députation du commerce de Flandre s'apprêtait à quitter Paris,

M. de Mariamé, en traversant à cheval la rue Saint-Denis, aperçut Massaube en piteux état. Le pauvre garçon montrait la corde de son pourpoint, et son épée était suspendue après une jarretière en guise de baudrier.

— Comment vont les amours? lui dit Mariamé. La comtesse est-elle heureuse ?

—Hélas! répondit Massaube, je crains fort qu'elle n'en soit bientôt à manier elle-même ses casseroles pour l'amour de moi, si le cardinal ne nous prête assistance.

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir ma bourse. J'ai emporté pour mon voyage dix mille écus dont je n'ai que faire. C'est à la comtesse d'Isembourg que je les enverrai ce soir. Vous devez vous féliciter de la belle humeur où M. le cardinal s'est trouvé l'autre jour; car le roi lui a reproché tout haut de ne vous avoir pas mis devant la justice; mais Son Eminence a répondu : « Il faudrait que tous les gentilshommes qui passent le Rhin enlevassent des princesses allemandes. »

— Fi! le vilain! dit le chevalier. J'ai connu que ce cardinal était un méchant homme dans le fond, en voyant qu'il laissait impuni un aussi grand crime que le mien.

— Que vous êtes de drôles de corps, vous autres Français! reprit M. de Mariamé en riant. Nous ne saurions jouter avec vous pour l'esprit. Adieu, monsieur. Si vous passez les frontières, souvenez-vous que nous avons fait amitié ensemble.

— Je ne suis pas de ceux qui oublient les services.

Tenez-moi pour un homme qui vous appartient.

Cette aventure et ce voyage à Paris eurent une influence considérable sur la vie de Mariamé. Ce jeune seigneur était naturellement mélancolique. Il avait peu de brillant dans l'esprit, mais du bon sens par-dessus toutes choses et une noblesse accompagnée d'un grand feu de cœur, qui en faisaient un de ces personnages tendres et chevaleresques à inspirer de fortes passions aux femmes. Ayant eu le loisir de juger les Français, il ne donna point dans le travers des gens de la Flandre, qui avaient alors la manie de singer notre cour le plus gauchement du monde. Il s'était dit souvent :

— Pour agir comme un Massaube, il faut être Massaube lui-même ou l'un de ses pareils. J'ai du sang flamand dans les veines, et je ne ferais que des sottises en me donnant les airs et les façons d'un Français. Demeurons tel que le ciel m'a fait.

Cinq ans après sa visite à Ruel, M. de Mariamé, ayant reçu le titre de marquis à la mort de son père, était devenu l'un des plus riches et des plus beaux cavaliers qui fussent à la cour de l'infante d'Espagne, à Bruxelles. Il usait magnifiquement de ses biens, et donnait des fêtes. Ajoutez à cela qu'il avait l'âme fière sans rodomontade, une majesté naturelle qui était fort de qualité, les yeux en amande, ce qui ne gâte rien, et vous comprendrez qu'il devait faire un Amadis accompli.

En ce temps-là on vit arriver à la cour des Pays-Bas une jeune dame espagnole renommée pour sa beauté. C'était la femme d'un nouveau trésorier.

Elle s'appelait dona Marie de Cardone, et était nièce, par sa mère, des ducs d'Arcos, une fort grande maison. Don Antoine de Cardone l'avait épousée avant qu'elle eût ses quinze ans, et il en comptait plus de soixante. L'époux avait les cheveux blancs et le dos bien voûté, mais une belle réputation d'honnête homme et très-capable en politique, ce qui n'est point assez pour contenter une femme de dix-huit ans, avec des doigts d'ivoire, une santé d'Espagne et des yeux noirs à fleur de tête. Don Antoine avait beaucoup d'occupations, étant du conseil de régence et trésorier comptable. Il sortait de chez lui dès le matin, et n'y rentrait que la tête embarrassée d'affaires qui n'amusaient point dona Marie; mais comme il laissait une liberté entière à sa jeune épouse, elle ne se plaignait point de ses absences. Elle était vertueuse, n'ayant pas eu occasion de faillir; si don Antoine n'avait jamais eu l'amour de sa femme, du moins il n'en recevait aucun désagrément, et il eut le bonheur, d'un autre côté, de gagner la confiance entière de l'infante et le collier de la Toison d'or. On avait beaucoup glosé sur cette alliance, à cause de la différence d'âges qui existait entre les époux, et l'on assurait que dona Marie ne connaissait du mariage que la cérémonie nuptiale.

Dès le premier jour qu'elle parut à la cour, la jeune dame remarqua M. de Mariamé pour le plus joli homme et le mieux fait qu'elle eût jamais rencontré. Les yeux d'une honnête femme, quand elle est de race espagnole, parlent souvent plus haut qu'elle ne le voudrait. Le marquis s'aperçut de l'effet

qu'il venait de produire ; et comme il n'est rien tel que l'assurance de plaire pour devenir amoureux, il se prit incontinent d'une passion brûlante pour dona Marie. Sans échanger un mot, leurs regards se dirent pourtant furieusement de choses, et ils s'allèrent coucher en pensant l'un à l'autre. Ce manége d'œillades se poursuivit entre eux longtemps, à la promenade, aux ballets, à la comédie. Mariamé avait bonne envie de se déclarer ; mais, à cause de la violence même de sa flamme, il se sentait le cœur tout gonflé de craintes au moment d'approcher de sa belle.

Le seigneur de Cardone invita les jeunes gens de la cour à venir chez lui. Mariamé eut ainsi ses entrées dans la maison ; mais il demeura encore un grand mois dans sa réserve, et dona Marie en était toute rêveuse. Cependant, un jour qu'il vint faire une visite du matin, je ne sais comment il arriva que la dame était seule. Nos amants se dirent mille sornettes, et vous les eussiez crus bien indifférents, si ce n'est qu'ils changeaient de couleur à tous propos, et que leurs mains tremblaient. La jeune femme était au supplice ; elle proposa une partie d'échecs pour reprendre contenance. Ils n'avaient point poussé quatre fois les pièces que, leurs genoux s'étant rencontrés sous le guéridon, Mariamé, hors de lui, jeta les échecs par la chambre et tomba aux pieds de dona Marie. Il fallait que cette aimable personne eût bien de la faiblesse pour le marquis, puisqu'au rebours de ce que font les femmes ordinairement, elle ne sut jouer ni l'étonnement ni la colère, et qu'elle reçut ses déclarations avec beaucoup de joie, en lui avouant

qu'elle l'aimait de toutes ses forces. Pourtant, lorsqu'elle vint à se remettre dans l'esprit qu'elle appartenait à un autre, et que le monde parlait avec mépris des femmes qui trompaient leurs maris, elle pleura en disant qu'elle ne consentirait jamais à endommager l'honneur de don Antonio son époux. Mariamé était trop heureux de savoir que la tendresse de sa belle lui était donnée pour ne se pas contenter d'une assurance aussi agréable. Il promit de ne rien demander de plus, et nos amants jurèrent ensemble de vivre honnêtement jusqu'à la mort du vieux Cardone.

Depuis trois cents ans qu'il y avait en Flandre des Mariamé, on n'en citait pas un qui eût manqué à sa foi, et le jeune marquis n'était pas pour faire une exception. Il aurait pu sans doute abuser des bontés et de l'inexpérience de dona Marie; mais il avait dans le sang une vieille loyauté qui l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de tenter une vilaine action dont il se serait repenti sur l'heure. C'était un de ces véritables modèles des héros de roman d'alors, pour qui les sacrifices les plus pénibles avaient au fond quelque douceur, pourvu qu'on en retirât de la considération; or, comme dans cette circonstance, Mariamé n'était payé de sa générosité que par l'estime de sa maîtresse et la sienne propre, sa conduite fut vraiment fort méritante.

De son côté, dona Marie, qui était pieuse, se mit à faire assidûment ses dévotions, et ne cacha aucune de ses pensées à son confesseur, afin d'avoir la conscience en repos. Il arriva de ces beaux arrange-

ments que tous deux s'en allèrent languissant comme des plantes malades, perdant le rire et l'appétit, devenant distraits et rêveurs avec des fronts tout chargés de nuages.

Ils étaient trop jeunes pour savoir se mettre en garde contre la méchanceté du monde. On ne cache habilement, d'ailleurs, que les passions qui ont du criminel. Il se rencontre assez de gens qui veulent connaître ce dont ils n'ont que faire, et qui regardent les autres au blanc des yeux pour deviner leurs secrets. On comprit que ces jeunes gens s'aimaient, et pourtant on n'en osait pas encore médire. Dona Marie avait un étourneau de frère qui arrivait de France, et qui lui dit un soir devant bien de la compagnie :

— Ah ! ma sœur, que les femmes de ce pays-là savent mieux que vous ce qui est de bon ton ! Je gage que vous n'avez pas d'amant ! Prenez-en donc un si vous ne voulez avoir l'air d'une sotte. Sachez qu'il n'y a rien de si beau à Paris que d'être galante.

Le seigneur Cardone vint au secours de dona Marie en relevant ces propos ridicules avec sévérité; mais des envieux firent réflexion que la jeune dame avait balbutié comme une personne démontée qui, sans être innocente, ne possède pas encore le grand jeu des femmes à expérience. Dona Marie s'apercevait souvent de certains regards curieux et perçants, qui lui donnaient de la peine. Heureusement à dix-huit ans on passe vitement des larmes à la joie. Le chagrin ne durait guère dans le cœur de la belle

enfant ; mais à force d'aller et de revenir, il finissait par lui faire quelquefois les yeux rouges, et Mariamé en avait l'âme fendue de douleur.

Malgré la liberté que lui laissait son mari, la dame ayant des devoirs de cour et une grande maison où venaient une foule d'importuns, ne pouvait consacrer que peu d'instants à son ami. Mariamé commençait à trouver cette vie-là insupportable. Un matin qu'il se promenait dans ses jardins, en rêvant à ses amours, il se ressouvint de l'aventure de Massaube :

— Hélas ! se disait-il en poussant de gros soupirs, que ces gens qui n'ont point de scrupules sont heureux ! si j'étais du caractère de ce chevalier, j'enlèverais ma maîtresse ; mais, de l'humeur dont je suis, je ne pourrais vivre en songeant qu'on écrit mon nom sur des papiers qui déshonorent. Je ne saurais affronter les bancs des tribunaux, ni me cacher comme un voleur, ou me laisser appeler traître et contumax. Si je faisais cela, mes neveux mettraient quelque jour un voile noir sur mon portrait, comme les Vénitiens sur celui du doge Faliero.

A force de repasser dans sa cervelle cette idée d'enlèvement, elle lui devint bientôt familière. Il s'indigna d'abord à la pensée que des recors voudraient peut-être mettre leurs mains sur sa noble épaule. Il se vit dans l'avenir misérable par suite d'une confiscation, portant son épée attachée avec une ficelle, près de sa maîtresse manquant du nécessaire ; mais il fit aussi comme tous les jeunes gens,

et caressa volontiers l'espoir que les choses ne tourneraient pas si mal.

Un soir, en allant faire sa cour, il vit, au milieu des femmes, dona Marie qui était pâle d'ennui et de langueur. Il s'approcha d'elle, et lui parla longtemps à l'oreille d'un projet qu'il venait de concevoir.

— Il faut, lui dit-il, que vous demandiez à visiter la Hollande pendant un mois. Votre mari n'aura pas le loisir de vous y mener ; vous partirez seule, et j'irai vous rejoindre.

La jeune dame s'enflamma aussitôt pour cette belle invention; mais elle n'osait pas demander la permission à son mari. Sur ces entrefaites, don Antoine eut ordre d'aller à Bruges pour affaires d'importance. La dame choisit ce moment pour s'éloigner. Elle ne cacha point ses préparatifs, et prit congé de ses amies en leur disant qu'elle avait une fantaisie de voir La Haye. On chargea les coffres en plein jour sur trois berlines. Dona Marie écrivit une lettre respectueuse pour le vieux Cardone, envoya six cents florins à son confesseur et monta en carrosse. Les postillons étaient en selle, lorsqu'une troupe de cavaliers encombra la rue. C'était l'élite des gentilshommes de la cour qui venaient, avec Mariamé à leur tête, faire escorte à la belle voyageuse. Ils étaient pour le moins vingt-cinq. Tous les bourgeois s'en mirent aux fenêtres.

— C'est ainsi, pensait le marquis, qu'un homme de ma sorte doit enlever sa maîtresse, à la face de l'univers, au grand soleil, et non pas de nuit, comme un fuyard.

Dona Marie, charmée de cette heureuse idée, donnait force sourires à ses compagnons en acceptant leurs services, et cette fois on allait se mettre en route, quand un carrosse poudreux s'arrêta devant la maison. La portière s'ouvrit, et don Antoine parut.

— Est-ce vous qui partez ? dit-il à sa femme qui le vint embrasser.

La circonstance ne souffrait pas d'hésitation.

— C'est moi-même, répondit la dame. J'ai une furieuse envie depuis hier de faire un petit voyage, et comme je sais que vos affaires ne vous permettent pas de m'accompagner, je m'en vais toute seule. Ces messieurs me conduisent hors la ville.

M. le trésorier n'avait pas l'humeur tyrannique, et il le montra bien en disant à sa femme d'un air tranquille :

— Eh bien ! partez, Marie, et ne soyez point trop longtemps absente.

— Je compte demeurer un mois en Hollande.

— Un mois, soit. Je vous le permets. Allez, et conduisez-vous honnêtement.

Le vieux seigneur entra chez lui, tandis que la cavalcade s'éloignait à grand fracas. Dona Marie avait failli s'évanouir des efforts qu'elle avait faits pour surmonter son trouble; mais après une lieue de route, elle se remit, et n'aurait plus songé qu'au plaisir de voir son amant en liberté, sans le dernier mot de don Antoine, qui lui laissa du sombre dans l'esprit.

L'escorte des cavaliers s'en alla diminuant d'heure en heure. Les plus galants restèrent encore pendant la

seconde journée. A la troisième, ils n'étaient plus que trois, qui prirent congé vers le soir, en abandonnant Mariamé, qui parlait d'aller jusqu'à la frontière.

Nos amants firent un voyage fort agréable, et vécurent ensemble un grand mois sans trouble ni gêne, se parlant de leur passion le plus doucement du monde. La tentation était pressante pour le marquis de tâcher à déchirer le contrat du vieux Cardone; mais la dame demeura fidèle à ses devoirs avec une belle obstination, peut-être à cause du dernier mot de don Antoine, qui lui revenait souvent à l'imagination durant le chemin.

Si le moment du départ avait été délicieux, celui du retour fut bien moins charmant. Don Antoine avait appris que Mariamé conduisait sa femme. Les langues perfides avaient voulu exciter sa jalousie. On l'avait même raillé quelque peu. Un autre vieux seigneur, homme brutal, qui avait reçu de son épouse de gros désagréments pendant qu'il était à l'armée, dit un jour en face à don Antoine :

— Nous pouvons nous donner la main, seigneur Cardone : votre femme vous doit tailler de la rude besogne, depuis un mois qu'elle court la campagne avec un galant de vingt-cinq ans.

Cependant Mariamé déploya ses façons d'agir chevaleresques pour ramener sa belle au logis. Il écrivit à ses amis de le venir chercher à une journée de marche, et ils arrivèrent trois fois plus nombreux qu'ils n'avaient été au départ. Leur entrée dans la ville fut un véritable triomphe.

— Monsieur, dit Mariamé au vieux Cardone,

dona Marie m'a fait l'honneur de me choisir pour l'accompagner dans son voyage. Je sais qu'il y a des gens disposés à en mal parler; mais un homme de mon nom et de ma loyauté n'est pas fait pour supporter le soupçon. Si donc il vous revient aux oreilles quelque médisance, vous m'obligerez de m'en avertir, afin que je tue celui qui aura tenu de méchants propos.

Don Antoine remercia le marquis avec sa politesse et son flegme ordinaires; mais Mariamé apprit le lendemain que dona Marie était retirée au couvent des Ursulines. Voilà notre amoureux aveuglé par la fureur, se disant offensé mortellement et ne faisant plus que des imprudences. Il envoya un défi au vieux Cardone : pour toute réponse il reçut un ordre en bonne forme de passer la frontière avant deux jours. Le marquis s'en alla droit au palais de l'infante, flanqué de ses trois frères et de ses oncles, tous gens renommés pour leur grand courage, et, comme lui, un peu portés au *roman*.

Si M. de Mariamé se fût retiré sans bruit et qu'il eût envoyé sa famille parler en sa faveur, on l'eût sans doute rappelé bientôt; mais étant venu lui-même, le front haut et avec un cortége menaçant, on ne pouvait plus lui céder; on le força de partir. Il trouva néanmoins, à la frontière, un courrier qui lui remit une lettre où l'infante lui donnait, en termes obligeants, la promesse que son exil ne durerait que six mois. Son Altesse lui commandait de ne point s'inquiéter de dona Marie et de patienter jusqu'à la mort du vieux Cardone. Il reçut encore à La Haye

une épître fort tendre de sa maîtresse, avec une belle mèche de cheveux qu'il posa incontinent sur son cœur, et qui le rendit presque joyeux.

Avec ses airs de héros, son véritable naturel de grand seigneur, sa fortune et sa belle figure, M. de Mariamé trouva sur son chemin bien des dames qui l'auraient volontiers consolé de ses ennuis; mais il aimait trop dona Marie pour songer à lui être infidèle. Il s'en alla, jetant à pleines mains l'or et les présents, donnant de la musique et des collations, sans demander jamais, en retour de sa magnificence, que l'amitié des plus belles, ce qui lui valut une réputation d'homme singulier partout où il passa. Comme il n'y avait encore que trois mois d'écoulés après qu'il eut achevé de parcourir la Hollande, il se rendit en Danemarck, et voulut visiter la Suède, à cause du bruit que faisait alors la sagesse précoce de la reine Christine.

La cour de Stockholm n'était composée que de philosophes et de vieilles gens qui maniaient des plumes. La reine s'était prise d'un amour extrême pour les lettres et les sciences. Le chancelier Oxenstiern se plaignait qu'on ne trouvât dans le conseil que des grammairiens. M. Descartes était en grande faveur. Christine, à peine âgée de vingt-quatre ans, se levait à cinq heures du matin pour causer avec lui des tourbillons et de cent choses dont, à son âge, on ne se doute point d'ordinaire.

Les jeunes gens n'ayant pour eux que leurs agréments naturels n'étaient pas en faveur, et la reine affectait un mépris particulier pour les qualités bril-

lantes qui les auraient fait réussir à d'autres cours. Toutes les dames ne partageaient point ces préventions royales; mais celles qui avaient de l'estime pour les gens de bonne mine s'en cachaient avec le plus grand soin, et les plus indifférentes aux belles choses feignaient de chérir tout au moins l'astronomie et les mathématiques.

Quoique la reine n'eût pas encore parlé de son abdication comme d'une affaire bien arrêtée, on prévit de loin, à ses autres bizarreries, qu'elle en viendrait à cette folle résolution. La jeunesse en accueillit l'idée avec plaisir, et se groupa aussitôt à l'entour du prince Charles-Gustave, cousin germain de Christine : ce fut de ce côté que Mariamé chercha des amis. Il en trouva peu, mais bien plutôt des envieux et des ennemis, à cause de ses richesses et de ses grandes manières, qui le faisaient bien voir des dames.

Les premières maisons de Stockholm s'ouvrirent pour le marquis, et il y fut d'autant mieux accueilli qu'il se fit précéder par quelques présents. Un jour qu'il était assis auprès d'une jeune veuve, à l'une des réunions du grand-chancelier, Mariamé fut complimenté par cette dame sur un gros diamant qu'il avait à son chapeau, et qui jetait des feux admirables. Le marquis ôta sur-le-champ ce joyau du milieu de ses plumes et l'offrit gracieusement. Cette belle personne, qui était de Lithuanie, où les femmes aiment fort la parure, accepta le diamant et pria Mariamé de venir dîner chez elle le lendemain. Or il arriva qu'un gentilhomme, nommé Galéas

Salvius, qui était des intimes du prince Charles-Gustave, recherchant depuis peu la main de cette veuve, conçut une furieuse jalousie contre le marquis. Il y avait nombreuse compagnie au dîner du lendemain, où Mariamé tenait la place d'honneur. Sa générosité lui valut bien des éloges; il répondit aux politesses de la jeune veuve par des compliments. Ce n'était que du savoir-vivre; mais le seigneur Galéas crut y voir de la galanterie, et il en fut au désespoir. Ce gentilhomme avait du sang italien dans les veines, par sa mère, qui était de Toscane; il résolut de se défaire de son concurrent à la florentine, c'est-à-dire en l'assassinant.

M. de Mariamé s'en revenait chez lui vers dix heures du soir, précédé de deux valets à flambeaux, lorsqu'il reçut par derrière un grand coup d'estoc, dont il fût resté sur la place si la lame, donnant à faux dans les plis de son manteau, ne lui eût passé sous le bras. Le marquis tira prestement son épée, en s'adossant à la muraille pour faire face aux assaillants, qui étaient au nombre de cinq et tous masqués. Il était aussi habile que courageux, et fit si bien que les assassins, voyant leur coup manqué, lâchèrent pied après lui avoir tué ses deux laquais. Mais, comme cette vilaine attaque l'avait mis en colère, Mariamé poursuivit celui qu'il croyait le chef de la bande, et l'appela coquin et poltron, en le frappant du plat de l'épée sur les épaules. Cet homme se retourna pour croiser le fer avec le marquis, et ils n'eurent pas fait trois passes que Mariamé lui donna de la pointe si avant dans la poitrine qu'il le fit tom-

ber à la renverse. En le voyant plein de sang et tout en convulsions, le marquis ne sentit plus de colère, et lui ôta son masque pour le secourir : il reconnut alors Galéas Salvius.

— Revenez à vous, seigneur, lui dit-il ; la jalousie vous a égaré. Je ne songeais pas à vous enlever votre maîtresse. Votre conduite n'est pas belle ; mais je vous la pardonne de tout mon cœur. Prenez courage, votre blessure n'est peut-être pas dangereuse.

Cependant plusieurs bourgeois s'étaient assemblés, tandis que d'autres couraient au poste le plus voisin chercher main-forte. Mariamé se vit bientôt entouré d'un cercle de mousquetaires, et le lieutenant qui les commandait mit le chapeau à la main pour l'arrêter avec les égards dus à une personne de qualité.

— Vous parlez en vain à ce seigneur que vous venez de frapper, dit-il. Voilà une fort mauvaise rencontre pour vous, monsieur. Je m'y connais : ce gentilhomme ressemble diablement à quelqu'un qui s'en va mourant.

— Aidez-moi donc à lui donner secours, disait Mariamé.

— C'est l'affaire du chirurgien ; la mienne est de vous arrêter, si vous voulez bien le permettre.

Le seigneur Galéas roulait ses yeux comme un homme plein de rage ; il cria d'une voix étouffée :

— Ne le laissez pas échapper. Il m'a tué parce qu'il aime ma maîtresse. Ayez soin qu'il meure.

— Ne mentez pas en un pareil moment si vous voulez sauver votre âme, répondit le marquis. C'est

vous qui m'avez attaqué lâchement et par derrière.

— C'est lui, dit encore le moribond ; c'est lui qui m'a tué pour épouser ma maîtresse.

— Chien de traître, tu en as menti ! s'écria Mariamé.

Mais Galéas rendit l'âme en répétant qu'on l'avait assassiné. Tout le monde eut pitié du trépassé. Ceux qui n'avaient rien vu jurèrent que le marquis était un imposteur, qui venait de frapper sous leurs yeux ce brave et aimable gentilhomme par une abominable perfidie. Mariamé eut beau protester, on ne le voulut pas croire, et la canaille l'escorta jusqu'à la citadelle avec un grand bruit d'injures.

Il y avait eu depuis peu dans Stockholm des guets-apens de ce genre, et dont on n'avait point retrouvé les auteurs. La famille et les amis de Salvius étaient puissants et jetèrent les hauts cris. Le prince Charles-Gustave leur promit qu'ils auraient la vie du coupable. Le marquis étant étranger et banni de son pays, ne pouvait espérer de grandes protections ; il comprit qu'un terrible orage grondait sur sa tête. La reine le voulait faire juger par un conseil militaire, qui l'eût envoyé, dans les vingt-quatre heures, aux fossés de la ville, pour être fusillé ; mais l'ambassadeur d'Espagne fit opposition à cette mesure, et obtint que le procès fût mis entre les mains du prevôt de l'hôtel, comme si Mariamé eût été de la cour de Suède. Les dernières paroles du défunt semblaient des preuves accablantes contre le marquis. Les valets du seigneur Galéas se gardèrent bien de démentir leur maître et d'avouer qu'ils avaient reçu

de l'argent pour l'aider à tuer un homme. Ceux de Mariamé étaient morts dans la bataille. Le caractère chevaleresque de l'accusé n'était point connu dans ce pays, et les amis qui pouvaient témoigner en sa faveur ou le soutenir par leur crédit demeuraient à plus de trois cents lieues, et ne songeaient point à traverser la mer Baltique.

M. de Mariamé n'avait, pour résister à ce terrible coup du sort, que sa fermeté, sa conscience pure et cet air de droiture qui brillait en lui par le regard, le geste et la parole. Malgré les preuves qui s'élevaient en grand nombre contre lui, les juges tombèrent dans une étrange perplexité dès le commencement du procès. Il en arriva que la cour et la ville s'occupèrent de cette affaire. Les savants et grammairiens en firent le sujet de leurs conversations; la reine elle-même ne parla d'autre chose, et comme on tardait beaucoup à prendre une décision, bien des lettres en furent écrites à des gens de tous les pays.

La fille de Gustave-Adolphe avait un génie fort éclairé; mais la flatterie l'avait déjà un peu trop accoutumée à se croire infaillible dans ses jugements. Elle se prononça contre le marquis, un soir, en causant avec tous les beaux esprits qui l'entouraient. Vossius ne partagea point son avis, et pensa que dans le doute on devait s'abstenir; M. de Saumaise croyait à l'innocence de Mariamé. Ce savant était fort orgueilleux, et soutenait toujours ses opinions avec aigreur; la reine s'emporta contre lui, et pour mieux prouver que la raison était de son côté, elle jura que Mariamé serait mis à mort, parce qu'elle le voulait.

La difficulté se trouva ainsi tranchée le plus nettement du monde, et le prevôt de l'hôtel se vit tiré de son embarras.

Tandis que le marquis de Mariamé défendait à grand'peine ses jours et son honneur, le ciel semblait se jouer de lui en le favorisant d'autre manière, sans qu'il en fût instruit. Le vieux seigneur Cardone, usé par le travail et les soucis de la vie politique, avait rendu l'âme. Dona Marie était sortie de son couvent. Assez de jeunes gens se montrèrent désireux d'entrer en possession de sa personne et de sa belle fortune ; mais elle n'était point de ces femmes légères qui oublient qu'elles ont donné leur cœur à un absent. Son premier soin fut d'obtenir le rappel de Mariamé. L'infante, qui avait de l'amitié pour elle, ne la laissa pas prier longtemps ; cependant dona Marie apprit avec bien de l'inquiétude que la famille du marquis ignorait ce qu'il était devenu. Ce fut un des jeunes gens dont elle avait refusé la main qui se chargea de l'en informer avec un zèle officieux. Il lui montra une lettre d'une personne de Stockholm, où l'aventure et le procès qui occupaient la cour étaient racontés tout au long. Après le premier moment de la douleur, dona Marie ne songea qu'aux moyens de sauver son amant. Elle courut chez l'infante, et en obtint une lettre pressante, adressée à la reine Christine, et puis elle partit pour la Suède avec toute la diligence possible. L'arrêt qui condamnait M. de Mariamé à perdre la vie par la hache venait d'être prononcé le matin même du jour où dona Marie arrivait dans Stockholm, et ce fut la

première chose qu'elle apprit en descendant de carrosse. Elle quitta ses robes de voyage en toute hâte pour prendre des habits de cour. Ses femmes ne purent empêcher qu'il n'y eût du désordre dans sa toilette ; mais elle n'en était que plus charmante, et sans doute elle s'en aperçut elle-même vaguement, car elle murmura en jetant le dernier regard sur son miroir :

— Hélas ! pourquoi faut-il que mon sort dépende justement de cette reine qui étale un grand mépris pour les passions et les faiblesses de son âge? J'aurais plus d'espérance si j'avais à prier un jeune prince. Mais il n'y a pas à balancer.

L'ambassadeur d'Espagne envoya chez la reine demander sur-le-champ une audience pour dona Marie. Bien en prit à la veuve du vieux Cardone de s'être munie d'une lettre au cachet royal, car on ne l'aurait point reçue sans cela. Sa Majesté fit réponse qu'elle était en conférence avec deux savants, mais qu'elle interromprait ses occupations pour prendre connaissance de l'épître de l'infante. En effet, lorsque la jeune dame se présenta, la porte du cabinet de la reine s'ouvrit, et dona Marie se trouva en présence de Christine. Dans le désespoir où elle était, la maîtresse de Mariamé se sentait la gorge serrée au point de ne pouvoir prononcer une parole. Heureusement Sa Majesté lui donna le temps de se remettre, en lui disant de loin, sans la regarder :

— Asseyez-vous, madame, je vous écouterai dans un instant.

Dona Marie se retira dans un coin, et parvint tout

doucement à surmonter assez son trouble pour faire attention à une scène comme on n'en voit guère chez les princesses.

La reine Christine avait le visage pâle et les traits fort marqués, le nez un peu long et pointu. Ses yeux avaient de la dureté. Sa taille était petite, et sa démarche ressemblait si peu à celle qui est ordinaire aux femmes, qu'on l'eût prise volontiers pour un écolier en déguisement, ou pour une de ces filles de Bohème qui font une vie libertine. Son costume offrait un mélange de ceux des deux sexes. Le principal vêtement, fendu sur le devant et fixé à la taille par une ceinture, était plus long que les justaucorps des hommes, mais bien trop court pour qu'on pût l'appeler une robe. Là-dessous on voyait des espèces de chausses longues. Sa Majesté portait des bottines rouges garnies de fourrures, et avait sur la tête un bonnet à glands d'or, comme ceux des Moscovites. En voyant cette étrange petite personne ainsi accoutrée, avec des mouvements brusques et une voix perçante, dona Marie, habituée aux douces paroles et aux belles manières de l'Espagne, eut peine à se figurer que c'était là cette reine si renommée pour sa sagesse, et qui parlait de tout comme un docteur, en huit langues différentes, dont étaient le grec et le latin.

Christine dissertait dans ce moment avec deux hommes vêtus de noir, que dona Marie aurait pris pour de méchants scribes si elle les eût trouvés ailleurs. C'étaient le célèbre M. Meibom et le bibliothécaire, M. Naudé, qui venaient, le premier de

Leipsick, et le second de Paris. Quoique la conversation se fît en allemand, et que cette langue fût familière à dona Marie, elle n'en comprit pas la moitié, à cause du sujet, qui n'était point à sa portée, et de quelques mots grecs qui revenaient fort souvent : elle devina pourtant qu'il s'agissait de la danse des Athéniens.

— Puisque les femmes de ma cour ne peuvent se passer de remuer leurs jupes, disait la reine, il faut bien que je leur accorde la permission de sauter ; mais comme ces futiles délassements me sont fort ennuyeux, je veux du moins y trouver sujet à occuper l'esprit. Je laisse aux ignorants les courantes et les violons ; c'est avec vous, messieurs, que je prétends ouvrir le bal par la véritable danse grecque.

— Avec nous ? s'écrièrent les deux savants ; mais nous n'avons jamais su faire un pas de notre vie.

— Vous raisonnez si bien sur ces matières que la pratique vous sera facile. Vous me l'enseignerez de votre mieux, et nous trouverons bien un joueur de guitare en état de manier le tétracorde.

— Nous ne sommes plus à l'âge où l'on danse, madame, et Votre Majesté court le risque d'avoir en nous de fort mauvais compagnons.

— Nous ferons mieux que vous ne pensez. J'étudierai avec soin ce que vous m'avez dit aujourd'hui, et je prendrai pour modèles les gravures que voilà. Le temps presse. Mettez-vous au travail, et nous commencerons ce soir nos répétitions. C'est une faveur que je vous fais, messieurs; je terminerai ainsi les querelles des trois princes qui se disputent

l'honneur de me mener danser. C'est à la science que je donne la préférence. Allez, et soyez prêt pour ce soir.

La reine n'était pas fâchée sans doute de faire voir à l'étrangère qui devait porter chez l'infante les nouvelles de sa cour qu'on ne s'amusait point, à Stockholm, à des bagatelles, et que la fille du grand Gustave consacrait ses loisirs à des passe-temps homériques.

— Approchez-vous, madame, dit Sa Majesté à dona Marie quand les deux savants furent partis. N'avez-vous pas une lettre de Son Altesse l'infante ?

Dona Marie remit la lettre, et toute son âme passa dans ses yeux pour regarder la reine tant que dura la lecture. Christine parut demeurer indifférente, et releva la tête avec assez de fierté quand elle eut achevé. Elle fit ensuite un sourire malicieux en disant sur le ton du badinage :

— Notre sœur l'infante prend fort à cœur les intérêts de ce Mariamé ; mais elle ne me dit point les motifs de cette grande amitié. Je ne comprends pas non plus pourquoi elle a choisi une femme pour son courrier ; c'est peut-être que vous avez d'autres confidences à me faire.

Dona Marie était parvenue à dominer son émotion dans ce moment critique ; elle répondit sans hésitation :

— C'est autant par amitié pour moi que pour M. de Mariamé que Son Altesse a fait cette démarche auprès de Votre Majesté. Le marquis m'aime depuis

plusieurs années, madame, et la hache qui doit trancher sa tête frappera deux personnes du même coup. Je ne lui survivrai pas. Voilà pourquoi je suis venue ici moi-même.

— J'entends; c'est une affaire d'amour. Je vous avoue, ma chère, que je ne prends jamais conseil des passions ni des gens soumis à leur empire. Ce serait le moyen de gouverner fort mal. Ce Mariamé a commis un crime.

— Il est innocent, madame, interrompit Marie avec force. C'est l'âme la plus généreuse qui soit au monde. C'est pour cela que je l'aime et que l'infante vous prie en sa faveur.

— C'est-à-dire que vous le croyez innocent, parce que vous l'aimez; mais le tribunal et moi, qui ne sommes point aveuglés, nous en avons jugé autrement.

— Vous avez été trompée par de fausses apparences, madame; je ne sais point ce qui est arrivé, mais je connais Mariamé, je me connais moi-même; je n'aurais jamais aimé un homme capable de commettre une lâche action. Il me suffit de penser à la conduite du marquis dans nos amours, à sa loyauté qu'il a poussée jusqu'à l'héroïsme, pour assurer, sur le salut de mon âme, qu'il est innocent.

— Quelles sont donc ces héroïques façons d'agir? demanda la reine dédaigneusement.

Dona Marie raconta naïvement toute l'histoire de ses amours. Elle parla des scrupules qui avaient empêché le marquis de porter dommage à l'honneur du vieux Cardone. Elle peignit, avec les couleurs

qu'on aimait alors, ce caractère de héros de roman, et se sacrifia elle-même, dans son récit, pour répandre plus d'éclat sur les mérites de Mariamé.

— S'il m'en avait pressée, disait-elle en baissant les yeux, je serais devenue coupable pour lui, madame, car je n'aurais su lui rien refuser; mais c'est à lui bien plus qu'à ma vertu que je dois d'être restée pure; et cependant je n'ignorais pas combien il lui en coûtait de vivre ainsi, puisque je le voyais dépérir par l'ennui et la tristesse. Jugez de mon désespoir lorsque, après tant de peines, j'ai appris que la mort menaçait de m'arracher une personne qui m'est si chère, et dans l'instant où nous allions enfin être unis! Son Altesse l'infante a été touchée de mon malheur : y serez-vous insensible, madame?

— Le crime pour lequel votre amant est condamné n'a pas été commis sur les terres de Son Altesse, et je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle de m'intéresser à ce gentilhomme. Je ne suis pas une princesse comme les imagine M. de La Calprenède. Les jugements de mes tribunaux seront respectés; M. de Mariamé mourra.

— Quoi! madame, vous renoncez donc à faire jamais grâce aux malheureux?

— Je n'y renonce pas; mais il faudra, quand j'arrêterai l'épée de justice, que le coupable ait d'autres titres à mon indulgence; que ce soit un savant, un philosophe ou un bel esprit.

— Hélas! madame, Mariamé n'est rien de tout cela; mais il sera plus utile aux hommes que les savants par l'exemple de ses grandes qualités. Il est

courageux, noble et magnifique, respectueux aux lois et pitoyable aux infortunés. Jamais condamné ne sera plus digne de votre clémence.

— Les têtes couronnées ne doivent point sentir comme le reste des humains. La faiblesse en elles est un crime. Je tiens du ciel la fermeté de mon père, le grand Gustave; sachez que si vous réussissiez à m'émouvoir au point de m'arracher la grâce de ce Mariamé, j'abdiquerais demain pour aller écrire des romans avec Scudéry. Je méprise ces passions qui troublent les sens et le jugement. L'amour est une mauvaise recommandation auprès de moi.

— Puissiez-vous le connaître bientôt! puissiez-vous être dévorée de toutes ses flammes! que le souvenir de celui que vous allez faire mourir vous accable alors et change vos délices en amertume!

— Imprudente! vous ne savez pas ce qu'on risque à m'offenser.

Dona Marie tomba sur ses genoux.

— Ah! pardonnez-moi, dit-elle en pleurant; Votre Majesté ne comprend pas ma douleur; mais la colère est une de ces passions dont elle ne veut pas ressentir le trouble.

— Je n'ai point de colère, reprit Christine en faisant un effort sur elle-même; relevez-vous. La prière est inutile. Je ne veux pas être touchée. Je suis fâchée de ne pouvoir être agréable à l'infante dans cette occasion. Demain on vous remettra ma réponse à sa lettre.

— Accordez-moi du moins une grâce. Faites que je voie Mariamé; que je puisse le consoler et recevoir

ses dernières pensées. Donnez-moi l'autorisation de le visiter dans sa prison à toute heure pendant le temps qu'il lui reste à vivre.

— Je vous l'accorde. Les ordres nécessaires seront donnés pour que vous demeuriez avec lui, si vous le désirez, pendant trois jours, car c'est le plus long délai qui puisse précéder l'exécution de la sentence. C'est par considération pour ma sœur l'infante que je fais cela. Quand voulez-vous aller à la prison?

— A l'instant même.

La reine écrivit un billet au commandant de la citadelle, tandis que dona Marie marchait avec agitation par la chambre, en répétant :

— Je vais donc le voir! ô triste et délicieux moment! Mon Dieu! je vous donnerai ma vie entière après ces trois jours, si la douleur ne m'emporte point.

Quand le billet fut achevé, Marie s'enfuit au plus vite, oubliant de prendre congé de la reine avec les formalités d'usage, quoiqu'elle n'ignorât point les détails de l'étiquette. Christine haussa les épaules en disant :

— La malheureuse est folle d'amour!

Puis elle se mit à étudier gravement la danse grecque d'après les instructions du bibliothécaire Naudé.

M. de Mariamé crut faire un songe quand la porte de sa prison s'ouvrit et qu'il vit dona Marie se jeter à son cou. Ils n'eurent d'abord la force de parler ni l'un ni l'autre.

— Hélas! dit enfin dona Marie toute en larmes, dans quel horrible lieu je vous retrouve!

— Ne m'en faites pas de reproches, Marie; je suis innocent. Le malheur seul m'a précipité où vous me voyez. Mais ne perdons pas un temps précieux dans les explications : resterez-vous quelques heures dans ma prison?

— J'y resterai pendant ces trois jours. Je ne te quitterai plus d'un instant. Je te veux conduire jusqu'au pied de l'échafaud. J'y veux monter avec toi s'il est possible, et mourir du coup qui te tuera.

— Comment ! tu peux demeurer ici jusqu'au dernier moment?

— Jusqu'au dernier moment; la reine le permet.

Le marquis leva ses bras en l'air en s'écriant :

— Soyez béni, mon Dieu ! vous me donnez plus que je n'aurais osé vous demander.

Ils s'assirent alors et se contèrent longuement tout ce qu'ils avaient souffert. Mariamé tenait entre ses mains celles de sa maîtresse; il sentait sur son épaule cette tête qu'il chérissait de toute son âme s'appuyer avec la tendresse et l'abandon de l'amour qui n'a plus de contrainte. Des soupirs pleins de langueur et de tristesse caressaient ses joues, et des cheveux plus doux que la soie se mêlaient à ses cheveux. Le marquis promena des regards fort préoccupés sur le chétif mobilier de son cachot et sur son lit de prisonnier; son cœur bondissait de joie; le feu courait dans ses veines. C'était assurément quelque piége de ces démons qui assiégent les condamnés pour les exciter à mal faire dans les heures suprêmes, et Mariamé comprit le danger où il était.

— Écoute-moi, Marie, dit-il; je veux profiter de

la faveur signalée que le ciel m'accorde. Tu es libre, nous nous aimons; la mort va nous séparer; sois à moi ce soir même.

— Je le voudrais, mon ami; mais il faut aussi sauver votre âme par une vie exemplaire pendant ces derniers moments.

— C'est ainsi que je l'entends. Il faut que nous soyons unis par un prêtre avant la nuit. Il me reste encore trois jours, j'emporterai du moins une consolation; je connaîtrai le bonheur que j'espérais goûter pendant bien des années. Peut-être ne mourrai-je pas tout entier; au lieu de ne laisser qu'une amie sur la terre, j'y veux laisser une veuve. Écrivons à la reine; tu porteras ma supplique. Si Christine a des entrailles, tu sauras l'émouvoir.

M. de Mariamé, comme tous les grands seigneurs, ne se piquait pas d'être fort versé dans l'éloquence ou les lettres; c'était assez alors de savoir apprécier les beaux esprits sans l'être soi-même. Il n'eut point recours aux finesses ni aux antithèses; il écrivit à la reine tout naturellement ce que lui dicta son cœur, et comme il l'avait plus noble et mieux placé que personne, on verra tout à l'heure si les inspirations en étaient heureuses.

Vers cinq heures du soir environ, la reine Christine sortit de table ce jour-là, et fit ouvrir les portes. Sa Majesté n'était pas en belle humeur. M. Descartes l'avait hardiment contredite sur plusieurs points de philosophie, et lui avait presque donné à comprendre qu'elle n'y entendait rien. M. Vossius avait mal fait sa cour, en disant à la reine que ses armées étaient

assez puissantes et sa gloire assez grande pour qu'elle n'eût point de honte à se voir un peu battue dans la conversation. Pour comble d'ennui, la danse grecque avait mal réussi à la répétition. M. Naudé, dont la langue était si déliée, n'avait rien su faire de bon de ses jambes, et M. Meibom dansait comme un emplâtre. On se moquait déjà de cette royale fantaisie, et le médecin Bourdelot, qui se donnait imprudemment ce parler-franc qui le fit bannir plus tard, osa dire que les danseurs athéniens montreraient bientôt qu'ils possédaient la sagesse d'Alcibiade, la grâce de Timon et les agréments de Socrate. La reine éprouvait de la confusion de ces sarcasmes, qu'elle feignait d'ignorer. Une des filles d'honneur, qui causait avec un gentilhomme qu'elle devait épouser bientôt, eut le malheur de regarder Christine d'un air où Sa Majesté crut voir de la raillerie. Ce fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, ou comme le fameux biscuit qui servit plus tard de prétexte à Louis XIV pour soulager sa colère contre ses neveux, en brisant sa canne sur le dos d'un laquais; Christine éclata en reproches terribles, disant qu'elle savait bien les discours moqueurs que tenaient ces êtres sots et ignorants qui portaient des jupons; mais qu'elle les chasserait de sa maison et se ferait servir par des hommes.

— La nature, ajouta la reine, s'est trompée en faisant de moi une femme; je saurai le prouver à l'univers.

Christine était encore émue, et la cour consternée de cet esclandre, lorsque l'ambassadeur d'Espagne

entra, et pria Sa Majesté de lui accorder quelques minutes d'entretien. Il est rare que les grands emportements ne soient pas suivis chez les princes d'un peu de confusion, à cause du manque de dignité qu'il y a toujours dans la colère; aussi la reine, dont le maintien était devenu embarrassé, fut-elle satisfaite de cette interruption. Elle parut écouter favorablement tout ce que l'ambassadeur lui voulut dire touchant la supplique de Mariamé. Elle consentit même à quitter les grands appartements pour se rendre dans un salon d'attente où dona Marie s'était arrêtée. Comme la prière du prisonnier lui sembla tout d'abord singulière, elle se fit suivre de M. Descartes et du fameux général Torstenson, qu'on appelait le Condé de la Suède, afin d'avoir au besoin quelqu'un à consulter.

— Vous me donnez de l'occupation avec vos amours, dit-elle à dona Marie, sans trop de sévérité.

— Hélas! madame, c'est que l'heure presse, et que ma vie se réduit à ces trois jours, dont le premier est déjà presque achevé.

— De quoi s'agit-il? Vous voulez vous marier avec ce condamné que la mort va prendre et qui n'a qu'à peine le temps de s'y préparer?

— Je n'y aurais point songé, madame; c'est lui qui le désire, et je veux tout employer pour répandre quelque douceur sur ses derniers moments.

— Voyons donc en quels termes il me fait cette étrange prière. Monsieur Descartes, donnez-m'en lecture.

Descartes ouvrit la lettre du marquis, et lut à voix haute :

« Avant d'oser rien demander à Votre auguste Majesté, je la dois remercier du fond de mon âme de m'avoir accordé une joie que je n'espérais plus goûter. Vous m'avez envoyé un ange qui a changé ma prison en un séjour plus beau que le palais des empereurs. Faites que cette insigne faveur soit complète. J'ai toujours brûlé du désir d'être uni à la personne qui vous remettra cette supplique; je puis encore voir réaliser mes espérances, si Votre Majesté le veut bien permettre. Il faut que je sauve mon âme, et que je laisse dona Marie de Cardone pure de toute souillure; cependant nous sommes jeunes tous deux, et la passion est si forte en moi que je n'ai plus le loisir le penser à la mort. Je suis catholique, et je n'aurais point le courage, au pied même de l'échafaud, de me repentir des péchés que l'amour me pourrait faire commettre. Daignez regarder avec attention celle que j'aime, et sans doute vous comprendrez, en la voyant belle comme elle est, que ces trois jours vaudront pour moi une vie entière.

M. Descartes interrompit sa lecture à ce point pour jeter un regard sur dona Marie, que la douleur rendait plus charmante encore que d'habitude, et sa voix était notablement altérée lorsqu'il continua :

« Je n'accepterais point de rester sur la terre s'il me fallait renoncer à mon amour; je ne dirai donc pas que je me ris de la mort, mais que j'en voudrais souffrir mille fois les tortures pour qu'elle ne fût point une séparation. Il serait dommage pour la gloire

de votre sexe que le beau dévouement dont ma maîtresse veut donner l'exemple rencontrât des obstacles. Votre Majesté se mariera quelque jour ; puisse-t-elle goûter pendant sa vie entière le bonheur dont je suis assuré de jouir si ma prière est exaucée ! »

— Que dois-je faire, Descartes ? dit la reine. Il y a, ce me semble, dans ce jeune homme une liberté d'esprit qui excuse les faiblesses et les ridicules de la passion.

— Si l'amour est une faiblesse, répondit M. Descartes, il faut avouer qu'il n'en a point, cette fois, les apparences ; bien au contraire, il donne à M. de Mariamé un courage remarquable pour affronter une chose assez généralement redoutée, la mort violente.

— Au diable toutes ces finesses ! s'écria Torstenson ; Votre Majesté n'a que faire d'éplucher ainsi les mots. Il faut marier ces pauvres jeunes gens, les marier au plus vite. Je voudrais être catholique pour leur servir de témoin et voir la cérémonie. Ce garçon-là doit être un beau cavalier, s'il a le corps construit comme l'âme. Je supplie Votre Majesté de se prêter à ses désirs.

— Allons ! je donne mon consentement. La cérémonie se fera dans la citadelle. Nous chercherons un prêtre catholique.

M. Descartes ayant proposé son directeur, les mesures furent prises sur-le-champ pour qu'il n'y eût aucun retard, et l'ambassadeur d'Espagne emmena dona Marie, qui pouvait à peine se soutenir, tant elle avait enduré de secousses pendant cette entrevue.

En rentrant dans les salons, Torstenson et Descartes contèrent ce qui venait de se passer. On en raisonna diversement. Les philosophes y trouvèrent matière aux plus beaux discours, et les femmes s'y intéressèrent particulièrement. Or, il y avait parmi elles une fort belle et fort vertueuse personne appelée la comtesse de La Gardie, qui était nièce du fameux courtisan Magnus de La Gardie. Cette dame, en causant avec la reine, lui dit tout bas qu'elle serait curieuse de s'assurer si la fermeté de Mariamé ne se démentirait pas un instant, et s'il aurait, pendant la cérémonie, la contenance d'un époux heureux et non celle d'un homme tout près de la mort.

— J'y pensais, répondit Christine, et je cherche un moyen de voir ce spectacle sans que personne se doute que j'y sois présente.

— Il doit y avoir dans la citadelle quelque logis où l'on puisse regarder les prisonniers sans en être aperçu. Donnez ordre qu'on y conduise M. de Mariamé.

— Je vais faire appeler le commandant de la prison. Ne parlez de ceci à personne. Vous viendrez avec moi.

La reine avait quitté les salons depuis une heure environ, lorsqu'un de ses pages vint appeler la comtesse, et la conduisit à la chambre à coucher.

— Tout est prêt, dit Christine. On va donner à Mariamé le logement des prisonniers d'État, où nous aurons les commodités nécessaires pour voir et entendre sans être remarquées. Partons. Un carrosse de louage nous attend.

L'auguste fille de Gustave-Adolphe et la comtesse de La Gardie s'en allèrent gaiement, comme deux aventurières, en compagnie du commandant de la citadelle. La reine se mit en humeur joyeuse, à cause du pittoresque de l'affaire, et parla des promenades que faisait le calife Haroun pour examiner le menu peuple de Bagdad. Le trajet fut assez long par les rues et les corridors de la prison; de façon que la messe de mariage était commencée lorsque les deux grandes dames se glissèrent dans une petite loge fort sombre, où était une cloison remplie d'ouvertures pratiquées pour les yeux et les oreilles des espions.

On avait arrangé en manière d'autel une table sur laquelle étaient des reliques prêtées par le chapelain de l'ambassadeur d'Espagne. Le directeur de M. Descartes officiait; plusieurs soldats d'un régiment de Suisses étaient agenouillés sur des chaises, et quelques gardes suédois se tenaient debout aux portes sans prendre part à la cérémonie, étant de la religion réformée.

M. de Mariamé avait mis des habits si magnifiques, et les portait si noblement, qu'on l'aurait pris volontiers pour un prince faisant un mariage secret; mais on n'aurait point osé dire que ce fût une mésalliance, à voir la riche parure, le bel air et la délicate personne de la fiancée, dont la beauté merveilleuse et qui sentait le terroir d'Espagne prenait un relief plus éclatant par l'entourage de toutes ces figures du Nord. Comme dona Marie avait l'âme dévote, et que c'est toujours une affaire de conséquence que le mariage, elle avait oublié

pour un temps les lugubres circonstances qui accompagnaient cette union, pour ne songer qu'à l'importance du sacrement. Le prêtre parlait fort bas, et avait de l'émotion dans la voix ; tout le monde était recueilli, et les visages mêmes des gardes, qui peignaient l'étonnement, donnaient à cette scène quelque chose de mystérieux et qui avait un goût de roman à frapper l'imagination. Les deux puissantes dames qui regardaient ce spectacle étaient venues là en badinant ; mais elles devinrent tout à coup fort graves, et sentirent bien ce qu'il y avait de triste et de touchant dans cette cérémonie nuptiale. La reine, dont le naturel était un peu gâté par l'habitude de philosopher à tout propos et de faire examen de ses moindres sentiments, craignait sans doute de se trop livrer à ses impressions, car elle se pencha contre l'oreille de la comtesse pour lui dire :

— Que vous semble de ceci ?

— Vous me voyez dans le ravissement, répondit la dame. Ce jeune couple est le plus charmant qu'on puisse voir.

— Il est vrai qu'ils sont fort jolis tous deux.

— Ce gentilhomme ne saurait être un malfaiteur.

— Vous voilà bien, femme que vous êtes ! vous vous laissez prendre à une mine heureusement douée. Souvenez-vous que Socrate était fort laid, et qu'il n'y eut jamais d'air plus doux que celui d'Héliogabale, dont l'âme était affreuse.

Lorsque le prêtre s'approcha des époux, il y eut un léger frémissement dans l'auditoire à cause des paroles sacramentelles, où il était dit :

« Vous ne ferez plus qu'une même chair, et de deux que vous étiez, vous ne serez qu'un. L'homme ne doit plus séparer ce que Dieu a uni. »

Le souvenir de la terrible séparation qui devait s'effectuer bientôt revint si cruellement en mémoire à dona Marie, qu'elle pâlit singulièrement, et faillit s'évanouir; mais la figure de Mariamé n'exprima rien autre chose que la peine de voir ainsi souffrir sa maîtresse.

— Votre Majesté n'aura point le courage de les séparer, dit madame de La Gardie.

— Les lois auront ce courage, répondit la reine.

La messe étant terminée, l'ambassadeur d'Espagne, qui avait assisté la mariée avec une bonté fort paternelle, la baisa sur le front. On s'aperçut alors qu'il avait de grosses larmes dans les yeux. Mariamé était ferme de contenance; il fit aux assistants un salut gracieux, qui était une manière de les congédier. En effet, ils sortirent doucement à la suite du prêtre, qui se montra troublé à tel point qu'il pensa laisser choir les reliques et les ustensiles sacrés. Il n'était pas malaisé de tirer un noir pronostic de ce trébuchement, et tout le monde en fut glacé jusqu'au fond de l'âme.

— Savez-vous, madame, dit la comtesse, que tout ceci n'est point gai? Nous prenons là un sombre divertissement. Remarquez-vous que le jeune homme seul n'a point l'air de savoir le sort qui l'attend?

— C'est qu'il se voit l'objet de l'attention; les regards des hommes donnent du courage au plus faible. Telle preuve de stoïcisme qui éclate en public

tournerait souvent en lâcheté si elle devait demeurer inconnue. Maintenant que les témoins sont partis, nous allons juger ce Mariamé.

— Je ne pense pas qu'il tienne moins à l'estime de sa maîtresse qu'à celle des étrangers.

Dès que la porte s'était refermée derrière le dernier garde, Mariamé avait mis un genou en terre devant sa femme :

— Vous êtes à moi, Marie ! lui dit-il avec feu. Je ne changerais pas mon sort contre celui du roi d'Espagne. Ne pensons, je vous prie, qu'au bonheur d'être unis.

— Ah ! si cela devait durer toujours...

— Durer toujours, Marie ! rien ne dure éternellement. Qui sait si je ne dois point mourir avant demain ? C'est une chose fragile que la vie. Qu'importent quelques jours de plus ou de moins ! Nous sommes liés par l'Eglise, nous nous retrouverons ailleurs où il n'y aura ni prisons ni juges aveugles. Nous n'allons point avoir le temps de nous voir vieillir, ni de sentir l'amour s'éteindre en nous, toutes choses qui doivent être fort tristes.

— Tristes, si vous voulez, mais non pas aussi horribles que la violence qui va briser nos liens.

— Allons ! reprit Mariamé presque gaiement, voyons les choses de leur meilleur côté. Nous pouvons tenir pour certain que nous serons comptés parmi les époux qui se seront demeuré fidèles. Je vous laisserai mon nom, Marie. Ce sera une consolation pour tous deux. Vous le garderez aussi longtemps que mon souvenir vous sera cher. J'ai confiance

en vous ; je ne doute point que vous ne deviez encore porter ce nom lorsque vous arriverez dans le monde où je vais vous attendre.

La marquise de Mariamé jeta ses bras au cou de son mari, et se mit à pleurer.

—Essuie ces larmes, reprit le marquis ; ne tenons plus de ces discours qui attristent. Goûtons le bonheur présent. En vérité, je me sens ivre de joie, Marie. Je te veux laisser un gage précieux de mon amour.

Le marquis, passant son bras gauche autour de la taille de sa femme, l'avait fait asseoir sur son genou. Les sanglots se calmèrent lorsqu'il appliqua tendrement ses lèvres sur celles de Marie. M. de Mariamé défit négligemment la boucle de ceinture de la marquise. D'autres craintes et d'autres sentiments s'introduisirent alors dans le cœur de la nouvelle épousée.

— Il est évident, dit la comtesse de La Gardie avec embarras, qu'il ne se démentira point. Nous pouvons quitter la place, si Votre Majesté le trouve bon.

— Nous le pouvons, répondit la reine.

Sa Majesté retira fort lentement, et comme à regret, ses yeux de l'ouverture. Elle sortit ensuite en compagnie de la comtesse, et retourna dans son palais sans dire mot pendant le voyage.

Peut-être Christine n'avait-elle témoigné du mépris pour les passions que par cette raison qu'elles lui étaient encore inconnues, et que jamais elle n'en avait eu le spectacle ni écouté le langage. La comtesse

vit bien que la scène de la prison avait produit une forte impression sur l'imagination de la reine. Christine ne parla point aux savants, comme d'ordinaire ; elle parut rêver profondément, mais non point à un article de grammaire, ni même à la danse grecque.

— Il faut que je soumette à Votre Majesté une fantaisie qui me vient à l'esprit, dit madame de La Gardie. Je voudrais envoyer des fleurs à ces jeunes époux, afin d'embellir leur sombre séjour.

— Je vous le défends ! s'écria la reine.

Il n'était pas neuf heures quand Sa Majesté congédia la cour, qui avait habitude de rester plus tard. Le savant M. Meibom, tenant un gros manuscrit, sur lequel il frappait à petits coups d'un air satisfait, s'approcha de Christine.

— J'ai mis aujourd'hui la dernière main à mon grand ouvrage, que Votre Majesté est si désireuse de connaître. Je puis lui en lire ce soir la dédicace.

— Ce sera pour un autre jour, dit la reine ; je n'ai pas le temps.

Puis elle s'éloigna sans attendre les compliments d'usage, laissant la cour saisie d'effroi, et M. Meibom, particulièrement fort bouleversé.

Cet ouvrage était cependant le beau traité *des Poisons*, écrit en latin d'un bout à l'autre, et portant ce titre ingénieux *De Mithridato et Theriacâ*.

La fille du grand Gustave ne savait point quelle agréable lecture elle venait de refuser ; mais elle avait en tête un caprice qui l'entraîna encore une fois loin de son palais. Elle sortit à la dérobée, marcha précipitamment par les rues jusqu'à la citadelle, tra-

versa les rangs des sentinelles étonnées, et se glissa de nouveau, seule et haletante, dans la loge aux espions. Il était bien minuit lorsqu'elle quitta ce lieu mystérieux. Christine avait dans ce moment les attitudes les plus réfléchies qu'on eût encore remarquées en son auguste personne, et il semblait qu'une révolution s'opérât dans son âme.

Le lendemain un dérangement considérable mit le palais en rumeur. Lorsqu'on vint réveiller la reine à cinq heures du matin, et l'avertir que M. Descartes était arrivé pour l'entretenir de sa philosophie, elle se retourna dans le lit, et répondit qu'elle voulait dormir, et que M. Descartes était le mal venu de troubler son repos. Après les doctrines cartésiennes, ce furent les danses grecques, puis les lectures savantes de Meibom, puis les critiques de Saumaise, puis enfin les conférences théologiques de M. Vossius, qui furent envoyées à tous les diables. Les affaires de l'Etat n'eurent pas un meilleur sort : sa majesté ne voulut point aller au conseil. Sur le midi on apporta des lettres. Il y en avait une du fameux Balzac, avec des vers latins, et une fort longue de M. Ménage. La reine n'en regarda que les signatures, et les jeta sur sa table sans les lire. Celle de mademoiselle Scudéri eut plus de faveur; sa majesté prit quelque plaisir à une dissertation fort raffinée sur l'amour et les généreux mouvements que cette aimable passion fait naître dans les âmes où elle règne. Christine demeura ensuite longtemps enfermée. Les filles d'honneur, qui épiaient aux portes, s'aperçurent qu'elle était dans une étrange agitation, que son visage était

fort animé, son humeur si impatiente et si emportée, qu'on n'approchait point d'elle sans voir s'élever aussitôt une bourrasque. Elle ne pouvait tenir en place, et faisait de gros soupirs à fendre les murailles. On l'entendit murmurer des mots sans suite, et le nom de Mariamé fut prononcé maintes fois par les lèvres royales. Enfin sa majesté quitta le palais par les petits degrés, et s'en retourna encore à la citadelle, où elle resta pendant une grande partie de la journée.

Si le lecteur a pris intérêt aux infortunes de Mariamé, il a conçu l'espérance d'un amendement en sa faveur dans les cruautés du sort, en voyant la reine offrir ces signes diagnostiques d'une crise favorable, comme aurait dit le docteur Meibom. Nous nous ferions un scrupule de le laisser dans une erreur qui pourrait lui devenir désagréable, et nous sommes forcés, à regret, de lui apprendre que cette fièvre n'était qu'un accès de jalousie qui donnait à Christine un furieux désir de troubler le bonheur de nos amants. Sans doute toute autre femme se fût laissé attendrir par la noble passion et la belle fermeté du marquis ; mais la fille du grand Gustave avait un caractère plein de bizarreries et de contrastes. Elle prétendait à une entière abnégation des faiblesses de son sexe, et tombait dans d'autres faiblesses, comme il arrive à ceux qui s'ingèrent de forcer ou de contrarier la nature. On n'échappe point aisément à ces routines qui mènent le monde. Christine ne voulait point connaître l'amour ; mais elle avait peine à voir les autres s'y adonner, et, lorsqu'elle se

croyait supérieure au commun, elle ne songeait pas qu'elle s'abaissait à de méchantes tyrannies. L'envie des talents, des vertus et du génie est ordinaire : Christine était une envieuse de passions. Cependant, si la reine se laissait aller à de vilains sentiments, et si elle avait des fantaisies de tourmenter les gens, elle le voulait faire avec des dehors de grandeur et de magnificence. C'était pour elle une pensée gênante que ce dévouement de dona Marie, ce mépris de la mort de Mariamé, ce monde amoureux où vivaient ces jeunes gens, oubliant l'autre monde. Leur bonheur lui donnait du souci ; mais elle n'aurait pas osé le détruire petitement ; elle voulait seulement avoir raison de la noblesse d'âme du marquis, et lui aurait volontiers fait grâce de la vie, pourvu qu'il s'humiliât devant elle et qu'il montrât des craintes du supplice. D'un autre côté, elle comprenait bien qu'en abandonnant les choses à leur cours, Mariamé s'en irait mourir sans dire mot, et qu'il porterait cavalièrement le manteau de sa fierté jusque sous le coup de la hache ; que le beau rôle resterait ainsi à cet homme, et qu'on pourrait reprocher à la souveraine d'avoir négligé une grande occasion d'être généreuse et applaudie : ce n'était pas là non plus le compte de Christine. Il est probable aussi que le spectacle dont elle venait de se repaître solitairement avait frappé son imagination et jeté quelque trouble dans ses sens ; il n'est donc pas surprenant qu'elle éprouvât des combats intérieurs. Au rebours de la plupart des femmes, qui sont irrésolues et laissent souvent aller à vau-l'eau ce qui les touche le plus,

Christine avait du moins la force de vouloir. On va voir comment elle s'y prit pour mettre fin à ses perplexités.

Le marquis de Mariamé dînait paisiblement dans sa prison, comme si le compte des heures qui lui restaient n'eût pas été réduit à trente-six environ, et son plus grand soin était d'écarter de sa femme les pensées lugubres. Il affectait un calme qu'il n'avait point; car, s'il ne craignait pas la mort, cependant l'idée d'une séparation lui causait au fond une peine amère. Tout à coup quatre mousquetaires le vinrent chercher, en lui disant qu'ils l'allaient mener chez le commandant de la citadelle. On le conduisit en effet dans le logis du commandant; mais ce fut la reine qu'il y trouva ; et dès que le prisonnier fut entré, sa majesté fit sortir tous les assistants, à l'exception de Mariamé.

— Monsieur, dit Christine d'un ton qu'elle voulait rendre sévère et qui ne l'était pas, on m'a beaucoup priée de vous faire grâce; vous avez gagné l'intérêt de plusieurs gens de qualité ; je consentirai peut-être à vous donner la vie si vous acceptez les conditions que je vais vous imposer. On m'a vanté votre courage ; on assure que vous êtes un bon militaire, et si je me décide à vous soustraire aux lois qui vous ont condamné, je veux que ce soit d'une manière qui profite à mes Etats. Sachez que je déclare la guerre à l'Espagne, monsieur, et que je l'attaque par ses possessions de Flandre. Vous êtes de ce pays, vous pourrez me servir utilement. Vous aurez un régiment dans mon armée, avec la haute solde étran-

gère; vous deviendrez sujet de la Suède, et je vous prendrai dans ma maison. Cela vous convient-il?

— Vous me mettez au désespoir, madame; je ne puis me rendre à vos désirs. Après le roi mon maître, Votre Majesté est la personne que j'aurais le plus de joie de servir; car je lui serais dévoué du plus fort de mon âme; mais il s'agit de mériter le nom de traître, et cela m'est impossible. Je supplie Votre Majesté de m'employer dans quelque autre guerre.

— Je ne changerai rien à mes conditions. Vous les accepterez, ou vous irez à l'échafaud.

— Il me faut donc songer à mourir, madame.

— Cependant, monsieur, je passerai peut-être sur ce premier article, si vous me cédez sur le second point. Votre femme est Espagnole, et je chasserai de mon royaume tous les sujets de ce pays avant deux jours; la marquise partira, vous ne la reverrez de votre vie; il faut vous y résoudre. Je n'aime point que mes serviteurs soient empêchés par le mariage. Vous divorcerez demain.

— Que je suis malheureux! s'écria le marquis; je ne puis rien accepter de ces conditions. La mort est mille fois préférable à ce que vous me proposez; mais ce n'est pas sérieusement que Votre Majesté me demande une lâcheté pour ma rançon.

— Vous apprendrez à vos dépens que ceci n'est point une plaisanterie. Je vous donne une heure pour vous décider.

— Il n'est pas besoin d'une minute. S'il y a d'autres conditions, je ne veux pas les connaître.

Mariamé fit un profond salut, et se retirait vers

la porte, lorsque la reine reprit d'un ton plus doux :

— Vous n'avez rien à ajouter, monsieur ?

Il revint alors près d'elle, et posa un genou en terre avec une aisance qui donnait à cette posture quelque chose approchant de la galanterie.

— J'ajouterai, dit-il fort tristement, qu'il n'est point de malheur ni de regrets comparables aux miens ; que je verserais volontiers tout mon sang pour pouvoir vous être agréable ; que je voudrais quitter le roi d'Espagne et servir Votre Majesté contre toute la terre à l'exception de l'Espagne, et que je briserais avec joie tous les liens pour vous consacrer ma vie entière, si je n'avais pour ma maîtresse un amour qui est bien plus que ma vie. J'ajouterai encore que, malgré la rigueur dont vous allez m'accabler, je vous dois de la reconnaissance pour le grand bonheur que vous m'avez donné dans mes derniers jours, et que, tout innocent que je suis du crime dont on va me punir, je ne maudirai point le nom de Votre Majesté.

Tandis que Mariamé parlait, le visage de la reine avait pris un air de bienveillance qu'on ne lui connaissait point encore. Elle tendit involontairement une main que le marquis porta aussitôt à ses lèvres ; mais cet adoucissement passa plus vite qu'un éclair ; Christine retira sa main brusquement, comme si le baiser de Mariamé lui eût brûlé les doigts.

— Relevez-vous, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante. Puisque vous repoussez la grâce que je vous offre, je vous punirai de votre obstination. Vous ne méritez plus les faveurs que je vous avais

accordées. Vous mourrez sans revoir votre femme.

— Sans la revoir ! Ah! madame, faites-moi donc mourir à l'instant. Par pitié ! avancez l'exécution d'un jour ; c'est là toute la faveur que je vous demande.

Nous devons informer le lecteur d'une particularité qui mérite attention. La reine avait quitté pour cet entretien les habits presque masculins dont elle était toujours vêtue, et les avait remplacés par une robe à queue, d'étoffe fort riche, qui lui allait à merveille. Soit que les dernières paroles du marquis l'eussent troublée, ou bien que sa colère ne fût point un jeu, elle parut très-agitée en répondant :

— Adieu ! monsieur, vous apprendrez tout à l'heure mes intentions !

Puis elle se tourna, pour sortir, vers une porte qui menait à l'intérieur de l'appartement. Elle avait fait à peine quatre pas, que ses pieds s'embarrassèrent dans les plis de sa grande robe ; elle chancela et perdit l'équilibre. Sa majesté serait tombée de son haut par terre, si Mariamé, s'élançant avec agilité, ne l'eût saisie par la taille. Dans l'effroi que cause toujours une chute, Christine se retint aussi après le premier objet qui s'offrit, et il se trouva que c'était le cou du marquis ; elle y passa son bras royal. Les joues de la jeune reine devinrent fort rouges ; mais ce pouvait être par suite du saisissement. Quoi qu'il en soit, le bras fut retiré lentement, et Mariamé ayant demandé avec inquiétude si sa majesté ne s'était point fait de mal, Christine répondit avec une émotion extrême :

— Allez ! je suis plus malheureuse que vous !

Elle sortit alors en cachant son visage dans son mouchoir, et laissant le marquis étonné, mais disposé à tirer un bon augure de cette circonstance.

En effet, les mousquetaires le vinrent bientôt chercher et le reconduisirent à sa prison, où il trouva la marquise tout éplorée d'une si longue absence. Mariamé était trop sincère pour songer à taire aucun détail de la scène qui venait de se passer. Dona Marie, en apprenant l'aventure de la robe à queue et le dernier mot de sa majesté, s'écria tout d'un coup :

— Ah ! sainte Vierge ! voilà que la reine est amoureuse de toi ! Qu'allons-nous devenir ?

— Amoureuse de moi ! répondit le marquis en éclatant de rire ; êtes-vous folle, Marie ?

— Êtes-vous aveugle, vous, de ne le pas voir ? Cette femme vous aime, et c'est pourquoi elle veut que vous divorciez. Ses offres et ses raisons d'État ne sont que supercheries. Bonté divine ! il ne manquait plus que cela !

— Ne vous effrayez pas, Marie ; laissez seulement la reine me faire grâce, et tout ira bien.

— Bien pour vous, qui deviendrez roi de Suède ; mais moi, je retournerai au couvent ; je mourrai de douleur.

— Vous êtes une enfant, marquise.

— J'ai deviné juste, monsieur, vous le verrez bientôt. Hélas ! que je suis malheureuse !

Dans cet instant la porte s'ouvrit et des laquais entrèrent, qui déposèrent dans la chambre des cor-

beilles de fleurs et des rafraîchissements. Ces gens gardèrent le silence malgré les questions de dona Marie, et sitôt qu'ils furent sortis :

— Que vous disais-je? s'écria-t-elle. Quelle autre personne que la reine peut vous envoyer ce cadeau?

Mariamé commençait à trouver la chose bizarre. Il eut toutes les peines imaginables à rassurer sa femme, qui pleurait chaudement, et se voyait déjà répudiée. Le commandant vint à propos faire une interruption. Il pria les deux époux de le suivre. Un carrosse aux armes de Suède attendait dans les cours de la citadelle. Ils y montèrent et furent menés au palais dans la salle des audiences, où il y avait nombreuse compagnie.

Christine était assise sur le trône du grand Gustave. Autour d'elle se tenaient le chancelier et les membres du conseil ; mais on n'y voyait pas, comme d'habitude, les savants ni les gens de plume. On fit avancer le jeune couple jusqu'au pied des degrés.

— Monsieur de Mariamé, dit la reine, je vous fais grâce de la vie ; ne vous trompez point sur les motifs de cette faveur. Vous la devez aux prières de messieurs les députés de Moscovie.

C'était la vérité.

— Vous voyez, ajouta-t-elle en s'adressant aux députés, que je ne vous refuse aucunes choses, pas même celles qui touchent à mes affaires intérieures. Monsieur de Mariamé, vous quitterez Stockholm avant trois jours.

La reine avait ainsi parlé sans jeter un seul re-

gard sur le marquis ; elle tourna enfin les yeux vers lui, et reprit d'une voix un peu émue :

— C'est une grande faveur du hasard qui vous sauve des mains de la justice, monsieur. Lorsque vous parlerez de cette aventure, faites-le avec réserve.

Le marquis et sa femme comprirent seuls le véritable sens de ces paroles. Elles avaient trait à la scène de la prison, à la chute de sa majesté, ainsi qu'aux ruses employées pour tenter les vertus chevaleresques du condamné.

— Mon langage, répondit Mariamé, sera toujours celui du respect, de l'admiration et de la reconnaissance, quand je parlerai de Votre Majesté.

— C'est bien, monsieur, reprit Christine d'un ton fort gracieux. Allez, et que le ciel vous favorise.

L'ordre de quitter la Suède était loin de déplaire à dona Marie, car elle ne voulait pas attendre au lendemain pour partir, tant elle craignait un changement dans les volontés de la reine ! Mariamé consentit à se mettre en chemin à l'instant même. Cependant on ne s'éloigna pas assez tôt pour ne point recevoir un message que Christine envoya dès qu'elle eut congédié les envoyés moscovites. La comtesse de La Gardie vint embrasser dona Marie, et lui remit, de la part de la reine, un collier de diamants d'une grande valeur, avec le portrait de sa majesté. Christine n'avait point voulu se montrer généreuse à demi.

En sortant de Stockholm pour n'y jamais revenir, Mariamé rencontra un cavalier qui lui cria d'arrêter. C'était Massaube, arrivant en Suède avec l'ambassadeur de France, M. de Chanut.

— J'ai appris vos malheurs et leur fin agréable, dit-il au marquis. Il paraît que vous avez fait tout comme moi vos petites fredaines. Nous avons enlevé une dame et tué un importun.

— Je n'ai point assassiné Salvius, chevalier; j'étais innocent.

— Oui-da! et vous fuyez ainsi sans avoir tiré cela au clair?

— Il le faut bien, puisqu'on m'ordonne de partir.

— Vous vous êtes laissé condamner comme un écolier, marquis; cela n'est pas bien. Laissez-moi le soin de faire réparation à votre honneur.

— Je vous donne mes pouvoirs. Eh! que sont devenues vos amours?

— La comtesse d'Isembourg s'est ennuyée de moi comme elle avait fait de son mari, et je l'ai galamment renvoyée dans sa famille.

— Cela est beau, chevalier. La fortune vous a souri, à ce que je vois; vous êtes en bon équipage.

— J'ai gagné soixante mille écus au jeu, par mon habileté à manier les cartes.

— J'entends.

— Et puis je me suis donné à M. de Chanut, pour être à quelqu'un.

— Adieu! je vous enverrai de mes nouvelles.

Massaube était un garçon à expédients. Il imagina bien vite un moyen d'éclaircir le démêlé que Mariamé avait eu avec la justice. Il rechercha les valets du seigneur Salvius, et les ayant trouvés, il posa l'épée sur la gorge à l'un de ceux qui avaient témoigné contre le marquis. Cet homme avoua ses men-

songes, et donna explication de la manière dont les choses s'étaient passées. On revisa le jugement, et la réhabilitation se fit en bonnes formes. Dans une de ses lettres, le bibliothécaire Naudé parle de cette histoire, et ajoute qu'on pendit le valet pour lui apprendre à dire la vérité.

La reine écrivit de sa main à Mariamé, afin que la réparation fût éclatante, et lui permit de revenir à la cour de Suède; mais la marquise assura qu'elle mourrait infailliblement si elle revoyait des lieux si pleins de cruels souvenirs.

Il n'est pas besoin de dire que dona Marie et M. de Mariamé vécurent le plus délicieusement du monde à s'aimer de toutes leurs forces. Je ne sais point s'ils eurent beaucoup d'enfants; mais on voit par les correspondances que, vingt-cinq ans plus tard, il vint à Paris un jeune seigneur flamand du nom de Mariamé, qui plut fort aux dames par des airs d'Amadis, et qui faisait des folies de roman. Il est probable que c'était un fils de notre marquis. M. de Brissac ayant servi de second à un gentilhomme que ce Mariamé avait tué en duel, le regardait avec ravissement et disait :

— Ce jeune homme-là est un aimable cavalier, bien mis, riche, de mine galante, et qui tue admirablement son monde.

C'étaient de bien beaux éloges et qui eussent fait plaisir au père de ce jeune seigneur.

Ce que fit la reine Christine par la suite des temps a donné trop d'occupation aux historiens pour que nous ayons à en parler. On connaît ses paroles re-

marquables aux grands de son royaume, qui la pressaient de se marier :

— Peut-être, leur dit-elle, ce que vous désirez si fort serait-il un malheur pour la Suède, car il se pourrait aussi bien qu'il sortît de moi un Néron qu'un Auguste.

Mais comme les sujets ont souvent plus de souci de savoir à qui donner leur amour que les princes n'en prennent de le conserver, les représentations des Suédois se renouvelèrent en beaucoup d'occasions. Christine répondit une autre fois, en particulier, au général Torstenson, de façon à ne lui laisser aucun espoir :

— Si vous tenez à mon gouvernement, lui disait-elle, gardez-vous de souhaiter que je prenne un mari. Je ne suis point de ces gens qui peuvent mener de front leurs passions et les affaires d'un royaume. Il me faudrait choisir entre les deux, et sitôt que l'amour aura une place dans mon cœur, il étouffera tous les autres sentiments. Je voudrais être aimée pour moi et non pour ma couronne. Celui qui recevrait ma main se devrait résoudre à l'accepter toute seule, car j'abdiquerais la veille de la célébration. Tenez cela pour certain.

Il ne serait pas impossible que le souvenir des amours de dona Marie et du marquis de Mariamé fût entré pour quelque chose dans les résolutions de la jeune reine. Du reste elle a bien prouvé qu'en parlant ainsi elle disait sincèrement, puisqu'elle abdiqua cinq ans après, non pour une passion, mais

pour se livrer simplement à son goût des sciences et du bel esprit.

On a beaucoup écrit sur ces événements extraordinaires et sur les voyages de Christine. La grande Mademoiselle nous apprend, par ses gros mémoires, que cette reine fut regardée en France avec plus d'étonnement que d'admiration.

Si les passions ont un peu tardé à prendre racine dans le cœur de Christine, elles y ont rapidement poussé. La fille de Gustave-Adolphe a montré qu'elle sentait avec assez de vivacité, le jour qu'elle fit massacrer impitoyablement Monaldeschi dans la galerie des Cerfs de Fontainebleau. Elle eût mieux fait, à mon sens, d'agir, en cette occasion, comme le commun des femmes, qui pleurent d'une infidélité d'abord, et finalement la pardonnent ou s'en consolent par un autre amour.

LE PREMIER FAVORI DE MONSIEUR

(GASTON D'ORLÉANS).

Le roi Louis XIII était encore fort jeune, lorsqu'on vit arriver à la cour un gentilhomme nommé L'Épine, qui réussit d'abord à se mettre dans les bonnes grâces de tout le monde. Il était admirablement beau de visage, aimable d'esprit et altier de cœur. Il faisait bien les vers et toutes choses fort galamment. Monsieur, frère du roi, ayant pris amitié pour lui au jeu de paume, le voulut avoir parmi ses serviteurs, et comme ce gentilhomme s'était donné au prince de Condé, le père du grand capitaine, son altesse royale fut obligée de le demander à M. le Prince, qui ne le céda point sans regret.

Une fois qu'il l'eut placé dans sa maison, Monsieur en fit son compagnon, lui donna sa confiance et beaucoup de ses affaires à gouverner, ce qui excita

contre M. de L'Épine des jalousies terribles. Naturellement prompt à jouer de l'épée, le favori ne s'inquiéta point des envieux ; mais on verra plus tard que ses ennemis, pour ne se pas montrer, ne lui gardaient pas moins bonne rancune, en attendant qu'il vînt à commettre une faute.

Gaston d'Orléans était, comme on sait, d'esprit plus enjoué que Louis XIII ; il aimait à faire des niches d'écolier, riait de mauvais bons mots qui n'en valaient pas la peine, et rencontrait cependant assez heureusement dans ses saillies. Plus libertin en paroles qu'autrement, il vivait bien avec sa femme. La paresse et l'incapacité de rien gouverner étaient ses défauts, qui sont grands pour un prince : il les avait en commun avec le roi, et l'on peut s'en étonner, en pensant qu'ils étaient tous deux enfants du monarque le plus actif et le plus guerrier que la France ait jamais eu. Monsieur ne se doutait en aucune façon qu'il fût un homme faible. Le cardinal ayant su qu'il avait raillé son frère de se laisser mener par un ministre, dit au roi en riant :

— Monsieur s'imagine que si Votre Majesté lui donnait ma besogne ce serait lui qui gouvernerait, et il se trompe : ce serait le jeune L'Épine.

Le cardinal disait vrai ; car le prince n'eût point osé seulement acheter des chevaux sans consulter son favori.

Monsieur ne souffrait pas qu'on mît le chapeau sur la tête en sa présence, lors même qu'il voyageait, et ne rougissait pas de faire de méchantes farces, ni de plaisanter avec ses marmitons. Ses ma-

nières en cela n'étaient point conformes à celles de son favori, à qui l'on reprochait de prendre des airs trop hauts, comme ce grand M. de Bussy, du siècle précédent, que Henri III fit tuer, et dont l'histoire offre de merveilleux rapprochements avec celle du jeune L'Épine.

Les maîtresses de son altesse royale étaient souvent des bourgeoises, tandis que celles du favori étaient des princesses. Monsieur faisait reproche à L'Épine de ne lui pas confier ses amourettes; mais, outre que ce garçon était prudent en ces matières, il savait bien que le prince était trop bavard pour garder un secret. On voit par une lettre de ce temps que Gaston d'Orléans était amoureux de madame de Ribaudon, qui n'était pas de grande volée, et qui habitait une petite maison du quartier Saint-Paul. L'Épine, au contraire, avait des accointances dans un lieu si élevé, que l'écrivain n'a point osé nommer la personne. Il nous a fallu, pour savoir qui elle était, recourir aux poésies du jeune homme, et nous y avons trouvé le passage suivant, où il y a de la passion, du bien-dire et le prénom de sa maîtresse :

Hélas! que me sert-il, Anne, ma chère vie,
Que tout le long du jour mon âme soit ravie
Au feu de tes beaux yeux, et que par leur douceur
Je puisse, en te voyant, abuser ma douleur?
Anne, que me sert-il que mon âme plaintive
Puisse trouver souvent ton oreille attentive,
Que du feu de mon cœur, mes soupirs enhardis
Osent dedans ton sein chercher un paradis?
Amour, comme le chef de tout mon équipage,
Son flambeau dans la main, me va servant de page;
Et, souriant vers moi, qu'il entend soupirer,

Il me brûle en faisant semblant de m'éclairer.
Et puis j'espère en vain, dedans la solitude,
Sentir calmer les flots de mon inquiétude,
Car encore chez moi je trouve en arrivant
Une troupe d'ennuis qui me vient au-devant;
D'un côté le respect, la peur, la défiance,
L'attente, qui combat avec l'impatience,
Et puis le souvenir du doux feu de tes yeux,
Mes désirs, qui, haussés d'un vol audacieux,
Me font trouver du temps la carrière trop lente,
Après, le désespoir devant moi se présente,
Me vient ouvrir la porte, et, l'œil à demi mort,
Me montre un lit tout seul pour tout mon reconfort.

Nous regrettons beaucoup que la discrétion de M. de L'Épine n'ait point laissé venir à notre connaissance les détails de ses premières amours. Parmi les grandes dames de la cour on n'en trouve que deux ayant le nom d'Anne : ce sont la princesse de Gonzague, sœur de Marie, et madame de Guéméné, qui était une Rohan. Or, la première était trop jeune alors, et tout le monde sait qu'elle débuta par aimer le duc de Guise. Il faut donc que ce soit la princesse de Guéméné, dont il existe des portraits qui nous la montrent fort belle, avec des yeux bleus, des cheveux blonds et un très-aimable sourire. Elle n'avait pas encore cet embonpoint qui l'a gâtée par la suite. Il est à croire, d'après la date que portent les vers cités, qu'elle n'était pas mariée lors de ses amours avec L'Épine.

Ce n'était donc encore que mademoiselle Anne de Rohan ; et si l'on pense à la grandeur du nom, aux gênes qui entourent une demoiselle de cette qualité, on ne s'étonnera pas que le jeune poëte ait rimé sur

ses ennuis et ses privations. Comme il arrive d'ordinaire, le mariage mit fin sans doute à cette liaison, et les événements qu'on va lire l'ont empêchée de se renouer. C'est là tout ce que nous en pouvons dire.

Dans un été que la cour passa au château de Blois commença une autre intrigue qui eut de terribles conséquences. Un dimanche au matin, Monsieur et sa suite ayant fait une partie de chasse, rentrèrent au château après que la messe fut dite. Le chapelain s'apprêtait à officier de nouveau, quand Son Altesse Royale, entendant les cloches de la ville qui appelaient les fidèles, eut la fantaisie de s'en aller à la cathédrale en petit équipage. Le prince venait de s'asseoir, au grand ébahissement du menu peuple, lorsqu'il se fit un mouvement dans la foule pour donner passage à une fort jolie demoiselle, qui avait brevet de chanoinesse, avec sa place dans la nef, et qui était estimée de messieurs du chapitre à cause du bien qu'elle donnait à l'église. Elle s'installa non loin de Monsieur, entre deux prudes femmes qui la menaient partout et lui tenaient lieu de ses parents, qu'elle avait perdus. Elle garda fort dévotement son visage baissé sur son livre d'heures pendant le service, et avait tant de grâce à s'agenouiller, que tous les gentilshommes et Monsieur lui-même en eurent à la fois dans les yeux. La messe étant achevée, le prince attendit à la porte de l'église que la jeune fille sortît, et quand elle passa en compagnie de ses matrones, il la salua comme si c'eût été la reine. La petite n'en parut ni embarrassée ni surprise; elle ré-

pondit par une grande révérence, et roula ses prunelles noires avec coquetterie. Monsieur tourna les talons et s'en fut en riant; mais il n'avait pas fait trente pas qu'il dit à son favori de courir après cette fille pour s'informer qui elle était. M. de L'Epine vint à son tour faire un salut à la demoiselle; cette fois elle rougit jusqu'au front, en tenant ses prunelles doucement fixées sur ce beau cavalier, et ses heures lui tombèrent des mains. Le gentilhomme ramassa le livre, et l'offrit avec ce bon air de galanterie qu'on a dans les cours :

— Mademoiselle, dit-il, Son Altesse Royale m'envoie vous demander qui vous êtes, et s'il vous plaît de recevoir sa visite?

— Monsieur, répondit-elle, je me nomme Louise Roger ; je demeure à cette maison où vous voyez des jalousies vertes. C'est bien de l'honneur que Son Altesse Royale veut me faire, et je la recevrai aussi bien que le peut une petite bourgeoise qui n'a pas l'usage du beau monde.

— Je vous apprendrai, s'il vous plaît, ce que vous aurez à faire, où il faudra mettre les siéges, et comment on donne à un prince la droite et la porte.

— Vous m'obligerez fort en prenant cette peine.

— Souffrez donc que je vous accompagne jusqu'à votre logis, car il peut arriver que Monsieur vous rende sa visite aujourd'hui.

L'Épine offrit son bras à la demoiselle. Il la conduisit à la maison, suivi par les deux prudes femmes, et des gens qui passaient se retournèrent en disant :

— Voilà bien le couple le plus charmant qui soit dans le monde entier.

Louise Roger était une fille sage, et qui avait de ces petits caractères qu'on ne mène point aisément. On l'accusait parmi ses égales de s'en faire accroire, et pour cette raison elle se gardait de laisser aucune prise à la médisance. Son brevet de chanoinesse, qu'elle devait aux services militaires de feu son père, la rendait fort contente, et, pour ne pas perdre cette position, elle disait qu'elle ne se voulait point marier ; mais au fond elle n'était pas bien assurée de tenir ferme dans ce dessein. Les vieilles gens qui vivent beaucoup dans les églises la caressaient fort à cause de sa dévotion, et l'appelaient Louison en y ajoutant quelque épithète amicale, comme la sage Louison, quand c'étaient des femmes ; ou la gentille, la belle Louison, quand c'étaient des vieillards encore verts, ayant souvenir de leur jeunesse.

En arrivant chez elle, Louison donna permission aux deux prudes femmes de s'occuper du ménage, et demeura seule avec M. de L'Épine dans son petit salon, qui était fort propre et tout garni de fleurs. C'était une affaire de conséquence pour elle que de rendre les honneurs à une Altesse Royale : Louison avait beaucoup à apprendre au sujet de l'étiquette. Heureusement l'envoyé du prince était fort versé dans ces matières. On régla toutes choses jusques aux moindres détails. Il fut convenu que la demoiselle donnerait le tapis au page qui viendrait annoncer Monsieur, c'est-à-dire qu'elle marcherait au-devant de lui jusqu'au bout de son tapis. Pour le

frère du roi, ce n'était pas trop que d'aller au perron de la rue. Il fallait ensuite que la maîtresse du logis se mît à la gauche du prince, à chaque porte qu'on aurait à passer ; puis elle devait offrir un siége à dos et à bras à Son Altesse Royale; mais elle ne pouvait avoir qu'un pliant en face de Monsieur.

— A présent, demanda la demoiselle, ne savez-vous point ce que Son Altesse Royale me veut dire?

— Cela n'est pas difficile à deviner, répondit L'Épine, et je vais vous en donner sur l'heure la comédie. Le prince a l'esprit tourné au badinage; il tâchera de vous divertir et fera des jeux de mots; puis il glissera parmi ses folies quelques douceurs sur vos beaux yeux, qui sont, il est vrai, bien charmants. Il vous dira que leurs flammes lui ont blessé le cœur, et cela ne vous étonnera pas, car elles en ont atteint bien d'autres.

— Vous croyez qu'il poussera la galanterie jusqu'à ce point avec une pauvre fille?

— Cela est certain. Il demandera la permission de revenir vous voir, et soyez assurée qu'à la seconde visite il vous prendra la main comme ceci, en la portant à ses lèvres.

M. de L'Epine baisa fort gentiment la main de la demoiselle, qui en changea de couleur, sans doute en pensant à l'honneur de recevoir ce baiser d'une Altesse Royale.

— Ce que vous m'annoncez là m'inquiète un peu, dit-elle; il ne faut point donner à gloser aux méchants de la ville, et je ne veux pas que Monsieur prenne avec moi de ces libertés.

— Par ma foi! vous n'êtes pas au bout, car je vous garantis que le prince désire en prendre bien d'autres. A la troisième entrevue, il se mettra ainsi à vos genoux, et vous regardant avec passion, il vous dira quelque chose approchant de ceci: Mademoiselle, dès le premier moment où je vous ai vue, je me suis senti blessé au fond du cœur; je m'en vais partout traînant le dard dans la plaie; je n'en guérirai pas si vous n'avez pitié de moi...

— Mais c'est une déclaration d'amour! interrompit Louison.

— Hélas! mademoiselle, le prince est amoureux de vous.

— Oui-da! et il s'imagine peut-être que je serai sa maîtresse? Je vous remercie de m'en avoir avertie; j'y vais mettre bon ordre.

— Prenez garde! point de brusquerie; n'allez pas le fâcher, et surtout ne dites pas que je vous en ai donné l'avis, car je serais perdu.

— Ne craignez rien; je ne voudrais pas vous causer de la peine, seulement j'aurai soin de me faire garder par mes vieilles dames de compagnie. Elles demeureront près de moi pendant les visites de Son Altesse Royale.

— Cela est prudemment avisé.

Il fut convenu que les duègnes se tiendraient debout à chaque côté de la demoiselle et qu'elles ne la quitteraient pas une minute. M. de L'Epine promit d'informer secrètement Louison des intentions de Monsieur.

— Vos avis me seront nécessaires, lui dit-elle; je

ne veux point appartenir au prince. Il faut que vous m'aidiez à me préserver de ce malheur.

— Je vais me trouver dans une fâcheuse alternative, mademoiselle ; je serai le confident de Son Altesse Royale, qui m'enverra souvent vous parler pour son compte ; et cependant j'aurais aussi quelque chose à vous dire pour le mien.

— Revenez tant que cela vous plaira, reprit Louison en rougissant ; je compte sur vos promesses et sur la part que vous témoignez prendre à mes embarras.

— Je vous servirai de tout mon cœur ; mais pour avoir une excuse à mes propres yeux de sacrifier les intérêts du prince aux vôtres, donnez-moi le titre de votre ami.

— Bien volontiers, je ne l'ai jamais donné à personne qui m'en ait semblé plus digne.

M. de L'Epine pressa la main de Louison et prit congé.

Entre gens beaux, jeunes et de sexes différents comme ils étaient, on sait ce qu'amitié veut dire. Si le lecteur a déjà soupçonné par leur conversation qu'ils déguisaient l'amour sous un nom plus modeste, à plus forte raison s'étaient-ils devinés l'un l'autre par ces feux que les yeux savent mal retenir, et par cent autres signes qui ne trompent jamais.

Cependant Gaston d'Orléans s'en vint faire sa visite le même jour. Il avait mis de beaux habits et plus de rubans qu'à l'ordinaire. Sa barbe rousse était bien peignée, ses cheveux bouclés et ses joues fort vermeilles. Les choses se passèrent comme l'a-

vait prévu M. de L'Épine, et selon l'étiquette convenue d'avance. Monsieur laissa ses gentilshommes au dehors, et pénétra seul dans le salon; mais il fit la grimace en voyant les deux prudes femmes s'établir gravement à leur poste.

— Il paraît, dit le prince en s'asseyant, que vous craignez les voleurs et l'escalade; vous voilà flanquée de deux tourelles comme une forteresse.

— Votre Altesse Royale m'excusera si je me fais assister par ces respectables dames. Ce sont elles qui m'ont élevée. S'il m'arrivait de manquer en quelque point aux devoirs que je dois à Votre Altesse Royale, elles m'en avertiraient bien vite.

— Nous n'avons pas besoin de tant de cérémonie. Vous me rendez plus d'honneurs que je n'en demande, et vous savez admirablement recevoir les gens.

Louison fit une grande révérence en disant :

— Votre Altesse Royale a bien de la bonté.

Mais les deux vieilles demeurèrent immobiles comme si elles eussent été de bronze.

— Gardez donc vos sentinelles si vous voulez, reprit Monsieur avec humeur.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Voyez où se va nicher l'envie de singer les demoiselles de qualité !

Le prince, une fois démonté par ce bel étalage de précautions, battit la campagne comme faisait le roi avec ses maîtresses. Il parla chiens, faucons et musique. Il s'embarrassa dans ses phrases, et ne trouva rien à équivoquer sur les mots, comme il

arrive quand on n'a pas l'esprit dans son aplomb. Enfin, perdant patience et voulant prendre le dessus, il s'arrêta tout court, et s'écria :

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes fort jolie, et que je me veux déclarer votre serviteur?

Louison se leva, et fit une nouvelle révérence.

— Je ne badine point, reprit Son Altesse Royale; je suis dès aujourd'hui admirateur passionné de vos appas.

Louison fit une troisième révérence plus profonde que les autres.

— Vous recevrez ce soir des confitures, et j'enverrai demain mes violons jouer dans votre jardin, si cela peut vous divertir.

— Je ne mérite pas tant de faveurs.

— Si fait, si fait; je voudrais vous donner bien d'autres douceurs, à cause de la *douce heure* que j'ai passée près de vous. Je vous en avertis; vous avez place de chanoinesse dans mon *cœur* comme dans celui de la cathédrale.

— Votre Altesse Royale entend la plaisanterie, répondit Louison avec une nouvelle révérence.

— Oui; mais vous savez bien démêler qu'il y a du sérieux parmi tout cela, et je vous en fournirai des preuves une autre fois. Pour le présent, il suffit que vous me teniez pour un homme qui est à vous.

Monsieur leva le siége; la demoiselle le conduisit sans rien omettre du cérémonial, mais toujours escortée par ses deux gardes du corps.

— Ouf! s'écria le prince en arrivant à la rue, ce n'est pas une petite affaire que de courtiser une bour-

geoise. Je crois que cette provinciale se va moquer de moi; mais je la mènerai plus vite à la prochaine visite.

M. de L'Epine entendit ces paroles avec plaisir. Sitôt qu'il eut rempli tous ses devoirs de cour, il quitta le château pour voler chez Louison. Ces jeunes gens se consultèrent fort longuement sur les moyens d'éconduire Monsieur sans le fâcher. La demoiselle témoignait une grande frayeur des intentions de Son Altesse Royale, et tremblait fort pour sa vertu; mais elle ne prenait pas garde qu'en évitant un écueil elle se hasardait trop auprès d'un autre aussi périlleux; ou plutôt, disons le vrai, elle s'y jetait délibérément, les yeux ouverts, car elle aimait notre gentilhomme de tout son cœur, et quand il trahissait sa flamme naissante, elle ne prenait aucun soin de cacher le plaisir qu'elle en éprouvait.

On croira aisément que M. de L'Epine marcha grand train dans les bonnes grâces de Louison. Monsieur en était encore aux cérémonies et aux révérences, que déjà son favori avait obtenu de la belle tout ce que Son Altesse Royale en désirait avoir. Au rebours des autres amants, qui se sont toujours perdus par leurs imprudences, ceux-ci goûtèrent leur bonheur fort doucement et sans accident fâcheux tant qu'ils s'aimèrent bien, c'est-à-dire pendant environ trois mois. L'Épine en usait le plus discrètement du monde avec sa belle, n'en parlant jamais, ne la voyant que de nuit, avec toutes les précautions imaginables. Cependant, comme il était poëte, et que ces esprits-là ont le travers de rimer sur les choses qui les touchent,

sans pouvoir résister à cette manie, il courut une chanson de lui parmi les jeunes gens, où il parlait de sa maîtresse, en la déguisant sous le nom de Francine. Nous en citerons les trois derniers couplets, qui sont fort au-dessus de ce que faisait alors le commun des beaux diseurs :

Qu'elle a bonne grace à me dire
Qu'Amour n'avait plus son bandeau
Alors qu'elle me trouva beau,
Et que son cœur pour moi soupire
Par raison et par jugement
D'un amour sans aveuglement!

Que son excuse me contente,
Quand elle dit que ses glaçons
N'étaient que les premiers frissons
De la fièvre qui la tourmente!
Je meure, je serais marri
Que plus tôt elle m'eût chéri!

Mais surtout l'aise me transporte
Lorsque d'un amoureux baiser
La belle tâche d'apaiser
Ma douleur qu'elle voit trop forte.
A l'heure je suis bien marri
Qu'elle ne m'a plus tôt chéri.

Monsieur, ayant ouï réciter cette poésie, fit querelle à son favori pour ne lui avoir point confié ses amours, et demanda qui était cette Francine : notre galant promit qu'il la ferait bientôt connaître à Son Altesse Royale, et le prince n'y songea plus.

Précisément à cause de la belle résistance que lui opposait son ingrate, Monsieur allait devenant chaque jour plus amoureux. Il députait souvent M. de

L'Épine et donnait ainsi de grandes facilités à son parlementaire, ne se doutant pas qu'il lui servît de couverture. On jasait par la ville des assiduités du prince chez une petite bourgeoise, tout en louant fort la demoiselle de sa vertu. La cour en riait un peu par derrière, et disait que Gaston n'avait point hérité de la verdeur du feu roi, qui menait aussi vivement l'amour que la guerre. Son Altesse Royale eut vent de ces plaisanteries, et enrageait de toutes ses forces. M. de Guise l'aîné, qui vivait encore en ce moment, et était expert en galanterie, lui dit un jour :

— Mon cousin, si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous indiquerai le moyen de réussir. Il y a trois endroits où les femmes sont particulièrement sensibles : ce sont les yeux, la vanité et l'avarice. Or, Votre Altesse Royale a bien attaqué sa belle aux deux premiers ; mais elle a trop négligé le troisième. Ce n'est pas la peine d'être frère du roi pour ne vouloir plaire qu'avec les agréments de sa personne. Envoyez des diamants, des colliers, de l'argenterie, de bonnes grosses pièces d'or, et je vous assure que les rigueurs s'adouciront comme par magie.

Monsieur n'était pas généreux naturellement, mais il n'y regardait pas de trop près lorsqu'il s'agissait de contenter ses passions. Il résolut de mettre en pratique les avis du duc de Guise. Il envoya donc à Louison une agrafe de robe ornée de diamants magnifiques.

Un soir M. de L'Epine trouva sa maîtresse fort pensive, et lui ayant demandé ce qu'elle avait :

— C'est, lui répondit-elle, que Monsieur m'a envoyé ce joli présent que vous voyez à mon épaule, et je ne sais point si je dois l'accepter.

— Assurément, Louison, il le faut garder; car si je vous le faisais rendre, vous en auriez regret, et je ne pourrais vous rien donner d'aussi beau. Le prince n'est pas coutumier du fait; profitez de cette humeur généreuse, et je m'en rapporte à vous pour le reste.

Le lendemain, Monsieur ne demanda pour prix de son présent qu'à baiser les mains qui l'avaient reçu, et Louison n'eut point le courage de refuser une faveur qui lui coûtait si peu. A deux jours de là, des valets à la livrée d'Orléans apportèrent une corbeille remplie de dentelles flamandes et de soieries d'Angleterre, avec des gants de frangipane pour plus d'une année. Le premier présent ayant été accepté, il n'y avait pas moyen de faire la difficile pour le second. Louison ne songea pas à le renvoyer, et passa une journée entière à essayer et à mettre ces belles choses dans les armoires. Il arriva de tout ceci que le prince ne trouva plus autant de sévérité dans les regards de la demoiselle; qu'on ne l'ennuya plus avec les révérences, et qu'à la fin des entrevues, où la langue de Louison se déliait notablement, Monsieur s'en allait ayant gagné quelques pieds sur les terres qu'il convoitait.

— Mon cousin de Guise, pensait-il, avait raison, et je sais maintenant comme il faut prendre ces filles de la bourgeoisie.

Et Son Altesse Royale redoublait de magnificence dans ses envois. L'Epine avait aplani les voies à son

maître, en formant la demoiselle aux jeux de l'amour : un beau matin, Monsieur obtint qu'on fît sortir les duègnes incommodes, et sa visite se prolongea plus tard que d'ordinaire. Le favori, qui attendait à la porte avec les autres gentilshommes, devina ce qui lui arrivait, et se mordit les doigts de fureur. Le soir il s'en vint chez sa maîtresse, et il s'apprêtait à lui parler bien cruellement pour la dernière fois, lorsqu'il la vit tout en larmes :

— Hélas ! s'écria Louison sans attendre ses reproches, je n'ai pas su résister aux séductions de Monsieur. Voilà ce que c'est que de mal faire une fois ; vous êtes cause de ma honte, car le prince seul n'aurait point réussi à me pervertir. Ce qui achève de me désespérer, c'est que vous allez me haïr et que vous en avez le droit.

La pauvre fille était éplorée tout de bon, et de plus si charmante dans sa douleur, qu'au lieu de colère, notre gentilhomme ne sentit que de la pitié d'abord, et finalement de l'amour, comme s'il ne fût rien arrivé. Il ne songea qu'à lui donner des consolations, et demeura chez elle jusqu'au point du jour, s'estimant encore heureux que la maîtresse d'un si grand prince que le frère du roi voulût bien l'admettre au partage. Il avait néanmoins quelques instants de jalousie et de dépit, où il se promettait d'abandonner Louison et de ne point aller chez elle le soir ; mais, une fois l'heure venue, il prenait la clef qu'il avait reçue d'une porte secrète, et rien ne pouvait l'empêcher de l'aller mettre dans la serrure.

M. de l'Epine fit ce métier durant un mois, pestant

le jour contre sa belle et amoureux sitôt que la nuit venait; mais il ne tarda pas à remarquer un changement dans les manières de Louison. La demoiselle prenait de l'ambition. Elle parlait de la cour, où elle eût voulu paraître; de mariage avec un gentilhomme, et du bien que le feu roi avait fait à ses maîtresses. Il résolut alors de la quitter tout doucement, sans lui faire de peine, et en homme qui sait comme il faut vivre avec les femmes.

Un matin qu'il sortait de la maisonnette par le jardin, un gentilhomme qui appartenait au roi le vit refermer la porte derrière lui. L'Epine releva son manteau jusqu'à ses yeux; mais non point assez vite pour éviter d'être reconnu.

En moins de deux heures la nouvelle vola de bouche en bouche jusqu'au petit lever. Elle venait d'être contée à Sa Majesté lorsque Monsieur entra. Louis XIII trouvait un plaisir particulier à apprendre aux gens les choses qui les devaient contrarier; il se mit à ricaner durant un gros quart d'heure à tout ce que lui disait son frère; si bien que Monsieur, perdant patience, demanda au maître de la garde-robe si des écoliers ne lui avaient point mis du blanc sur le dos, pour que le roi se moquât ainsi de lui.

— Non, dit Sa Majesté en éclatant, ce n'est pas du blanc que vous avez, mais un bois de cerf dix-cors au milieu du front.

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché cette nuit, mon frère, pour faire de ces plaisanteries de caserne?

— Oh! monsieur, ce n'est pas contre moi qu'il

vous faut être en colère ; mais contre votre favori, M. de L'Epine. Apprenez que ce jeune homme vous trompe et rit à vos dépens avec votre maîtresse. On l'a vu sortir de chez Louise Roger ce matin par une porte de derrière.

— Les ennemis de ce garçon vous ont fait un conte. L'Epine est le confident de mes amours, ce dont les autres enragent. Je ne croirai à ces méchancetés que sur de bonnes preuves.

— Nous aurons soin qu'elles vous soient données de façon à ne vous point laisser un doute.

Le chevalier de Brion, qui était aussi des gentilshommes de Monsieur, eut connaissance de cette conversation, et devina aux allures de Son Altesse Royale que le coup avait porté. L'Epine était de ses amis ; mais il craignait de mettre les doigts sous une mauvaise écorce en se mêlant de cette affaire. Cependant il apprit en dessous-main que le prince devait faire cerner pendant la nuit le logis de Louison, et que l'ordre était donné de massacrer le favori s'il cherchait à s'y introduire. Brion voulut sauver M. de L'Epine de ce mauvais pas. Il s'approcha de lui tandis que Monsieur tirait des oiseaux, et lui dit à l'oreille :

— N'allez pas ce soir où vous savez.

— J'irai, si vous ne parlez plus clairement, car je ne sais ce que vous voulez dire.

— Feignez tant qu'il vous plaira de ne point me comprendre ; mais mettez l'avis à profit.

— Quelle histoire me faitez-vous là ?

— Morbleu ! laissez donc ces finesses, mon cher ;

il s'agit de votre maîtresse. La mèche est éventée. Pas de visite à Louison ce soir, ou vous êtes mort. Comprenez-vous à présent?

— Qui vous a dit cela ? qu'est-il arrivé?

— Au diable l'imprudent !

M. de Brion s'enfuit à toutes jambes pour éviter les questions. Notre jeune homme demeura bouleversé. Monsieur, qui avait naturellement assez de ruse, lui voyant la mine fort rêveuse, dit à son capitaine des gardes :

— Je devine que vous ne prendrez pas mon gibier au gîte. Quelqu'un lui a parlé; mais je tiens ce qu'on m'a dit pour vrai.

Le même jour, vers dix heures du soir, le roi changeait ses rubans pour aller au souper, lorsque M. le cardinal entra fort essoufflé. Le ministre demanda la permission de s'asseoir, en prétextant sa courte haleine, et tira de sa poche une grosse poignée de lettres qu'il déplia par ordre sur la table.

— Est-ce que vous croyez que je vais lire tout ceci? dit le roi.

— Ce n'est pas nécessaire, j'en donnerai succinctement connaissance à Votre Majesté. Il y a du nouveau : le maréchal de Marillac conspire. Voici la copie d'un morceau où vous reconnaîtrez son éloquence. Il s'adresse à vos soldats et tâche de les égarer.

— Et que veut-il donc, ce maudit homme ?

— Il veut forcer la main à Votre Majesté et la contraindre à changer de ministre.

— Vous allez donc être cause d'une guerre civile, monsieur le cardinal ?

— Pour cela, non, sire ; je vous remettrais plutôt mon portefeuille. Ce n'est là qu'une cabale. M. de Marillac doit être arrêté à cette heure.

— S'il est arrêté, tout est pour le mieux. Qu'en ferons-nous ?

— Il faut le mettre en jugement, et qu'il paye de sa tête...

— Arrangez cela comme vous l'entendrez. Ce que vous ferez sera bien.

— Votre Majesté doit désigner elle-même les juges. En voici la liste que j'ai préparée.

— Donnez ; j'y vais mettre ma signature.

Dans ce moment, Monsieur entr'ouvrit la porte, et demanda au roi s'il pouvait entrer.

— Vous êtes occupé, dit-il en voyant le ministre ; je reviendrai tout à l'heure.

— Nous avons fini, Monsieur, cria le roi en achevant son paraphe.

Le prince entra en hésitant. Il salua M. le cardinal, et se promena de long en large devant la table, en sifflotant entre ses dents ; ce qui était son habitude. Voyant que le ministre ne songeait pas à se retirer, Monsieur s'approcha du roi comme un homme qui prend un grand parti :

— Sire, lui dit-il, vous êtes amoureux de mademoiselle d'Hautefort, n'est-ce pas ? Eh bien, si l'un de vos serviteurs en faisait sa maîtresse à votre barbe, n'en tireriez-vous pas vengeance ?

— Si fait, mon frère. Je donnerais ordre de tuer le traître.

— Eh bien, je viens demander la permission de faire tuer ce coquin de L'Épine. J'ai reconnu qu'il me trompait depuis longtemps.

— Rien de plus juste, Monsieur mon frère. Traitez-le-moi comme un Bussy. Cet exemple me servira pour éloigner ceux qui en voudraient conter à mademoiselle d'Hautefort.

M. le cardinal venait de se lever et se promenait de l'autre côté de la table.

— La maîtresse de Votre Altesse Royale est sans doute une personne de la cour? dit-il.

— Votre éminence sait bien que ce n'est qu'une bourgeoise; mais qu'importe sa qualité? c'est moi qui ai reçu l'outrage.

— Si le roi veut me permettre de lui donner mon opinion, voici ce que je dirai : Il ne faut pas que les princes s'accoutument à faire tuer ainsi le monde pour des amourettes. Le roi et Monsieur ont tous deux besoin de la jeunesse noble; il faut la prendre avec ses défauts et ses passions. Quand un gentilhomme a commis une faute, renvoyez-le de la cour; obligez-le de servir dans les derniers rangs de l'infanterie; mais ne vous privez point d'un bras de vingt-cinq ans, d'un cœur courageux et d'une souche à fournir lignée d'enfants utiles à l'Etat. Je verrais avec beaucoup de peine qu'on fît massacrer M. de l'Épine. L'exemple en peut devenir funeste. Il n'y aura plus de duc ni de comte qui, s'estimant autant qu'un prince du sang ne se croie en droit de faire

bon marché de la vie des autres. Cela ne vaut rien, sire. Croyez-moi, retirez votre permission.

— Vous n'aviez pas tant de scrupules à propos du maréchal de Marillac.

— Votre Majesté aurait peut-être dû garder cette parole; mais puisque voilà Monsieur dans le secret, je lui dirai tout. Le maréchal a voulu porter le trouble dans le royaume, armer les sujets contre le roi, et les pousser à s'égorger entre eux. Le cas est grave. D'ailleurs on jugera le maréchal, et je gage que Monsieur n'oserait l'absoudre.

Gaston d'Orléans, qui n'eût pas mieux demandé que de voir renverser le cardinal par M. de Marillac, fit la grimace.

— Au contraire, reprit le ministre, personne n'aurait le courage de condamner ce jeune homme pour un péché de galanterie. Allons, que Votre Altesse Royale s'adoucisse. Qu'on renvoie M. de l'Épine; mais le tuer, ce n'est plus de notre temps.

— En effet, Monsieur, dit le roi, ce n'est plus de notre temps; d'ailleurs, quand ce garçon sera mort, vous n'en aurez pas moins vos cornes; portez-les donc de bonne grâce.

— Comme il vous plaira! s'écria Monsieur; cette belle indulgence vous procurera aussi des cornes, et nous verrons de quelle humeur vous les porterez.

Le prince sortit furieux, et jura que M. le cardinal se repentirait de l'avoir ainsi contrecarré; mais il parla tant de sa colère à tout le monde, que le ministre répondit à celui dont il en reçut l'avis :

— Si Monsieur n'en avait dit mot à personne, cela m'aurait inquiété.

Louison avait trop de finesse pour ne point deviner, aux airs de Monsieur et à l'absence de l'Epine, qu'il était arrivé quelque chose. Voyant bien que de toutes manières il lui fallait renoncer à son amant, elle voulut du moins, en femme habile, conserver la protection du prince. Pour prendre les avances, elle écrivit à l'Epine une lettre de rupture qu'elle fit remettre par le chevalier de Brion. Notre gentilhomme reçut cette épître en même temps que l'ordre de quitter la cour, et, suivant l'ordinaire folie des amoureux, il sentit un redoublement de tendresse pour cette femme, que la veille il avait résolu d'abandonner. On ne lui donnait que vingt-quatre heures pour s'éloigner; au lieu de les employer à ses préparatifs de départ, il ne songeait qu'à revoir sa maîtresse. Il se serait infailliblement perdu, si Brion ne fût venu chez lui au moment où il allait sortir pour tenter une dernière visite. Le chevalier ne vint à bout d'empêcher cette sottise qu'en promettant à L'Épine de porter à sa belle une lettre d'adieux, dans laquelle notre amoureux faisait serment de ne jamais quitter un bracelet de cheveux que Louison lui avait donné dans les premiers temps de leurs amours.

— M. de l'Épine partit sans envoyer ni soumissions ni excuses au prince qu'il avait offensé; ce qu'on regarda comme une fierté poussée jusqu'à la bravade. A tout cela Louison ne gagna rien ; car Monsieur, ayant su que le chevalier de Brion était allé chez l'Épine, le fit saisir et fouiller par ses gens.

qui trouvèrent la lettre. Il courut alors une chanson où il était raconté que son altesse royale avait perdu à la fois son favori et sa maîtresse, et le roi fredonna ce vaudeville aux oreilles de son frère, avec la complaisance qu'il mettait aux choses offensantes. Au bout de quinze jours on ne parlait déjà plus de cette affaire. Monsieur n'avait pas encore remplacé Louison; mais l'abbé de La Rivière avait gagné toute la confiance du prince.

Comme les gens de cour ont bien autre chose à faire que de s'occuper des absents frappés de disgrâce, on ne trouve plus rien sur M. de L'Épine dans leurs lettres et mémoires. Nous n'aurions peut-être jamais su ce qu'il était devenu, s'il ne lui fût arrivé, en pays étranger, une autre aventure qui est racontée dans la préface d'un recueil de poésies.

En quittant la France, notre gentilhomme, qui avait emporté des débris assez beaux de sa fortune, se rendit à La Haye, dans la cour de Hollande, où l'on menait vie joyeuse. La reine de Bohème s'y trouvait alors, et y faisait les plus beaux jours avec ses deux filles, qui étaient charmantes. Cette reine de Bohême était une personne originale qui, ayant vécu fort sagement dans sa jeunesse, s'était jetée dans la galanterie à l'âge où ce n'est plus de mode. Devenue douairière par la mort de son mari, elle avait pris sa course, comme la reine Christine, et visité les capitales des autres pays. La plus jeune de ses filles, qui avait à peine seize ans, venait déjà de faire beaucoup parler d'elle par ses légèretés. Lorsqu'on représentait à la reine que cette princesse pourrait

bien ne jamais se marier, si l'on ne veillait davantage sur sa conduite :

— Bah! répondait la reine de Bohème, je me suis tant ennuyée dans ma jeunesse, que je veux laisser mes filles se divertir à leur aise pendant qu'elles sont en âge de le faire.

L'histoire des amours de L'Épine et sa disgrâce avaient eu du retentissement jusqu'en Hollande, et notre gentilhomme y fut beaucoup regardé des femmes pour cette raison. Etant beau de visage, magnifique par caractère, et en réputation par ses aventures, il vit bientôt qu'il n'aurait qu'à choisir parmi les plus belles ; mais comme il n'était pas encore consolé de ses chagrins, il resta quelque temps sur la réserve.

Un soir qu'il y avait des déguisements chez la reine de Bohème, où M. de L'Épine se trouvait, un homme qui s'était vêtu en sorcier, lui examinant le creux de la main, s'écria tout haut :

—Mon gentilhomme, défiez-vous de toute femme qui s'appellera Louise ; c'est un nom qui vous portera malheur.

— Il est un peu tard pour me dire cela, répondit L'Épine.

— Non pas trop tard pour que l'avertissement vous profite encore. Nous avons ici des Louise, et j'en vois une à deux pas de vous, dont les yeux bleus vous joueront quelque méchant tour si vous en approchez.

La dernière fille de la reine de Bohème, qui s'appelait Louise, avait dans ce moment les yeux tour-

nés du côté de M. de L'Epine. Notre gentilhomme la regarda, et comme ils demeurèrent tous deux assez longtemps en contemplation l'un de l'autre, le sorcier se mit à rire, en disant :

— Vous voilà tombé dans le piége.

— J'y suis pris, en effet, répondit L'Epine ; mais pour vous prouver, seigneur Nostradamus, que vos prédictions ne me troublent point, je vais m'exposer sur l'heure au danger.

L'Epine s'approcha aussitôt de la princesse, et ne la quitta plus de la soirée. Bien qu'il régnât une grande liberté dans ces assemblées, et que chacun eût beaucoup à faire pour son propre compte, on s'aperçut des assiduités du jeune Français. On vit la princesse causer avec plus d'abandon qu'à l'ordinaire, et les femmes en eurent bien de la jalousie.

On ne se trompait pas en supposant que les choses marchaient vite entre ces jeunes gens ; car la princesse était fort émue des galanteries de L'Epine. Elle lui répondait à peine en regardant ailleurs, ou bien elle faisait l'incrédule, en lui disant qu'il se moquait d'elle ; mais tout le monde voyait qu'elle ne se sentait pas de joie de cette conquête. Comme elle avait les mains fort belles, elle ôtait volontiers ses gants, qui étaient garnis de rubans orange ; notre gentilhomme lui en vola un, et le porta fort résolûment à son chapeau. On l'en blâma comme d'une témérité ; cependant on le savait fort chatouilleux ; c'est pourquoi on ne lui osa pas reprocher en face sa conduite un peu légère.

A minuit la compagnie commençait à se retirer.

L'Epine ayant mené danser la princesse Louise, lui fit ses adieux, et sortit des salons en rêvant au grand honneur que lui procurerait une si belle victoire, s'il venait à la gagner. Il s'en allait la tête penchée et le pied distrait, cherchant ce qu'il pourrait tenter le lendemain. Il marcha ainsi jusqu'au bout d'une galerie fort longue, où il s'aperçut qu'au lieu de gagner les vestibules, il s'était enfoncé plus avant dans les appartements intérieurs. On ne voyait plus dans cette galerie qu'une douzaine d'âpres joueurs de brelan. M. de L'Epine passa devant une petite porte, qu'une caméristé venait d'ouvrir, et il vit un gentilhomme qui glissait une lettre avec de l'argent dans la main de cette fille, en lui disant à voix basse :

— Je vous donnerai demain vingt souverains d'or, si vous faites lire cette lettre à votre maîtresse.

— A laquelle des princesses es-tu attachée? demanda L'Epine quand l'étranger se fut éloigné.

— A la princesse Louise.

— Ne crains-tu pas que je dise à la reine de Bohème le joli métier que tu fais?

— Seigneur, s'écria la caméristé, ne me perdez pas, je vous jure que ce billet ne sera point remis.

— Je te permettrai de le donner demain, pourvu que tu fasses aujourd'hui quelque chose en ma faveur.

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur.

M. de L'Epine était si riche dans ses habits, que les gens mal instruits le prenaient souvent pour un grand personnage. Il entra dans la chambre de la princesse, et tira de sa poche une bourse bien garnie.

— Il faut prendre ceci et me cacher quelque part, dit-il.

— Mais, seigneur, si la princesse ne le trouve pas bon ; si elle vient à crier en voyant un homme dans son appartement ?

— Crois-tu que je voudrais m'exposer à une mauvaise affaire ? Je suis assuré qu'elle ne criera point. D'ailleurs le temps presse, le nombre des concurrents est grand, à ce qu'il me paraît, je pourrais être supplanté demain.

— Mais, seigneur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Je ne vous ai jamais vu céans faire votre cour.

— N'as-tu rien entendu dire d'un gentilhomme français qui avait eu-là bas quelques aventures ?

— M. de L'Epine ?

— C'est moi qui suis ce L'Epine.

— Alors vous savez mieux que moi ce que vous pouvez entreprendre. Je n'ai plus de difficultés à vous opposer. Voici une armoire où vous serez le mieux du monde.

Les valets de L'Épine attendirent aux portes de la reine de Bohème pendant une partie de la nuit. Ils connurent que leur maître était resté dans le palais, et n'en firent pas mystère. Ce fut la nouvelle du lendemain. Les femmes s'apprêtaient à en jeter bien des cris, lorsqu'on vit notre galant conduire les jeunes princesses à la promenade, ayant publiquement à son épaule les couleurs de sa belle. On comprit que la reine de Bohème trouvait à son gré que sa fille eût pour amant un simple gentilhomme. Cette intrigue

n'eut pas autrement d'éclat, jusqu'au moment où arriva la catastrophe dont nous allons parler.

Il y avait environ deux mois que durait cette liaison de M. de L'Épine avec la princesse Louise, lorsque la sœur aînée de cette princesse, nommée Élisabeth, remontra fort respectueusement à la reine sa mère que le scandale était dans leur maison, et que c'était offenser le ciel et les mœurs que de le souffrir avec tant de douceur. La reine ne fit qu'en rire, et dit que si l'usage en Hollande voulait que les femmes fussent galantes, elle permettait à ses filles de s'y conformer. Cette Élisabeth avait beaucoup de raison, et était devenue fameuse par son esprit et ses connaissances. Elle entretenait un commerce de lettres avec M. Descartes, qui était encore en France dans ce moment. Elle demanda conseil à ce philosophe, et M. Descartes répondit qu'il fallait charger un homme de cette affaire. La princesse Elisabeth avait un frère qui touchait à ses dix-huit ans. Elle lui écrivit pour lui conter comment les choses se passaient à La Haye, et le grand dommage causé à l'honneur de la famille. Le prince Philippe, avec son menton imberbe, avait plus de noblesse de cœur et de fierté qu'il n'en fallait pour sentir impatiemment un outrage aussi grave. Il partit incontinent pour la Hollande.

M. de L'Epine, n'étant averti de rien, fut bien étonné lorsqu'un beau jour il trouva ce jeune homme dans le salon de la reine de Bohème. La princesse Louise était retirée dans sa chambre; tous les visages paraissaient bouleversés, et le prince Philippe avait le sang aux oreilles. L'Epine fit bonne conte-

nance. Il voulut être présenté au prince; mais celui-ci ne répondit à ses compliments qu'en lui tournant le dos brusquement. Une fois blessé par une impolitesse, notre gentilhomme n'était pas d'humeur commode; il se redressa sur ses talons, et prit ses airs les plus hautains, qui ressemblaient fort à de l'insolence. Après avoir échangé avec le prince quelques mots aigres, L'Epine salua les dames seulement, et se retira le poing sur la hanche. Il fut rejoint au bas des degrés par le prince Philippe.

— Monsieur, dit ce jeune homme, votre impertinence est le moindre grief que j'aie contre vous. Je vous passe celui-là; mais j'aurai satisfaction des autres.

— Je vous remercie, répondit L'Epine, de l'honneur que Votre Altesse me veut faire de croiser l'épée avec moi. C'est une proposition que je ne puis accepter, non pas à cause de la différence de nos rangs, mais parce que vous êtes le très-proche parent de la personne que j'aime le plus au monde.

— Vous osez me le dire en face !

— C'est une gloire assez belle pour ne la point cacher.

— Je vais donc vous punir à l'instant.

Le prince mit aussitôt l'épée à la main; mais l'autre avait dégaîné en même temps, et comme il était plus robuste et plus expérimenté, il désarma son adversaire du premier coup. M. de L'Epine gagna la rue paisiblement, et remonta sur son cheval.

Le fils du prince d'Orangé, qui avait fait amitié avec notre gentilhomme, voulut accommoder la que-

relle ; mais il rencontra tant d'animosité dans le prince Philippe, qu'il donna sagement le conseil à L'Epine de s'éloigner. Nous blâmerions celui-ci de n'en avoir voulu rien faire, si le véritable motif qui l'empêcha de partir n'était le regret qu'il avait de quitter sa maîtresse : il lui en coûta cher.

Un matin qu'il avait déjeuné chez notre ambassadeur, M. de la Tuilerie, L'Epine se rendit à la promenade avec un Français nommé Desloges. Un homme qu'il ne connaissait point lui vint ordonner tout haut de se retirer, de la part du prince Philippe. Au lieu d'obéir à cet étrange commandement, il continua de se promener et de regarder les dames. Une autre personne le vint prendre à part, et l'avertit que des spadassins le suivaient. Il n'y fit pas attention, et poursuivit son chemin. Cependant, voyant venir à lui le prince Philippe accompagné par dix Anglais de mauvaise mine, il se tint sur ses gardes. On l'attaqua en effet devant tout le monde fort brutalement et de tous les côtés à la fois. Une bataille acharnée s'engagea ; car L'Epine défendit sa vie avec un furieux courage. Ayant reçu plusieurs coups d'épée par derrière, les forces lui manquèrent bientôt, et il tomba sur ses genoux ; mais il tint ferme dans cette position, et mit quatre hommes hors de combat. Enfin, perdant son sang à grands flots et tout criblé de blessures, il rendit l'âme en menaçant encore ses ennemis, dans l'instant où des gentilshommes, indignés de cette boucherie, venaient pour le secourir. On l'avait lardé si vilainement, dit le narrateur hollandais, que cinq lames d'épée, dont

était celle du prince Philippe, lui restèrent croisées dans le corps.

M. de L'Epine mourut ainsi pitoyablement, à peine âgé de vingt-six ans : ce fut une perte pour la belle compagnie d'alors, dont il faisait les délices. C'en est une aussi pour les lettres; car on trouve dans ses vers une grâce et une facilité de bien dire par laquelle il est évident que ce jeune homme serait devenu plus tard un poëte fort remarquable.

Dix ans après cette terrible aventure, il fut question de L'Epine en deux endroits. Le premier est l'abbaye de Maubuisson, dont la princesse Louise, qui avait changé de religion, était devenue abbesse. Madame de Longueville fit par hasard une visite à cette dame, et en parla dans une lettre au grand Condé, son frère. Elle raille la princesse sur le tort que les chagrins avaient fait à sa beauté, d'une façon qui n'est point généreuse ni de bon goût.

L'autre lieu où il fut parlé de L'Epine est le château de Chambord. A l'un des voyages de la cour à cette résidence, Louison Roger s'en vint de Blois se jeter aux pieds de Monsieur d'Orléans, et lui présenter un joli garçon qu'elle lui assura être l'ouvrage de sa royale personne. Monsieur ne l'accueillit pas trop bien; il regarda l'enfant de travers sans vouloir le caresser, et se promena d'un air indécis, les mains dans ses chausses et en sifflotant. Il renvoya Louison à huitaine pour donner réponse. Comme ce garçon était joli, Son Altesse royale en avait eu le cœur un peu touché. Le roi dit à son frère qu'il fallait toujours faire du bien à l'enfant, de peur d'abandonner

un être du sang royal. Monsieur avait déjà causé avec l'abbé de La Rivière d'une grosse donation, lorsqu'un accident vint détruire ses bonnes intentions. Louison avait élevé son fils comme un prince ; l'enfant s'était habitué à être respecté des autres. Un jour qu'il vint à Chambord, on entendit un grand bruit dans les cours, et on trouva le fils de Louison qui se querellait avec un page. Le petit drôle avait mis l'épée à la main, et voulait forcer le page à se battre. Monsieur, ayant ouï parler de cela, dit entre ses dents :

— C'est bien plutôt là le caractère de L'Epine que le mien : ce n'est point mon fils.

Et la donation ne fut jamais signée. Louison se retira aux filles de la Visitation à Tours, laissant à son fils vingt mille livres, qu'elle avait pour tout bien.

Lorsqu'il fut devenu grandelet, ce garçon s'en fut au Luxembourg voir Mademoiselle, qui le prit en amitié. Elle se l'attacha, sans pourtant l'appeler son frère. Comme elle était très-riche et très-généreuse, elle lui donna beaucoup.

UN MAUVAIS SUJET

EN 1645.

Avant les grandes querelles de M. le cardinal Mazarin avec le parlement, il y avait à Paris un gentilhomme d'une humeur singulière, qui s'appelait Henri de Rénevilliers. Il était de bonne famille et avait du bien. Il ne lui manquait que de prendre soin de lui-même pour être le plus beau garçon de la ville; mais il tenait de feu madame sa mère un goût profond pour le désordre. Jamais on ne vit de cheveux si mêlés que les siens, de dentelles si chiffonnées ni d'habits si mal brossés que ceux dont il s'affublait pour courir les rues, la comédie ou la promenade. Son épée seule était soigneusement entretenue, et il s'en servit galamment en plusieurs rencontres. Le reste allait au hasard.

Il aurait pu mettre le pied dans les meilleurs endroits et se marier avantageusement; mais son bon-

heur était de faire une vie bizarre et d'aller en vrai Bohème. Il demeurait dans la rue Villeneuve, au milieu d'un quartier fort désert qu'on avait incendié ou démoli aux trois quarts pendant la Ligue. Tout son domestique se réduisait à une seule servante, grande fille brunette, nommée Blanche, qui était assez belle, hors qu'elle avait la peau basanée comme une Egyptienne; avec cela pas un pauvre laquais chez M. de Rénevilliers. Blanche soignait les deux chevaux de son maître, portait les lettres, gouvernait le ménage avec économie. Elle était bonne à tout faire, et plus d'une fois il lui arriva de monter derrière un carrosse de louage, comme un valet de pied; ce qui dut furieusement faire rire les passants.

M. de Rénevilliers ne fréquentait guère la bonne compagnie. On ne citait qu'une occasion où il se fût montré au bal. Il s'était vêtu cette fois-là plus magnifiquement qu'un prince, et avait dansé le mieux du monde. Il avait joué gros jeu et perdu noblement, fait sa cour de bonne grâce aux dames, et s'était tenu en homme de bon lieu ; mais le bout de l'oreille du Bohème avait percé par de petits accidents. Blanche, le voyant de l'antichambre jeter des pièces d'or à belles poignées sur les tables, l'était venue tirer par son pourpoint et lui avait dit tout haut :

— Êtes-vous fou, monsieur, de gaspiller ainsi notre argent?

— Un autre homme que Rénevilliers eût voulu se cacher sous terre; mais lui ne se démontait pas facilement, et il avait répondu en riant :

— Va, ma fille, je te donnerai une robe neuve si je gagne.

A la sortie on avait encore retrouvé Blanche, à cheval comme un dragon, tenant en bride la monture de son maître, avec un flambeau à sa main et une rapière pendue au cou.

Notre gentilhomme témoignait une horreur naturelle pour le paiement des dettes et mémoires, et comme il courait après tous les jupons de son quartier, on disait qu'il faisait l'amour à sa boulangère et à sa bouchère, afin de ne leur rien donner. Ces choses-là, qui endommageraient fort l'honneur d'un homme de nos jours, étaient regardées alors comme de bons tours qui prouvaient de l'adresse. On a même prétendu que Rénevilliers payait les gages de sa servante en cette monnaie; mais cela n'est rien moins que certain.

M. de Rénevilliers ne savait jamais le compte de ses écus, et il montra bien qu'il n'était pas avare, par les présents superbes qu'il envoya aux filles de la présidente Aubry, le jour des étrennes. Cette maison et celle de madame d'Agamy étaient les seules où il vînt familièrement, parce qu'on le recevait sans prendre garde à sa toilette. Madame d'Agamy eût été bien aise de lui donner son aînée en mariage; mais sitôt qu'il s'aperçut de cette intention, il changea de manières, et commença de faire des fredaines à le brouiller mortellement avec cette famille. Comme il avait donné à mademoiselle Aubry une belle volière garnie d'oiseaux d'Afrique, madame d'Agamy lui demanda ce qu'il donnerait à sa fille; Rénevilliers ré-

pondit que le monde ne renfermait pas d'animaux assez rares pour une si aimable personne, mais qu'il tâcherait de trouver quelque merveille. Le lendemain il envoya une souris dans une cage d'osier avec une lettre fort polie où il disait qu'il n'avait pu rencontrer mieux, et jamais il ne reparut dans la maison. Chez madame Aubry les choses tournèrent à peu près de la même façon. Le mari était bavard et ennuyeux. Déjà Rénevilliers avait dit souvent :

— Si jamais le président me fait bâiller plus de trois coups dans le même jour, il ne me reverra plus.

Un soir que madame Aubry, malgré ses quarante ans, se donnait des airs de jeune femme et prétendait être enceinte, cette comédie parut insupportable à M. de Rénevilliers. Sur ces entrefaites arriva un nouveau laquais que le président avait l'intention de prendre.

— Je n'en veux point, dit madame Aubry, cet homme est trop laid; s'il me jetait un regard, mon enfant aurait une vilaine figure.

Rénevilliers n'y put tenir davantage.

— Pardieu! madame, dit-il en saisissant son chapeau, quand on a devant les yeux une face comme celle de M. le président, on ne risque rien de prendre le diable pour valet. Je suis le vôtre et vous tire ma révérence. Cherchez des gens pour regarder vos singeries; je m'en vais ailleurs.

Le monde n'a pas coutume de rechercher les gens qui ne veulent point faire de concessions. Rénevilliers devint plus vagabond que jamais. Les jeunes gens l'aimaient à cause de sa singularité. Si on riait de lui,

c'était par derrière, car il avait le cœur très-haut. Comme il ne faisait attention à personne, il ne pouvait non plus souffrir qu'on le gênât en rien.

Depuis qu'il existe une société polie, on a toujours vu des originaux de l'espèce de Rénevilliers. On en trouve même encore de notre temps, quoique à un degré moins extrême. Ces hommes-là sont, au fond, des orgueilleux avec un fort grain de paresse, qui ne se veulent montrer que là où ils sont en première ligne, et le monde qu'ils feignent de mépriser serait bien leur fait s'ils étaient sûrs d'y briller tout d'abord autant qu'ils le désirent.

Rénevilliers avait ce qu'il faut pour faire un beau chemin; il aurait pu être de la cour, et ne demeura pas même dans la bourgoisie. Cependant, s'il ne voyait pas les dames de la ville, la compagnie des filles ne lui plaisait pas davantage. Il courait donc les boutiques, et se mettait en frais pour une petite marchande, comme si c'eût été une duchesse. Aussi n'en manquait-il pas une, et toutes les plus jolies y furent prises. Il lui arriva souvent de dépenser au fond d'un méchant comptoir cent fois plus d'esprit et de fine galanterie qu'on n'en faisait en un mois à la ruelle de la reine.

Un jour qu'il passait à cheval sur le pont aux Changeurs, notre gentilhomme s'arrêta devant l'enseigne d'un orfévre nommé Cambrai. Rénevilliers se souvenait tout à coup d'une histoire sur madame Cambrai et l'avocat Patru, où il était dit que celui-ci n'avait pu arriver à rien, quoiqu'il fût amoureux de la joaillière, et qu'elle ne le vît pas avec indifférence. Rénevilliers attacha son cheval sous l'auvent, et en-

tra dans la boutique. Madame Cambrai était justement seule à son comptoir.

— Que désirez-vous, monsieur? dit-elle d'un air accort.

— Je pourrais vous demander, répondit Rénevilliers en s'installant sur une chaise, de me montrer des plats d'argent de six marcs, sachant très-bien qu'on n'en fait de ce poids que par commande; mais je préfère vous dire ce qui m'amène. Je voulais savoir si vous étiez aussi jolie qu'on l'assure, et je reconnais qu'on ne m'a pas trompé.

— Vous êtes en train de badiner, à ce que je vois, mon gentilhomme.

— Pas le moins du monde.

En effet, Rénevilliers paraissait d'un sérieux extraordinaire.

— M. Patru m'a raconté, poursuivit-il, qu'étant pris un jour par la pluie, il se réfugia ici, et que vous chantiez dans le moment une chanson gaillarde. Je voudrais bien l'entendre.

— J'en ai chanté bien d'autres depuis lors, dit la marchande; je ne me souviens plus de celle dont vous parlez. Il y a six ans que je vis pour la première fois M. Patru : c'était en 1639.

— C'est cela; et comme vous aviez vingt ans alors, vous en tenez vingt-six. On ne vous en donnerait pas autant. Patru devint subitement amoureux de vous pendant que vous chantiez, et quand il m'a conté cela, j'éprouvai une furieuse envie d'entendre la même chanson. Ne me refusez pas ce plaisir, je vous en prie, madame Cambrai.

La marchande tourna la tête sur son épaule d'un air fort coquet; et, après avoir hésité un instant, elle chanta je ne sais quoi de si drôle et de si grivois, que M. de Rénevilliers en fit un bond, et l'embrassa au dernier couplet.

— Me voilà justement amoureux comme Patru, dit-il; quand vous voudrez mettre les gens à vos pieds, vous en avez un moyen certain. Mais, dites-moi, madame Cambrai, puisque vous regardiez Patru d'un bon œil, et que M. Cambrai était en voyage ce jour-là, pourquoi, diable, avez-vous renvoyé ce pauvre avocat après le souper?

— C'est que ce cher garçon poursuivait trois ou quatre belles à la fois. Je me serais attachée à lui, et il m'aurait donné du chagrin. J'ai préféré demeurer sage, par prudence.

— Et je gage que vous vous en repentez. Là! en conscience, n'est-il pas vrai que vous en avez eu quelquefois du regret?

Madame Cambrai se mit à rire, et ne répondit rien.

— J'en étais sûr. Eh bien, ne faites pas de même avec moi. Je ne suis pas aussi beau cavalier que Patru; mais je ne recherche pas d'autre femme que vous, et, ma foi, vous me plaisez diablement fort. Si je suis à votre goût, dites-le tout franc, et accommodons-nous ensemble.

— Oh! mon gentilhomme, cela ne va pas ainsi; mon mari est là-haut et non pas en voyage, et l'occasion ne le veut point.

— N'y manque-t-il que l'occasion? dit Rénevilliers.

La marchande, qui était fort délurée, se mit à danser le pas de bourrée, en chantant :

— Il n'y manque rien autre chose.

Rénevilliers s'avança aussitôt sur le devant de la boutique, et fit signe à des porteurs publics qui se tenaient sur la place; on approcha une chaise.

— Appelez maintenant votre mari, dit-il à la marchande.

— Maître Cambrai, dit Rénevilliers quand l'orfévre fut descendu de son atelier, je suis complétement ruiné, mon pauvre maître Cambrai. Il me faut vendre mon argenterie, qui est considérable. C'est à vous que je m'adresse, parce que vous êtes un honnête homme. J'emmène dans cette chaise madame Cambrai, qui connaît fort bien la valeur de l'argent. Nous partons, maître Cambrai; ne vous dérangez pas de votre travail. Je sais que vous faites les ouvrages les plus beaux du monde.

— Pardon, monsieur, s'écria le marchand, où donc allez-vous mener ma femme ?

— Chez moi, maître Cambrai, pour qu'elle examine ma vaisselle ; car il faut que je la vende, mon bon Cambrai.

— Mais, monsieur, je pourrais aller aussi bien avec vous; je m'y connais encore mieux que ma femme.

— Vous avez raison, maître Cambrai ; je n'y songeais point ; vous pourriez venir au lieu de madame Cambrai ; mais il importe peu que ce soit elle ou vous. C'est de la belle argenterie que je vais vous vendre. Montez donc, madame Cambrai. Cette

chaise est à mes ordres pour la journée. Partez devant ; j'aurai bientôt fait de vous rejoindre avec mon cheval. J'ai de la vaisselle pour plus de cinq cents pistoles, maître Cambrai.

— Cela fait cinq mille livres, monsieur.

— Précisément. Allons ! montez, madame Cambrai.

Outre l'ascendant naturel de la personne de qualité sur le petit bourgeois, notre gentilhomme avait le don particulier de savoir prendre un air si grave et d'une bonne foi si apparente qu'on ne s'en pouvait défier. L'orfévre demeura interdit, n'osant se fâcher, tandis que Rénevilliers offrait la main à la jolie marchande, qui monta délibérément dans la chaise.

— Conduisez madame Cambrai rue de Villeneuve, au coin de la porte Saint-Denis ! cria Rénevilliers aux porteurs.

— Comment ! murmura l'orfévre, elle s'en va ainsi sans me demander la permission !

— Vous n'avez donc pas entendu, maître Cambrai ? C'est chez moi qu'on mène votre femme ; ainsi ne craignez rien.

— Mais, mon gentilhomme, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

— Cela est pardieu vrai ! J'ai oublié de vous dire mon nom. Je suis le chevalier de Rénevilliers.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Oui, mon brave maître Cambrai, Rénevilliers lui-même. Comme je vous le disais, je me suis ruiné au jeu. J'y ai perdu vingt mille écus.

— Cela fait soixante mille livres, pensa l'orfévre.

Le pauvre jeune homme ! Je lui achèterai sa vaisselle à un rabais considérable.

— Allons ! poursuivit Rénevilliers, je retourne chez moi. Si madame Cambrai m'offre un prix raisonnable, je vous enverrai demain toute mon argenterie. Vous y trouverez plusieurs belles pièces. Adieu, maître Cambrai.

A peine le cavalier fut-il parti, que l'orfévre, n'étant plus étourdi par le prestige des belles manières, comprit enfin qu'on s'était joué de lui.

— Il faut convenir, se dit-il à lui-même, que tu es un grand fou, et que tu t'es laissé ensorceler d'une ridicule manière.

Comme la nuit approchait, le joaillier ferma aussitôt sa boutique pour courir de toutes ses jambes à la rue Villeneuve. Il trouva sans beaucoup de peine la maison de Rénevilliers ; mais la servante avait assurément reçu de bonnes instructions, et s'attendait à cette visite. Elle récurait tranquillement un vieux mors de cheval, et ne prit pas garde à l'air effaré du marchand.

— N'est-ce pas ici, dit l'orfévre, que demeure un grand gentilhomme brun de visage, et qui a un manteau vert un peu râpé ? J'ai oublié son nom.

— Mon maître s'appelle le chevalier de Rénevilliers. Son manteau est passablement râpé, comme vous dites ; il le porte depuis longtemps et le mène beaucoup à la belle étoile ; c'était pourtant du beau velours à six écus l'aune.

— Cela fait dix-huit livres. C'est bien à votre maître que j'ai affaire. Conduisez-moi vitement là-haut.

— Si vous désirez le voir, revenez demain ; il est occupé.

— Oui, je m'en doute : une belle chienne d'occupation.

— Il est en train de vendre notre argenterie à une marchande joaillière.

— Madame Cambrai ! c'est ma femme ; ainsi vous pouvez me faire entrer.

— Il m'a défendu de le laisser déranger par personne. Il a fort à cœur de la bien vendre, notre argenterie.

— Quand je vous dis que je suis maître Cambrai, l'orfévre, et que c'est ma femme qui est là-haut avec M. le chevalier !

— Quand vous seriez le diable, je ne voudrais pas vous faire entrer, car je serais battue.

L'orfévre s'élança dans les escaliers ; mais il trouva les portes closes, et, voyant bien que le bruit ne servirait à rien, il s'assit sur une marche, en attendant qu'il plût à Rénevilliers de lui rendre sa femme. Une grande demi-heure s'écoula ainsi. Une porte s'ouvrit enfin, et la jeune marchande parut, accompagnée du maître de la maison, qui la reconduisait fort poliment.

— Eh ! mon cher Cambrai, s'écria Rénevilliers, je ne savais pas que vous fussiez ici. Je suis fâché qu'on vous ait tenu à l'écart. Il fallait m'appeler en criant de toutes vos forces. Madame Cambrai m'a offert deux cents louis d'or de mon argenterie.

— Cinq mille quatre cents livres ? Corbleu ! monsieur le chevalier, finissons cette comédie ; vous vous êtes gaussé de moi d'une rude façon.

— Que dites-vous donc là, Cambrai?

— Je dis... Eh bien! oui, je dis que cela ressemble à un méchant tour.

— Vous croyez que je me moque de vous, Cambrai? vous êtes un imbécile. N'avez-vous pas de honte, à votre âge, d'être si sot? Allons! taisez-vous, Cambrai, et préparez-moi de l'argent pour demain, je vous enverrai ma vaisselle. J'allais faire reconduire votre femme par mes porteurs; mais puisque vous voilà, je la remets entre vos mains.

— Décidément, disait l'orfévre en s'en allant, cet homme est un démon: on ne peut pas le regarder en face, et il vous entortille les gens si bien qu'il est impossible de lui résister.

Le joaillier ne ménagea pas les questions à sa femme sur l'entrevue avec Rénevilliers; mais madame Cambrai n'avait pas la langue engourdie, et comme le mari se fâcha, elle lui rit au nez. Il l'appela pécore, et elle lui répondit qu'il était un belître. Le soir, il leva une canne pour la battre; mais elle prit une chaise pour lui casser la tête, et ils se couchèrent les meilleurs amis du monde.

Cependant Rénevilliers n'envoya point d'argenterie et ne reparut pas à la boutique de toute la semaine. Un soir, la belle joaillière arrêta l'un des crieurs qui vendaient des oublies dans les rues; et lui acheta toute sa marchandise pour un petit écu, en lui commandant de porter ses gâteaux au chevalier, de la part de madame Cambrai. M. de Rénevilliers fut sensible à ce reproche fait avec modération. Il donna six livres à l'oublieur, avec l'ordre de

retourner chez la joaillière pour lui dire que, le lendemain à huit heures du soir, il irait souper avec elle, et qu'elle eût à faire cuire deux perdrix. Le factotum Blanche porta le lendemain au matin une lettre à l'honnête mari. Rénevilliers s'excusait de n'avoir pas encore envoyé son argenterie, et invitait le marchand à venir souper le soir à huit heures, afin qu'il pût estimer lui-même, tout en mangeant, ce que valait la vaisselle, et aussi pour conclure le marché. Maître Cambrai réfléchit beaucoup avant de se décider; il retourna la lettre de tous côtés avec méfiance, la relut trois fois, et n'y trouvant rien dont il pût prendre soupçon, il répondit qu'il acceptait l'invitation, et que M. le chevalier lui faisait beaucoup d'honneur.

Au coup de huit heures, l'orfévre tira le cordon de la clochette, à la porte de Rénevilliers; la fidèle Blanche vint ouvrir.

—Vous venez de bonne heure, dit la servante. Vous ne savez donc pas qu'avec nous autres gentilshommes, quand on dit huit heures, il faut entendre neuf heures et demie? N'importe, entrez toujours. Vous prendrez l'air du feu dans la cuisine. M. le chevalier est sorti, mais il rentrera bientôt.

Le marchand eut un moment d'inquiétude; il se rassura pourtant devant les fourneaux allumés, et jeta des regards friands sur une grosse éclanche de mouton qui tournait à la broche. Il pensa que le chevalier n'était pas au fond un homme tout à fait méchant; et pour de la fierté, à coup sûr on ne pouvait pas l'accuser d'en trop avoir à l'égard des petits

bourgeois. La soirée s'annonçait bien par la perspective d'un bon repas et d'une affaire avantageuse; un noble, prodigue et ruiné, ne pouvait être bien retors, et se laisserait sans doute duper aisément. Maître Cambrai ne trouva pas le temps fort long jusqu'à neuf heures et demie; mais, à dix heures, il se mit à bâiller cruellement. Le souper était prêt. Blanche s'étonnait que le chevalier n'arrivât pas. A dix heures et demie, l'orfévre était fort agité. Il serait parti si la servante ne lui eût rendu le courage par une croûte de pain et un verre de bourgogne. Il recommença ses murmures à onze heures, et il enfonça son chapeau sur ses yeux à onze heures et demie pour s'en aller, lorsque Blanche assura que M. le chevalier ne rentrait jamais, au grand jamais, passé minuit. Une partie de brelan l'avait assurément retenu; mais c'eût été folie que de renoncer au souper faute d'une demi-heure de patience. On prêta l'oreille au moindre bruit jusqu'à minuit; le découragement s'empara du joaillier quand il eut compté le douzième coup de l'horloge. Il donna au diable tous les chevaliers de l'univers, et sortit à minuit et demi, la rage dans l'âme et l'estomac horriblement creux.

Pendant ce temps-là M. de Rénevilliers faisait chère lie dans l'arrière-boutique de l'orfévre : il écoutait la voix fraîche de madame Cambrai, et vidait une bouteille de vin du Rhône que le marchand gardait depuis dix ans en cave sans oser y toucher. Il était une heure, et le chevalier ne pensait pas à se retirer, lorsque maître Cambrai ouvrit la porte d'un air fort

tragique. Rénevilliers chantait un refrain et tenait son verre en l'air. Il demeura dans cette posture, en riant de tout son cœur de la mine sombre et des yeux flamboyants du pauvre marchand.

— D'où donc sortez-vous, maître Cambrai? dit-il enfin. Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi? Le rendez-vous était pour six heures. Je vous ai attendu jusqu'à sept; et ne vous voyant pas, je suis venu ici. Madame Cambrai faisait cuire des perdrix; ma foi, je me suis mis à table avec elle.

— Corbleu! monsieur, le panneau est trop visible. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'y donne pas, et décampez de céans sur l'heure.

— Vous êtes un drôle, et de plus un homme sans parole, de m'avoir fait attendre et de me vouloir chasser. Si nous étions au premier étage, je vous ferais sauter par votre propre fenêtre.

Rénevilliers, qui avait les oreilles échauffées, tira sa rapière, et porta deux bottes au marchand par-dessus la table. Maître Cambrai se crut mort.

— Holà! monsieur le chevalier, voulez-vous tuer un pauvre joaillier qui ne vous a point offensé? Dieu me damne si ce n'est pas vous qui avez des torts vis-à-vis de moi; car il est bien évident que je suis c....

— Je le croirais assez, maître Cambrai, vous devez l'être à vingt-deux carats.

— C'est le titre de l'or le plus fin.

— C'est bien cela; mais, rassurez-vous, ce n'est pas par moi. Allons! soyons amis: je vous pardonne votre impertinence.

— Soyons amis si vous voulez; mais moi, je ne pardonnerai pas à ma carogne de femme.

— Je vous défends de la battre, maître Cambrai; si j'apprends que vous ayez levé la main sur elle, je vous envoie trente de mes amis qui vous donneront chacun cent coups de bâton.

— Trois mille coups de bâton!

— Tout autant; ainsi faites bon ménage avec madame Cambrai.

Le chevalier sortit, et laissa les époux se quereller à leur aise. Tout autre que l'honnête joaillier eût envoyé la femme au couvent, ou bien eût fait tuer M. de Rénevilliers au coin d'une rue, pour de l'argent, et il faut avouer que le chevalier l'avait bien mérité; mais le bon marchand n'avait pas de fiel, et puis on n'attachait pas alors aux contrariétés conjugales autant d'importance qu'aujourd'hui. Madame Cambrai rachetait ses défauts de jeunesse par beaucoup de qualités: elle était économe, laborieuse, et toujours de bonne humeur. Son mari ne lui garda point rancune et fit bien, car elle passa bientôt la trentaine tout doucement, et devint une mère de famille excellente.

Après madame Cambrai, Rénevilliers mit à mal une foule d'autres marchandes, en sorte qu'il était fort redouté du petit commerce. On ne lui voulait plus rien vendre, surtout à crédit, et quand il se présentait dans une boutique, il ne trouvait à parler qu'à des hommes. Il voulut donc retourner un peu dans la bonne société; mais la chose n'était pas facile après toutes ses équipées; heureusement M. de Rénevil-

liers était habile à trouver des expédients, et voici comment il s'y prit pour se faire ouvrir la maison d'une veuve, madame d'Orgerès, qui recevait de fort beau monde. Le jardin de cette dame n'était séparé de celui de notre gentilhomme que par un mur; Rénevilliers y jeta un matin trente lapins, qu'il avait tenus vingt-quatre heures sans nourriture. Ces animaux dévorèrent toutes les plantes, et mirent le jardin à sac. Madame d'Orgerès et ses gens poussaient de grands cris et donnaient la chasse aux lapins, lorsque Rénevilliers parut. Il se confondit en excuses, disant, avec un sérieux incroyable, qu'il était au désespoir de cet accident, et qu'il ne savait comment ces maudites bêtes avaient pu pénétrer dans le jardin. Il offrit de payer le dégât, et fit sa visite d'un si bon air, qu'on ne songea plus à se fâcher contre lui. Le lendemain, il envoya chez sa voisine une charrette pleine de fleurs et les trente lapins mis à mort, avec une lettre où il disait que les corps des coupables appartenaient de droit à la personne dont ils avaient gâté le bien. On lui répondit par une invitation à dîner. C'était justement là le compte de Rénevilliers. La compagnie fut nombreuse et le repas fort gai, à cause de l'aventure des lapins. Le chevalier se mit en frais d'esprit; il ne dit rien d'inconvenant, fit admirablement sa cour à la maîtresse du logis, et s'ouvrit en même temps les salons de plusieurs gens de robe et de finance.

Un certain Prunevaux, maître des requêtes, et qui était amoureux de madame d'Orgerès, essaya bien de nuire à M. de Rénevilliers par quelques médi-

sances; mais il était trop tard, on ne l'écouta pas. Le chevalier garda ses entrées dans la maison, et, comme cela se voit souvent, il ne tarda pas à supplanter dans les bonnes grâces de la dame celui qui l'avait voulu chasser. Ce n'était pas que madame d'Orgerès fût belle ; hormis ses mains, qui étaient bien faites, elle n'avait rien de séduisant. Sa taille était trop grande ; sa figure, ornée de moustaches un peu fortes, n'aurait pas mal été sur les épaules d'un mousquetaire ; mais Rénevilliers tenait du ciel le don de savoir persuader aux femmes qu'il était tout près d'avoir de l'amour pour elles, et c'est un sûr moyen de se bien mettre dans les papiers de celles-là mêmes qui ne voudraient point de vous. Rénevilliers tenait la cheminée ; il contait des histoires divertissantes, et avait le dé sur tous les autres visiteurs. Prunevaux, voyant qu'on ne faisait plus aucun état de lui, promit un soir à madame d'Orgerès de lui donner la comédie à l'hôtel de Bourgogne. C'était une dépense que de faire jouer ainsi pour une société particulière. Le maître des requêtes voulait se relever dans l'esprit de sa belle à coups d'argent; il n'invita qu'elle et les personnes qui étaient présentes. Cependant la sœur de M. Prunevaux engagea, de son côté, beaucoup de monde, et comme c'étaient des gens qui ne savaient pas vivre, ils vinrent les premiers à l'hôtel de Bourgogne, et s'installèrent aux meilleurs endroits. Les places les plus recherchées étaient le devant du parterre, où l'on mettait des chaises. Quand madame d'Orgerès arriva, suivie de sa compagnie, elle ne trouva plus que des loges. Ce qui donna surtout de l'humeur à

la dame, c'est que, ne pensant point qu'elle dût rencontrer des étrangers, elle était venue masquée, tandis que les autres femmes étaient en grandes parures. La représentation promettait pourtant d'être fort belle. Le lustre du milieu était de vingt-quatre lumières ; il y avait, en outre, deux candélabres à douze bras aux deux côtés de la salle, et seize chandelles sur la planchette de la rampe : un grand seigneur n'aurait pas mieux fait les choses. Les comédiens devaient jouer la pièce nouvelle des *Engagements du hasard*, qui était à la mode. On craignait que le mécontentement de madame d'Orgerès ne fît manquer le spectacle, et plusieurs dames, placées sur le devant, lui allaient offrir leurs siéges, lorsqu'elle s'écria d'un ton bourru :

— C'est une plaisante manière de donner la comédie aux gens, que de les inviter pour n'avoir pas une bonne place où les mettre. Monsieur de Rénevilliers, détachez, je vous prie une de ces chandelles pour m'éclairer, et quittons la salle.

Rénevilliers, ayant pris une chandelle à l'un des candélabres, offrit son bras à madame d'Orgerès pour descendre dans la rue.

— Si vous m'en croyez, dit le chevalier quand ils furent dehors, nous donnerons une leçon à Prunevaux en troublant la fête.

— J'en suis fort d'avis, répondit la dame. Reprenez un peu vos allures bohémiennes, et servez-leur un plat de votre métier.

— Rien n'est plus facile.

A l'entrée de l'hôtel de Bourgogne était une vieille

baraque en planches vermoulues, que les valets de madame d'Orgerès entreprirent de démolir sous la direction du chevalier.

Cependant Prunevaux avait donné l'ordre de commencer le spectacle. Le rideau s'était ouvert, et mademoiselle Valiotte, qui était une actrice fort estimée, avait déjà débité quelques vers. Tout à coup il se fit à l'extérieur un vacarme effroyable, comme si le bâtiment s'allait écrouler. Les acteurs avaient beau crier, ils ne pouvaient se faire entendre, et les spectateurs n'étaient pas trop rassurés. Ce fut bien pis encore au second acte. Rénevilliers s'animait des rires de madame d'Orgerès et de la compagnie, et trouvant que le bruit n'était pas assez grand, il porta sur l'escalier une grande quantité de paille mouillée à laquelle il mit le feu. L'acteur qui jouait don Fadrique, levant les yeux au ciel et se dressant sur la pointe des pieds, s'écriait d'une voix flûtée :

Oui, mon ardeur pour elle à ce point est extrême,
Que je la veux aimer sans savoir ce que j'aime.
C'est un effet d'amour assez rare et nouveau.
Ce dieu veut qu'avec lui je porte son bandeau,
Et remplissant mon cœur de cette flamme obscure,
M'a choisi pour objet d'une étrange aventure.

Dans ce moment un nuage de fumée noire et puante entra dans la salle. On devina que c'était un tour de Rénevilliers. Quand la première frayeur fut dissipée, on se resserra tout près de la scène, et la comédie continua en dépit des interrupteurs. On aimait prodigieusement le spectacle en ce temps-là.

Malheureusement, une fois que le chevalier avait la bride sur le cou, et des rieurs pour le mettre en verve, on ne pouvait plus l'arrêter. La fumée redoubla si furieusement, qu'on ne respirait plus et que les comédiens étaient pris d'une toux opiniâtre; mais comme on persistait encore à rester, M. de Rénevilliers ordonna aux valets de crier *au feu !* Alors la terreur s'empara de la compagnie. On s'élança sur le théâtre, et on s'enfuit par les petites portes, en si grand tumulte, qu'il y eut des gens bien empêchés et bien meurtris; encore Rénevilliers et ses aides eurent-ils la barbarie de jeter de l'eau à tous ceux qui sortaient, sous le prétexte de leur porter secours.

Le lendemain de cette bagarre, quelques jeunes gens voulaient assommer Rénevilliers; mais c'étaient des avocats qui ne maniaient point les armes, et le chevalier affecta de les narguer en se promenant à cheval, autour du Palais de Justice, d'un air fort rodomont. Le plus mécontent était Prunevaux, qui aurait parlé de se battre avec Rénevilliers, si celui-ci ne lui eût offert le premier une partie de coupe-gosier, avec un air tellement amical, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. L'affaire s'apaisa; mais le maître des requêtes vit bien qu'il fallait vider le plancher devant un pareil concurrent; aussi abandonna-t-il madame d'Orgerès, qui se prit de belle passion pour le chevalier. On ne sait pas précisément s'il y eut de l'amour entre eux. Ce qui est certain, c'est que Rénevilliers mit la veuve si fort en train de se divertir, qu'elle mangea en six mois la moitié de sa fortune. Il la laissa ensuite pour courir après une

chanteuse qui donnait des concerts dans un cabaret du faubourg Saint-Germain.

Notre homme avait gagné, à toutes ces folies, une belle réputation de mauvais sujet. Quelques grands seigneurs aussi libertins que lui voulurent qu'il fût de leurs amis. Le duc de Brissac, qui pratiquait fort le tapage nocturne, fit la débauche par occasion avec Rénevilliers, chez le traiteur Renard, et fut charmé de ses manières. Le prince d'Harcourt lui-même se mit avec eux, et c'est à cette réunion qu'on dut la grande mode, qui régna pendant une partie de la minorité, de casser les vitres et de battre les passants et le guet.

Il y avait alors un usage assez singulier. Les jeunes gens qui demeuraient dans la même rue que des demoiselles à marier devaient leur donner le bal une fois chacun à tour de rôle. C'était chez les parents des demoiselles qu'on dansait; mais les jeunes gens payaient les frais. Or une certaine dame Roger, qui était voisine de Rénevilliers, avait une fille de dix-huit ans, à laquelle notre gentilhomme n'avait pas encore donné les violons. Souvent il avait rencontré ces dames, et les avait toujours saluées poliment; mais elles ne s'étaient pas empressées de l'inviter à les venir voir. Le prince d'Harcourt en raillait un jour le chevalier, en lui disant qu'on ne voulait pas de lui dans cette maison. Rénevilliers se piqua au jeu, et fit gageure qu'avant une semaine il danserait une courante avec mademoiselle Roger. On paria un gros dîner de douze couverts, et M. d'Harcourt donna sa parole que si le bal du chevalier était ac-

cepté, il y mènerait les premiers noms de la cour.

Le prince ne songeait pas que cet engagement faisait beau jeu à M. de Rénevilliers. Madame Roger reçut une lettre portée par l'écuyer Blanche.

« Je réclame, disait le chevalier, l'honneur de donner les violons à mademoiselle votre fille, en qualité de voisin. Le prince d'Harcourt, MM. de Roquelaure et de Brissac demandent la permission de venir danser ce jour-là, si leur désir ne vous semble pas indiscret. »

Madame Roger, qui était fort vaniteuse et ne parlait d'autre chose au Cours que des armoiries des carrosses, fut transportée d'aise à l'idée d'avoir chez elle de si hauts personnages. Elle répondit le plus gracieusement du monde, et mit une bonne heure à écrire son billet.

Les choses allaient bizarrement toutes les fois que Rénevilliers s'en mêlait : c'est pourquoi le bruit de ce bal s'étant répandu, on pensa que ce serait immanquablement la plus belle fête de la saison ou bien la plus vilaine, suivant le caprice du bohème. Des personnes craintives, qui savaient le tumulte qu'on avait fait à la comédie de l'hôtel de Bourgogne, cherchèrent à effrayer madame Roger, en lui disant qu'il arriverait assurément quelque nouvelle échauffourée dans sa maison, si Rénevilliers y donnait les violons; mais rien ne put entrer en balance dans l'esprit de la dame avec l'ambition de recevoir des ducs et des princes. Quand on eut fixé le jour et envoyé les compliments d'invitation, des familles entières commencèrent par déclarer qu'elles n'iraient

point voir un homme sauvage, et qui faisait profession de jouer de méchantes pièces aux gens. Le prince d'Harcourt et M. de Bouteville assuraient que le bal n'aurait pas lieu faute de danseuses, et offrirent à Rénevilliers de parier cent pistoles outre le dîner. Le chevalier tint cette nouvelle gageure.

Malgré son air assuré, notre gentilhomme se trouva dans un grand embarras lorsqu'il fallut envoyer les tapissiers et décorateurs. Aucun marchand ne voulut le servir à crédit. On lui demandait le dépôt d'une forte somme en garantie du payement; tant on savait bien sa manie de ne vouloir pas acquitter les mémoires. Or, comme les cartes et les dés avaient fort manqué de complaisance depuis longtemps, Rénevilliers n'était pas en fonds. Il s'en allait un matin, l'oreille basse, par la rue du Temple, et tout honteux de ne point trouver d'expédient, lorsqu'il vit cette inscription au-dessus d'une boutique : « La veuve de maître Jean Dufrêne vend des meubles, tapis et miroirs. »

— Une veuve tapissière! s'écria le chevalier; voilà qui est bien mon affaire. J'ai toujours eu de bons marchés des femmes.

Et il entra dans le magasin avec une démarche de cour. Madame Dufrêne était une commère de quarante ans, haute en couleurs, qui avait la bouche bien fendue, l'œil noir et furieusement d'embonpoint. Notre homme marchanda quelques tapis pour engager la conversation; puis il glissa, au milieu de ses discours, des mots flatteurs pour les femmes sur le retour. Il fit compliment à la tapissière de la peti-

tesse de son pied, du bon goût de ses ajustements et de tout ce que l'âge avait encore épargné de ses agréments naturels.

— Madame Dufrêne, dit-il ensuite, vous voyez en moi Rénevilliers le bohème, celui qui ne paye jamais ses dettes. On a répandu le bruit que je faisais l'amour aux femmes de mes fournisseurs pour ne point leur donner d'argent; c'est une noire calomnie, et afin de le prouver, je vous ferai l'amour d'abord et je vous donnerai de l'argent après. Corbleu! vous me plaisez, madame Dufrêne; eh bien, malgré cela vous aurez mes écus. Le monde est plein de canailles et d'imposteurs; je vous prie, lorsque je vous aurai payée, de le dire à tout le monde.

— Je n'y manquerai pas, monsieur; mais l'argent suffit, et la galanterie est du superflu.

— L'argent sera votre profit et la galanterie le mien. Je donne à danser à mademoiselle Roger tout exprès pour avoir affaire à vous. Il y aura de fort grands seigneurs à ce bal, madame Dufrêne; les trois MM. d'Harcourt, les Elbœuf, les Créqui, et ces personnes-là vous bâilleront leurs pratiques si vous me décorez les salons comme il faut. Parbleu! puisque les violons sont à moi, j'ai le droit d'engager qui je veux, et s'il vous plaît de venir à la fête, je vous prie bien fort de ne pas vous en gêner, madame Dufrêne.

— Je ne l'oserais pas, mon gentilhomme; on se moquerait de moi.

— Non point, je vous le jure; car on sait que je le souffrirais mal, et que mon épée est fort pointue.

— Eh bien, cela n'est pas de refus.

La marchande envoya dès le lendemain des tapisseries magnifiques et de beaux décors chez madame Roger; mais, comme plusieurs fournisseurs de ses amis lui dirent qu'elle n'obtiendrait jamais d'argent, elle s'en alla chez Rénevilliers, pour lui rappeler sa promesse de la payer. Notre homme était à déjeuner. Il fit servir un couvert à madame Dufrêne, et lui donna les meilleurs morceaux. On vida une bouteille de vin fin, puis de propos en propos le chevalier chiffonna la gorgerette de la marchande comme si elle eût été une jeunesse, et l'amusa si bien en lui contant des drôleries, qu'elle n'eut pas le courage de se fâcher lorsqu'il avoua tout net qu'il n'avait pas un sou comptant.

— Ma foi, dit-elle en jetant son mémoire au feu, vous me payerez quand il vous plaira; je n'importunerai pas davantage le gentilhomme le plus aimable que je connaisse.

Rénevilliers n'était pas au bout. Il fallait encore pourvoir aux sucreries et rafraîchissements. Notre homme tourna ses batteries sur la femme d'un Lombard. Cette marchande avait bien la cinquantaine, et il paraît qu'elle fut plus difficile à manier que la tapissière; car les mauvais plaisants ont assuré que le chevalier avait été contraint de pousser la galanterie jusqu'aux dernières extrémités. On en fit une histoire, vraie ou fausse, où il était dit que la Lombarde avait aussi déchiré ses mémoires, en s'écriant :

— Allez! vous êtes un charmant garçon qui ne méprisez point vieillesse. Je vous fournirai des

confitures autant que vous voudrez, et que je sois rouée si je vous demande jamais rien.

Mais on ajoutait que Rénevilliers, ayant trouvé le calice amer, disait de son côté :

— Encore une folie de cette espèce, et je quitte le métier pour me faire plus rangé qu'un procureur.

Quoi qu'il en soit, tout fut admirablement prévu pour le bal. On avait su dans le public les préparatifs, et aussitôt les gens les plus difficiles avaient changé de résolution. C'était à qui se ferait engager.

Le moment de la fête arrivé, on vit dès six heures une grande file de chaises, de chevaux et de carrosses dans la rue Villeneuve. Les salons se remplirent bientôt de dames qui admirèrent le bel arrangement des décors. Les miroirs, le feuillage vert et les chandelles étaient à profusion chez madame Roger. Des tapisseries à personnages, tendues sur les murs et devant les portes, faisaient singulièrement bien; les guirlandes qui tournaient à l'entour des corniches donnaient aux appartements une apparence fort mythologique, et qui rappelait ces temples des anciens, dont le grand poëte, M. Croisilles, avait fait des descriptions si fidèles dans ses *Épîtres héroïques*.

Cependant les seigneurs de la cour n'étaient pas encore venus à sept heures, et on n'osait pas commencer les danses avant leur arrivée. Rénevilliers, qui devait ouvrir le bal par une courante avec mademoiselle Roger, perdait patience, et voulait donner le signal aux violons. Enfin, il se fit un grand bruit de chevaux dans la rue ; tout le monde se re-

cueillit. Madame Roger courut au sommet de l'escalier.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi dans l'attente. Les chevaux s'étaient bien arrêtés devant la porte. La lueur des flambeaux de main se voyait des fenêtres ; des voix parlaient en nombre considérable, et pourtant les conviés n'entraient point encore. Tout à coup on entendit de grands cris, des pas précipités dans la cour et un cliquetis d'armes.

— Messieurs, dit un gentilhomme qui était fort agité, ayant avec lui sa famille entière, ceci nous annonce quelque tour de Rénevilliers. Au lieu de ducs et de princes, il nous amène sans doute des bohèmes comme lui, pour nous dévaliser. Nous sommes des fous d'avoir pu nous fier à un tel homme. Il faut maintenant faire bonne contenance. Quoique nous n'ayons que nos méchantes épées de bal, fermons les portes et défendons-nous.

Mais on avait arraché les portes de leurs gonds pour danser plus commodément, et il semblait impossible d'éviter une bataille. Les hommes s'avancèrent jusqu'aux degrés, les armes au poing, pour faire face aux assaillants, et les dames se tinrent en arrière en grand désordre. Madame Roger apporta enfin des nouvelles rassurantes, et raconta ce qui venait de se passer.

Des valets qui jouaient entre eux en étaient venus à se battre devant la porte de la rue. Un cuisinier avait mis une épée dans le trou de la serrure, et, par mégarde, il avait lardé le prince d'Harcourt, croyant adresser le coup à l'un de ses camarades. Si le noble

seigneur ne se fût tourné par hasard, afin de parler à quelqu'un, la lame lui eût traversé le corps. Heureusement il n'avait reçu qu'une égratignure dans les chairs ; mais, se sentant blessé, il avait appelé du secours, et ses gens s'étaient jetés dans la maison, résolus à tout massacrer. Les deux frères du prince étaient en fureur. Un de leurs estafiers avait poursuivi un bourgeois en le couchant en joue avec un mousquet, et l'aurait tué, s'il ne se fût réfugié dans les genoux de madame Roger. Trois hommes avaient été abattus à coups de fusil dans la cour ; mais, par bonheur, on découvrit plus tard que c'étaient seulement des valets [1].

L'affaire aurait mal fini si M. d'Harcourt ne se fût donné beaucoup de peine pour calmer les esprits. Tout rentra bientôt dans l'ordre ; la belle noblesse ayant fait son apparition dans les salons, on se mit à danser. M. d'Harcourt lui-même figura au premier quadrille.

Le bal n'aurait plus été troublé sans M. de Bouteville, qui s'était fort diverti de la bagarre, et qui ne cessait de répéter :

— Je voudrais voir encore un peu de mouvement ici ; je me sens une fière démangeaison d'amener un petit tumulte.

Comme M. de Roquelaure passait en dansant, Bouteville lui arracha sa perruque et la jeta au plafond. M. de Roquelaure, tout en colère, riposta par un beau soufflet. Voilà les épées au vent ; les deux

[1] C'est ainsi que s'expriment les écrivains du temps.

champions s'allaient égorger si l'on ne se fût jeté entre eux. Il fallut encore une heure entière de cris et de débats pour les accommoder.

Il était bien évident que M. de Rénevilliers n'avait aucune part aux accidents survenus dans son bal; malgré cela, on le voulut rendre responsable de tout.

Le lendemain on fit grand bruit de cette affaire par la ville, et les gens qui n'étaient point venus contèrent les choses d'une manière exagérée. Les dames qu'on avait vues danser, et qui s'étaient fort diverties, n'osaient point l'avouer, et disaient qu'on ne les reprendrait plus à pareilles fêtes. Pendant le temps de la *fronderie*, lorsqu'on voulait parler d'une maison forcée ou d'un pillage, on appelait cela donner les violons comme Rénevilliers.

Le renom de mauvais sujet que le chevalier s'était acquis bien justement prit un nouveau lustre, une fois que l'attention publique se tourna vers lui. Tout ce qui fut brisé de vitres, tout ce qui fut donné de coups de bâton à la maréchaussée, tout ce qui se coupa de jarrets pendant trois mois dans les rues de Paris, fut mis sur le compte de Rénevilliers; et voyez comme le monde est souvent mal informé! huit jours après le bal de madame Roger, notre gentilhomme avait changé ses manières de vivre et s'était merveilleusement amendé par une faveur particulière du ciel.

Il passait un jour dans la rue des Prouvaires, entre deux vins et cherchant aventure. On voyait alors beaucoup de visages sombres, à cause d'une épidé-

mie qui tuait bon nombre de gens. L'air était vif et le brouillard incommode ; mais tandis que les autres se couvraient le nez de leur manteau, Rénevilliers entr'ouvrait sa chemise pour respirer plus à l'aise, et se faisait un éventail des plumes de son chapeau. Depuis le détour de la rue, le chevalier voyait devant lui une jeune fille vêtue de deuil, qui s'en allait toute seule faire ses dévotions à Saint-Eustache. Il doubla le pas afin de la rejoindre, et quand il fut près d'elle, il lui prit la taille sans façon, et lui demanda poliment la permission de l'embrasser.

Soit que M. de Rénevilliers s'y fût pris avec moins de galanterie que d'habitude, soit que la jeune fille fût en fâcheuse disposition, elle jeta sur le chevalier un regard fort indigné en disant :

— Hélas ! si monsieur mon père n'était pas mort de la fièvre rouge, ce vilain homme-là ne m'insulterait point.

Le chevalier n'était pas habitué à recevoir des réponses de ce genre ; il demeura tout rêveur du regard courroucé de la jeune fille, qui était belle et avait l'air fort décent.

—Par le diable ! pensait-il en se mordant les lèvres, cette jolie enfant me tient pour un manant et un animal. Je lui veux prouver qu'elle se trompe et lui faire réparation.

Notre homme entra dans l'église ; mais il chercha vainement la demoiselle. Il y avait à l'entour de la chaire une grande foule écoutant un prédicateur. Rénevilliers, après avoir rôdé dans les chapelles, prêta un moment l'oreille au sermon ; le prêtre com-

mentait ces paroles de l'Évangile : « La conversion d'une âme égarée cause plus de joie dans le ciel que les prières de cent âmes fidèles. »

— S'il en est ainsi, pensait le libertin, il ne tiendrait qu'à moi de mettre le paradis en une furieuse allégresse, et si jamais je me convertis, il sera heureux que j'aie commencé par être un impie.

Le sermon touchait les auditeurs ; car les bonnes gens pleuraient de tout leur cœur ; le chevalier lui-même se sentit fort troublé à plusieurs reprises. Il prit une chaise et demeura jusqu'à la fin du discours. On chanta ensuite un salut en musique avec des orgues qui jouaient divinement bien. Rénevilliers n'hésita pas à croire que son émotion était un rayon de la grâce ; il s'achemina vers un confessionnal, et fit au tribunal de Dieu la confession de toutes ses folies.

Le lendemain il était parti pour sa terre de Rénevilliers, en Picardie, afin d'éviter la compagnie de la jeunesse débauchée, car il comprenait bien que l'occasion amènerait une rechute.

Rénevilliers demeura trois ans retiré à la campagne, et se confirma chaque jour davantage dans son beau dessein de se réconcilier avec le ciel. Il mena une vie exemplaire, suivit assidûment les offices, et observa les jeûnes et le carême ; il fut nommé marguillier de sa paroisse, à laquelle il fit du bien. Ayant eu querelle avec le chapitre de Beauvais, il montra une modération qui acheva de lui gagner l'estime de tout le monde. On le vit même supporter publiquement des paroles injurieuses, ce qui était

bien étrange d'un cœur aussi haut placé que le sien; mais il s'était mis en tête de se conduire en vrai chrétien dans cette rencontre, et il s'en acquitta de façon à édifier jusqu'à ses ennemis. Pendant son dernier séjour à Paris, ses anciens compagnons le raillèrent fort de sa conversion et d'une petite croix en or qu'il portait à son cou; mais sa patience ne se démentit pas un instant.

Cependant la fin de M. de Rénevilliers prouve bien que les mauvaises habitudes ne se perdent jamais entièrement, et que celui qui a longtemps lâché la bride à ses passions ne peut guère être assuré de les dompter tout à fait.

Un jour qu'il chassait sur son domaine, le chevalier rencontra un gentilhomme du voisinage, qui prenait le même plaisir sans se gêner et comme s'il eût été chez lui; Rénevilliers envoya un de ses piqueurs donner l'ordre à cet étranger de quitter la place. Le voisin fit une réponse impertinente, et continua de courir un lièvre que ses chiens avaient levé. Les choses se seraient passées tranquillement, si le hasard n'eût amené les deux chasseurs en présence l'un de l'autre. Une querelle s'éleva, dans laquelle le voisin eut tous les torts imaginables. Cet homme poussa l'impudence jusqu'à lever le bâton sur Rénevilliers, qui le tua d'un coup de mousquet à bout portant. Il s'ensuivit un procès dont notre chevalier ne se tira qu'avec grande peine. Cette fâcheuse affaire causa tant de chagrin à M. de Rénevilliers qu'on ne sait pas bien s'il n'en eut pas la cervelle un peu dérangée. M. de Brissac, dans un

voyage qu'il fit au Havre-de-Grâce, reconnut son ancien ami qui montait sur un vaisseau en charge pour l'Amérique.

— Eh ! où allez-vous donc comme cela ? lui cria le duc.

— Je vais au Canada épouser la reine des Hurons, à laquelle je suis fiancé, répondit notre gentilhomme.

Et jamais on ne l'a revu. Il est probable qu'il mourut aux Indes, car on ne reçut point de ses nouvelles.

Le coadjuteur de Retz, qui l'avait connu, disait un jour :

— Ce garçon-là n'a jamais fait rien à propos : il fut débauché quand il fallait être sage, et s'est jeté dans la dévotion quand la carrière était ouverte aux ambitieux. S'il se fût donné à moi, je l'aurais mené loin.

M. de Gondi se vantait, car il n'a mené loin personne ; mais peut-être disait-il cela dans l'instant où il pensait devenir premier ministre à la faveur des troubles. Néanmoins le coadjuteur pouvait assurer avec raison que M. de Rénevilliers aurait fini moins tristement s'il eût été dirigé par quelque personne plus sage que lui.

MICHEL LAMBERT.

Pendant la première moitié du beau siècle où la poésie était si fort à la mode, on n'avait aucune estime pour les musiciens, quoique la musique fût assez recherchée. On considérait comme du plus mauvais ton de poser ses doigts sur un instrument ou de chanter autre chose que des vaudevilles et chansons à rire; quelques dames seulement cultivaient la musique sans qu'on leur en fît reproche; mais un gentilhomme ne s'en serait pas avisé sous peine d'être bafoué par tout le monde. M. de Lenclos est le seul qu'on puisse citer comme exception; aussi l'appelait-on maniaque, et ne voulait-il pas avouer son goût pour le luth, dont il jouait à ravir. Assez de gens ont parlé de lui avec mépris, parce qu'ils le savaient fort habile sur plusieurs instruments. Il n'était pas rare cependant qu'on voulût ouïr de la musique en société ou à la promenade; ceux qui

n'étaient pas assez riches pour avoir des valets à violons, envoyaient à leurs maîtresses des musiciens gagés à la journée. Il en arriva que cet art, si longtemps abandonné aux laquais, demeura fort en arrière des autres qui étaient plus estimés. Le fameux Lambert, quoiqu'il fût de basse condition, a travaillé plus que personne à relever la musique, et on peut dire qu'elle lui est particulièrement obligée, car il a préparé les voies à M. Lulli, qui acheva de la remettre en bons lieux.

Michel Lambert naquit en 1610, à Vivonne en Poitou. Sa mère, qui était une pauvre femme du peuple, avait, étant enceinte, une furieuse passion de musique, et ne bougeait d'une église où chantaient des religieuses aux sons de l'orgue. Nous ne savons si l'on doit attribuer à cela les grandes dispositions de son fils ; quoi qu'il en soit, le petit Michel voulut aller au lutrin dès l'âge de dix ans, et fit bien parler de lui dans le pays, à cause de sa voix et de sa manière de chanter. Les bonnes gens le venaient écouter de fort loin. Mouliniez, maître de chapelle de Monsieur, frère du roi, le voulut avoir parmi les pages de la musique, et l'emmena au château de Champigny, où était le prince. Lambert apprit les règles de son art, et il eut bientôt fait de surpasser ses camarades.

Il y avait alors près du roi un homme dont il ne faut pas omettre ici le nom ; c'est maître De Niert. Cet homme était un ancien valet de M. de Créqui, l'ambassadeur ; il avait suivi ce seigneur à Rome, et avait pris en Italie une façon de chanter nouvelle, qui

plut merveilleusement à la cour lorsqu'il y revint. De Niert avait l'humeur bizarre, et se faisait un peu valoir. M. de Créqui ne lui commandait jamais de chanter; mais, lorsqu'il l'emmenait quelque part, De Niert demandait s'il devait prendre avec lui son luth : « Comme tu voudras, » répondait le duc; et il était convenu que ces mots voulaient dire qu'il le devait emporter.

C'était environ dans le temps que le roi avait sa mélancolie, et qu'en se mettant aux fenêtres avec Monsieur le grand, il lui disait : « Ennuyons-nous, ennuyons-nous de toutes nos forces. » Or Sa Majesté eut toujours assez de goût en musique et jouait du téorbe. M. de Créqui, pour faire sa cour, lui amena De Niert, et le roi en fut si charmé qu'il le voulut mettre de sa maison. Au bout de six mois, notre homme avait la charge de premier valet de chambre. C'eût été une espèce de favori, s'il n'eût commis la faute de s'amouracher d'une suivante de la reine. Louis XIII n'aimait point que ses gens eussent des femmes, et De Niert ne parlait pas de se marier; mais le roi lui disait souvent avec humeur :

— Vous n'attendez que ma mort pour épouser cette fille.

Et la fortune du chanteur souffrit un peu de cette idée.

Loin de montrer de la jalousie contre le petit Michel, maître De Niert offrit de lui donner des leçons. Il s'en acquitta si bien, que Lambert en sut aussi long que lui en moins de deux ans. Les gens qui avaient quelque jugement se prirent bientôt de

mépris pour ces misérables valets à violons qui écorchaient les oreilles. On railla fort ceux qui donnaient de ces musiques d'enfer, et la mode vint de n'écouter plus que de bons instruments. M. de Benserade, qui, n'ayant alors qu'un laquais, l'avait choisi joueur de flûte, amusa les rieurs à ses dépens. De Niert et Lambert furent si recherchés, qu'on s'étouffait dans les salons où ils allaient chanter; mais ils y étaient toujours sur le pied d'une infériorité qui sentait de loin le domestique. Ils se faisaient payer fort cher; mais on ne les eût point acceptés pour rien. A la ville même on ne pouvait se défendre de les traiter un peu comme des baladins; le moyen après cela de songer à mener le train de messieurs les poëtes à la mode et de viser à se faire grands seigneurs! Les pauvres chanteurs n'y auraient gagné que du ridicule et des affronts.

Ceux qui s'y connaissaient le moins comprirent bientôt que Michel avait laissé son maître derrière lui. D'ailleurs De Niert mourut jeune, et Lambert demeura seul en possession de toute la vogue. Sa voix, sans être des plus fortes, ni même très-belle, avait beaucoup de charme par le grand art qu'il savait mettre dans son chant. Il tirait le son de la poitrine le plus qu'il pouvait, rarement du gosier, et montait ainsi à des notes fort élevées; mais c'était par l'expression qu'il brillait surtout, et l'on disait qu'il n'était pas possible de savoir tout l'agrément d'une musique tant qu'elle n'avait point passé dans la bouche de Lambert.

Michel n'était pas beau. Il avait la taille petite et la

tête grosse; mais, lorsqu'il chantait, on le regardait volontiers, à cause d'un certain air assuré qui tenait à l'aisance avec laquelle il se jouait des difficultés. Beaucoup de savants ont dit que les musiciens avaient toujours un grain de folie. Nous ne sommes pas fixés sur ce point; mais on verra par cette histoire que Lambert n'était pas pour donner un démenti aux gens de cette opinion.

Le cardinal de Richelieu, qui ne se montra pas trop magnifique pour les poëtes, le fut encore moins pour les musiciens. Lambert, il est vrai, ne lui demanda rien; mais tout le monde pensait que le ministre le devait favoriser d'une pension. Notre chanteur n'était point intéressé; il se trouvait assez riche par les leçons qu'il donnait aux dames et ce qu'on lui payait pour aller dans les salons; s'il eût voulu y chanter plus souvent, il eût bientôt gagné de quoi rouler carrosse; mais on ne vit jamais de cervelle plus éventée que la sienne, ni d'homme plus inexact. Il donnait parole à tout le monde chaque matin pour le soir, et de la meilleure foi possible; puis il n'allait chez personne. Celui qui le voulait avoir ne le devait point quitter, autrement on ne le voyait plus. Ce n'est point trop dire, que d'assurer qu'il y avait bien tous les jours dix maisons dans Paris où l'on se flattait d'entendre Lambert; c'était miracle quand il allait dans une de celles-là. Ordinairement quelque passant assez heureux pour le trouver par hasard dans la rue, l'emmenait et profitait de la rencontre. Michel s'accoutuma ainsi à faire une vie rompue et vagabonde, qui l'amusait fort, mais où il dépensait

tous ses profits. Une foule de vauriens s'accrochaient à lui dans les cabarets; le plus souvent il payait leur dépense, et leur faisait entendre gratis ce qu'on lui eût acheté ailleurs à beaux louis d'or. Ces gens du commun l'écoutaient, à vrai dire, avec une joie frénétique, et Lambert disait quelquefois :

— Il n'y a que le populaire pour vous applaudir comme il faut, sans crainte de chiffonner ses hardes ou de perdre son quant-à-soi.

Un autre chapitre de dépense considérable pour maître Michel était celui des femmes : il fut un peu libertin, comme tous ceux qui n'ont point d'ordre. Aujourd'hui les dames de la belle société se laissent prendre par la musique bien plus volontiers que par la poésie. Le moindre chanteur trouvera plus vite le chemin de leur cœur que le plus bel esprit ou le premier poëte. C'était justement le contraire dans le siècle dix-septième. Lambert n'eut donc point de bonnes fortunes parmi les femmes de haute volée; mais il n'en manqua pas dans la petite bourgeoisie, car il était assez d'amoureuses manières. Il donnait beaucoup à ses maîtresses, et, par-dessus tout cela, il entretenait encore des filles. L'argent ne lui durait pas longtemps en poche; mais il s'estimait heureux, et ne souhaitait rien. Pour ce qui est de la bonne chère, il ne la méprisait pas, et se mettait la tête en compote une fois ou deux par semaine.

Un jour que bien des gens avaient parlé du petit Michel au déjeuner de M. le cardinal, Son Éminence promit à plusieurs dames, qui ne le connaissaient que par renommée, de leur faire entendre ce grand

chanteur le soir même à Ruel, après la comédie. Le ministre envoya sur-le-champ le sieur de Bautru à Paris, avec un carrosse pour ramener Lambert. M. de Bautru battit longtemps la ville avant de trouver son homme, qui courait alors pour donner ses leçons. Il le joignit enfin chez le président Lepailleur :

— Maître Michel, lui dit-il, nous irons ensemble à Ruel ce soir, s'il vous plaît. M. le cardinal vous a promis à des dames de qualité.

— Je n'ai fait que chanter toute la matinée, monsieur, et je ne serai guère en voix ce soir; mais on ne peut manquer à M. le cardinal. Disposez de moi.

— Je vous viendrai prendre en carrosse chez vous à six heures précises. Tenez-vous habillé d'avance, et n'allez pas nous faire faux bond. Le roi sera peut-être à Ruel, et la princesse Marie a fort envie de vous entendre.

— Il suffit, monsieur, vous pouvez compter sur moi. A quelle heure me voulez-vous avoir?

— Je vous ai dit à six heures précises et chez vous.

— C'est convenu; j'y serai.

Il pouvait être alors environ midi. M. de Bautru n'eut pas plus tôt tourné les talons que Lambert ne songea plus à son engagement, et s'en fut chez ses bonnes amies. Il y serait demeuré jusqu'à minuit, si un marchand de vin ne l'eût envoyé avertir qu'il venait de recevoir un tonneau de muscat délicieux. Vers quatre heures, Michel alla dîner chez ce marchand, qui avait sa cave à la Croix du Trahoir : c'é-

tait un endroit fameux par plusieurs cabarets où venaient des buveurs illustres [1].

Les dîneurs firent grande fête au petit maître Michel, et lui proposèrent une partie de boire. On se mit quinze ou vingt en même tablée. Le dîner dura trois belles heures, et pendant la dernière on vida un si fier chapelet de bouteilles que deux convives disparurent sous leurs chaises; mais Lambert, avec son air délicat et ses vingt-trois ans, tint ferme jusqu'à la fin. La plupart de ces bons vivants étaient des clercs ou des écoliers, qui n'avaient pas la tête plus forte que lui. Au dessert, on cria tout d'une voix que maître Michel devait chanter pour payer son écot, et il ne fallut pas le lui dire deux fois. Lambert entonna une chanson joyeuse, de sa composition, où il avait imaginé, pour ces occasions, un accompagnement de gobelets d'étain, qui produisit un effet merveilleux. Le vacarme alla si grand train qu'on n'eût pas entendu le ciel tonner. L'auditoire n'était que cervelles naturellement chaudes; on applaudit avec une telle fureur que les passants s'attroupèrent devant la maison.

— Qu'y a-t-il donc ici? demanda un monsieur par la glace de son carrosse.

— C'est, lui dit-on, le petit maître Michel qui chante dans ce cabaret.

— Dieu soit loué! s'écria le monsieur.

[1] La Croix du Trahoir était placée au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré. C'est sans doute pour purifier ce lieu souillé par l'intempérance qu'on y a mis depuis une fontaine.

Ce n'était autre que Bautru courant la ville pour trouver son musicien. Il s'élança au milieu de la compagnie :

— Êtes-vous fou, Lambert? dit-il tout essoufflé. Je vous cherche depuis une heure. M. le cardinal vous attend ce soir.

— Foin de moi ! je l'ai oublié. S'il en est encore temps, marchons; je suis à vous.

— Venez au plus vite; allons, malheureux ! Vous êtes ivre comme un Suisse.

— Ce n'est rien. Je dormirai pendant la route.

Michel monta en carrosse et ronfla en effet du meilleur cœur jusqu'à Ruel. La comédie venait de commencer lorsqu'ils arrivèrent. On coucha Lambert sur un lit, dans un étage supérieur du château. Bautru, qui aurait empoché les gourmades du cardinal si la musique avait manqué, veillait sur son homme, et tremblait qu'il ne fût malade. Heureusement on soupa en sortant du spectacle, ce qui traîna les choses en longueur. Dix heures étaient sonnées lorsqu'on vint avertir le musicien que la compagnie l'attendait.

— Comment vous sentez-vous? demanda M. de Bautru avec inquiétude.

— Eh! répondit notre homme en chavirant, les jambes seraient fort d'avis du repos, et la tête pèse cent livres; voyons un peu ce que dit la voix.

Lambert respira une grosse bouffée d'air, et lança un son à pleine poitrine, qui fit vibrer les fenêtres.

— La voix est à son poste, ajouta-t-il, nous pouvons descendre sans crainte.

Les écrivains du temps ont parlé, dans leurs lettres et mémoires, de cette soirée chez M. le cardinal, et tous se sont accordés sur ce point que Michel n'avait jamais chanté avec plus d'agrément. Le premier morceau qu'il fit entendre était un air militaire de sa facon, sur le mode phrygien; Mouliniez l'accompagnait avec un téorbe, et préluda divinement par une manière de marche guerrière. Messieurs les officiers en furent si transportés d'aise, qu'ils eurent toutes les peines imaginables à ne pas interrompre la musique par leurs cris. Le fameux colonel Gassion était présent, et s'écria au dernier accord :

— Mordieu ! je n'ai jamais ouï de bruit plus charmant ; ce morceau m'allait mettre hors de moi s'il eût continué sur ce ton. Voilà un petit homme qui doit avoir du cœur.

— Chantez-nous quelque chose de plus galant, demanda M. le cardinal, pour voir si vous saurez attendrir l'âme sauvage de Gassion.

Lambert prit lui-même le téorbe et chanta une sérénade dont les paroles étaient fort amoureuses et dues à la plume de Benserade. C'étaient des plaintes d'un amant sur les rigueurs de sa maîtresse, où les antithèses, qu'on préférait alors à toutes choses, n'étaient point ménagées. Il y eut un frémissement de plaisir parmi les dames lorsque le chanteur fit entendre ces mots avec l'expression d'une extrême douleur :

Non, je ne prétends pas, dédaigneuse Sylvie,
Que vous favorisiez mon amoureux transport :

Seulement, en m'ôtant la vie,
Confessez que c'est vous qui me donnez la mort.

M. l'évêque de Lyon dit tout bas au cardinal, son frère :

— Cette musique est dangereuse ; elle pousse les femmes à mal faire en amollissant les cœurs. Je gage que demain il y aura des maris dont l'honneur sera endommagé à cause de cet air. Voyez les filles de la reine, elles en ont les yeux tout à l'envers.

M. de Bussy a raconté quelque part, dans ses lettres, que plusieurs dames, qui tenaient rigueur à leurs soupirants, s'étaient rendues après avoir écouté des chansons amoureuses du petit Michel. Il ne serait pas étonnant que ce fût à cette réunion chez M. le cardinal ; mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre Lambert de ce qu'avec un si beau talent il travaillait pour faire profit aux autres, et de ce qu'il ne trouva pas, au milieu de toutes ces belles, une seule personne qui eût seulement l'idée de rêver au musicien.

A cause de l'avis donné par M. de Lyon, le concert fut terminé par une chanson populaire, que De Niert avait rapportée d'Italie. Elle ne causa qu'un médiocre plaisir, et ne put détruire l'impression laissée par la sérénade. M. l'archevêque de Reims, qui portait sa robe diablement courte, et qui devint par la suite ce fameux duc de Guise, le dernier, tomba en une passion extrême pour la princesse Anne de Gonzague pendant ce morceau de Lambert, et commença, dès ce jour, toutes ses folies dont nous parlerons ailleurs. M. le chevalier de Bois-Dauphin, à

qui on refusait la main d'une grande dame, s'en fut droit à M. le cardinal et lui dit d'un ton fort animé :

— Cet air ne vous prouve-t-il pas que le ciel ne veut point qu'on rende les amants malheureux?

Et le ministre se tira d'affaire en riant de l'apostrophe ; mais, en réalité, il n'avait su que dire, car il aimait Bois-Dauphin, et le morceau l'avait attendri. Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'il trouva une bonne réponse ; il prétendit même l'avoir faite sur le moment, bien qu'on sût que cela n'était pas vrai.

— Les raisons de Bois-Dauphin, disait-il, ne sont que chansons.

De tout son beau triomphe, Lambert ne tira qu'un rouleau de pièces d'or et des compliments, comme de maître à valet ; pas une caresse ni une poignée de main. Si c'eût été un poëte aussi grand qu'il était bon musicien, des princes l'eussent baisé aux deux joues, et le roi l'eût fait gentilhomme sur la place.

Il y avait alors une dame de la ville fort courtisée par la jeunesse galante. C'était la femme de M. Turcan, le conseiller au Châtelet. On n'avait pas encore fait, en ce temps-là, les malices qu'on débita sur elle depuis, et parmi ses adorateurs deux seulement pouvaient se flatter d'avoir quelques chances de réussir. L'un était Canillac, chevalier d'Auvergne, qui venait de perdre beaucoup au jeu, et l'autre, M. d'Avaugour, qui se disait parent de M. l'archevêque. Or madame Turcan était tourmentée par deux désirs qui ne lui donnaient aucune trêve, et dont elle par-

lait sans cesse. Elle souhaitait passionnément d'entendre Lambert et de posséder un morceau de la vraie croix. C'étaient assurément là deux envies d'honnête femme; mais le démon tourne bien des choses à son profit, et madame Turcan avait de ces imaginations vives qui désirent ardemment et sur lesquelles la raison perd aisément son empire. Un jour que Canillac se consumait à lui conter son amour, elle commit l'imprudence de lui déclarer qu'elle ne saurait rien refuser à celui qui amènerait chez elle le petit Michel, et le lendemain, étant dans un accès de dévotion, elle avoua tout bas à d'Avaugour qu'elle aimerait quiconque lui apporterait un morceau de la vraie croix. Voilà nos deux jeunes gens en campagne, l'un importunant M. l'archevêque, et l'autre courant après maître Lambert.

M. de Canillac exposa franchement au musicien sa position cruelle : il avoua que le reste de son argent comptant ne faisait pas le prix que Lambert demandait; mais il le supplia de ne point regarder à quelques pièces de plus pour rendre heureux un galant homme qui se mourait d'amour. Lambert était bon et point intéressé; il eut pitié du martyre de Canillac, et promit de chanter pour rien chez madame Turcan; seulement, comme il manquait de parole à un cardinal, premier ministre, il oublia trois fois de suite celle qu'il avait donnée au gentilhomme besoigneux : cela n'est pas surprenant. Canillac tout en fureur pensa que le chanteur se jouait de lui, et il l'attendit un matin dans le jardin du Luxembourg pour l'assommer. Fort heureusement,

Michel n'y passa point ce jour-là. L'amoureux employa un dernier moyen, qui était meilleur. Il chiffonna ses rubans, ramena ses cheveux sur sa figure, et se frotta les joues avec du blanc, de façon à représenter un homme qui va se noyer de désespoir. Il se montra en cet état chez Lambert.

— Puisque vous ne voulez pas me tirer de peine, lui dit-il, avec une chanson qui vous coûterait bien peu, je viens vous faire mes adieux, maître Michel! vous voyez en moi un homme mort.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria Lambert, ne croyez pas que ce soit par cupidité que je vous ai manqué. J'ai une tête si légère que je ne puis répondre de moi. Si vous le voulez, nous allons partir sur-le-champ, et je chanterai pour votre maîtresse toute seule autant qu'elle le désirera.

— Vous me sauvez la vie, mon bon Michel. Prenez votre luth et venez avec moi.

— Faut-il, pensait Canillac, que j'en sois réduit à supplier ainsi un misérable baladin! En quelles extrémités l'amour ne peut-il pas jeter un gentilhomme!

Chemin faisant, le chevalier pria bien fort maître Michel de choisir pour madame Turcan sa musique la plus amoureuse et la plus propre à toucher le cœur.

— Votre maîtresse a-t-elle la voix juste? demanda Lambert; sait-elle mettre un vaudeville sur l'air sans détonner?

— Elle chante admirablement *la Feuillantine*[1].

[1] Satire contre la présidente Lescalopier, et qui a fait du bruit.

— En ce cas, soyez assuré que je vous la rendrai plus douce qu'une tourterelle.

Ils trouvèrent madame Turcan assise sur le gazon dans son jardin, et le seul nom de Lambert, que le chevalier prononça d'un air de triomphe, fit un effet prodigieux sur l'esprit de la belle, en la mettant aussitôt en humeur aimable. Notre Orphée savait à fond le chemin des cœurs les plus durs; il prépara la cruelle à l'attendrissement par des airs mélancoliques, et lui chanta ensuite les délices de deux personnes unies par la passion. La bonne musique ne courait point les rues alors : elle était rare, et d'ailleurs elle avait sans doute sur les âmes un empire qu'elle a perdu; car dès le second morceau, la dame regarda le chevalier moins sévèrement. Au bout d'une heure, Lambert vit bien qu'il avait opéré un miracle, et que les amants auraient plus de plaisir à demeurer en tête-à-tête qu'à l'écouter plus longtemps.

— Il faut avouer, pensait Michel en sortant, que j'ai fait là un plaisant métier, et je conçois que les magistrats de Sparte aient condamné Timothée à l'amende pour avoir chanté des airs trop voluptueux devant la jeunesse.

Le lendemain, Canillac, au comble de ses vœux, rencontra Michel, et l'eût embrassé s'il n'eût été en pleine rue. Il voulait du moins le faire dîner avec lui et le bien régaler; mais Lambert s'excusa, ayant promis de se rendre chez le président d'Émery, où on l'attendait. Il serait allé en effet chez le président, s'il n'eût trouvé, à deux pas de là, une troupe de bons

vivants, qui lui offrirent sa part d'un godiveau de gibier; ce qui l'entraîna fort loin.

La musique de maître Michel pensa être funeste à madame Turcan. Le mari entra en suspicion des visites de Canillac. Un jour qu'il vit passer dans la rue un carrosse de louage, M. le conseiller s'imagina, on ne sait pourquoi, que sa femme était dedans, bien que les stores en fussent baissés. Il monta subtilement derrière le carrosse, et aurait surpris les amants, s'ils ne se fussent arrêtés par bonheur devant l'église de Saint-Severin. Canillac assura qu'il avait mené madame Turcan faire ses dévotions; mais le mari trouva l'explication mauvaise, et comme il s'emporta, le chevalier l'allait battre à grands coups de canne si on ne les eût pas séparés. Cette affaire a remué quelque peu la ville en ce temps-là; mais elle n'a qu'un faible rapport avec l'histoire de Lambert, et pour cette raison, nous ne pouvons nous y arrêter.

Nous dirons cependant un mot de d'Avaugour, et de son bois de la vraie croix. M. l'archevêque, ravi du désir que ce gentilhomme lui disait avoir de posséder une si belle relique, et croyant à la conversion de ce jeune débauché, remua ciel et terre pour le contenter. Depuis environ huit jours Canillac n'avait pas vu d'Avaugour, chez madame Turcan, lorsqu'il le rencontra sur les escaliers. Il le salua d'un air fort ironique, et lui laissa volontiers le plancher libre, ayant sur lui de grandes avances; mais il se fourvoyait en cela lourdement, car d'Avaugour tenait en poche son morceau de la vraie croix, avec une lettre de M. l'archevêque qui en garantissait l'origine.

Madame Turcan tomba aussitôt dans les bras de d'Avaugour, et ne se souvint plus ni de Canillac ni des chansons de Lambert.

Si maître Michel savait inspirer par sa musique les sentiments qu'il lui plaisait d'exprimer, il lui arriva aussi de se prendre dans ses propres filets. Il donnait des leçons à une certaine mademoiselle Lepuis, qui était sa meilleure écolière, et de plus assez jolie. Lambert en devint amoureux. Le père n'était pas à préjugés, ni d'une condition à faire trop le difficile. On accorda les jeunes gens ensemble ; mais Michel, tout épris qu'il se montrait, usait de sa négligence habituelle, et demeurait fort longtemps sans parler de la célébration. M. Lepuis crut qu'on se jouait de sa fille : il courut à la duchesse d'Aiguillon, qui le protégeait, et fit ses plaintes. Lambert reçut un matin des vers à mettre en musique de la part de M. le cardinal. C'était un duo pour Michel et son écolière. Tircis et Philis se promettaient au refrain de *s'aimer pour jamais*, et le berger chantait :

Philis, j'arrête enfin mon humeur vagabonde.

— Il est temps en effet qu'elle finisse, maître Michel, dit le cardinal en faisant ses gros yeux. Vous avez annoncé partout votre mariage avec mademoiselle Lepuis ; il faut que ce qui a été beaucoup dit soit une fois fait.

Lambert s'inclina respectueusement, et le lendemain il se maria sans regrets, car il aimait son accordée. M. le cardinal avait une belle occasion d'être

généreux ; mais il ne savait pas toujours profiter de ces rencontres, et il ne donna sou ni maille aux jeunes époux. On l'en a blâmé généralement.

Madame Lambert essaya par mille moyens de ranger un peu son mari et de lui ôter ses goûts de vagabondage. Elle n'y put jamais réussir. Souvent il rentrait au logis fort avant dans la nuit, ayant dépensé tout ce qu'on lui avait donné pendant le jour, et c'étaient quelquefois de grosses sommes. La pauvre femme aimait naturellement l'argent, le bon ordre et l'économie. Lambert lui apprêta tant de soucis par ses négligences, qu'elle en mourut de chagrin après trois ans de mariage.

Cette bonne dame avait une jeune sœur, chez qui notre musicien découvrit un beau jour une voix admirable et des dispositions extraordinaires. Il l'instruisit, toute enfant, aux secrets de son art, et en fit une chanteuse si habile, qu'elle eut bientôt une célébrité égale à la sienne. Ce n'était plus rien que d'entendre Lambert si l'on n'avait pas avec lui mademoiselle Hilaire. Cette petite fille était jolie ; Michel en devint amoureux ; mais elle avait de la raison pour deux personnes, et ce fut elle qui opéra le miracle que madame Lambert avait demandé au ciel. Michel ne quitta presque plus le logis, pour demeurer près de son élève ; et cependant on n'a jamais mal parlé de leur intimité. Ce n'était pas pour un pauvre diable de chanteur qu'on faisait des dispenses. Si Michel eût demandé la permission d'épouser sa belle-sœur, on l'eût excommunié pour toute réponse.

Un jour qu'on l'avait appelé à la cour avec Hi-

laire, M. le duc de Guise se mit à railler Michel sur son amour. Lambert perdit la patience et le respect :

— Par ma foi ! monsieur le duc, répondit-il, je ne sais si les engagements des grands seigneurs sont moins que les nôtres par-devant le ciel ; mais le pape pourrait bien, sans se faire tort, donner une dispense à un homme qui ne s'est point démarié deux fois sans permission.

M. de Guise avait rompu ses deux mariages de sa propre autorité, sans attendre les bulles, et cette allusion de Lambert ne lui fit pas plaisir. Heureusement ses occupations ne lui laissèrent pas le loisir de songer à procurer des coups de bâton à Michel.

Le cardinal Mazarin ne se montra guère plus généreux que Richelieu pour notre musicien. La protection du président d'Émery ne lui valut, à grande peine, qu'une pension de quatre cents livres, et autant pour la petite Hilaire. Michel prit de l'âge et se guérit insensiblement de son fol amour ; mais il garda rancune à la cour des railleries que daignaient lui adresser ces grands à qui Rome n'avait rien à refuser, et qui usaient largement de leur crédit. Les divorces étaient fort communs depuis un demi-siècle, et l'on vit bien des scandales. Le jeune roi Louis XIV put seul y mettre un terme par sa fermeté.

Lambert se fit longtemps un malin plaisir de se jouer des gens de haut lieu. Il ne regardait pas à laisser échapper de belles recettes, ni aux risques de perdre pensions et protecteurs, quand il s'agissait de mettre un grand seigneur dans l'embarras. Tantôt il faisait le malade, ou bien il feignait une extinction

de voix; tantôt c'était Hilaire qu'il obligeait à prétexter un catarrhe ou une fièvre. Il se vengea ainsi selon ses petits moyens, et finit par ne chanter presque plus que pour la ville. Cependant, comme sa bourse en souffrait notablement, il imagina un moyen ingénieux de gagner de l'argent sans avoir affaire à la cour; ce qui était chose réputée impossible. Plusieurs fois déjà le traiteur Renard l'avait voulu engager, par un marché, à faire de la musique dans son jardin, où venait dîner la noblesse; mais ce n'était pas le compte de Michel. Il donna la préférence au maître d'un mince cabaret situé dans le faubourg Saint-Germain. On n'y voyait guère que des écoliers, des avocats et des clercs; c'était justement cet auditoire jeune et passionné que notre homme aimait de prédilection. Lambert et sa belle-sœur prirent domicile dans cet endroit, et chantèrent tous les soirs devant les dîneurs, dont le nombre augmenta prodigieusement en peu de jours. Le gargotier en fit du coup une fortune, et Michel y trouva un beau profit.

La cour comprit enfin que ce petit musicien lui voulait faire pièce, et des gentilshommes parlèrent de le corriger sévèrement. Par bonheur, c'était pendant les troubles de la régence, et beaucoup de nobles, qui flattaient le populaire pour se servir de lui, prirent fait et cause pour le chanteur, et déclarèrent que si on le battait, il faudrait leur en donner satisfaction. La grande Mademoiselle demeurait alors au Luxembourg, qui n'était pas éloigné du domicile de Lambert; elle envoya un matin son secrétaire,

M. de Ségrais, au cabaret, pour assurer le musicien de sa protection. La princesse était alors dans son bel accès de *fronderie;* elle avoue en ses gros mémoires le plaisir que lui causaient les cris d'amour du menu peuple, tout en s'accusant de cela comme d'une faiblesse : car c'était la plus altière personne de la famille royale, après S. M. Michel fut sensible à tant de déférences, et malgré les rhumatismes dont il s'était dit affligé pour n'être point forcé de sortir, il se remit à parcourir la ville avec assurance, et chanta au Luxembourg autant que la princesse le désira. Il y gagna beaucoup, parce que Mademoiselle tenait de son aïeul, M. de Montpensier, une générosité incroyable.

Quand les troubles furent apaisés, il se fit une réconciliation générale, et Lambert y prit part comme tout le monde, en reparaissant à la cour; mais le roi ne lui accorda jamais la considération dont il favorisa les peintres et les écrivains.

Un jour, une personne de qualité, à qui Lambert avait plus d'une fois manqué de parole, lui demandait avec impatience s'il voulait ou non venir chanter chez elle; il lui répondit comme Ninon de Lenclos faisait aux amoureux dont elle n'avait pas les soins pour agréables : « Attendez mon caprice. » C'est, je crois, à un duc que Michel osa parler ainsi, et cette fois il fut en grand danger de recevoir une correction. M. de la Sablière, qui l'aimait, s'employa pour obtenir son pardon, et y eut bien de la peine. Le duc lui voulait casser les épaules. Ninon s'amusa fort de cette réponse de Lambert, et témoigna le

désir de voir le musicien. Michel, la sachant mal en cour, l'alla visiter avec plaisir, et devint familier dans la maison. Il y chantait souvent, et y fit amitié avec beaucoup de gens de mérite, comme M. Molière, dont le nom devenait fameux ; M. Despréaux, qui lisait de beaux vers à ses intimes ; Jean La Fontaine, un chimérique d'humeur fantasque, et plusieurs gentilshommes que les galanteries de la demoiselle attiraient au logis. Cette coterie n'avait point le renom de l'hôtel de Rambouillet, ni les samedis de *Sapho*[1] ; mais Lambert s'y plaisait bien davantage, et l'estime que la postérité a faite plus tard des amis de Ninon prouve assez que le goût de Michel n'était pas mauvais.

Lambert demeurait encore près du Luxembourg, lorsqu'un jeune homme, portant la livrée d'Orléans, se présenta devant lui un matin.

— Maître Michel, dit ce jeune homme avec modestie, je ne suis qu'un marmiton de cuisine de Mademoiselle, et je n'ai pas de quoi vous payer des leçons ; mais j'ai si grande envie d'apprendre, que je vous supplie de me donner seulement quelques avis et de m'indiquer les études que je dois faire. Je chante peu, n'ayant point de voix ; mais je joue assez joliment du violon, et j'ai une idée du contre-point et de la composition.

— J'entends, mon garçon, tu es un vrai valet à musique. Tu sais de tout juste ce qui est nécessaire pour ne rien faire de bon ; mais voyons comme tu joues du violon, je te vais juger sur-le-champ.

[1] Mademoiselle de Scudéry.

Le marmiton prit son instrument et exécuta un morceau de sa façon. Dès les premières mesures, Lambert marqua les temps avec sa tête d'un air satisfait; il s'anima ensuite peu à peu, et finit par s'écrier :

— Mais ceci est admirablement joué ! Je n'ai jamais ouï tirer si bon parti d'un violon. Holà, mon ami, tu es un excellent musicien. Il faut quitter le château. Viens demeurer avec moi ; je me charge de te pousser ; je t'enseignerai les règles, et te donnerai le tour qui te manque encore [1]. Comment t'appelles-tu ?

— Baptiste Lulli.

— Eh bien, Baptiste, je te prédis que tu feras ton chemin.

Lambert s'en fut demander audience à Mademoiselle, et déclara devant Son Altesse qu'un garçon de ce talent ne devait point rester enfoui dans les cuisines. Malgré son amitié pour Lambert, la princesse, charmée d'avoir un bon musicien parmi ses valets ne voulut point donner congé au petit Baptiste ; mais elle lui permit de quitter aussitôt le tablier pour les chausses retroussées. Elle autorisa Lulli à voir Michel autant qu'il le voudrait, et donna sa parole que, s'il profitait bien des leçons, elle prendrait une troupe de musiciens dont il ferait partie.

Au bout de six mois, Baptiste portait le pourpoint noir comme les secrétaires, et avait sous ses ordres douze violons qu'il conduisait, et qui jouaient si jo-

[1] Michel voulait dire sans doute ce que nous appelons aujourd'hui le *style*.

liment ses compositions, que Sa Majesté elle-même en fut étonnée. Lambert n'était pas jaloux : il disait partout que ce petit Baptiste, qu'on traitait encore comme un baladin, ferait un jour de si belles choses, que les princes lui porteraient respect. En effet, après avoir composé des sérénades et des airs de danse, pour les ballets du Luxembourg, Baptiste fut enlevé à Mademoiselle par le roi. Il dirigea les fameux vingt-quatre petits violons; puis il fonda l'Opéra, et la musique devint entre ses mains un art du premier ordre, à cause des chefs-d'œuvre qu'il composa sur les poëmes de M. Quinault. On peut juger de tout ce qu'il eut à faire, puisqu'on lui doit non-seulement d'avoir écrit ces beaux ouvrages, mais aussi d'avoir formé les chanteurs, les chœurs et les orchestres.

Lambert avait eu de sa femme une fille dont Baptiste était devenu amoureux comme elle n'avait que quatorze ans. Il l'épousa dès qu'elle fut nubile, et prit chez lui son beau-père. Maître Michel, à soixante ans, ne chantait plus guère; mais il aida merveilleusement Lulli à créer un théâtre lyrique, et sa vieillesse fut fort adoucie par cette pensée que la musique, dont il avait fait sa vie, allait enfin marcher de pair avec l'art de Raphaël et celui de Corneille. Il disait en écoutant les premières pièces de son gendre :

— Ah ! si j'avais encore mes trente ans, comme je chanterais ces belles mélodies!

Le célèbre médecin Fagon employa plusieurs fois avec succès la musique dans la guérison de certaines

maladies des nerfs, comme la catalepsie, le mal caduc et l'hystérie. Il eut à ce sujet des conférences avec Lulli et Lambert, qui le secondèrent puissamment dans ses expériences. Hilaire, dont la voix avait une douceur et un charme particuliers, fut d'un grand secours à messieurs de la Faculté dans leurs essais.

Il se forma bientôt à Paris des écoles de chant et de composition, pour fournir des sujets au théâtre lyrique. La musique prit en quelques années un essor prodigieux. Lambert mourut dans l'instant où cette révolution achevait de s'opérer. Il n'en jouit pas longtemps ; mais il eut du moins la consolation de voir son gendre recevoir du roi les compliments les plus flatteurs après la représentation de l'opéra d'*Armide*.

— M. Lulli, dit Sa Majesté, voilà un ouvrage qui s'en ira devant la postérité ; je tiens mon règne pour honoré par votre beau génie.

— Je le crois bien ! s'écria involontairement Lambert ; c'est un chef-d'œuvre à mettre auprès du Cid.

— Vous allez loin, maître Michel, reprit le roi en souriant ; mais nous vous accordons que la musique doit beaucoup à Baptiste.

Peu de temps après cette soirée de triomphe, Michel n'existait plus.

Tout le monde sait quel grand relief avait alors le nom de Lambert par ces vers de M. Despréaux :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
Et Lambert, *qui plus est*, m'a donné sa parole. —
Quoi ! Lambert ? — Oui, Lambert. — A demain, c'est assez.

S'il ne se fallait pas défier des vers en matière de renseignements, et si on avait l'assurance que le *qui plus est* de M. Boileau n'est point là pour la mesure, à cause de ses trois syllabes, on en pourrait conclure que Michel avait plus de célébrité que Molière lui-même; cependant la chose n'est pas suffisamment établie par ce passage de la satire du dîner pour que nous l'osions garantir. Aujourd'hui on ne connaît Lambert que de nom, et chacun a répété cent fois ces vers de M. Despréaux sans penser seulement à demander qui donc était cet homme plus recherché que Molière. Si quelqu'un m'adressait cette question, je n'hésiterais pas à dire :

— Michel Lambert fut le père du chant en France, aussi bien que Corneille le fut de la tragédie.

UN HOMME AIMABLE

EN 1615.

Dès sa plus tendre jeunesse le chevalier de Fontenay, cadet d'une bonne maison de Normandie, se fit remarquer pour le plus aimable vaurien de sa province. A dix-huit ans, il aurait eu déjà trois ou quatre procès criminels sans le crédit de sa famille. Il était la terreur des paysans et des maris, la meilleure lame de la jeunesse batailleuse et la coqueluche des jolies filles. Monsieur son père, qui le voulait faire d'église, vit bien que ce serait un mauvais évêque et lui laissa l'épée; sa grand'mère, charmée de sa turbulence et de son esprit, disait qu'il fallait l'envoyer à la cour, et lui donna par testament tout ce qu'elle put au préjudice de son aîné. M. de Fontenay, le père, mourut à propos comme le chevalier n'avait plus ni argent ni crédit. On pense bien qu'il ne fut pas si sot que de payer ses créanciers; il vendit son

patrimoine à la sourdine et partit pour Paris en grand équipage.

Dans son chemin M. de Fontenay rencontra, sur la place d'un méchant village, un pauvre diable de barbier qu'on menait pendre pour avoir épousé deux femmes. Les gens de l'endroit regrettaient fort la perte de ce barbier, parce qu'il n'y avait que lui de cet état dans le village.

— Mes amis, dit Fontenay aux soldats de la maréchaussée, si vous pendez ce garçon-là, il n'y aura plus personne pour vous raser. Je vois là-bas deux charrons, prenez-en un à la place du barbier, la potence n'y perdra rien, et le canton y trouvera du bénéfice.

— Ce n'est pas le compte de la justice, mon gentilhomme, répondirent les soldats qui entouraient le patient; nous avons commission de mener pendre un barbier et non pas un charron.

—Et moi je vous dis que vous pendrez un charron si vous voulez; mais que vous ne prendrez pas ce barbier, car je le prends sous ma protection.

— Oui-da! est-ce que vous êtes le roi pour lui faire grâce?

Fontenay se plaça sans répondre au milieu du chemin, l'épée à la main, avec les quatre estafiers qui marchaient à sa suite.

— Holà! brave homme, dit-il au condamné, veux-tu être mon valet de chambre?

— Bien volontiers, si vous me tirez du mauvais pas où je suis.

— Je te donnerai deux écus par mois.

— Je suis à vous, monseigneur.

— A présent, bonnes gens, vous n'aurez pas l'audace de pendre un de mes laquais ; laissez aller ce brave homme, ou vous aurez affaire à moi.

— Et qui êtes-vous donc pour parler comme un prince?

Fontenay n'eut garde de dire son nom. Il tomba sur les gens du roi à l'improviste et les mit en déroute, avec l'aide des paysans, qui le secondèrent à coups de pierres ; puis il emmena son barbier sur la croupe d'un de ses chevaux.

Après ce bel exploit, digne du héros de Cervantes, M. de Fontenay, jugeant que la grande route n'était pas sûre pour lui, prit les traverses et gagna Paris sans mauvaise rencontre. Avec de la dépense, de l'esprit et une jolie figure, un gentilhomme fait vite son chemin dans la capitale : Fontenay se vit inviter partout où il y avait du vin, des cartes et des femmes. L'argent ne lui tenait pas aux doigts, et sa rapière voyait le jour deux fois le moins par semaine ; il devint célèbre en peu de temps. Il jouait en grand seigneur, se cachait hardiment sous les lits des dames, escaladait les fenêtres comme un démon, battait le guet quand il s'enivrait, et traînait à sa suite une escorte de beaux garçons que leur fortune incommodée lui rendait fort dévoués. Une douzaine de duels achevèrent de le mettre en renom ; il passa pour l'homme le plus aimable qui fût alors. Les beautés à la mode en raffolaient ; c'était à qui lui ferait les plus doux yeux quand il étalait ses rubans et ses plumes sur le Cours. Il est vrai qu'il avait bon air et

la tournure la plus cavalière qu'on pût voir. Rien ne lui coûtait quand il avait un caprice en tête; il donnait les plus beaux cadeaux du monde, et il aurait dépensé cent louis pour mener à bien une mystification.

Il y avait alors à Paris un duelliste fameux qu'on appelait le chevalier Miraumont. Cet homme se rencontra un jour avec Fontenay à courtiser la même femme, et ils n'allèrent pas loin sans se proposer une partie de coupe-gorge sur le pré. Ils se battirent un grand quart d'heure sans se blesser; à la fin, Miraumont reçut un coup d'estoc dans la poitrine, dont il pensa mourir; il paraît que la botte était de toute beauté, car on en parla comme d'une passe savante, et le vainqueur reçut le glorieux surnom de *Fontenay-Coup-d'Épée*. Miraumont se guérit et se lia intimement avec Fontenay; mais notre chevalier posséda seul, depuis ce jour, le haut du pavé.

Un matin pourtant Fontenay, en traversant le pont Notre-Dame, vit venir en face de lui un gentilhomme de bonne mine, qui tenait aussi le poing sur la hanche et occupait bien quatre pieds en largeur par l'étalage de son manteau. Le galant ne paraissait pas disposé à céder le pas; et comme Fontenay ne se serait pas dérangé pour un royaume, ils se coudoyèrent de toutes leurs forces.

— Voilà un hardi gaillard! s'écria le chevalier.

— Cet impertinent me déplaît, répondit l'autre.

— Apprenez que je suis Fontenay-Coup-d'Épée.

— Coup-d'Épée si vous voulez; en ce cas je me baptise *Lachapelle-Coup-de-Canon*.

— Corbleu ! je serai pour toi un coup de tonnerre.

— C'est ce que nous allons voir. J'en ai déjà tué neuf, tu feras le dixième.

— Et moi quinze, cela va faire seize.

Ils mirent flamberge au vent, et s'allaient transpercer vilainement en pleine rue si on ne les eût séparés. On parvint à les accommoder avant qu'ils ne se fussent revus, et, comme Miraumont, Lachapelle devint l'ami du chevalier.

Les galanteries de Fontenay ont fait grand bruit autrefois, et nous regrettons fort de n'en connaître qu'un bien petit nombre. Le président Larcher le trouva un jour dans une armoire :

— Eh ! que diable faites-vous là ? demanda le président.

— Monsieur, j'attendais que vous fussiez parti pour vous faire c....

— Comment, pendard ! vous me l'osez dire en face !

— Pourquoi non ? je l'allais exécuter comme je vous le dis.

— Voyez un peu le drôle qui se glisse dans ma maison ! je n'ai pas besoin d'un enfant de plus ; le pain est cher.

— Je vous baillerai une livre de farine tous les matins si vous voulez me permettre...

— Insolent ! vous introduiriez dans ma famille une méchante graine à faire du gibier de potence.

— Vos enfants sont fort laids, monsieur, sachez que je n'en puis avoir que de jolis.

— Vous mériteriez qu'on vous jetât par les fenêtres.

— Monsieur, j'y passe quelquefois, mais jamais par force.

— Sortez d'ici, vous êtes un coquin.

— Ne me dites pas d'injures, mon cher président, car je serais obligé de vous battre, et ce ne serait pas bien. Quant à votre femme, ne vous avisez pas de lui donner du chagrin si vous tenez à vos oreilles. Vous êtes vexé de savoir que je lui fais ma cour, et moi je ne ris pas de m'en aller comme je suis venu, nous sommes quittes. Je suis votre serviteur.

Le président eut bien de la peine à se débarrasser de Fontenay. C'est chose ordinaire que les maris n'aiment pas les jolis garçons; mais le chevalier ne s'embarrassait guère d'être de leurs amis, pourvu qu'il fût caressé par les femmes. Les grands seigneurs, ne craignant pas qu'un cavalier aussi accompli leur perdît le respect, l'invitèrent, et de maison en maison il se glissa jusqu'à la cour. Il dansait bien. La reine régente lui témoigna de l'amitié, de sorte qu'il obtint une lieutenance des gardes. Ainsi lancé dans le plus beau monde, Fontenay eut des bonnes fortunes en quantité; il mena le train d'un prince, prit des laquais qui jouaient du violon, donna des soupers à musique et fit courir le galop à son patrimoine. On murmura de ses premières fredaines; puis on s'y habitua peu à peu; on finit par en rire et lui tout pardonner. Les porteurs de nouvelles étaient mal reçus dans les ruelles du matin quand ils n'avaient pas à raconter quelque folie de Fontenay. Tout

le monde rechercha l'honneur de sa connaissance, et il devint tout à fait à la mode.

Un matin que Miraumont l'était venu voir, et qu'ils ne savaient à quoi passer le temps, ils imaginèrent d'attacher un grand panier de guerre à la poulie du grenier à foin et de poster deux commissionnaires dans la rue, au pied de la maison, avec ordre de saisir les jolies filles qui viendraient à passer et de les faire monter par la corde jusqu'au grenier. Une fois qu'elles avaient perdu terre, les filles ne songeaient plus qu'à se bien tenir et se laissaient hisser docilement jusqu'en haut. Celles qui ne se trouvaient pas au goût de nos galants étaient renvoyées par le même chemin; les autres, ils les gardaient, leur donnaient la collation et en faisaient ensuite ce qu'ils pouvaient, selon l'humeur où elles étaient.

Cette plaisanterie dura plusieurs jours, de sorte qu'on le sut par la ville, et il n'y avait plus que les filles délurées qui eussent le courage de passer devant la maison de Fontenay. Cependant un teinturier, dont la femme avait fait le voyage et découché du domicile conjugal, voulut porter plainte contre le chevalier. Le bourgeois fut mal reçu des gens de loi : on lui prouva que sa femme devait être honorée d'avoir eu, par occasion, le même sort que tant de belles dames, qui ne songeaient pas à s'en fâcher; on lui dit que si c'était tout autre que Fontenay, on lui ferait justice, mais que l'homme le plus aimable de son siècle méritait bien d'avoir quelques petits priviléges. On lui conseilla même de ne

pas crier trop fort, de crainte des coups de bâton, et le teinturier finit par s'apaiser.

Une autre fois, ayant traité ses amis dans un cabaret isolé, Fontenay donna des vins si excellents que les convives s'échauffèrent prodigieusement. L'un d'eux jeta, sans crier gare, une bouteille par la fenêtre, et le hasard conduisit méchamment le projectile au milieu d'une troupe de marchands forains, dont il y eut un pauvre diable fort endommagé. Les passants entrèrent en fureur, et, sans égards pour la qualité des gentilshommes, les voulaient assommer à coups de pierres. La maison du traiteur fut assiégée chaudement et défendue avec courage. Fontenay et ses amis avaient des armes à feu; ils tuèrent deux marchands, et la maréchaussée accourut au bruit de la bataille. Par bonheur, l'officier qui la commandait était un ami du chevalier.

— Pardieu! monsieur de Fontenay, dit-il, vous êtes plus heureux que sage! Voilà une aventure qui pourrait vous faire jaser avec la justice, si je ne savais trop ce que je vous dois. Sauvez-vous avec vos convives, j'arrêterai seulement vos valets, et nous dirons que ce sont eux qui ont eu querelle avec les marchands.

Le barbier Niquet, qui avait déjà échappé miraculeusement à la potence, fut mis une seconde fois en jugement; mais le crédit de son maître lui sauva encore la vie. A l'exception des parents que laissaient les deux morts, tout le monde s'amusa beaucoup de cette histoire. Cependant d'autres équipées de ce genre finirent par mettre Fontenay en mauvaise odeur au-

près du menu peuple; on lui tendit plus d'un guet-apens où il gagna de gros coups d'épée.

Au milieu de ces extravagances, le chevalier vit sa fortune couler entre ses doigts, comme l'eau dont il se parfumait. Les quinze bonnes mille livres de revenu que lui avait laissées monsieur son père avaient disparu complétement. Il jeta un regard calme sur les derniers mille écus qui restaient encore dans son tiroir, et s'écria en se frottant les mains :

— Qu'est-ce que je pourrais faire avec cela pour me bien divertir?

Dans ce moment un personnage assez ridicule se fit annoncer. C'était M. Petit-Puits, espèce de grotesque enrichi par le commerce et qui voulait trancher de l'homme comme il faut.

— Monsieur le chevalier, dit le visiteur, je donne dans trois jours une grande fête à ma terre de Palaiseau, et je prends la liberté de vous y engager. Nous aurons le divertissement d'une grande pêche dans mon étang, et puis la danse en plein air dans mes jardins. Me ferez-vous l'honneur d'y venir?

— Monsieur, répondit Fontenay, je n'aurai garde d'y manquer.

Le chevalier avait déjà conçu le plan d'une admirable mystification. Le père de Petit-Puits avait gagné sa fortune à fournir des éperons aux armées; Fontenay courut la ville pour acheter tout ce qu'il y avait d'éperons chez les selliers; et comme il n'en trouva pas encore un nombre suffisant pour ce qu'il désirait, il fit travailler extraordinairement des ouvriers pendant la nuit. Il commanda des éperons de forme gi-

gantesque, en bois et en métal, et il envoya secrètement ses laquais jeter cette énorme cargaison dans l'étang de M. Petit-Puits.

Le jour de la fête arrivé, la compagnie se trouva nombreuse et brillante; le maître du logis se donnait des airs de grand seigneur. Après la collation, qu'on trouva servie dans une île charmante, on voulut prendre les plaisirs de la pêche. Les filets furent jetés de tous les côtés à la fois; mais à la grande surprise des pêcheurs, on ne tira de l'eau que des éperons. Un éclat de rire général gagna l'assemblée. M. Petit-Puits se frottait les yeux et croyait à un prodige. Il en demeura un mois malade, et on crut qu'il en deviendrait fou. La ville et la cour ont fait longtemps leurs délices de cette aventure, et la reine voulut que Fontenay vînt lui-même au château pour la raconter dans tous ses détails.

Si la plaisanterie était bonne, elle coûtait cher, car le chevalier y avait mis sa dernière pièce; heureusement il restait la vaste carrière des dettes. Fontenay s'était ouvert par ses dépenses un superbe crédit, et puis la cour était pleine de gens n'ayant d'autre mérite que leur argent, et qui, pour en tirer quelque honneur, étaient ravis de le partager avec l'homme le plus aimable de la terre; mais il est un terme aux meilleures choses. Fontenay ne se lassait pas d'emprunter, et on commençait à ne lui plus prêter avec autant de plaisir. Ses amis s'éloignèrent un à un, les femmes seules ne l'abandonnèrent pas. C'était la mode, il est vrai, de donner des présents à ses maîtresses; mais comme il gouvernait les modes, bien

loin d'en être l'esclave, les belles ne lui surent pas trop mauvais gré de ses infractions aux lois de la galanterie ; bien plus, il se laissa régaler sans scrupule, et son orgueil n'eut pas la permission d'en être contrarié. Cependant il baissa peu à peu dans l'estime publique ; il gagna la trentaine sans s'en apercevoir, et de vagues inquiétudes vinrent un beau jour voltiger, comme des oiseaux sinistres, à l'entour de son chevet.

Dans son malheur, Fontenay ne s'amusa point à faire le misanthrope, ni à se promener en désordre par les rues comme feu Timon l'Athénien; il prit conseil du barbier Niquet, son valet de chambre, imagina des expédients, remua ciel et terre pour parer aux difficultés et arracher de l'argent aux riches et des délais aux créanciers. Il gagna encore ainsi une année de répit.

Une chose qui paraîtra incroyable, c'est que le chevalier se trouvait avoir un débiteur en ce monde. Un propriétaire normand lui avait acheté un reste de terrain et ne l'avait pas encore payé. Il envoya en province l'ingénieux Niquet avec ordre de tirer de la créance ce qu'il pourrait en écus comptants.

Le barbier demeura fort longtemps en campagne.

— Eh bien ! lui dit Fontenay quand il le vit revenir, m'apportes-tu de l'argent ?

— Hélas ! non, monsieur le chevalier ; mais mon voyage ne vous sera pas inutile. Je vous donne ma foi qu'il vous vaudra plus de dix mille livres.

— Comment cela, maraud ?

— C'est que votre débiteur m'a promené, payé de monnaie de singe et trompé de cent façons ; aussi je

sais maintenant une foule d'échappatoires à l'usage des créanciers, que j'aurais ignorées toute ma vie et qui nous profiteront.

Peut-être l'honnête Niquet avait-il touché l'argent et confisqué la somme à son profit ; car il était le modèle de ces domestiques précieux qui servaient admirablements leur maîtres en les volant, et dont le valet de chambre du chevalier de Grammont suivait les traditions trente ans après.

Une fois qu'il fut au su de tout le monde que Fontenay n'avait plus rien, on commença de le trouver moins aimable. Il fallait que dans ses calembours et facéties il rencontrât bien plus heureusement pour qu'on daignât l'applaudir. Les envieux le raillaient en arrière ; il ne se soutenait plus que par sa vieille réputation, car ce qui est passé en chose reçue ne se détruit jamais entièrement. Cependant il s'en alla toujours perdant de son influence et de sa considération. Il n'avait plus de table, mangeait où il pouvait, fuyait les cartes pour les avoir trop aimées, et se voyait réduit à faire des mystifications qui ne coûtaient rien. Ses ennemis se hasardaient à l'appeler tout bas mauvais plaisant, et s'étonnaient qu'un tel homme eût obtenu des succès, comme il arriva plus tard au célèbre Bassompierre lorsqu'il s'en revint de la Bastille.

En outre, le chevalier, par suite de ses duels, était tout percé de coups. Il n'avait pas de membre qui n'eût reçu quelque estafilade. Il sentait que l'âge ne tarderait pas à le rendre maladif. Sa tête, plus active que jamais, l'avertissait du danger. Il résolut de se re-

lever d'une manière triomphante par une action d'éclat, et de ramener à lui l'ingrate fortune par la dernière et la plus belle des folies, le mariage.

Il jeta les yeux sur madame Descordes, veuve d'un conseiller à la cour des comptes, et qui avait du bien. L'entreprise offrait mille difficultés; la dame, quoique jeune et jolie, vivait fort retirée dans une maisonnette auprès de la forêt de Boulogne; elle venait rarement à la ville, ne recherchait point les fêtes et se montrait seulement dans les endroits publics. Fontenay la rencontra plusieurs fois au Cours, et commença par l'ordinaire début des œillades. On ne prit point garde à lui. Le chevalier vit bien aux airs fiers de la jeune veuve, à ses yeux noirs et vifs, à son teint haut en couleur, que c'était une personne à lui donner du tourment s'il venait à mal entrer en matière. Les renseignements lui apprirent qu'en effet c'était une maîtresse femme, qui avait mené son mari à la baguette, et se piquait de faire la tigresse. Elle répondait aux galanteries par des rebuffades, et se moquait des mourants à leur barbe.

— Elle est digne de mes attaques, pensa Fontenay sans s'effrayer.

Un jour qu'il la rencontra aux comédies du fameux Garguille, le chevalier, décidé à attirer l'attention de la dame, se plaça devant elle, et feignant de ne l'avoir pas encore remarquée, il s'écria tout haut :

— Vertudieu ! que voilà une jolie personne !

Puis il s'en fut à l'autre extrémité de la salle et ne tourna plus les yeux du côté de la veuve. Le lende-

main, au Cours, il s'aperçut qu'on le reconnaissait; et comme madame Descordes le regardait en chuchotant avec l'une de ses amies, il lui adressa un salut respectueux qui lui valut un sourire.

Maître Niquet mit aussitôt son plus bel habit pour porter une lettre à Boulogne. C'était une déclaration délicatement tournée, à laquelle le poëte Théophile avait ajouté à crédit un madrigal fort agréable. La veuve en prit lecture sans colère; mais elle répondit en riant :

— Tu diras à ton maître que je ne veux point de son cœur à mes pieds; cela me gênerait pour marcher, quoique je le sache plus léger que du liége. Je ne suis pas pour me donner à une tête sans cervelle.

— Eh! madame, s'écria l'intelligent Niquet, c'est une belle et sage personne comme vous qui lui pourrait donner de la cervelle, si vous vouliez aimer monsieur le chevalier ; mais si vous le maltraitez, vous lui ferez perdre le peu qu'il en tient du ciel.

— Ce n'est pas mon affaire de rendre la raison aux écervelés; la tâche serait trop rude. Qu'il s'arrange comme il pourra. Dis-lui qu'il me laisse en repos.

— Je ne lui porterai pas une réponse aussi cruelle. Il se jetterait dans la rivière, ou se percerait de son épée. Hélas! bon Dieu! nous l'irions mettre en terre demain.

— Fais-lui donc la réponse que tu voudras.

— Je n'ai point assez d'esprit pour en inventer une, madame; il faut que vous m'y aidiez.

— Tu es un rusé coquin! Va dire au chevalier que je connais ses prouesses, que je le tiens pour un garçon digne de plaire aux personnes d'humeur facile; mais que je ne suis point de ces femmes-là; que s'il a résolu de vaincre mon cœur, il vaudrait mieux pour lui avoir entrepris d'escalader le soleil; que j'ai l'âme trop fière pour les libertins, et que je le défie; que pour commencer je lui ferme ma porte et lui fais gageure qu'il n'arrivera pas jusqu'à moi.

— Ah! vous me transportez d'aise, madame, car mon maître n'a jamais perdu de gageure qu'aux jeux de hasard.

— Ce sera donc la première fois.

— Il accepte le défi, madame; nous ne demandons que huit jours pour pénétrer dans votre maison par ruse ou par force.

— C'est entendu. Je ne crains pas la ruse. Aucuu homme n'entrera chez moi cette semaine, et ton maître ne saurait se déguiser en femme avec sa longue taille. Quant à la force, s'il l'emploie contre moi, je l'avertis d'avance qu'il a trouvé, comme on dit, chaussure à son pied. Mes laquais auront de bonnes armes, et on lui cassera la tête sans façon.

— C'est ce qu'il faudra voir, madame. Je cours porter le défi à M. le chevalier, et commander son pourpoint de noces, car avant huit jours il vous aura gagnée, ou bien il sera mort.

Dès le lendemain la jeune veuve prit chez elle un renfort de douze nouveaux domestiques qu'elle paya généreusement de peur de la corruption. Elle les arma jusqu'aux dents comme des coupe-jarrets, et

fit une provision de vivres pour la semaine, afin de n'avoir pas à sortir, ni même à ouvrir les portes, qui furent soigneusement barricadées.

Fontenay reçut avec ravissement la nouvelle du défi. Afin de laisser passer le premier feu de la vigilance ennemie, il demeura trois jours à Paris sans commencer l'attaque. L'ennui et la négligence s'introduisirent dans la place. La dame s'imagina que le chevalier ne songeait pas à gagner la gageure. Pour s'en assurer, elle vint un soir à la ville avec six estafiers autour de son coche. Fontenay apprit qu'on avait aperçu madame Descordes à la comédie. Il courut aussitôt, suivi de quatre soldats de sa compagnie, se mettre en embuscade dans la forêt. Vers onze heures du soir, le carrosse arriva de la capitale. Le chevalier tombe à l'improviste sur les laquais et les met en déroute, jette le cocher à bas de son siége, et tandis que maître Niquet retient les chevaux, il ouvre la portière et s'élance à côté de la jeune veuve.

— N'ai-je pas gagné, madame? lui dit-il; me voilà parvenu jusqu'à vous.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, chevalier. C'est dans ma maison qu'il vous faut pénétrer.

— Ah! vous n'êtes pas de bonne foi.

— Si fait; je me suis expliquée. D'ailleurs il me faut beau jeu. On ne gagne pas la première partie sans donner la revanche.

— Allons! je vous l'accorde; mais puisque j'ai la première manche, j'en réclame le prix.

— Que voulez-vous donc?

— Donnez-moi un baiser.

— Je ne puis le refuser ; mais vous me laisserez rentrer chez moi paisiblement.

— Il y aura trêve jusqu'au jour.

Fontenay embrassa l'ennemi, et le coche se remit en route.

La jeune veuve, de retour dans sa maison, harangua ses valets comme un général d'armée, les appela lâches et misérables ; elle mit un poignard à sa ceinture, et jura de tuer de sa main le premier qui manquerait de courage.

Le chevalier employa deux jours et deux nuits à rôder autour du logis de la dame, pour trouver un moyen de s'y introduire. Il employa vainement le déguisement et l'escalade. On le reconnut sous le costume d'un porteballe ambulant. Il se vit refuser l'entrée à trois reprises, et la veuve, qui parut elle-même au guichet, le railla si cruellement, qu'il en pensa mourir de dépit. Les murs du jardin n'étaient pas élevés ; mais, à la première tentative qu'il risqua par cette voie, des chiens de garde éveillèrent les laquais, et il fallut s'enfuir ; à la seconde, Fontenay tomba dans un piége à loups qui lui eût brisé la jambe s'il n'eût porté ses grosses bottes de cheval. Il se retira tout écorché et au désespoir. La force seule restait donc ; il résolut de l'employer et de livrer un assaut furieux.

Comme il avait des amis partout, Fontenay obtint des officiers de l'arsenal qu'on lui prêtât deux petites pièces d'artillerie appelées fauconneaux. Il les plaça fort habilement à la lucarne d'un moulin qui dominait entièrement la citadelle assiégée. Le meu-

nier éleva quelques difficultés ; mais on lui donna le choix entre de l'argent et des coups de bâton, et il entra bientôt en arrangement. Le chevalier fit d'abord jouer ses pièces chargées à poudre seulement, afin d'intimider l'ennemi et de montrer la belle position de ses batteries ; puis il envoya maître Niquet en parlementaire. La dame parut à une fenêtre :

— Ce n'est pas, répondit-elle, après cinq jours de résistance que je me rendrai. J'ai toujours été curieuse de voir un siége et une bataille ; dis à ton maître que je suis charmée d'en trouver une aussi bonne occasion. Dût-il ne pas laisser ici pierre sur pierre, je me donnerai le divertissement de tenir ferme jusqu'au bout.

— Prenez-y garde, reprit Niquet, il ne fait pas bon mettre des gens comme nous au pied du mur ; le dégât sera grand, et nous sommes certains de réussir. Rendez-vous avant qu'on ne jette à bas votre logis.

— Nous ferons bonne contenance, vous dis-je ; c'est moi-même qui dirigerai la défense. Ton maître n'en a pas fini, car je lui brûlerai la cervelle avec ce pistolet, et je veux me tenir pour cela sur la brèche.

— Eh bien ! nous allons nous amuser, repartit Niquet ; aussi bien l'histoire sera pour produire sensation à la cour et faire honneur à M. le chevalier.

Un quart d'heure après ce pourparler, l'artillerie menait un bruit effroyable. Cependant une demi-journée s'écoula sans que la porte ni les murailles eussent l'air de vouloir tomber. Les boulets des fau-

conneaux étaient petits et pratiquaient seulement des trous dans le plâtre, sans beaucoup endommager la citadelle. Encore la moitié des coups étaient-ils perdus à cause de l'inhabileté des artilleurs. On avait garni les fenêtres avec des matelas, à l'abri desquels se cachaient les assiégés, qui tiraient plus sûrement contre l'ennemi. Fontenay eut deux de ses gens blessés par les arquebuses, et voyant que la besogne n'avançait pas, il écumait de colère. Du côté de la citadelle on poussa des cris de triomphe quand le feu s'arrêta.

La maréchaussée, attirée de loin par le vacarme, était venue s'interposer entre les combattants. Le chevalier crut un moment que ses plans étaient ruinés. Heureusement, comme il connaissait Dieu et le diable, l'officier du roi se trouva un de ses admirateurs.

— Monsieur, lui dit Fontenay, vous savez que la reine mère est malade et languissante. Personne hier n'a su lui donner la moindre nouvelle qui pût la distraire; j'ai imaginé ce moyen de lui procurer un instant de plaisir. Courez à Paris raconter ce qui se passe ici, et vous aurez des chances de grands succès dans toutes les ruelles. Je vous dirai même tout bas que des personnes de la meilleure qualité m'ont engagé à entreprendre cette folie pour le bien de l'auguste malade.

— C'est différent, chevalier, répondit l'officier. Je n'ai garde de contrarier le gentilhomme le plus galant et le plus aimable de notre temps. Agissez comme vous l'entendrez; mais je vous engage à éviter l'effusion du sang, si cela ne vous gêne pas trop.

— Soyez tranquille, nous ferons plus de bruit que d'ouvrage. S'il y a trois ou quatre manants de blessés, ce sera le pire qui puisse arriver.

— A la bonne heure.

Une fois qu'il eut ainsi le champ libre, Fontenay se mit en mesure de frapper un coup décisif. Il partit à franc étrier pour Paris, et s'en alla descendre à l'arsenal. Il obtint du grand maître de l'artillerie un pétard à faire sauter les portes des places de guerre. La belle résistance de sa maîtresse l'avait tellement exaspéré qu'il ne songea pas à envoyer un nouveau parlementaire.

Le chevalier mit le feu tout d'abord à son pétard, et la porte vola en éclats par les airs. Alors les assiégeants entrèrent l'épée à la main dans la citadelle. Plusieurs décharges de mousquets furent encore échangées sans accident, et Fontenay pénétra le premier dans une salle basse qui précédait les cuisines. Il criait déjà : Ville conquise! lorsqu'il aperçut la jolie veuve qui tenait deux pistolets dirigés contre lui, et qui, de peur d'être saisie au corps, avait ouvert entre elle et l'assaillant la trappe d'une cave profonde.

— Si vous avancez vous êtes mort! dit la dame.

— Tuez-moi si vous voulez, répondit Fontenay, j'ai gagné.

— Vous avez perdu si je vous tue.

— J'ai gagné, puisque j'ai pénétré jusqu'ici.

— Soit; mais rendez-vous, ou vous êtes mort, vous dis-je. Rendez-vous à discrétion.

— Que ferez-vous de moi si je me rends?

— Je vous garderai en ma puissance aussi longtemps qu'il me plaira, et je prendrai des délais pour vous donner le prix de la gageure.

— J'entends; vous me ferez languir éternellement. J'aime mieux la mort.

— Vous mériteriez qu'on vous la donnât, chevalier, dit la veuve en laissant tomber ses armes. Vous êtes bien le garçon le plus obstiné que je connaisse. Allons! je vous accorde la vie.

Fontenay sauta par-dessus le gouffre de la cave, et tomba aux pieds de sa maîtresse. La paix était signée. Les combattants dînèrent gaiement ensemble, et le soir le chevalier conduisit sa maîtresse à la comédie où l'histoire fit tant de bruit qu'on ne prêta aucune attention au spectacle.

Il ne faut pas croire pourtant que le mariage se soit conclu tout de suite. Fontenay avait encore de rudes épreuves à subir. La veuve était quinteuse et fantasque. Elle se reprochait d'avoir cédé trop légèrement, et craignait qu'un mari libertin ne lui donnât des chagrins. Elle resta trois mois dans l'indécision.

Un jour qu'elle se promenait dans son jardin, en compagnie de Fontenay, celui-ci, qui avait souvent des fantaisies d'écolier, monta dans un arbre.

— Vous me rendez si malheureux avec vos lenteurs, dit le chevalier, que je me jetterais volontiers à terre pour me rompre le cou.

— Je sais, répondit la dame, que, si je vous en défiais, vous vous jetteriez par méchanceté ou par entêtement; mais, si l'arbre menaçait de tomber par hasard, on vous verrait descendre au plus vite.

— Ah! vous croyez cela? s'écria Fontenay; eh bien! je veux qu'on vienne scier cet arbre par le pied tandis que je suis dessus.

— Ce serait encore une sotte obstination, qui ne prouverait rien.

— Que cela prouve quelque chose, ou rien, je veux qu'on scie cet arbre.

— Taisez-vous, chevalier; vous êtes un fou.

— Fou, si vous voulez : on sciera l'arbre. Ah! vous croyez que j'aurais peur de tomber! Ventrebleu! je vous montrerai que je ne crains rien.

— Quelle tête vous avez!

— Comme il vous plaira. L'arbre sera scié.

Fontenay appela maître Niquet à grands cris, et lui commanda de scier l'arbre. Les prières de madame Descordes et les larmes du fidèle valet ne purent rien contre la volonté du chevalier. Il fallut scier le pied de l'arbre. Fontenay tomba fort heureusement au milieu des branches sans se blesser.

La jeune dame n'était guère plus sage que le chevalier : elle prenait si peu de soin de le ménager qu'à tout propos il revenait au milieu de leurs conversations des défis de ce genre. Une autre fois, en passant un pont, Fontenay s'écria :

— Je sauterais bien dans la rivière à cheval, et botté comme me voilà, si vous en deviez devenir moins cruelle.

Au lieu de chercher à le calmer, la dame répondit qu'il y regarderait à deux fois avant de se précipiter. Elle n'avait pas achevé, que déjà le galant était dans l'eau. Les rives se trouvaient hautes en cet endroit;

Fontenay, quoique nageur intrépide, pensa se noyer. Il garda le lit trois jours à la suite de cette nouvelle folie; mais ce fut la dernière. Madame Descordes, touchée de tant d'amour, car le chevalier l'aimait réellement, lui donna sa main et sa fortune.

Un an seulement de mariage suffit pour apporter un changement incroyable dans l'humeur et les habitudes de Fontenay-Coup-d'épée. Sa femme prit tout doucement un empire absolu sur son caractère. Elle le rangea si bien qu'il en vint à ne plus quitter la maison et à vivre tranquille, en gentilhomme campagnard. Ses anciens amis ne le reconnaissaient plus. La cour l'appelait en vain à ses jours de fêtes. Il n'aimait plus que le repos et les jouissances du bien-être intérieur. Il faisait valoir ses terres, et devint un cultivateur si passionné que la noblesse l'aurait méprisé sans ses antécédents glorieux. Il savait le prix d'un écu et ne prêtait d'argent à personne.

Madame de Fontenay avait beaucoup de tendresse pour son mari; mais elle était fort jalouse. Un jour qu'elle le trouva par hasard caressant une jolie chambrière, elle entra en fureur et le poursuivit, armée d'un bâton, pour le battre. Il prit la fuite et se cacha. Des visiteurs arrivèrent au milieu de cette querelle. On cherchait vainement Fontenay par toute la maison. Enfin on le trouva blotti dans un grenier à foin, où il pleurait de regret d'avoir mérité la colère d'une femme qu'il adorait. On réconcilia les époux; mais on tourna partout en dérision la faiblesse du mari. De mauvais plaisants voulurent changer son nom de Fontenay-Coup-d'épée contre celui

de Fontenay-Cotillon. Il ne s'en embarrassa point. Il laissa dire les rieurs et continua de vivre heureux et retiré du monde.

Fontenay mourut à trente-six ans des suites d'une blessure qu'il avait gagnée dans un de ses premiers duels. Sa veuve se remaria bientôt avec un gentilhomme plus jeune qu'elle, dont l'humeur semblait paisible et qui la tourmenta beaucoup.

En songeant à la destinée de Fontenay-Coup-d'épée, on doit l'estimer bien heureux d'être né dans un siècle où il a trouvé le milieu qui lui convenait. S'il eût vécu de nos jours, l'homme le plus aimable de Paris en 1615 se serait vu fermer les portes, et peut-être l'aurait-on traîné sur les bancs de la cour d'assises, pour l'envoyer ensuite passer dix ans dans une maison de force.

LE POÈTE GOMBAULD.

Jean-Ogier de Gombauld avait déjà trente ans quand il vint à Paris, en 1606. M. de Gombauld le père avait mené si joyeusement son temps en sa province qu'il avait mangé tout son avoir. Jean, habitué à bien vivre dans sa première jeunesse, fut tout stupéfait de se trouver seul au monde et sans argent. Heureusement il tenait de la nature un trésor précieux : c'était l'ordre, la patience, la faculté, rare chez les jeunes gens, de régler sa vie sur sa fortune. En outre, il avait une instruction solide, qu'il devait à son goût pour l'étude. Il faisait de fort beaux vers pour l'époque, et jouait de la mandore, sorte de guitare à quatre cordes, qui n'était déjà plus de mode alors, mais dont il savait admirablement tirer parti.

Jean de Gombauld était un grand garçon bien fait, d'une figure mélancolique, froid en apparence

mais doué d'un cœur excellent, et brave comme sa rapière qu'il portait avec une aisance remarquable. Il avait l'esprit modeste et l'âme fière.

En arrivant à Paris, il aurait pu gagner beaucoup d'argent à donner des leçons de musique, si sa qualité de gentilhomme ne lui eût interdit cette profession. Il alla donc chez un libraire nommé Courbé, qui lui acheta pour une bien faible somme un petit volume de sonnets. Ces vers eurent tant de succès que l'auteur se vit aussitôt recherché de tous les amateurs de poésie et enregistré parmi les beaux esprits du jour. Il n'en était pas plus riche, et faisait maigre chère dans son petit logement de la rue des Étuves, à l'auberge du Barillet ; cependant M. Courbé lui paya raisonnablement la seconde édition de son volume et lui demanda la permission de s'intituler à l'avenir libraire de M. de Gombauld gentilhomme xaintongeois.

Les poëtes étaient rares alors. Malherbe finissait, et Racan n'avait que vingt ans à peine. Voiture et Chapelain n'écrivaient pas encore. Gombauld se trouva tout d'un coup au premier rang, n'ayant que des concurrents très-faibles. Un jour un carrosse à six chevaux s'arrêta devant sa porte, et un personnage de conséquence le vint saluer dans son modeste réduit.

— Monsieur de Gombauld, dit l'étranger, vous avez fait des vers superbes. J'aime avec passion la société des gens d'esprit ; s'il vous convenait d'accepter le logis et la table chez moi, je serais heureux de vous prendre pour secrétaire moyennant deux

mille livres de pension. Je suis le marquis d'Uxelles.

Le rouge monta au visage du poëte.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis reconnaissant de vos bontés; mais je suis trop bien né pour être secrétaire. Si je ne puis vivre de mes talents, je servirai l'État en prenant le mousquet.

— Eh bien! touchez là, monsieur; je suis charmé de voir que vous avez le cœur bien placé. Le roi le saura, je vous en donne ma parole, et, s'il ne dépend que de moi, vous serez de sa maison.

Le marquis s'en fut tout droit à la cour, où il parla tant de Gombauld, qu'on envoya un ordinaire pour l'engager à venir le soir même au Louvre. La garde-robe du poëte n'était pas splendide. Quiconque l'aurait vu jeter de tristes regards sur un manteau de velours et sur un pourpoint violet qui montraient la corde se serait senti attendri.

— O pauvreté, murmurait Gombauld en rajustant de son mieux ses habits, n'est-ce donc pas assez d'empoisonner ma vie sans que tu te cramponnes encore jusqu'à mes vêtements?

Il s'effrayait trop légèrement; car il avait tant soin de sa mince toilette qu'en public on le croyait toujours beaucoup plus riche qu'il n'était. Sa bonne mine contribuait encore à lui donner de l'éclat. A force d'étude et d'apprêts, il réussit à se faire, pour aller au château, une mise convenable. Les bas avaient bien quelques reprises au talon; mais un soulier fort propre les couvrait, et la jambe sur laquelle ils étaient tendus était fort bien tournée. Ses plumes étaient vieilles; mais il tenait le chapeau avec

une simplicité si élégante qu'on n'y prenait pas garde. D'ailleurs sa barbe et ses longs cheveux noirs étaient arrangés avec recherche, et ses mains étaient de si belle forme, qu'il eût été dommage d'y mettre des gants.

La foule était grande au Louvre, où il y avait quadrille ce soir-là ; de sorte qu'on fit à peine attention au nouveau venu tant que durèrent les danses. La reine seule regarda le poëte avec curiosité, et parut même le chercher souvent des yeux dans la foule. Il est probable que Gombauld n'aurait pas trouvé le mot à dire, si le duc de Guise, fils aîné du défunt Balafré, entendant son nom prononcé dans un coin, n'eût couru vers lui avec empressement.

— Eh quoi ! monsieur de Gombauld, s'écria-t-il en l'abordant, vous êtes l'auteur de ces jolis poëmes que je lis en ce moment ! Je vous félicite de toute mon âme, monsieur. Mais dites-moi, là, franchement : n'y a-t-il pas un secret pour faire des sonnets ?

— Un secret, monsieur le duc ? je ne le pense pas, il y a seulement une règle à observer.

— Ah ! une règle, fort bien ; mais une recette, n'en connaissez-vous pas ? Je ne puis croire que Pétrarque se fût ennuyé à écrire tant de sonnets s'il n'avait eu un petit moyen connu de lui seul.

— J'ignore si Pétrarque avait un moyen ; ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas le secret de Pétrarque, puisque mes sonnets sont bien au-dessous des siens.

— Cela vous plaît à dire. J'aime beaucoup celui

où, parlant de l'ambitieux, vous terminez en disant :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Savez-vous que cela est pensé grandement? Vous avez l'esprit fort beau, monsieur. Eh ! dites-moi sincèrement : est-ce qu'il ne serait pas possible que ce sonnet fût de moi ? celui-là seulement ?

— Je ne vois pas trop comment cela pourrait s'arranger, dit Gombauld en souriant ; mais si monsieur le duc veut que je lui envoie demain un autre sonnet, il ne tiendra qu'à lui de dire qu'il l'a fait.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais désiré qu'il y eût moyen que j'eusse fait celui dont je vous parle ; mais je vois bien que cela ne se peut pas; le roi lui-même y serait embarrassé. Ah ! messieurs les poëtes, vous avez de superbes priviléges !

Et le duc s'en alla par les galeries répétant à haute voix :

— C'est pourtant vrai cela, que moi, Charles de Guise, je voudrais en vain avoir fait ce vers :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Non, je donnerais un royaume et je livrerais trois batailles, qu'il n'y aurait pas moyen ; le vers n'en serait pas plus de moi pour cela : chose étrange !

Un cercle s'était formé autour de Gombauld, et une conversation s'engagea, où les moindres paroles

du poëte étaient pesées avec soin. Une des femmes de Marie de Médicis vint le prendre par la manche et lui dit à l'oreille :

— La reine m'a commandé de m'informer de vous si vous parlez l'italien.

— Dites à Sa Majesté que je le comprends, mais que, l'ayant appris dans les livres, je le prononce fort mal.

La dame d'honneur avait à peine porté la réponse, que la reine traversa le salon et marcha droit à Gombauld.

— *Verrete qui spesso*, lui dit-elle avec un sourire ; *lo voglio*.

Puis elle s'en retourna vivement, laissant le poëte et les gens qui l'entouraient fort étonnés. Un courtisan qui avait compris se pencha vers l'oreille de Gombauld :

— *Vous viendrez souvent ici, je le veux !* Monsieur de Gombauld, vous êtes favorisé. Vos vers ont plu à Sa Majesté.

Le marquis d'Uxelles entraîna son protégé dans un coin :

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la reine vous regarde beaucoup ?

— C'est que je suis un visage nouveau pour elle.

— Il en arrive tous les jours de nouveaux auxquels elle ne fait jamais attention.

— C'est peut-être que je lui semble ridicule ; ma mise n'est pas recherchée.

— Elle vous regarderait autrement. Tenez, la voilà qui se penche pour tourner les yeux de ce côté.

— C'est que je fais disparate ici. J'ai peut-être l'air d'un provincial.

— Eh! non, vous dis-je. Elle ne vous quitte pas du regard. Dans cet instant elle paraît réfléchir profondément. Voici ses paupières qui se relèvent; c'est encore pour vous chercher. Vous en penserez ce qui vous plaira; mais...

— Ne voulez-vous pas que je croie la reine amoureuse de moi?

— Si ce manége durait longtemps, cela ressemblerait fort à de l'amour.

— Allons! vous plaisantez.

— Je vous jure qu'à votre place je le croirais déjà tout de bon, et que j'agirais en conséquence.

— Permettez-moi d'attendre des preuves plus certaines.

— Comme il vous plaira; mais songez-y.

— Non, par Dieu, pensait Gombauld en cheminant la nuit jusqu'à sa maison, je n'y veux pas penser. Il ne me manquerait plus que d'avoir en tête cette chimère! Ce serait une lampe où je m'irais brûler les ailes.

Pendant la semaine qui suivit, les visites se multiplièrent singulièrement à l'auberge du Barillet; c'était une procession. Le duc de Guise lui-même, passant à cheval par la rue Saint-Honoré, entra dans celle des Étuves, et appela Gombauld jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre à la fenêtre.

— Si je n'étais fort pressé, lui cria-t-il, je monterais chez vous, monsieur. Je n'ai pas voulu venir si près de votre logis sans vous faire mon compli-

ment. J'ai acheté votre ouvrage. Ah! monsieur, que cela est beau! Il n'y a que vous pour tourner galamment les vers.

Notre poëte éprouvait de la honte en recevant de si grands personnages dans son taudis, et quoiqu'il ne fût pas vain, la pauvreté lui devenait tous les jours plus à charge.

— Croyez-vous, disait M. d'Uxelles, que tout ce monde vient pour votre poésie seulement? Il faut que la reine ait dit encore quelque mot obligeant sur vous.

Malgré ses sages résolutions, notre poëte était bien forcé de convenir avec lui-même que les yeux royaux avaient semblé tenir pour lui seul un autre langage que pour les autres. Marie de Médicis touchait alors à ses trente-deux ans; sans être d'une grande beauté, elle avait des avantages particuliers à sa nation, des bras parfaits et la taille gracieuse, quoique un peu forte. Ses prunelles possédaient beaucoup d'éloquence, et si ce n'est qu'elle avait les joues un peu pendantes, son visage était agréable. D'ailleurs, comme disait le marquis, une reine n'est jamais laide.

Henri IV, malgré ses cinquante-trois ans, courait alors les champs, emporté par une passion romanesque. Certes, on était loin de prévoir qu'il dût bientôt mourir assassiné; mais les excès et la galanterie ne convenaient plus à son âge et ruinaient sa constitution. Sa femme était altière et ambitieuse; aussi, quoiqu'elle fût délaissée complétement pour des maîtresses, les gens prévoyants lui rendaient

leurs devoirs exactement, dans la persuasion qu'il y aurait une régence. La reine soutenait fortement ses amis. Concini et la Galigaï, Florentins de basse naissance, offraient un bel exemple de ce que pouvait Marie de Médicis pour ceux qu'elle aimait. Le poëte résolut pourtant d'attendre encore avant de se livrer à de folles espérances, car la présomption n'était pas son défaut.

Lorsqu'il retourna au Louvre, les œillades de la reine continuèrent de plus belle, au point que toute la cour les remarqua et que plusieurs en portèrent envie à Gombauld ; et cependant, quand M. d'Uxelles lui conseillait de faire une démarche, il répondait :

— Il y a dans ceci quelque chose que je ne puis comprendre. A coup sûr, je ne suis pas indifférent à la reine ; mais je sens qu'au fond elle n'a pas précisément de l'amour pour moi.

Alors le marquis haussait les épaules en disant qu'à force de raffiner sur les choses, cet homme-là n'arriverait à rien de bon.

La fille d'honneur de confiance, qu'on appelait Cadrina, ne protégeait pas Gombauld auprès de sa maîtresse, sans doute parce qu'elle s'intéressait à d'autres. Un jour de grand ballet, où il fallait des lettres pour être admis, cette fille garda l'invitation destinée à notre poëte. Cet incident confirma les observateurs dans la persuasion que la reine était amoureuse de lui, parce qu'elle demanda vingt fois dans la soirée où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Enfin, quand l'heure fut trop avancée pour qu'il pût venir, Sa Majesté interrompit la fête et ren-

voya la cour d'un air fort chagrin. On sut le lendemain qu'elle s'était mise au lit de mauvaise humeur, et les femmes s'en disaient la cause à l'oreille. L'affaire éclaircie, Cadrina se vit grondée si sévèrement qu'elle en prit le poëte en aversion, mais elle n'aurait pas osé le desservir ouvertement.

A force de passer les journées en bonne compagnie ou bien à rêver sur sa position épineuse, Gombauld, n'écrivant rien, épuisa ses ressources. Il eût trouvé toutes les bourses ouvertes s'il eût voulu recourir aux emprunts, mais dans l'incertitude que l'avenir lui présentait, il était trop honnête pour s'engager dans cette voie ; malgré l'économie la plus sévère, la gêne augmenta si fort qu'on pouvait hardiment l'appeler la détresse la plus complète. Le soin extrême qu'il avait de ses hardes lui permettait encore de faire bonne contenance au dehors; c'était seulement à l'heure des repas, lorsqu'il ne dînait pas en ville, qu'il sentait la misère le prendre à la gorge.

M. d'Uxelles entra chez lui un matin qu'il était plongé dans de sombres réflexions.

— Voici enfin, dit le marquis, une occasion de voir clair dans les pensées de la reine. Il se trouve une vacance de deux mille livres parmi les pensions de sa cassette. Mettez votre nom sur la liste des concurrents. Il y a déjà une douzaine d'écrivains inscrits; nous verrons bien si elle vous choisit, et j'espère que vous n'aurez plus alors aucun doute.

— Quand je serais choisi, répondit le poëte, ce serait une preuve de générosité ; mais je ne vois pas de quel droit on viendrait assurer que c'est de l'amour.

Gombauld se mit sur les rangs pour la pension, et dès le lendemain il apprit avec étonnement que le choix était tombé sur lui.

— Est-ce que le marquis aurait raison? murmurait-il en jetant un coup d'œil sur son miroir.

Le premier quartier, qu'il toucha sur-le-champ, lui servit à se débarrasser d'une foule de dettes qu'il n'avait pu éviter, et que leur exiguité même rendait insupportables. En attendant que le second payement arrivât, la gêne se faisait toujours sentir; mais au moins l'avenir n'était plus si noir.

A la suite d'une querelle entre la reine et Henri IV, au sujet d'une maîtresse du roi qui avait montré de l'insolence, Marie de Médicis fit un petit voyage en Touraine. Gombauld reçut ordre d'être de la suite. L'embarras était grand. Un voyage était alors une chose fort coûteuse, et notre homme n'avait pas d'argent. M. d'Uxelles en offrit; mais on ne faisait pas manquer aisément Gombauld à ses règles de conduite. Il avoua qu'il ne savait que faire, tout en refusant d'emprunter. L'excellent marquis courut au Louvre, presque en colère.

— Vous n'aurez pas M. de Gombauld, dit-il à la reine. C'est un original qui sera toujours unique en son espèce. Il est pauvre comme Job et fier comme César. Il ne veut accepter d'argent que d'une main royale.

La reine fit beaucoup d'exclamations en italien, dont le marquis ne put rien comprendre; mais en questionnant Cadrina il apprit qu'elle avait dit :

— Il est pauvre, et je l'ignorais! C'est un noble cœur. Ma main royale le soutiendra.

Gombauld reçut un bon de huit cents livres sur le trésorier, et sa pension fut portée à mille écus.

Un homme plus modeste encore que notre poëte aurait bien pu finir par se laisser enflammer par tant de faveurs. Gombauld avait de trop bons sentiments pour ne pas éprouver une vive reconnaissance. Il frissonna de crainte en découvrant qu'il se laissait aller malgré lui à l'amour.

— Si je me trompe, pensait-il, je serai du moins excusable.

Pendant le voyage en Touraine, les occasions ne lui manquèrent pas de faire sa cour. Il était toujours bien reçu. Les plus gracieux sourires étaient pour lui. La reine soupirait quelquefois en le regardant, mais il crut s'apercevoir qu'elle avait plus de plaisir à le voir qu'à lui parler. Il en retomba dans l'indécision. Les choses paraissaient rester au même point du côté de Marie de Médicis, tandis que lui, il devenait chaque jour plus amoureux, et souvent il répétait :

— Dans tout cela, il y a quelque chose que je ne puis comprendre. Je commence à croire que cette femme ne veut m'aimer que du regard, comme la Lune aimait le berger de Lathmos endormi sous les feuilles.

En réfléchissant ainsi, Gombauld conçut l'idée hardie de faire un poëme sur Endymion. Il en prépara les plans dans le voyage et l'écrivit au retour à Paris en fort peu de temps. Il sut exprimer avec finesse et habileté les doutes cruels qui le retenaient.

Il eut la témérité de peindre l'amour muet et caché de la déesse, et il donna à cet ouvrage le titre de songe. C'était risquer beaucoup que de publier ce poëme. Tout le monde devait reconnaître la reine dans le personnage de Phœbé : si elle venait à s'en fâcher, l'auteur pouvait tout perdre ; mais, une fois amoureux, le sage Gombauld lui-même n'avait plus sa prudence accoutumée ; il voulait, à tout prix, en finir avec la perplexité.

Le poëme fut publié. Le libraire Courbé y gagna de l'or, car toute la cour l'acheta. On n'avait plus autre chose à la main que ce petit livre. Les mémoires du temps s'accordent à dire que l'ouvrage fit un furieux bruit, et que les vers en sont admirables (1).

L'homme le plus paisible a des ennemis. Ceux de Gombauld prirent des airs d'importance et de mystère pour annoncer à la reine l'indiscrétion du poëte ; mais ils demeurèrent fort sots quand Sa Majesté déclara qu'elle était ravie d'être immortalisée par un écrivain d'un si grand mérite, et qu'elle désirait entendre une lecture de l'*Endymion* de la bouche de l'auteur. Les ennemis ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent d'éveiller la jalousie du roi ; mais Henri IV jura son ventre-saint-gris que s'il

[1] Si je ne cite rien de l'*Endymion* de M. de Gombauld, c'est parce que je sais d'avance que les gens d'aujourd'hui le trouveraient faible et le tourneraient peut-être en dérision. Nous avons si peu de respect pour ce qui enchantait nos pères ! On méprisera un jour ce que nous aimons. Notre littérature vaut-elle mieux que celle du dix-septième siècle ? c'est encore une question. Je veux donc croire fermement que l'*Endymion* est une très-belle chose.

était c..., ce qui arrivait aux plus honnêtes gens, ce ne pourrait être du fait d'un simple rimeur, et qu'il y aurait conscience de tourmenter un auteur au sujet de ses poëmes.

Il ne restait plus, contre un homme si favorisé, qu'une dernière arme, celle du ridicule; une cabale d'envieux se forma au milieu de la cour pour en accabler Gombauld. Ces gens-là riaient hautement du poëme à la mode; ils n'appelaient plus l'auteur autrement qu'Endymion, ou bien l'amant de la Lune. On chuchotait à ses oreilles des propos insolents qu'il feignait sagement de ne pas entendre, par égard pour la reine, qui se fût trouvée de moitié dans la querelle.

Un soir qu'il se tenait à l'écart au château, pendant les danses, Marie s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon poëte? Vous êtes sombre comme un Amadis.

— Je pensais à faire mes adieux à Votre Majesté.

— Des adieux ! et où voulez-vous aller ?

— Je ne sais; mais il faut que je m'éloigne.

— Vous êtes de ma maison, monsieur, et je vous refuserai mon autorisation.

— Votre Majesté sera la première à m'ordonner de partir quand elle saura...

— Qu'est-il donc arrivé, bonté divine !

— J'ai trouvé ce matin, sur les murs de ma maison, des placards injurieux qui m'ont mis au désespoir; une auguste personne s'y trouve lâchement calomniée.

— Je vous comprends. Cela me regarde, monsieur. Je donnerai des ordres pour que les auteurs de ces bassesses soient recherchés et punis. Quant à vous, ne vous en mêlez pas et ne parlez plus de nous quitter.

— Je supplie Votre Majesté de permettre que je parte.

— Non, vous dis-je. Quelle obstination ! pour de misérables propos !

— Encore s'il y avait quelque chose de vrai !...

Gombauld s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— *Se fosse vero ?* dit la reine en soupirant. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même dans le titre de votre ouvrage : ce n'est qu'un songe, ce ne sera jamais qu'un doux songe ?

— Au moins, si je pouvais donner une leçon à ces insolents !

— Encore ! encore un duel pour moi ?

— Je ne sache pas, madame, que déjà...

— Oh ! laissez-moi supposer que ce serait la seconde fois... Eh bien ! je vous le permets, châtiez ces impertinents ; mais ne vous faites pas blesser, cela me causerait beaucoup de peine et dérangerait toutes mes idées.

Quand la reine se fut éloignée, Gombauld recueillit ses esprits pour bien retenir les moindres paroles échappées des lèvres royales.

— *Ce n'est et ce ne sera jamais qu'un songe !* pensait-il. — *Encore un duel pour moi !* — *Laissez-moi supposer que c'est la seconde fois !* — Il semblerait que Marie trouve, dans ce qui arrive, la réalisation

d'un rêve ou la reproduction d'un souvenir. Assurément il y a là-dessous un mystère que je ne puis pénétrer.

La permission qui venait de lui être accordée le remplissait de joie ; son orgueil avait souffert cruellement des sacrifices qu'avait exigés la prudence. L'occasion de se venger ne pouvait tarder à s'offrir ; car, suivant l'ordinaire, sa patience ne faisait que multiplier les railleries.

En effet, quelques mauvais plaisants, passant près de lui, se mirent à critiquer tout haut sa toilette.

— Monsieur de Gombauld a des bas admirables, ce soir, dit le chevalier Miraumont. Dieu me damne! je crois qu'ils sont verts de mer. C'est sans doute pour aller faire sa cour à la lune dans les prairies qu'il a choisi cette couleur.

Gombauld se tourna vers le chevalier et le regarda en face. L'autre ne voulant pas avoir l'air de céder, continua la plaisanterie.

— Monsieur de Gombauld, vous m'obligeriez en me donnant l'adresse du marchand qui vous a vendu ces bas. Ils sont délicieux. Je les veux mettre à la mode.

— Monsieur, répondit le poëte, si vous osez venir me chercher demain matin, je vous ferai rompre quelques semelles devant mes bas.

— Oui-da! il se fâche, je crois.

— Est-ce que cela vous fait peur ?

— Plaisir! plaisir! et non peur.

— Eh bien donc! aurai-je l'honneur de vous voir demain matin?

— Certainement, monsieur; où il vous plaira; et face à face, si cela vous convient.

— C'est ainsi que je l'entends, à moins que je ne vous force à tourner les talons.

— Corbleu! méchant rimailleur...

— Ne nous échauffons pas ici, de grâce!

— Pardieu! Miraumont, s'écrièrent les jeunes gens, tu as trouvé à qui parler.

— Eh! qu'y a-t-il là-bas? demanda le duc de Guise. Une querelle? C'est le sage M. de Gombauld! je ne souffrirai pas qu'un si bel esprit s'expose à mourir; messieurs, vous me ferez plaisir de vous accommoder.

— C'est impossible, monsieur le duc, dit Gombauld. J'ai supporté mille insolences. Le vase est plein. Le chevalier payera pour les autres.

— Je serai votre second, dit le marquis de Racan.

— Point de seconds! je ne veux pas que d'autres s'entretuent pour moi. Cet usage est absurde. M. Miraumont m'a offensé, c'est à lui seul que j'aurai affaire, demain à six heures du matin. Vous y pouvez tous venir, messieurs. J'attendrai le chevalier chez moi. Pas de bruit surtout, je vous en prie. C'est arrêté; je n'écouterai aucune proposition d'accommodement.

— Bien dit, mon cher Gombauld, s'écria le duc de Guise. En vérité, je ne l'aurais pas cru d'un poëte. Vous êtes un garçon accompli; je n'ai plus le courage de m'opposer à la bataille, et j'y assisterai peut-être.

Gombauld sortit en faisant un signe de la main au chevalier Miraumont.

— C'est charmant, répétait le duc; le plus bel esprit de la France va se battre! je suis sûr qu'il a un cœur de lion. Il est fâcheux seulement que, pour la première fois, il se mesure avec Miraumont, qui est une fine lame.

— Madame, dit M. de Guise à la reine, Gombauld se bat demain. Votre Majesté désirera sans doute que je m'oppose au duel?

— J'ai donné mon autorisation, monsieur le duc. Veillez seulement, je vous prie, à ce qu'on ne les laisse pas se tuer, et que le ciel protége la bonne cause!

Le lendemain, dès cinq heures, il y avait bien trente jeunes gens à l'hôtel du Barillet, où notre poëte occupait depuis peu un assez joli appartement. La rue des Étuves était encombrée de chevaux et de laquais. Miraumont étant arrivé, on parlait de se rendre sur le pré, lorsqu'un gentilhomme, appartenant à M. de Guise, vint ordonner qu'on attendît encore. Quand le duc parut, un silence respectueux régna dans l'assemblée.

— Çà, dit le prince, êtes-vous toujours en humeur guerrière, mon poëte? J'aimerais mieux vous voir tendre la main à Miraumont, qui est un bon diable après tout.

— Je vous supplie, monsieur le duc, de ne pas me donner occasion de vous répondre par un refus.

— N'en parlons plus. Où allons-nous prendre le champ?

— Si vous m'en croyez, dit Gombauld, nous n'irons pas loin. Le terrain de ma rue est excellent. Ce sera fini dans cinq minutes.

— Quel gaillard vous êtes, mon poëte ! eh ! cela me plaît. Les juges se mettront aux fenêtres ; mais je n'autorise le combat qu'à une condition, c'est qu'on s'arrêtera aussitôt que je le commanderai. Rapportez-vous-en tous deux à moi.

— Nous vous obéirons ! répondirent les deux champions.

Les manteaux furent déposés, les épées mesurées, et les combattants descendirent au milieu de la rue. Au signal donné par le duc, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, l'arme au poing.

Dès les premières passes tout le monde reconnut que Gombauld tirait l'épée d'une manière supérieure. Son adversaire s'en aperçut aussi, et, se mettant sur la défensive, il se vit obligé de rompre devant une attaque dont il sentait toute l'habileté. Un duel était alors une affaire fort simple. A l'exception de celui qui demeurait sur le carreau, on y plaisantait comme ailleurs.

— Bien joué ! disaient les jeunes spectateurs à chaque botte que portait Gombauld. Ah ! Miraumont, tu en tiens. Voilà ton maître. Regardez un peu ce grave rimeur ; il ne rêve point à la lune dans ce moment. Qui aurait cru cela ? ce marcheur si soigneux, qui va sur les pointes de ses souliers, de peur de la boue, le voici qui pousse son homme au travers du ruisseau comme un furieux. Eh ! le chevalier est

mal engagé! Holà! Miraumont! lâche pied, mon cher, ou tu vas être transpercé!

En effet, Gombauld, profitant d'une imprudence de son adversaire, s'était fendu impétueusement, et la pointe de son épée avait effleuré la poitrine du chevalier, qui fût resté sur la place s'il n'eût fait un saut prodigieux en arrière.

— Il paraît, monsieur, dit le poëte, que vous voulez me conduire hors des enceintes de la capitale? La promenade sera fatigante pour vous, si vous courez ainsi à reculons. Reposez-vous un moment.

— Miraumont, dit le duc de Guise, c'est à vous que je défends de continuer le combat. Il faut faire des excuses à Gombauld, non parce qu'il est le meilleur tireur et que vous avez le dessous, mais parce que les torts sont de votre côté. Allons, messieurs, qu'on se donne la main.

— La main! la main! crièrent les assistants.

Les deux batailleurs s'embrassèrent et devinrent amis. Miraumont, au bout de trois jours, eut un autre duel en l'honneur de Gombauld, dont il s'était déclaré publiquement l'admirateur passionné.

On pense bien qu'à son retour au château, notre poëte trouva plus de tendresse que jamais dans les regards de sa souveraine. Il devint le héros du moment. Marie fixa un jour de la semaine suivante pour la lecture de l'*Endymion* en petit comité. Il ne devait y avoir que des dames et les gens qui avaient les entrées de la ruelle. On sollicitait de tous côtés des billets d'admission. Gombauld, pour se préparer à cette solennité importante, étudiait sa diction, et les con-

temporains assurent qu'il savait réciter à merveille. Le jour du triomphe était proche, lorsque l'assassinat du roi plongea la France entière dans le deuil. Cet événement causa un tort irréparable à la fortune de Gombauld. La lecture fut d'abord renvoyée aux calendes grecques. La reine, occupée des affaires de l'État, de sa régence et de ses projets en faveur de Concini, parut oublier ses amours poétiques.

Comme elle était au plus fort de sa puissance, Marie aperçut un soir le visage mélancolique de Gombauld, qui ne s'était pas montré à la cour depuis longtemps, par discrétion. Elle s'approcha de lui en souriant avec sa bienveillance accoutumée.

— Vous voici donc, bel Endymion? lui dit-elle en badinant; on ne vous voit plus ici. Nos malheurs ne nous ont pas laissé le loisir de réjouir nos esprits par la lecture. Nous avons laissé dormir le berger dont Phœbé fut amoureuse.

— Madame, le sommeil d'Endymion a duré trente ans, suivant la fable. Quand Votre Majesté le désirera, nous le réveillerons; mais il a déjà vieilli et perdu dans l'estime publique.

— Eh bien, composez un autre poëme, et je vous donne ma parole que nous le ferons valoir. En attendant, je vous autorise à m'envoyer demain quelques vers pour moi seule. Vous pouvez prendre pour sujet les ennuis qui m'ont accablée pendant que notre deuil vous tenait éloigné de la cour.

Le lendemain, Gombauld envoya le sonnet suivant, qui fit dans la suite un grand bruit, et faillit

coûter la liberté à son auteur quand on le trouva dans les papiers de la reine :

S'il est vrai que Philis ne regarde personne
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour ;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne ;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,
Qui retarde tes pas ? quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient ? quelle main t'emprisonne ?

Non, tu ne manques pas ni d'amour ni de foi ;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi,
Et que chacun se plaint de son indifférence ;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs :
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence ;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs [1].

Après avoir envoyé ce sonnet à la reine, Gombauld, effrayé de sa hardiesse, n'osa reparaître au Louvre qu'au bout de trois jours. Dès qu'elle l'aperçut, Marie le fit appeler.

— Mon cher poëte, dit-elle d'un air sérieux, je vous dois une explication. Mes yeux vous ont parlé plus que je ne voulais. Bien d'autres que vous s'y seraient trompés et auraient eu moins de modestie. Il faut cesser cet enfantillage, car, je le vois, il mettrait votre repos en danger.

[1] Ceux qui ne font pas profession de se connaître en poésie n'ont qu'à lire les lettres de M. de Gombauld : on y verra combien ces vers lui valurent de compliments, et que, par conséquent, ils sont très beaux.

— Il est déjà trop tard pour me le vouloir laisser, interrompit Gombauld; je l'ai perdu, madame.

— Eh bien, il faut donc que je vous le rende.

— Si c'est en m'ôtant l'espérance, Votre Majesté réussira fort mal.

— Écoutez-moi : un mot suffira pour vous faire comprendre ce qui s'est passé. Autrefois, chez le duc mon père, j'ai aimé, étant enfant, un gentilhomme florentin auquel vous ressemblez prodigieusement. Il s'est battu en mon honneur, comme vous avez fait. Je n'ai pu cacher mon trouble en vous voyant; mais sachez que si c'eût été lui-même, et non sa ressemblance parfaite, je n'aurais pas eu pour lui plus de faiblesse que pour vous. Je suis reine de France, monsieur. Je ne veux pas pourtant que vous soyez malheureux. Ma puissance vous dédommagera du mal que mes regards peuvent vous avoir fait. Demandez une faveur, et je vous promets d'avance qu'elle vous sera accordée.

Gombauld était accablé; une larme tomba de ses yeux, et sa mâle figure trahissait l'angoisse de son âme.

— Hélas! madame, répondit-il, pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt? Que vous demanderais-je à présent? Des honneurs me perdraient en me fixant près de vous. De l'argent? je n'en ai pas besoin; ma pension me suffit. Je ne suis qu'un portrait où vos regards aiment à se fixer; il n'est pas nécessaire d'y mettre un riche cadre. Donnez-moi donc aussi votre image, madame; c'est là tout ce que je veux avoir; mais en la regardant c'est à vous-même que je penserai.

— La reine fut si flattée de la demande, qu'elle ne put réprimer un sourire de plaisir.

— Je vous donnerai mon portrait, monsieur. Allons, remettez-vous, et appelez l'ambition à votre aide, elle vous consolera.

Gombauld fut si triste de cette déception que ses amis le crurent longtemps inconsolable. Il demeurait enfermé chez lui et ne voulait recevoir personne. L'ambition ne lui venait pas. Les Muses seules et son goût pour la musique le soutenaient. C'est en ce temps-là qu'il écrivit un grand nombre de sonnets qui ont été lus avec une grande curiosité lorsque le besoin le força de les livrer au public. Il suffira d'en citer les premiers vers pour qu'on voie que son amour pour la reine les a tous dictés :

Sitôt que je la vis, je devins immobile,
Comme si tous mes sens m'avaient abandonné.
Quelles sévères lois ont jamais ordonné
Que le mal soit extrême et qu'il soit inutile ?

Il y en a un qui donnerait à croire que Marie ne cessa pas entièrement ses œillades, même après avoir enlevé tout espoir au pauvre poëte. Il commence ainsi :

Prétendez-vous de moi, beaux yeux cruels et doux,
Un tribut éternel de soupirs et de larmes?

Celui qui fit parler le plus est le troisième du recueil publié en 1646, chez Courbé :

C'est trop dissimuler une douleur profonde.

Tous ces morceaux sont également remarquables.

On serait embarrassé de dire lequel est le plus beau.

La reine, voulant tenir sa promesse, avait fait appeler le célèbre peintre Du Moustier; mais le portrait ne fut pas achevé. Le jeune roi Louis XIII, étant devenu majeur, fit assassiner le maréchal d'Ancre, et chassa les autres favoris de sa mère. La reine se retira au château de Blois, et se vit abandonnée, dans sa disgrâce, par tous ses amis. L'évêque de Luçon, sa créature, devenu cardinal de Richelieu, s'empara du pouvoir, et la fit maltraiter, tout en feignant de la vouloir réconcilier avec le roi. Gombauld perdit sa pension. S'il eût voulu adresser quelques vers à Sa Majesté ou à M. le cardinal, il aurait pu aisément se faire ouvrir la cassette royale; mais il était trop peu courtisan. Il n'écrivit que pour vivre.

C'était un crime alors que de bien parler de la reine. Gombauld lui dédia publiquement un poëme pastoral qu'il appelait *Amarante*. On parla de mettre l'auteur à la Bastille.

Marie n'avait plus, dans son exil, que sa suivante Cadrina et six laquais seulement. On la laissait presque manquer du nécessaire. Elle était à table lorsqu'on lui annonça que notre poëte lui dédiait un ouvrage. Elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je savais bien que celui-là ne m'abandonnerait pas!

En effet, Gombauld éleva toute sa vie la voix en faveur de ses amis malheureux. Lorsque M. de Montmorency, dont il avait reçu quelques services, fut arrêté et mis à mort, Gombauld seul déplora hautement sa perte. Cette hardiesse n'était pas faite pour le re-

mettre bien en cour. Il ne fut pas heureux tant que dura la puissance du cardinal.

Les dames de l'hôtel Rambouillet firent de si grandes avances à Gombauld, qu'il se rendit à ces réunions littéraires, dont il devint un des premiers personnages. S'il avait eu l'intrigue de M. de Voiture, il l'aurait aisément surpassé en réputation, car il avait plus de talent.

Toujours fier, toujours proprement vêtu et de plus en plus misérable, Gombauld ne voulait avouer à personne qu'il ne savait de quel bois faire flèche. Le marquis de Rambouillet s'en doutait bien et n'osait lui offrir sa bourse. On l'accablait de caresses pour le garder tous les jours à dîner. Quand ce n'était pas chez *Arthénice*, c'était chez la vicomtesse d'Auchy ou chez mademoiselle Paulet. Il vivait ainsi, s'inquiétant toujours plus pour les autres que pour lui.

Gombauld cultivait la musique, mais en secret, à cause d'une sotte réprobation qui existait alors contre ceux qui exerçaient cet art divin. La marquise de Rambouillet ne put jamais obtenir de lui qu'il vînt jouer chez elle de la mandore.

On raconte qu'un jour qu'il s'ennuyait, Gombauld s'en alla chez M. de l'Enclos, le père de Ninon, qui était particulièrement versé dans l'art du luthier et maniait habilement plusieurs instruments, mais sans oser le dire. Après les premiers compliments, notre poëte s'approche doucement d'une guitare qui était pendue à la muraille :

— Est-ce que vous touchez encore à ces vilenies? dit-il en faisant sonner une corde.

— Moi ! répondit l'Enclos, fi ! cela est bon pour des goujats.

— A la bonne heure. Cependant cette guitare est d'accord. Elle paraît avoir un son exquis.

— C'est une belle pièce, cela vient de Bologne. Prenez-la un peu. Ne savez-vous pas en jouer ?

— J'y ai mis les mains quelquefois en mon enfance.

— Eh bien ! essayez-la.

— Non pas ! à moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— Je le veux bien. Voici un autre luth de ma façon, dont je recommande les basses à votre oreille. Écoutez cela. Comme ce son est rond et parfait !

Ils se mirent tous deux à l'œuvre, et y restèrent douze heures sans boire ni manger.

M. de Rambouillet et plusieurs autres grands seigneurs, sachant que Gombauld n'avait plus aucunes ressources, imaginèrent de lui dire qu'ils avaient obtenu le rétablissement de sa pension ; quand l'époque des quartiers arrivait, ils lui faisaient donner sa quittance, et, sous couleur d'aller toucher l'argent au trésor, ils le tiraient de leur poche. Ils mettaient beaucoup de soin dans cette supercherie, car le poëte ne leur aurait pardonné de sa vie s'il l'eût devinée.

Gombauld fut de l'Académie française après la mort du cardinal de Richelieu. Il mit en terre ses amis et ses ennemis, car il vécut quatre-vingt-seize-ans. Il avait encore bonne mine et se tenait droit, lorsqu'il se blessa en tombant d'une échelle dans sa

bibliothèque. Il avait alors une pension de M. de Colbert, qui était chargé de distribuer les grâces du roi.

Il mourut huguenot et fut enterré à Charenton.

M. Tallemant des Réaux, qui a l'esprit méchant et ne l'avait point connu jeune, s'est amusé à écrire sur lui quelques histoires où il lui donne des ridicules. Il prétend que, sur ses vieux jours, le poëte épousa sa servante. Nous avons peine à le croire en lisant ses ouvrages, où l'on voit une âme noble, qui n'adresse jamais ses vœux qu'aux lieux les plus élevés.

Quoi qu'il en soit, Jean-Ogier de Gombauld n'en est pas moins l'un des ornements du grand siècle et le plus bel esprit de la première régence.

L'AVOCAT PATRU.

On n'est pas obligé de savoir aujourd'hui que l'avocat Patru fut un des jeunes gens les plus célèbres de son temps par sa jolie figure, par son esprit, qui était le plus beau du monde, et par sa pauvreté, qui passa en proverbe : personne n'ignorait cela, dans Paris, il y a seulement deux cents ans. Quand on voulait dire qu'un homme ne faisait rien comme tout le monde, on disait : Celui-là se comporte à la façon de Patru ; et, en effet, Olivier Patru agissait toujours au rebours des autres. Quand il s'était mis en tête une idée, le pape ne l'en aurait pas fait démordre. Il était galant à sa manière, et, comme il réussissait dans toutes ses entreprises, on pourrait s'étonner qu'il n'eût pas atteint la fortune ; mais la fortune est la seule femme à laquelle l'avocat Patru n'ait jamais voulu dire une douceur, et si bienveillante que soit une dame, encore faut-il qu'un joli garçon lui fasse au moins le premier compliment.

Ce jeune homme gagna fort habilement les trois premières causes qu'il eut à plaider au palais, et, comme ses trois clients lui firent banqueroute de ses honoraires, il disait gaiement en faisant claquer ses doigts :

— Voilà un beau pronostic ! vous verrez que je n'aurai le sou de ma vie ; mais je m'en moque, pourvu que j'aie du pain et de jolies maîtresses.

Il touchait à ses vingt ans quand mourut son père, qui était le plus honnête avocat du barreau de Paris. L'héritage se composait d'un mobilier fort simple et d'une somme de huit cents livres que le jeune homme employa utilement à faire un voyage en Italie, ce qui était une chose rare alors et donnait de la considération. Ce fut en 1625 qu'il revint de ce voyage. Comme il y eut, cette année-là, un jubilé, M. Patru mit un jour ses plus beaux habits pour aller voir la procession devant le parvis de Notre-Dame, où se trouvaient la cour et la ville en grande foule.

On parlait alors, dans la petite bourgeoisie, d'une beauté extraordinaire. C'était la fille du procureur au Châtelet, Turpin. Elle s'appelait Marie. Jamais on n'avait rien vu d'aussi parfait que sa taille et ses mains, d'aussi éclatant que la blancheur de son teint, ni d'aussi doux que ses yeux bleus et tout son visage. Elle n'avait que seize ans, et déjà elle était connue de la capitale entière pour la plus belle fille qui fût en ce temps-là.

On savait que mademoiselle Turpin devait figurer à la procession parmi les vierges ; c'est pourquoi les jeunes gens la cherchaient avec empressement. Un

murmure universel d'admiration s'éleva quand elle parut, et les compliments les plus flatteurs parvenaient à son oreille.

— Voilà de si grands yeux, disait l'un, qu'on s'y pourrait mirer quatre amants à la fois.

— Ce sont des puits où l'on se noie, plutôt que des miroirs, disait un autre.

— Non, assurait un troisième, je les tiens pour des arquebuses assassines, qui couchent en joue tous les cœurs.

Mademoiselle Turpin, entendant ces propos, baissait avec embarras ses paupières ; mais elle les releva par hasard en passant devant M. Patru ; et comme il ne parlait point phébus, étant instruit et avocat, il porta tout uniment la main à son chapeau et fit un salut, auquel on répondit d'un air fort mélancolique.

— D'où connaissez-vous ce jeune homme ? demanda madame Turpin à sa fille.

— C'est M. Patru, ma mère, ce jeune avocat dont on dit tant de bien, et que mon père nous fit entendre l'an passé.

— Il a si bon air que je l'aurais pris pour un gentilhomme.

Dans ce moment la foule devint très-épaisse, et la mère, qui n'avait pas le pied léger, se serait laissée choir, si Patru ne l'eût retenue dans ses bras. Madame Turpin était de naissance assez commune ; elle remercia le cavalier avec une politesse familière, en l'appelant dix fois par son nom :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Patru ; je

vous suis fort obligée, monsieur Patru; sans vous je m'allais blesser. Mon mari vous ira voir pour vous rendre grâce, monsieur Patru. Je suis madame Turpin, et voici ma fille. Dites donc quelque chose à monsieur Patru, Marie.

Mais la fille rougissait de la sottise de sa mère, et ne voulut dire mot pendant un quart d'heure que dura la conversation. La procession étant rentrée dans l'église, le jeune homme s'éloigna en promettant d'aller rendre ses devoirs à la famille Turpin, et de plus très-amoureux de la demoiselle.

Tout autre que notre avocat aurait fait sa visite dès le lendemain; mais Patru était un homme singulier, qui raisonnait toujours avec lui-même, et sa première bizarrerie fut de se mettre dans l'esprit qu'il devait bien se garder de paraître chez M. Turpin. En vain le procureur au Châtelet le fit engager à venir par d'autres jeunes gens; il n'y voulut jamais mettre les pieds; de sorte que mademoiselle Marie s'imagina que les ridicules discours de sa mère étaient la cause de cet éloignement, ce qui lui fit beaucoup de chagrin. Cependant Patru passa un jour dans la rue Saint-Jacques, où demeurait Turpin, et comme la jeune fille se tenait sur sa porte, il la salua poliment de loin, et lui jeta involontairement des œillades fort tendres. Depuis ce jour, notre avocat s'arrangea pour revenir souvent près de cette maison.

Ce manége dura plusieurs semaines.

La main de mademoiselle Turpin était promise à un autre avocat nommé Lévêque. C'était un petit homme, laid, bavard et crépu, mauvais plaisant, et

qui perdait ses causes, mais grand travailleur, et qui avait un peu de bien. Soit que la demoiselle ne vît pas Patru avec indifférence, soit que l'approche du mariage l'eût fait réfléchir, elle ne se souciait plus d'épouser son prétendu. Son père l'y décida pourtant, non sans peine, et on dit qu'elle fut trois jours à pleurer avant de vouloir admettre son mari dans sa chambre à coucher, ce qui fit rire les commères.

A peine marié, l'avocat Lévêque vit sa maison pleine de garçons attirés par la beauté de sa femme. Tout le barreau s'y donnait rendez-vous. Patru seul n'y paraissait point encore, et l'on s'étonnait qu'il ne voulût pas venir chez son confrère.

— C'est donc un bourru et un sauvage ? demanda madame Lévêque.

— Point du tout, lui répondit-on.

— Alors c'est donc un libertin qui n'aime pas la compagnie des dames honnêtes?

— Pas le moins du monde : c'est l'homme qui sait le mieux vivre et qui a le plus de galanterie ; mais il est original et sujet à des manies.

— Parbleu ! s'écria M. Lévêque, je veux éclaircir ce point. Je vous invite à souper pour demain, messieurs, et je vous donne ma parole que nous aurons M. Patru, dussé-je le saisir au collet et l'amener de force.

Le lendemain, au Palais, Olivier, suivant sa coutume, se tenait éloigné de M. Lévêque ; mais celui-ci vint l'aborder, et, l'entraînant près d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, je n'y tiens plus, il faut absolument que j'aie l'avantage de vous connaître.

On m'a dit de vous toutes sortes de bien. Vous passez pour le convive le plus aimable qui soit à Paris, et de plus vous avez parcouru l'Italie, dont vous parlez à ravir. Je vous supplie d'honorer de votre présence un petit souper que je donne ce soir, et qui sera fort triste si je ne puis remplir l'engagement que j'ai pris de vous y amener.

— Monsieur, répondit notre avocat, je ne mérite pas que vous fassiez un si grand état de moi, et, comme je suis ennemi des cérémonies, j'accepte votre invitation.

Le soir, vers sept heures, Patru se présenta donc chez M. Lévêque. Il avait peigné avec soin ses cheveux noirs, partagés sur son front, et portait si bien le simple manteau de laine, qu'on l'aurait pris pour un homme de cour déguisé en costume de palais. De son côté, la jeune dame, piquée au jeu depuis longtemps, avait résolu d'être furieusement séduisante, ne fût-ce que pour faire sentir à Patru tout ce qu'il avait perdu par sa faute. Comme elle était la seule femme de la réunion, la nécessité de tenir tête à une dizaine de jeunes gens l'anima promptement et la mit si bien en gaieté, qu'elle ne cessa de sourire et de montrer ses belles dents, ce qui lui allait à merveille. Elle s'acquitta des honneurs du repas avec la grâce d'une Circé. On fit chère lie jusqu'à onze heures. Patru, qui était assis à côté de la maîtresse du logis, recevant toujours les meilleurs morceaux et les plus grosses rasades, conta des histoires plaisantes, qui divertirent fort la société.

Après avoir vidé plusieurs verres de vieux bour-

gogne, M. Lévêque commençait à s'échauffer. Il aimait les équivoques, et s'écria en frappant sur la table :

— Messieurs, écoutez, je vous prie ; je suis le maître de la maison ; écoutez, messieurs, que je fasse une proposition. Mon hôte, M. Patru, a la réputation d'être un expert en affaires de galanterie : je vote pour qu'il nous raconte l'une de ses amourettes.

La proposition fut appuyée avec grand bruit. Madame Lévêque faisait mine de vouloir se retirer ; mais le mari déclara que sa femme n'était plus une petite fille, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fît la mijaurée comme les dames de l'hôtel Rambouillet, ajoutant qu'il lui avait déjà conté plus d'une bonne histoire dont elle ne s'était pas gênée pour rire de bon cœur.

— Messieurs, dit Patru, afin de satisfaire tout le monde en ménageant les oreilles de madame Lévêque, je vous ferai le récit d'une amourette qui, pour ne m'avoir conduit à rien, ne m'en a pas moins tenu au cœur plus qu'aucune autre.

Notre avocat commença son histoire par une peinture détaillée des mœurs et de l'aspect pittoresque de la seigneurie de Venise, où il avait demeuré dans son voyage.

— Je regardais un jour, poursuivit-il, une procession qui traversait la place Saint-Marc. J'aperçus, au milieu des jeunes vierges, une fille plus belle que toutes ses compagnes, et je sentis, à un regard qu'elle jeta sur moi par distraction, mon cœur percé si cruellement, que j'en fus tout bouleversé. Je ne né-

gligeai pas néanmoins de la saluer, et j'en reçus une inclination de tête qui acheva de porter le trouble dans mon âme. La mère de cette adorable personne marchait à côté d'elle.

Le lecteur a déjà deviné que Patru racontait sa première rencontre avec la fille du procureur Turpin. Madame Lévêque seule pouvait comprendre l'intention du narrateur et reconnaître l'exactitude des détails. Patru avait beau jeu pour parler de son amour et de sa discrétion. Il en profita pour se faire valoir le mieux qu'il put. Quand l'histoire fut achevée, le mari prit la parole.

— Est-ce là tout? demanda-t-il; n'avez-vous fait que saluer cette belle fille quand elle était devant sa porte?

— Rien autre chose.

— Quoi! vous ne lui avez parlé que cette seule fois?

— Rien qu'une fois.

— Allons donc! vous ne dites pas le fond de l'affaire, ou bien, ma foi! votre histoire n'est pas bonne.

— Je vous la dis comme elle est.

— Elle ne vaut rien.

— Et vous, madame, demanda Patru, la trouvez-vous mauvaise?

— Elle m'a intéressée; mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas essayé de vous faire recevoir chez la demoiselle.

— Il serait trop long de vous en dire les raisons; croyez pourtant qu'elles sont bien fortes, puisque je me suis privé d'un si grand bonheur, malgré toute

l'ardeur d'un amour qui n'est pas éteint à cette heure où je vous parle.

La dame baissa les yeux et ne fit plus de questions; et comme le genou de M. Patru effleura imperceptiblement le sien, elle donna le signal pour quitter la table.

En s'en retournant chez lui, vers minuit, Patru repassa dans son esprit tout ce qui s'était dit le soir. Il cherchait à deviner s'il avait produit quelque impression sur l'esprit de la jeune dame. Tantôt il concluait pour l'affirmative et tantôt pour la négative, en sorte qu'il se coucha sans savoir à quoi s'en tenir, ce qui cause toujours une grande fermentation dans la tête d'un amoureux. En effet, il vit dans ses songes les cheveux blonds et le doux sourire de madame Lévêque, et se réveilla le lendemain tout rempli de l'image de cette aimable femme.

Ce fut sans doute encore par suite de ses fantasques idées que Patru demeura huit grands jours sans retourner chez son confrère. Il ne laissait pas de faire politesse à M. Lévêque lorsqu'il le trouvait au Palais; il lui donnait des conseils au sujet de ses plaidoiries; mais il ne parlait point de l'aller voir. Si c'était un calcul, il se trouva bon, car M. Lévêque, loin de se mettre en tête que ce garçon pensât à sa femme, se prit pour lui d'une amitié extrême.

Un matin, notre jeune avocat, n'y pouvant plus résister, s'alla mettre en faction, le manteau sur le nez, dans les arcades des Mathurins-Saint-Jacques, où madame Lévêque passait souvent pour aller faire ses dévotions à Saint-Severin. Du plus loin qu'il l'a-

perçut il se dirigea vers elle de manière à la rencontrer face à face. S'il eût été moins troublé par l'amour, Patru aurait aisément reconnu, dès le premier mot de la conversation, qu'on avait pensé à lui pendant ces huit jours. Par une vieille et innocente ruse, que les femmes ne manquent jamais d'employer, la jeune dame, feignant d'avoir pris au sérieux l'histoire de Venise, demanda si Patru avait songé à sa belle inconnue.

— Elle ne m'est pas sortie un instant de l'esprit, s'écria-t-il ; je l'ai vue nuit et jour, et je l'aime avec plus de passion que jamais.

— Pauvre jeune homme ! Mais avouez que vous avez agi avec elle d'une façon étrange ! Vous avez justement employé le meilleur moyen de ne pas lui plaire.

— Cela est vrai ; mais je vous jure qu'en agissant ainsi j'ai cru faire pour le mieux, et accomplir un sacrifice nécessaire qui me coûtera le bonheur.

— Eh ! comment donc l'entendez-vous ? demanda la dame désorientée.

— Je vais m'expliquer tout franchement. Sachez que je ne possède absolument rien, et que cette divine personne n'avait pas de bien non plus; nous aurions formé le ménage le plus malheureux. En l'épousant, je l'aurais plongée dans la gêne. Le spectacle de sa misère m'aurait assassiné chaque jour, car j'aurais voulu lui donner un royaume. J'ai préféré mille fois être le plus à plaindre des hommes que de lui faire partager mon triste sort. Je me suis toujours dit qu'étant pauvre je ne devais point me

risquer près des demoiselles ; et, puisque j'ai manqué à mes résolutions, je saurai souffrir seul et avec courage.

Madame Lévêque marcha longtemps en silence, d'un air de réflexion ; puis elle dit tout à coup :

— A présent qu'elle est mariée avec un autre, vous pourrez du moins la revoir.

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût mariée ! s'écria Patru ; mais aussi bien il est inutile de feindre, et, je le vois, vous savez que c'est vous que j'aime.

— Sans doute, répondit naïvement madame Lévêque en levant ses yeux bleus sur notre avocat, je l'ai deviné depuis longtemps.

Dans ce moment ils arrivaient ensemble au portail de l'église.

— Monsieur Patru, poursuivit la jeune femme, je me suis trompée sur votre compte ; ce que j'ai pris injustement pour de l'orgueil et de l'insolence était de la délicatesse ; j'en suis honteuse, et je vous offre mon amitié, ne pouvant vous donner davantage.

On portait alors des mantes blanches, et les mains de madame Lévêque étaient restées cachées dans ce vêtement de dessus ; je ne sais comment il se fit qu'il en sortit une du milieu des larges plis. Patru s'en empara, et la pressant avec ardeur :

— Je suis fier de votre amitié, dit-il ; mais si je prends une fois l'habitude de vous aller voir je ne pourrai plus m'en défaire.

— Venez toujours : mon mari vous estime fort, et je suis obsédée de visites.

Madame Lévêque, retirant sa main de celles d'Olivier, avait disparu par la porte de l'église.

Changeant tout à fait de conduite à partir de ce moment, l'avocat, pendant trois ans entiers, ne laissa plus passer un seul jour sans aller voir madame Lévêque. Le mari en fut charmé ; il n'avait à la bouche d'autre nom que celui de Patru. Il est vrai que personne au monde ne savait être aimable comme ce garçon pour ceux auxquels il voulait plaire. Il sut inspirer à Lévêque une confiance si aveugle, que celui-ci lui aurait volontiers donné sa femme à garder, et qu'il ne s'effrayait aucunement de les savoir tous deux ensemble pendant qu'il était hors du logis. Patru profitait de la permission, et si ses visites étaient quotidiennes, elles devinrent aussi fort longues ; de sorte qu'il eut tout le loisir désirable pour entretenir la jeune dame de son amour.

En homme bien avisé, il prévit de loin que les petits avocats, qui ne bougeaient du giron de sa belle, chercheraient bientôt à lui nuire par jalousie ; cela ne manqua pas d'arriver ; mais, au premier qui voulut le mettre en suspicion dans l'esprit de Lévêque, Patru n'eut qu'un mot à dire pour faire chasser la moitié de la bande galante, et il eut soin que la colère du mari tombât sur tous ceux qu'il craignait le plus. Une fois en cette excellente position, il n'eut pas de peine à inspirer quelque tendresse à sa belle, qui l'estimait déjà plus qu'aucun autre homme.

Les petits avocats congédiés se mirent à croasser de toutes leurs forces par la ville, et à tenir des pro-

pos outrageants contre Olivier et madame Lévêque. Ils désignaient entre eux le mari par un sobriquet que Molière a rendu impérissable en dépit des précieuses, et qui avait alors ses entrées partout, même dans les conversations de cour et la ruelle de la reine. On prononça ce mot, aujourd'hui proscrit, aux oreilles de M. Lévêque; mais, au lieu de s'en fâcher, il se mit à rire en disant :

— Ceux qui assurent que je *le* suis sont des sots, qui enragent de ce que je leur ai fermé ma porte parce qu'ils me le voulaient faire. Patru est mon ami, et je m'en vante, car c'est un homme qui ira loin, et qui tient ses lettres de noblesse au bout de sa langue.

Les médisances s'en allèrent, malgré tout, grossissant, et passèrent du Palais dans les salons; si bien qu'elles arrivèrent jusqu'à madame Turpin. La bonne femme s'en vint fort essoufflée chez son gendre. Elle se plaignit, disant que les choses ne se passaient point comme il faut dans la maison de sa fille ; qu'on jasait par la ville sur les visites de Patru ; et elle fit tant de bruit que M. Lévêque finit par se rendre à ses remontrances. Le digne homme consentit à faire prier Olivier de venir moins souvent chez sa femme; et ne se sentant pas le courage de remplir cette pénible négociation, il en chargea la redoutable belle-mère.

Notre avocat se présenta justement sur ces entrefaites. L'air contraint des assistants à son approche et un signe que lui fit madame Lévêque l'avertirent suffisamment de se tenir en garde. Le mari sortit

bientôt, et la jeune femme aussi ; voyant alors madame Turpin qui se recueillait en elle-même pour lui tourner son compliment, il résolut d'esquiver le coup. Personne ne connaissait comme Patru le côté faible de chacun ; il savait la belle-mère vulnérable à l'endroit de la vanité.

— Il faut que je vous fasse compliment, madame Turpin, dit-il tout d'abord, de la manière dont vous avez élevé et établi votre fille. Notre ami Lévêque est un homme de talent...

— Vous êtes bien bon, monsieur Patru ; j'ai quelque chose à vous dire...

— On parlait de lui tout à l'heure chez le duc de Montmorency, d'où je viens.

— On y parlait de mon gendre?...

— De lui-même ; et le duc, qui m'honore de son amitié, me demandait ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que le roi ne saurait accorder la permission d'acheter une charge à aucun homme plus digne de la bien remplir.

— Vous avez répondu cela, monsieur Patru?

— Sans doute ; il faut bien servir ses amis quand l'occasion s'en présente.

— Mon gendre vous sera reconnaissant de ce bon procédé ; mais j'ai néanmoins à vous prévenir d'une chose...

— Ce n'est pas tout. Le duc aime fort à m'entendre lire, et comme j'achevais une lecture des vers nouveaux du marquis de Racan : « Mon cher Patru, me dit-il, je donne à danser la semaine prochaine pour la fête du roi, et je réserve douze billets pour

des demoiselles[1]. Vous êtes en bon pied dans la bourgeoisie, je vous charge de faire la moitié de ces invitations. »

Comme vous le devez croire, madame Turpin, je garde un billet pour vous et votre fille.

— Des billets pour nous, monsieur Patru ! vous êtes un homme charmant. Appelons Marie, et donnons-lui cette bonne nouvelle.

— J'aurai soin que vous soyez priée chaque fois qu'il y aura danse chez M. le duc. « Monseigneur, lui dirai-je, si vous n'engagez encore madame Turpin et sa fille, elles croiront que vous vous repentez de les avoir eues la première fois. »

— Ce que c'est que les amis !

Madame Turpin conçut dès ce jour pour Patru une affection égale à celle que lui portait Lévêque, et notre avocat eut soin de la bien entretenir. Cependant il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il venait d'avancer, sinon que le duc de Montmorency dônnait le ballet au jeune roi Louis XIII et à la reine mère; mais Patru, qui était bien venu chez le duc, courut à l'hôtel Montmorency. Le grand amiral de France dînait tout seul, et s'ennuyait; il fit servir une perdrix à notre avocat, et le pria de lui conter une histoire. Patru conta ce qui venait de lui arriver. Le duc prit si gaiement la chose, qu'il voulut envoyer ses gentilshommes aux deux dames pour les inviter avec autant de cérémonies que si elles eussent été des marquises. Cela fit du bruit au Châtelet, et nos jeunes

[1] Les grands seigneurs appelaient encore demoiselles les dames qui n'étaient pas nobles.

amants en comptèrent des ennemis de plus. Madame Lévêque fut si belle au ballet de l'amirauté, elle s'y tint si décemment, qu'on n'osa pas rire de sa mère, et que les plus hauts seigneurs lui firent les doux yeux. La reine elle-même la remarqua; et, s'étant informée de son nom, dit, dans son jargon italien, à M. le cardinal : « *Est belle, cette Lévêque; mi rissemble.* »

Madame Turpin faillit en perdre la raison. Je vous laisse à penser si Patru et la jeune dame rirent de bon cœur ensemble, le lendemain, en causant du motif qui leur avait valu tant d'honneur. Ils n'étaient pas encore au bout. La belle-mère, à peine arrivée à ne plus jurer que par Patru, voici le beau-père Turpin qui accourt, frappant la terre de sa longue canne et secouant sa perruque, crier chez son gendre qu'il fallait être fou pour prêter à gloser aux mauvaises langues comme il faisait. Cette nouvelle botte était cruelle, parce que M. Turpin vivait fort reclus, et qu'étant extrêmement ennuyeux, la tâche de lui plaire n'avait rien d'agréable. Patru y réussit pourtant à force de soins et de sacrifices; et, la famille entière se trouvant ainsi ensorcelée, notre avocat se vit si solidement installé dans la maison, que les jaloux et les médisants qui lui auraient voulu nuire se seraient fait arracher les yeux.

Une autre circonstance vint encore consolider le bonheur de M. Patru. La jeune bourgeoise avait produit un grand effet aux quadrilles de M. de Montmorency; plusieurs personnages l'avaient recherchée et s'étaient solennellement rangés sous ses lois. Le pré-

sident Tambonneau lui faisait sa visite tous les soirs; le conseiller d'État de Mesmes venait souvent en son carrosse, qui était fort connu dans la ville, et M. de Chandennier, celui qui fut plus tard capitaine des gardes, ne bougeait de chez elle. La dame en devint à la mode. Les seigneurs allaient faire leurs dévotions à Saint-Severin pour la voir, et son nom fut souvent répété jusque dans les galeries du Louvre. Notre avocat voyait cela sans peine, étant sûr de la constance de sa belle, et M. de Montmorency, qui savait le fond des choses, disait tout haut à la cour que le petit Patru avait trois belles couvertures, l'une d'acier, l'autre de soie et la troisième de laine, voulant désigner ainsi M. de Chandennier, qui était d'épée, le conseiller d'État de Mesmes, et le président à mortier Tambonneau. Ils pensèrent enrager tous trois des sarcasmes de M. l'amiral de France; mais ils n'osèrent s'en fâcher.

Un quatrième galant se présenta bientôt, plus ardent que les autres : c'était l'abbé Lenormand. Le père de celui-là avait appartenu au duc d'Angoulême, qui eût été l'un des premiers hommes de son temps s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler; et comme l'illustre prince enseignait lui-même à ses gens la bonne manière de détrousser les passants, les Lenormand avaient toujours conservé de ce patronage une certaine disposition à couper les jarrets. L'abbé était, du reste, un vantard qui disait encore plus qu'il ne faisait. Un jour qu'il parlait avec exaltation de la belle bourgeoise devant M. de Chandennier, celui-ci s'écria :

— Je vois bien que nous ne ferons rien qui vaille dans cette maison tant que le petit Patru y viendra.

— Eh bien! dit l'abbé, je vous en débarrasserai, moi, et je vous demande quinze jours d'avance pour faire ma cour, une fois que j'aurai mis l'importun dehors.

Le marché fut conclu. Notre avocat s'en allait de grand matin au palais, quand un estafier, traînant sa rapière sur le pavé, se présenta devant lui au détour d'une rue. Patru recula de trois pas, et, mettant l'épée à la main, s'apprêtait à croiser le fer [1].

— Tout beau! monsieur, dit le spadassin. Ne vous fâchez pas encore. N'êtes-vous pas monsieur Patru?

— Lui-même, et prêt à te jouer la tierce, grand drôle, si c'est à moi que tu en veux.

— Il est vrai que j'ai reçu vingt pistoles pour vous donner un mauvais coup, monsieur Patru; mais, si je les ai acceptées, c'était seulement pour avoir le plaisir de regarder en face le plus joli garçon de Paris, celui qui fait tourner la tête à toutes les dames, et non pour lui faire du mal, je vous assure; je vous estime trop pour cela, monsieur, et suis votre serviteur. Ne craignez rien de moi: je vais percer mon pourpoint, afin de pouvoir dire que nous avons lutté ensemble; soyez assez complaisant pour ne point me démentir, et je tirerai encore cent écus à notre homme sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

A quelque temps de là le traîneur d'épée reparut encore :

[1] Quelques avocats portaient des épées, et M. Patru était de ce nombre.

— Monsieur Patru, dit-il en ôtant son chapeau, je vous remercie bien : vos amours m'ont valu cinq cents livres; vous pouvez à présent dire ce qu'il vous plaira. Je me moque de votre ennemi, puisqu'il n'a plus d'argent; c'est l'abbé Lenormand. Je vous souhaite bonne chance et vous engage à vous méfier de lui. Tête bleue! si vous le désirez, je vous en délivrerai gratis, pour l'honneur seul d'avoir servi un aussi galant homme que vous.

— Garde-t'en bien, drôle, s'écria l'avocat : on nous pendrait tous deux, je ne suis pas gentilhomme.

— Vous avez raison ; que Dieu vous tienne en joie!

M. de Montmorency, qui était ambitieux, recevait grosse compagnie de jeunes gens. Patru se trouva donc chez lui un jour en même temps que l'abbé Lenormand.

— Eh! monsieur l'abbé, lui va-t-il dire en face, où donc aviez-vous l'esprit, l'autre soir, de vouloir faire dévaliser un pauvre diable comme moi? Je n'ai jamais plus de quatre écus en poche, et ce n'est pas de quoi risquer la potence. Je ne pense pas que vous soyez mon ennemi, puisque j'ai à peine l'avantage de vous connaître.

L'abbé perdit la tête complétement à cette brusque attaque, et, tous les rieurs se mettant en cercle, Patru poursuivit la plaisanterie.

— Si l'un de nous avait femme, monsieur l'abbé, ou bien si je vous avais enlevé une maîtresse, je concevrais votre acharnement; mais je suis garçon, et notre mère l'Église est votre seule fiancée. Expliquez-moi donc, je vous prie, quel fut votre dessein en

m'envoyant ce grand maladroit tireur qui en voulait à ma peau. Serait-ce pour vous entretenir la main, afin de ne pas oublier les leçons de M. d'Angoulême? Mais alors il fallait venir en personne. On voit bien que le feu duc n'est plus là pour vous indiquer les bons endroits; il ne vous aurait jamais décoché contre un pauvre avocat. Peut-être vous vous imaginez qu'il y a un talisman de cheveux de pendu dans la doublure de mes habits? Je suis bon prince, monsieur l'abbé; mon pourpoint est presque tout neuf, et je vous le veux bailler à l'instant pour huit pistoles, si toutefois vous n'avez pas donné le fond de votre bourse à votre coupe-jarret.

L'abbé tout éperdu prit la fuite au bruit des éclats de rire. Le duc de Montmorency se tenait les côtes. La scène fut contée le soir, par Bois-Robert, au cardinal de Richelieu. Dans son recit, Bois-Robert appela Lenormand Don Scélérat; de sorte que le sobriquet en resta pour jamais à l'abbé, qui n'osa plus se montrer chez M. Lévêque.

Trois années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles notre avocat, envié des jeunes gens, caressé par les grands seigneurs et fort recherché des dames, goûta un bonheur parfait dans les bonnes grâces de la plus belle personne qui fût au monde. Elle lui garda une fidélité bien méritoire; car le président Tambonneau lui fit, dit-on, offrir en secret une forte somme d'argent pour adoucir ses rigueurs. C'était l'usage alors que les galants se ruinassent en cadeaux; mais Patru, qui n'avait rien, se moquait de la mode et n'avait pas besoin de finances pour plaire.

Les amours d'Olivier et de madame Lévêque auraient duré plus longtemps, si le hasard n'y eût mis fin par un événement qu'on aurait cru de nature à rapprocher davantage les amants plutôt qu'à les séparer. Le mari mourut emporté par une fièvre épidémique.

Quinze jours après le convoi de M. Lévêque, Patru n'avait pas encore remis les pieds chez la veuve. Il reçut une lettre de reproches où la dame le priait de la venir consoler. Il fit cette réponse laconique :

« Je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis vous épouser sans vous mettre dans la gêne, n'ayant au soleil que des dettes. Si je retourne chez vous, je vous perds en vous empêchant de vous remarier. Je renonce à vous ; j'en mourrai, mais il le faut. »

Ce fut bien plutôt la jeune dame qui en pensa mourir, car elle tomba malade de douleur. Elle envoya mille dépêches à l'ingrat pour le supplier de revenir à elle ; jamais il n'y voulut rien entendre. Les jours qu'il plaidait, madame Lévêque se tenait au premier rang à l'audience pour l'écouter et le voir à son aise ; tantôt notre avocat en perdait le fil de ses idées, et tantôt il s'en échauffait davantage et parlait avec plus d'éloquence. La veuve pleurait alors, et tout le monde, qui comprenait son désespoir, disait :

— Pourquoi ce méchant Patru ne se rend-il pas à tant d'amour ? Quel dommage de voir deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre se tourmenter ainsi !

Mais rien ne put vaincre l'obstination de l'avocat.

La dame, voulant essayer de tous les moyens, imagina de lui donner de la jalousie. Elle encouragea les amoureux, se laissa baiser les mains par le président Tambonneau, et ne sortit plus en ville sans avoir autour d'elle un essaim de galants. M. de Chandennier lui ayant dérobé un mouchoir, elle lui permit de le porter à son bras durant un jour, à condition qu'il irait ainsi au palais. Le pauvre Patru en avait les yeux brûlés, et pensait mourir de dépit.

M. d'Ablancourt, qui était son meilleur ami, le trouvant un jour tout pâle et les cheveux mal arrangés, le prit par le bras avec colère :

— Vilain fou, lui dit-il, veux-tu tuer la meilleure des femmes et périr d'ennui toi-même? Faut-il t'éclairer sur ta position? Personne n'ignore que vous vous aimez, personne ne l'ignorait du vivant du mari. Ne crois pas qu'on s'y soit trompé un instant. A quoi donc servent tes sottes idées et ton sacrifice, je te le demande?

— Comment! s'écria Patru; on savait que j'étais son amant?

— Sans doute; tout ne se sait-il pas?

— Eh bien! il est fort heureux que j'aie renoncé à elle, car tout le monde le saura aussi.

— Si telle est ta résolution, ne te laisse donc pas sécher de chagrin et fais la cour à une autre belle.

Dans ce moment ils se promenaient sur la place Royale, où venait la bonne compagnie. Patru s'écriait de temps à autre, en soupirant du fond de son cœur :

— Ah ! que je suis donc malheureux !

Un gentilhomme qui passait s'avança poliment vers notre avocat.

— Monsieur Patru, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Auriez-vous besoin d'argent? ma bourse est à votre service. Si vous vous ennuyez, venez chez moi ; nous viderons une bouteille d'excellent vin ; je vous ferai de la musique, et ma fille nous servira.

C'était M. de l'Enclos. Patru accepta l'invitation, et on assure que la belle Ninon, qui devint si célèbre et qui n'avait alors que quinze ans, le consola de ses malheurs. Cette nouvelle fut le dernier coup pour madame Lévêque ; elle se retira en Champagne chez une parente, et y mourut.

Ces aventures rendirent M. Patru fort coquet. Il vola de belle en belle ; mais il n'aima jamais aussi bien que la première fois.

Comme on en faisait le héros d'une foule d'histoires, et que Richelieu aimait les gaillardises, Bois-Robert parlait souvent de lui. M. le cardinal désira que Patru lui fût présenté. La fortune de notre avocat semblait en bon chemin, lorsque cet étourdi s'avisa de rédiger un mémoire en faveur du poëte Gombauld, qui venait de perdre sa pension pour avoir publié des vers à la louange de la reine mère, exilée en Flandre.

— Je vois bien, dit le cardinal en faisant ses gros yeux à Bois-Robert, que votre protégé a la tête mauvaise. Il viendrait ici me dire en face quelque impertinence. Vous pouvez vous dispenser de l'amener.

Que les esprits indépendants se tirent d'affaire tout seuls.

Et en effet, Patru se soutint toujours par ses talents. A trente-cinq ans, s'étant fort amendé dans sa conduite, il prit un peu d'ambition. Ce fut alors qu'il écrivit de très-belles choses que personne ne lit aujourd'hui, mais qui le firent beaucoup admirer de ses contemporains, et lui valurent une réputation presque égale à celle du grand M. de Voiture. Il eut l'honneur d'être reçu membre de l'Académie française; mais il eut le travers de ne vouloir pas aller aux samedis de mademoiselle de Scudéry et de tourner en ridicule l'hôtel de Rambouillet. Il disait en parlant du langage des précieuses :

— Je ne suis pas assez bien né pour comprendre d'aussi beaux discours que ceux-là.

Sur ses vieux jours il devint l'ami de Despréaux et de Racine, qui lui lisaient leurs vers et l'appelaient le Quintilien moderne, à cause de la grande pureté de son style.

Patru mourut à soixante-dix-sept ans, pensionnaire de M. de Colbert, et fort estimé.

LES PRÉCIEUSES.

Ah! qu'on était heureux de se voir admis à l'hôtel de Rambouillet, en 1628, lorsque la divine réunion des poëtes et des précieuses brillait de tout son éclat! mais qu'il fallait se sentir de hardiesse, qu'il fallait être sûr de bien dire et maître de tous ses moyens, lorsqu'on franchissait le seuil de ce temple du beau langage! Malheur à celui qui s'embarrassait dans ses phrases! malheur à l'imprudent qui hasardait une tournure triviale, un mot populaire ou grossier! Il ne trouvait sur les visages que la froideur la plus dédaigneuse, et regagnait honteusement la rue, en se promettant de ne plus remettre les pieds de sa vie dans le sanctuaire du bel esprit.

C'était une collection formidable de plaisants, de satiriques et de rimeurs, que la société d'*Arthénice*. La marquise aimait la plaisanterie sans y exceller. Ce n'était pas sa partie; elle n'y mettait point ses pré-

tentions; mais qu'elle savait bien approfondir un sujet sérieux! qu'elle montrait de sagacité dans l'analyse, de recherche dans le tour et de finesse dans le choix des mots!

Le temps et le local étaient singulièrement distribués à l'hôtel de Rambouillet, qu'on pourrait appeler, en style précieux, *le pays de Conversation*. La première moitié du jour était consacrée aux badinages, aux malices, aux vers légers, aux pointes et facéties. On se tenait alors dans le petit salon. Le soir, les rires n'étaient plus permis. On parlait sur des matières d'importance, on raffinait sur un sentiment, on imaginait des utopies, ou bien on écoutait la lecture de quelque grande production inédite. Le plus communément on adoptait un sujet pour la soirée entière; il fallait l'épuiser et le couler à fond. Après cela, comme vous le pensez bien, aucun philosophe, présent ou à venir, n'avait plus à s'en occuper. On choisissait une passion ou une vertu, un caractère ou une mode. La marquise disait, par exemple : « Causons aujourd'hui de la bienfaisance, nous passerons demain à la jalousie. » Et je vous assure qu'il se débitait là de quoi faire un volume in-quarto. C'était alors dans la chambre bleue qu'avait lieu la conférence. Cet endroit où Arthénice recevait les visites de conséquence, est assez célèbre. On y voyait un ameublement de velours bleu rehaussé d'argent.

Parmi les habitués les plus éminents, il faut citer en première ligne madame la princesse de Condé (celle qui avait failli coûter la raison au feu roi Henri IV) et le cardinal de Lavalette, qui était

homme de beaucoup d'esprit, amoureux de la princesse et dans ses bonnes grâces, disait-on. Parmi les gens de qualité figuraient encore M. d'Andilly, M. Arnaud de Corbeville, M. l'évêque de Grasse, mademoiselle Paulet, M. le marquis de Montausier, qui devint gendre de la marquise. Les poëtes et écrivains avaient tous des noms aujourd'hui fameux ; ce sont MM. de Gombauld, Voiture, Conrart, Chapelain, Colletet, Des Yveteaux.

La vicomtesse d'Auchy était une précieuse d'un genre particulier. Cette dame poussait l'amour des belles choses jusqu'à la fureur. Elle ne manquait pas une séance, et jouait plus volontiers le rôle du peuple athénien que celui d'orateur. Un jour, saisie du désir d'être comptée pour bel esprit, elle acheta d'un docteur en théologie, nommé Maucors, un énorme manuscrit de commentaires sur les Épîtres de saint Paul, et le fit imprimer avec son portrait au frontispice. La nouveauté était si étrange de voir une dame de la cour commenter un apôtre, que tout le monde acheta le livre. On devina bien que la vicomtesse ne savait pas le latin et ne connaissait saint Paul que de nom ; mais comme elle ne voulut jamais répondre aux questions qu'on lui fit sur son ouvrage et continua de rester muette aux entretiens de l'hôtel de Rambouillet, on ne lui contesta pas ses droits à l'immortalité.

Voiture lui ayant demandé un jour sérieusement lequel elle mettait le plus haut de saint Thomas ou de saint Augustin, elle répondit avec assurance que c'était saint Thomas ; mais elle refusa nettement

d'en donner les raisons par des scrupules de dévotion.

Depuis son grand succès la vicomtesse avait un maître d'hôtel qui la servait à table avec le manteau, les grandes chausses et l'épée au côté, suivant la coutume des princesses.

Les originaux étaient en nombre chez madame de Rambouillet; mais, avant les conviés, il est juste de faire connaître d'abord le maître du logis.

Le marquis n'était pas un mince personnage. Il avait près du roi Louis XIII la charge de grand maître de la garde-robe. Il montra longtemps une assiduité extrême à remplir ses fonctions. C'eût été lui faire un mortel outrage que d'empiéter sur ses droits : aussi ne souffrait-il jamais que, pendant la toilette de Sa Majesté, le plus simple vêtement parvînt jusqu'à la personne royale sans avoir passé par ses mains. Il résultait de cette exactitude minutieuse que le premier valet de chambre n'avait presque plus rien à faire, ce qui le contrariait fort. Le marquis eut bientôt un ennemi au plus avant de la cour, chose dangereuse, dont il ne se garda pas assez. Le second valet de chambre s'unit contre lui au premier. Messieurs les ordinaires se mirent de la partie; mais comme le marquis n'abandonnait pas la place et qu'il se tenait au beau de son emploi, on n'avait que bien peu d'occasions de le desservir.

Pour son malheur, M. de Rambouillet avait la vue très-basse. Il ne s'aperçut pas que sa ponctualité même ennuyait souvent le roi, qui aimait à voir de nouveaux visages. Les signes d'impatience qui se

manifestaient dans le mouvement des épaules et les muscles de la figure échappèrent aux yeux myopes du marquis. Ce qui n'était d'abord qu'une manie d'un moment chez le roi finit par se changer en antipathie complète.

Un jour que dans l'exercice de sa charge le grand maître de la garde-robe offrait le justaucorps, Sa Majesté, ne pouvant plus dissimuler son aversion, tourna son dos vers le marquis, et lui présenta, en se courbant, tout autre chose que la tête.

— Si Votre Majesté ne veut plus de mes services, dit M. de Rambouillet d'un air fort peiné, je la supplie de me le faire savoir autrement.

Le roi vit qu'il avait affligé un excellent serviteur, et le pria de ne se pas formaliser; mais depuis ce moment le marquis devina qu'il n'était point agréable au prince, et sa vie en fut empoisonnée. Il comprit, en voyant la faveur de bien des courtisans, qu'il ne parviendrait jamais comme eux. Louis XIII disait un jour, en accordant le brevet de duc à Saint-Simon, le père du faiseur de mémoires :

— J'aime beaucoup ce gentilhomme, parce qu'il me donne toujours des nouvelles certaines de la chasse, qu'il ne tourmente pas ses chevaux, et qu'en prenant un cor dont il vient de jouer on trouve qu'il n'a point trop bavé dedans.

Telles furent les causes d'une des plus belles fortunes du dix-septième siècle, et le marquis de Rambouillet sentit avec dépit que son mérite pourrait bien ne le mener à rien. Son caractère s'en gâta. Il devint disputeur, et ne voulut plus, dans les conversations

de la chambre bleue, avouer jamais que d'autres eussent raison sur lui.

Celui qui donnait le ton à l'hôtel Rambouillet, on le sait de reste, c'était le fameux Voiture. Fils d'un marchand de vin, Voiture offre l'exemple singulier d'un homme de basse origine devenu de la cour par son seul esprit. C'était un garçon petit et délicat, de chétive apparence, quoiqu'il fût assez bien de visage; il était toujours enrhumé, se plaignait sans cesse pour être caressé par les dames, et se faisait appeler le pitoyable Voiture. Une fois animé, il tenait bien le dé, rencontrait admirablement en bons mots et maniait comme il faut l'épigramme. Pour de la facilité, il en avait peu. Quinze jours lui suffisaient à peine pour tourner une de ces lettres qui lui ont valu sa réputation. Il feignait souvent d'improviser; mais on le soupçonnait d'apporter des vers tout faits. Néanmoins c'était un si bel esprit, et on lui avait tant d'obligation de montrer au reste des hommes à dire les choses galamment, qu'on ne laissait pas de l'applaudir et de s'assembler autour de lui avec empressement dès qu'il faisait mine d'ouvrir la bouche. Il était joueur comme les cartes, et passablement libertin, sans oser le laisser voir. Madame Sainctot, qui l'aimait à l'adoration, reçut de lui bien des chagrins.

Le seul écrivain dont la réputation pût balancer celle de Voiture était M. Chapelain. Avant qu'il eût fait sa *Pucelle,* il passait pour le premier poëte du monde, et comme il travailla vingt ans à cet ouvrage, sa gloire eut le loisir de briller sans pareille. Il touchait des pensions sur toutes les cassettes. Ses

revenus s'élevaient bien à 6,000 livres; ce qui était énorme alors : M. de Longueville lui en donnait 3,000. Cependant M. Chapelain était d'une avarice sordide; toujours vêtu d'une mode en arrière de dix ans. Son justaucorps moucheté venait le plus souvent des vieilles robes de sa sœur. Son pourpoint de satin *colombin* avait sans doute la même origine, et la doublure en était de panne verte, comme les rideaux des cabarets. Cependant, quelque vieille et dégarnie que fût sa perruque, il en avait une encore plus usée pour la chambre. Il était petit et laid, crachotait toujours; mais en cette enveloppe repoussante était le grand génie que vous savez. Chapelain faisait la cour à une jeune fille, habituée de l'hôtel, qu'on nommait mademoiselle Pelloquin, qui riait de lui et regardait plus la corde de son manteau qu'elle n'écoutait ses beaux discours.

Des Yveteaux était gentilhomme et riche. Il pouvait se flatter, pour l'originalité des manières, de surpasser tous les autres. Il portait habituellement des chausses à bandes, comme un Suisse du roi, un pourpoint de peau, et une chaîne de paille tressée à son cou, en guise de collier; car il aimait la paille et les vieux cuirs dorés, à tel point que sa maison en était pleine. On le rencontrait dans les rues en cet équipage-là, et il avait habitué les gens à le voir ainsi. Du reste, plus libertin que Voiture lui-même, il ne cachait pas ses faiblesses. Son logis était toujours occupé par une douzaine de nymphes qui bouleversaient tout et le volaient souvent. Il s'habillait en satyre, en berger ou en faune, et faisait des or-

gies. Quand on n'était pas en cérémonie chez la marquise, Des Yveteaux y venait dans ces costumes-là, en se cachant au fond de son carrosse pour n'être point vu des passants. Ses épigrammes eurent beaucoup de vogue. Il plaisantait agréablement. Comme les précieuses n'aimaient point le cynisme, il se piquait de dire poliment et avec recherche devant les dames. La rue des Marais, où était sa maison, près le couvent des Petits-Augustins, se trouvant à l'extrémité de la ville, madame de Rambouillet l'appelait malignement le dernier des hommes. Des Yveteaux ne soupirait pour aucune des belles de l'hôtel, et trouvait ridicule le bon ton de la galanterie, qui consistait à faire le malade et le languissant, et à parler comme s'il se fût agi de s'évanouir.

Gombauld n'était pas non plus un être ordinaire. Malgré ses cinquante ans, il avait la mine encore jeune et la taille belle. Il semblait un héros de roman des temps passés. On trouvait plaisant de le voir, dans la rue, saluer à l'ancienne mode quelqu'un de ses amis. L'obligation de partager ses regards entre le passant et les pavés, dont il cherchait soigneusement le milieu, la crainte de se crotter et celle de ne point donner à temps son salut, le faisaient piétiner d'un air d'embarras dont on riait; mais ce spectacle m'aurait attendri si j'en eusse été le témoin, car rien ne m'intéresse et ne m'afflige comme la pauvreté chronique et dégénérée en habitude chez un homme qui mérite un sort meilleur.

Les autres intimes de la marquise ne se singularisaient que par leur esprit; les dames étaient divi-

nement belles, puisque tous ces poëtes les ont célébrées; quant à la céleste Julie, sa guirlande et les treize années de constance du marquis de Montausier ont assez fait connaître ses appas. Elle était petite et malfaite. C'est à trente-huit ans qu'elle récompensa le marquis d'un amour sans égal, par la possession de sa personne et de son cœur.

Le duc de Montmorency, qui venait de recevoir le bâton de maréchal pour sa grande victoire de Veillane, brillait alors à la cour par-dessus tous les autres capitaines, et c'était sans doute afin de cacher ses projets contre la puissance de M. le cardinal qu'il montrait un amour extrême de la poésie. Le duc était, comme on sait, frère de madame la princesse de Condé. Sa sœur le pria d'assister à l'une des réunions présidées par Arthénice. Ce fut un événement d'importance pour les habitués de l'hôtel. On demanda trois jours de délai : ce n'était pas trop pour choisir convenablement les sujets de conversation. Gombauld fut prié de lire quelques vers sérieux; Des Yveteaux se chargea des madrigaux, et Voiture fit une ample provision d'impromptus. Les dames s'assemblèrent extraordinairement pour la répétition générale des badinages et propos légers qui devaient servir d'intermèdes.

De son côté, le vainqueur de Casal se sentait moins d'assurance pour paraître devant ce bataillon littéraire qu'il n'en avait montré sous le feu des canons de l'Espagne. C'était un homme charmant que le duc de Montmorency, grand seigneur de sa nature, chevaleresque en toute sa personne comme par le

caractère, et, quoiqu'il eût les yeux un peu louches, les femmes l'aimaient à la folie. Son seul défaut était de manquer d'éloquence, et cette qualité n'est pas moins nécessaire à un ambitieux que le courage et la générosité. Peut-être est-ce à la privation de ce grand moyen de manier les hommes que le maréchal a dû sa fin déplorable. Il demeurait souvent court en parlant. Aussi avait-il à ses gages deux poëtes, Théophile et Mairet, qui faisaient des vers pour lui, et l'entretenaient une heure chaque matin, afin de lui bien arranger d'avance ce qu'il avait à dire dans la journée. Ils lui apprenaient aussi le jugement qu'il convenait de faire sur les choses qui couraient. Comme si la nature eût voulu suppléer dans cet illustre seigneur au manque d'éloquence, elle lui avait donné une grâce particulière dans le geste. Le petit Ménage l'ayant vu discourir un jour s'écria :

— Jésus, que ce duc est heureux d'avoir des bras !

Ce qui faillit lui procurer des coups de bâton.

Le grand jour de l'audience étant arrivé, M. de Montmorency entra en consultation avec ses deux poëtes à gages.

— Mes maîtres, leur dit-il, trouvez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de superfin à conter aux précieuses. Je vais ce matin à l'hôtel Rambouillet.

— A l'hôtel Rambouillet ! répondirent les deux marchands d'esprit en changeant de couleur ; il fallait donc nous prévenir plus tôt, monseigneur. Ce n'est pas une petite affaire que de paraître devant Voiture et Chapelain !

— Eh ! morbleu ! c'est moi qui leur fais honneur, j'espère.

— Sans doute, monseigneur ; mais si d'abord vous parlez aux dames de cet endroit avec des morbleu ! vous allez les voir tomber toutes en syncope.

— Je sais cela ; ne craignez rien. Préparons-nous un peu. Dois-je faire compliment à Gombauld de son dernier ouvrage?

— Assurément, monseigneur. N'oubliez pas qu'il s'appelle *les Danaïdes*, et que c'est une comédie héroïque.

— Fort bien. Je lui répéterai les éloges que j'ai donnés à Malherbe la dernière fois que je l'ai vu. Je voudrais une phrase pour prouver que je fais grand cas des vers.

— Il faut dire que les Muses vous donnent vos plus doux délassements des travaux de Bellone.

— Bellone ! reprit l'autre, cela est commun ; il vaut mieux dire la fille de Phorcys et de Céto, ou bien la sœur de Mars.

— Au diable ! dit le duc. On me fera bien assez de flatteries sans que j'aie l'air de les quêter. Ce n'est pas à moi de mettre Bellone sur le tapis.

— Si monsieur le maréchal disait seulement qu'il donnerait son bâton de commandement pour une couronne de poëte ?

— A la bonne heure ! c'est parfait. Au moment où l'un de ces immortels petits messieurs aura lu quelque sonnet, je dirai en me levant, comme ceci : Ah ! que je donnerais volontiers mon bâton de ma-

réchal pour une couronne de poëte ! Je suis très-content de ce mot-là, Théophile.

— Ne voulez-vous pas aussi lire des vers? demanda Mairet.

— Donne-m'en toujours une demi-douzaine.

— Voici justement un quatrain et une épigramme qui font le compte.

— Bien. De quoi s'agit-il ?

— Des courtisans qui réussissent sans bouger du château.

— C'est ce qu'il me faut. Maintenant, à vous deux, trouvez-moi un sujet de conversation digne de l'occasion.

— Que pensez-vous de la magnanimité? dit Théophile.

— Magnificence plutôt, reprit Mairet.

— Je préfère magnanimité, cela sonne mieux, dit le duc.

— J'ai là-dessus d'assez belles phrases. Le sujet est bon ; par désir de vous être agréables, les précieuses y tomberont nécessairement.

— D'ailleurs je saurais les y amener au besoin. Voyons tes phrases.

— « La magnanimité est une qualité qui passe souvent les bornes de la raison commune. Ce sont des événements heureux qui la viennent par après justifier. En effet, il faut être magnanime à un roi de Macédoine, pour aller combattre le grand empire des Perses et former le dessein de la conquête du monde, n'ayant qu'une armée de trente mille hommes. »

— C'est fort beau ce que tu dis là. Attends un peu que je l'apprenne. «..... N'ayant que trente mille hommes. » Et qui est ce roi de Macédoine ?

— Alexandre, monseigneur.

— Alexandre le Grand ?

— Lui-même. Je poursuis : « Dans les actions extraordinaires qu'ils font, les conquérants sentent en eux une main qui les mène... »

— Est-ce qu'on peut sentir une main en soi ? Le diable m'emporte si, quand je gagne une bataille, je sens d'autre main que celle qui tient mon épée !

— Aimez-vous mieux une force ?

— Une force, oui ; cela s'entend, une force. Continue.

— « Une force intérieure qui les soutient et les assure. Dans ces moments, il semble qu'on soit d'accord avec le ciel et le danger, que la mort même soit votre humble servante et comme parmi vos gens. »

— J'aime beaucoup la mort qui est de la maison d'un conquérant. C'est fort bien dit tout ceci, maître Théophile. N'allons pas plus loin. Je pourrais manquer de mémoire. Ventrebleu ! si les précieuses ne trouvent pas que je parle comme un Grec, elles iront au diable. Repassons cela un peu : Mon bâton pour une couronne de laurier... la magnanimité... une armée de trente mille hommes... une force intérieure qui vous... Comment dis-tu ?

— Qui vous assure.

— Qui vous assure... la mort qui semble être à vous. Je suis content, mes maîtres ; on vous donnera, comme à l'ordinaire, un quartier de viande à cha-

cun. J'y ajoute pour aujourd'hui une gratification de quatre écus. Il me faudrait cependant encore une anecdote divertissante, quelque mot pour rire, s'il y a lieu.

— Monseigneur veut-il raconter le duel de M. de l'Enclos ? C'est tout frais de ce matin.

— Le père de la petite Ninon s'est battu ?

— Le plus plaisamment du monde. Ses seconds l'ont traîné de force sur le terrain. Il se mourait de peur. Au bout de cinq minutes, son homme n'étant pas venu, il s'en voulait aller et disait mille rodomontades.

— Bon cela.

— Enfin on entend au loin un carrosse : « Messieurs, dit l'Enclos, vous êtes témoins que le lâche n'est point venu, je me retire. » On le retient au collet. Le carrosse arrive. Son adversaire va pour en descendre : « Te voilà donc, misérable ? lui crie l'Enclos. Je te vais châtier comme il faut. » Et, disant cela, il court à son homme l'épée haute et le tue sur le marchepied de son coche.

— L'histoire est impayable, mais elle n'est pas neuve. On a accusé le chevalier de Guise du même coup.

— Ce n'était pas vrai, tandis que ceci est exact.

— J'aime mieux autre chose.

— Voulez-vous M. d'Angoulême payant les gages de ses valets en leur commandant de détrousser un passant en pleine rue ?

— Il y a six ans que je connais cela. Vous n'entendez rien à la plaisanterie, mes maîtres. Qu'on

m'aille chercher à l'instant le petit Patru. Il est farci de contes, et fera mon affaire.

L'avocat Patru, ayant été appelé, fournit les anecdotes désirées, et le duc partit pour l'hôtel Rambouillet avec la certitude d'être fort goûté de la coterie. Il savait assez le vocabulaire des précieuses pour les menus détails d'usage. Il ordonna donc à son valet de pied de s'enquérir si la marquise était *en commodité d'être visible*, et, sur la réponse qu'on volait au-devant de lui *avec les ailes de l'impatience*, il monta les escaliers.

La marquise, un peu émue, vint en effet le recevoir en haut du degré. M. de Montmorency offrit galamment sa main, et s'introduisit dans la célèbre chambre bleue en passant devant une ligne de beaux esprits rangés comme en bataille. Les dames, qui formaient un demi-cercle à l'entour de la cheminée, se levèrent pour donner la révérence. Les hommes s'approchèrent un à un pour faire leurs respects, et tout le monde s'assit au moment où, le duc s'étant posé sur son siége, la marquise dit avec majesté :

— Messieurs, prenez figure.

Puis elle toussa trois fois pour se remettre, et poursuivit en s'adressant au duc :

— Vous êtes ici, monsieur le maréchal, dans le pied-à-terre des muses à Paris. Les neuf sœurs sont de trop modestes filles pour avoir un logis digne de recevoir le premier capitaine de notre siècle.

—Eh ! Dieu me pardonne, je ne les savais pas de si bonne maison. Si l'on en croit la fable, ne vivaient-elles pas en plein air comme des bohémiennes sur

une montagne? Ce sont des muses de qualité chez qui me voilà.

Voiture, qui ne pouvait rester longtemps en place, feignit d'avoir froid aux pieds pour venir à la cheminée.

— Ce n'est pas une petite bonne fortune pour les muses de Paris, dit-il en se dandinant, que de tenir un héros en leur logis, elles qui font métier de courir les champs pour mettre les grands généraux dans leurs *chants*.

Voiture équivoquait sur les mots.

— De grâce, reprit la marquise, ne nous jetons pas au plus avant des badinages, mon cher Voiture, car vous êtes vous-même un véritable héros une fois tombé dans une mêlée de ce genre. Vous plairait-il, monsieur le duc, entendre un poëme de M. Chapelain?

— C'est un plaisir que je souhaite depuis bien des années.

— Oh! dit mademoiselle Pelloquin, il y a quatre révolutions solaires que je l'eus pour la première fois.

— Vous êtes une méchante, dit Chapelain en déroulant un énorme manuscrit. N'est-ce pas assez des traits de vos yeux sans aiguiser encore contre moi ceux de votre langue?

— Mes *vainqueurs* ne vous ont pas blessé suffisamment à mon gré.

—Allons! interrompit la marquise, laissez M. Chapelain ouvrir les écluses de son génie.

Chapelain fit lecture d'une ode fort longue. Elle

vantait les vertus de M. le cardinal, et le duc ne put réprimer trois ou quatre grimaces dans les passages où il y avait le plus d'exaltation. Néanmoins il applaudit beaucoup à la fin, et trouva, non sans peine, quelques lieux communs d'encouragement, dont le poëte fut à demi satisfait. La marquise, voyant le moment de procéder au premier intermède, se tourna vers une assez jolie personne, et lui dit :

— Ma chère mademoiselle d'Arquenay, ne nous alliez-vous pas conter une aventure étrange lorsque M. le duc est entré?

— Une aventure effroyable, madame, qui m'est arrivée hier.

— Voyons donc cela.

— Vous savez quelle aversion naturelle j'ai pour la vue d'un homme en bonnet de nuit.

— Un homme en bonnet de nuit! s'écria mademoiselle Paulet. Fi! cela doit être bien affreux en effet.

— Je croyais, murmura le duc involontairement en secouant ses épaules, que vous en aviez vu plus d'un.

Mais on n'entendit pas cette réflexion.

— Un homme en bonnet de nuit! dit la maîtresse de Malherbe en se penchant à la renverse sur son fauteuil ; cela fait naître dans l'esprit d'horribles idées. Ah! ma chère, cette histoire me va faire mal.

— Et moi donc, madame, concevez-vous que je n'en sois pas morte? Mon frère, le chevalier d'Arquenay, m'a pensé jeter dans les convulsions. Hier,

madame, j'errais dans notre jardin, sous les agréments rustiques [1], un instant avant que l'astre du jour se fût mis au bain. Lorsque je rentrai dans la maison, je vis en face de moi M. le chevalier coiffé d'un bonnet de nuit, et le traître ferma la porte pour m'empêcher de fuir ce spectacle. Ce n'était rien encore : non-seulement il me força de prendre la collation avec lui et resta dans ce costume, mais les six fidèles [2] qui nous servaient s'étaient affublés de même par son ordre, et ne voulurent pas ôter leur coiffure malgré mes cris.

— Vraiment, dit M. de Montmorency, vous avez un bien vilain frère, mademoiselle. Pour moi, je n'ai jamais montré par force mon bonnet de nuit à de jolies filles ; mais quelquefois...

Le duc s'arrêta, voyant autour de lui toutes les lèvres pincées.

— Votre aventure n'est pas pour en mourir, mon enfant, dit madame de Rambouillet. Moi, qui ai un mari, je sais qu'on peut voir un bonnet sans horreur.

— Comment avez-vous pu en prendre l'habitude, madame ?

— Cela vient tout seul.

— Je ne trouve pas précisément que cette aventure soit triste, dit M. Des Yveteaux.

— Triste, triste ? répéta plusieurs fois la vicomtesse d'Auchy. Monsieur Voiture, est-ce que triste n'est pas une expression à bannir de la conversation ? un *méchant* mot ?

[1] Les arbres.
[2] Les laquais.

— Non, madame ; vous le pouvez prononcer sans crainte.

— Mon cher Gombauld, dit la marquise, mon beau ténébreux, lisez-nous donc quelques vers.

Gombauld rougit comme s'il eût eu vingt ans. Mais il se mit à côté de Voiture, qui ne voulait point céder la cheminée. Il récita de mémoire le sonnet suivant :

Je consens à ma peine, et, pour la soulager,
J'ai recours à l'objet qui la rend animée.
D'une si douce ardeur mon âme est consumée,
Qu'une faveur du ciel ne pourrait m'obliger.

Quand de feux et de traits Philis est toute armée,
C'est avecque plaisir que je cours au danger ;
Et quand de mon audace elle se veut venger,
C'est lors que ma douleur en est toute charmée ;

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts,
Qu'il faut que je succombe à de si doux efforts,
Et qu'avecque le cœur je perde la parole.

Dieux ! qu'un bonheur extrême est proche du malheur !
Je ne saurais juger si mon âme s'envole
Ou de trop de plaisir ou de trop de douleur [1].

— Oh ! que cela est beau ! s'écria le duc enthousiasmé. Voilà du moins qui est du plus galamment tourné que je connaisse. Monsieur de Gombauld, je vous tiens pour l'homme du meilleur goût. Ce que vous faites est clair et facile en même temps que...

[1] Ce sonnet de Gombauld est, à mon avis, le plus mauvais qu'il ait produit ; mais c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur en son temps.

Diable! le mot m'échappe. N'importe! le transport où je suis m'excuse suffisamment.

Toutes les dames firent chorus avec M. de Montmorency.

— Ce Gombauld, répétait le marquis de Montausier, qu'il dit bien! et qu'il connaît à fond le friand des choses! Quelle délicatesse de sentiments! Que ce qu'il fait est de qualité!

—Et que la passion a de décence dans sa bouche! disait mademoiselle Paulet.

— J'ai un furieux tendre pour ses vers, dit la vicomtesse d'Auchy.

— Et moi de même, crièrent les précieuses, un tendre tout particulier.

— Malherbe, à mon sens, dit M. Conrart, est du dernier bourgeois à côté de ceci.

— Gombauld, mon ami, dit M. Des Yveteaux en faisant une pirouette, il me monte une incertitude à la gorge au sujet de l'un de tes vers. Tu as écrit :

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts.

J'aimerais mieux *mon âme* que ma vie. L'antithèse est une si belle chose, qu'il la faut ménager.

Gombauld promit de changer ce vers; mais il n'en fit rien, car on le trouve dans ses œuvres tel qu'il l'avait récité.

— Çà, reprit des Yveteaux, je n'ai pas encore trouvé matière à rire dans tout ce que nous avons dit aujourd'hui.

— Rire! s'écria madame de Rambouillet; voilà

encore un mot que je ne puis m'empêcher de trouver trivial. Si nous le changions, messieurs? qu'en pensez-vous?

— J'en suis d'avis, dit la vicomtesse; il me déplaît fort aussi. Remplaçons-le par quelque chose de gracieux.

— Si nous mettions en notre vocabulaire : *Donner cours à sa gaieté?*

— *Gaieté* n'est guère mieux, dit la marquise; cela sent le petit monde.

— J'ai votre affaire, assura M. Conrart. Il faut dire : *Montrer l'ameublement de sa bouche.*

— Oh! c'est trop l'image d'une grimace, dit la belle Julie, qui avait les dents mauvaises.

— Que pensez-vous de ceci? hasarda mademoiselle Paulet : *Perdre son sérieux* [1]?

— C'est hardi, mais de bon goût.

— L'expression est recherchée, dit la marquise. Les autres en feront à leur idée; pour moi je l'adopte.

Voiture venait de s'approcher de la sœur de Chapelain, et la regardait très-attentivement. Cette demoiselle était digne en tout point du chantre de *la Pucelle.* Avare comme lui jusqu'à montrer un véritable génie dans les moyens d'épargner ses chétives dépenses, elle réussissait à porter ses hardes trois fois plus longtemps que les autres femmes, sans y avoir beaucoup de mérite, puisqu'elle les gardait bravement, en dépit des taches et de l'usure. Roide com-

[1] On voit que la fantaisie de mademoiselle Paulet s'est installée jusque dans le langage familier. On peut juger par là de l'influence des précieuses.

me un portrait de famille et compassée autant que son frère, mademoiselle Chapelain n'avait de jeune que son âge. Voiture, en examinant sa toilette, qui était, à vrai dire, fort bizarre par le choix des étoffes et la coupe des robes, ne lui causa pas le moindre embarras. Elle était de ces créatures à part, que rien ne saurait troubler.

— Vous avez là, disait Voiture, un joli pou-de-soie, mademoiselle; c'est affaire à vous pour bien choisir les morceaux. Il me semble voir le fauteuil de feu M. le connétable ayant pris une forme humaine. Ah! que je me voudrais asseoir sur votre giron, et me faire porter ainsi à travers la ville par quatre mulets baptisés!

— Allez, vous êtes un petit fou, dit la demoiselle. Je sais que vous me choisissez pour but de vos railleries; mais j'oppose aux pointes de votre malice le bouclier de mon indifférence.

— Que n'ai-je une armure pareille contre les traits de vos meurtrières! Mais quel combat avez-vous livré, bon Dieu! pour que vos manches soient ainsi noires et chiffonnées?

— Eh! ne vous gênez point; critiquez mes manches à votre aise. Je saurai bien me venger de vos satires.

— Je les veux mettre dans mes vers, pour vous prouver combien je suis dévot à tout ce qui vous touche. Je les rendrai immortelles par ma plume, comme vous les voudriez voir par leur solidité.

La marquise devina de loin qu'il y avait une improvisation sous jeu et vint aussitôt secourir Voiture.

— Ce n'est pas, lui dit-elle, un sujet à méditer longtemps pour un esprit comme le vôtre. Il faut rimer à l'instant sur les manches de mademoiselle Chapelain.

— Oh ! s'écria la demoiselle, je donne le champ libre à sa méchanceté s'il nous fait un impromptu.

— Un impromptu, dit Voiture, je n'oserais m'y hasarder, de peur de m'embourber en chemin.

— Allons, Voiture, embourbe-toi, dit M. Des Yveteaux.

— Il en meurt d'envie, murmura Gombauld.

Voiture ne se laissa pas prier davantage, et, après avoir feint de se recueillir un peu, il débita lentement les vers qui suivent, en ayant soin de s'arrêter entre chaque stance, pour donner aux précieuses le loisir d'admirer.

Vous qui tenez incessamment
Cent amants dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galants en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur, qui vous est bien dévot
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée ?

— Où ce garçon-là va-t-il chercher tant d'esprit ? s'écria M. de Montmorency.

— Ah ! que nous sommes heureuses de vivre dans le même siècle qu'un si grand génie ! murmuraient toutes les dames prêtes à s'évanouir de plaisir.

Chapelain seul souriait méchamment ; mais c'était par envie et par ressentiment de l'affront fait à sa sœur, qui ne paraissait pas démontée de ces attaques et applaudissait comme les autres.

Cependant la marquise ayant repris gravement sa place près de la cheminée, les dames se rangèrent en cercle, comprenant que le moment était venu d'entamer la conversation sérieuse. D'après ce qui était réglé à l'avance, deux des précieuses causèrent à voix basse de Spinola et du prince d'Orange. Madame de Rambouillet se mit en tiers, et le sujet posé sur le tapis fut bientôt la gloire. On trouva l'occasion de flatter agréablement le maréchal à l'article des talents militaires, que madame de Rambouillet se chargea seule d'approfondir. La princesse de Condé dit merveilleusement sur la distinction entre l'honneur et la gloire. Mademoiselle Paulet phrasa joliment sur la gloire d'être aimée d'une personne de mérite. M. Chapelain rappela bien à propos que les Romains avaient placé le temple de l'honneur proche de celui de la vertu, comme pour apprendre qu'il y fallait passer d'abord, et que par l'honneur ils entendaient les qualités qui vous font tenir pour vertueux ; preuve que les anciens étaient beaux esprits en tout. On en vint alors à comparer ingénieusement les conquêtes militaires avec celles de l'amour,

et il fut dit un torrent de choses délicieuses. Nous ne mettons pas ce torrent sous les yeux du lecteur, parce qu'il coula trois heures durant.

— La gloire n'est point faite pour les femmes, disait la marquise, car il faut, pour conquérir, que nous soyons belles, et une personne d'une grande beauté ne mérite, selon moi, pas plus de gloire qu'un guerrier qui viendrait à bout d'une petite ville avec une armée de cent mille hommes et une intelligence dans la place. Je fais principalement consister la gloire des dames en leur esprit, lorsqu'il est au-dessus de leur beauté, et qu'elles ont, en un mot, assez de mérite pour être encore aimées quand elles ont perdu ce qui les rendait belles.

Après en avoir dit beaucoup sur ce ton, la marquise céda la parole à un autre, qui ne parla pas moins longuement. La compagnie était dans le ravissement, et chaque visage trahissait cette pensée secrète :

— Il n'y a pas dans le reste du monde de quoi former une seconde réunion comme celle-ci.

Lorsqu'on en fut arrivé au chapitre des grands capitaines, M. de Montmorency trouva un joint pour placer la tirade arrangée par son poëte. Malheureusement il s'embarrassa fort dans la dernière phrase; mais il remua le bras droit avec tant de grâce que la marquise, lui soufflant le mot qu'il cherchait, ajouta en même temps :

— Que cela est bien pensé, monsieur le maréchal !

Aujourd'hui que cette terre est livrée à une génération futile et énervée, qui ne prend de plaisir à rien, si ce n'est d'un goût rehaussé, ces belles con-

versations semblent glaciales; mais alors, qu'on se plaisait à écouter une ingénieuse définition de la gloire ! un discours piquant sur les conquêtes amoureuses ! une fine appréciation des nuances qui distinguent deux choses presque semblables ! un parallèle surtout ! Ah ! si j'avais eu le bonheur de naître en ce siècle du bon langage, que j'aurais eu un furieux tendre pour les parallèles ! Mais je gage que, si je donnais ici la moitié des périodes qui se débitèrent ce jour-là dans la chambre bleue, le lecteur tomberait endormi avant la page 360 seulement. Ainsi l'amour du beau se perd tous les jours davantage.

La conférence sur la gloire durerait encore sans doute si les valets ne fussent venus présenter des rafraîchissements. Le feu de la cheminée s'était ralenti, et la discussion n'étant pas de nature à réchauffer beaucoup la compagnie, on sentit du froid. La marquise commanda à ses *fidèles* de ranimer le foyer, et, malgré la recherche de ses expressions, on exécuta ses ordres, parce que les laquais de cette honorable maison étaient habitués au divin phébus des précieuses. Cependant, comme le feu avait peine à se rallumer, M. de Rambouillet dit à son valet :

— Cela n'ira jamais bien si vous ne prenez la petite maison d'Éole.

— Qu'est-ce, monsieur le marquis, que cette maison ? demanda le grossier personnage.

— Eh ! c'est le soufflet. Ne savez-vous pas qu'Éole était le dieu des vents ?

— Excusez-moi, monsieur le marquis, je m'en souviendrai pour une autre fois.

— Que ces gens sont imbéciles !

— Voilà encore de ces mots, que je n'aime pas, dit la marquise : sot, belître, imbécile; cela sent l'injure, et par conséquent le populaire.

— Si nous mettions en place de ces expressions quelque chose de meilleur ton ! demanda la princesse de Condé.

— J'en suis d'avis.

— Il serait mieux de dire un homme privé des faveurs de nature.

— On s'y pourrait tromper : la laideur est aussi une disgrace naturelle.

— Que pensez-vous de ceci ? dit mademoiselle Paulet : Un être d'intelligence épaisse ?

— J'aime cette locution, s'écria la marquise. Je ne veux plus dire autrement. Adoptons cela, mesdames.

Le mot de mademoiselle Paulet eut l'approbation générale et fut enregistré au vocabulaire précieux, d'où il est passé dans la langue la plus bourgeoise, car les petites gens s'appliquaient à imiter en tous points la cour.

Pour se délasser de la grande tension d'esprit causée par la conférence, on fit des historiettes. On joua des gants de frangipane à qui dirait l'anecdote la plus plaisante. Des Yveteaux conta qu'ayant laissé la porte de son jardin ouverte, une jeune mendiante y était entrée, et que, voyant à cette malheureuse une figure honnête, il l'avait recueillie et lui confiait, depuis peu, le gouvernement de sa maison. Voiture raconta que, dans une promenade avec madame Sainctot, cette dame, en voulant sauter un

fossé, était tombée sur les mains et que la chute avait relevé ses robes de façon à donner un spectacle assez étrange. Le sujet était difficile à aborder devant la compagnie. Voiture s'en tira avec une adresse merveilleuse. Il avait envoyé le lendemain à madame Sainctot les vers suivants :

Je m'étais gardé de vos yeux ;
Votre visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.

M. de Montmorency, enhardi par le succès de cette histoire, voulut risquer une anecdote que Patru lui avait contée, peut-être avec l'intention de le jeter dans un écueil, car ce petit avocat n'aimait point le monde précieux.

Il faut remarquer en passant que la bonne société était alors divisée en deux classes très-distinctes. Les gens qui ne voyaient pas la marquise avaient encore un langage aussi plein de grossièreté que celui de l'hôtel de Rambouillet avait de recherche. Tandis qu'on proscrivait avec acharnement, d'un côté, des expressions souvent fort innocentes, de l'autre on continuait à se servir de mots réputés aujourd'hui orduriers; de sorte que l'anecdote racontée délicatement par Voiture pouvait bien être dite ailleurs, dans le même moment, de façon à faire rougir la personne la moins prude.

M. le maréchal, partagé entre les deux partis, et

fréquentant les gens de toutes sortes, se serait trouvé plus à l'aise pour faire des contes à messieurs les gardes qu'à des précieuses; cependant il s'embarqua dans son récit à tout hasard.

— Le petit Patru, dit-il, se trouvait, il y a quelques jours, au cabaret avec d'autres avocats, ses confrères. Un officier qui dînait dans le même lieu eut querelle avec un marchand, et, la dispute s'échauffant, le bourgeois fut frappé à la joue : « Monsieur, dit Patru, je vous fais compliment; vous avez reçu là un fort beau soufflet. — Monsieur Patru, répondit l'homme sans s'émouvoir, vous êtes bien honnête. Je m'estime plus heureux que ce bravache qui me vient quereller, puisque le coup qu'il m'a donné m'a valu votre compliment. Encore que je ne porte point d'épée, je manie les armes assez proprement, et lorsque j'aurai rendu à ce domestique du roi la monnaie de son écu, si vous lui adressez aussi des politesses, il les pourra bien recevoir avec une grimace fort laide. Allons, monsieur, prenez votre rapière, ajouta le bourgeois en s'adressant à l'officier, et suivez-moi sur le pré; nous allons jouer la contre-pointe ensemble comme une paire d'amis. » Le militaire se tourna vers le mur où son épée était suspendue, et le bourgeois, saisissant l'instant favorable, dit tout à coup : « Je serais fâché, décidément, de priver ce galant des compliments de M. Patru; il faut qu'il les emporte dans l'autre monde. » Et, parlant ainsi, il donna de toutes ses forces du pied au cul...

Si le plafond de la chambre bleue se fût écroulé

sur les têtes des précieuses, la commotion n'eût pas été plus forte que celle qui remua l'assemblée à ce mot inouï de M. le maréchal. Un frémissement involontaire parcourut le cercle consterné. Les hommes pâlissaient d'effroi, et les dames, immobiles d'horreur, agitaient convulsivement leurs lèvres sans articuler un son. Depuis le jour où le roi Louis XIII avait montré à M. de Rambouillet ce que le duc venait de nommer, jamais le marquis n'avait connu de position plus cruelle. M. de Montmorency perdit complétement la tramontane. Il balbutia quelques mots interrompus et remua ses bras à faire pitié, sans pouvoir achever son récit. Peut-être cet événement terrible aurait-il bien fini; peut-être, en considération du personnage, les assistants auraient-ils feint de n'avoir rien entendu, si, par malheur, la princesse de Condé, reprenant ses esprits, ne se fût écriée avec colère :

— Ah! monsieur mon frère, de quel pays arrivez-vous, et où avez-vous appris ces expressions abominables?

— Eh! par Dieu! répondit le duc passant de l'embarras à l'impatience, je les ai apprises dès mon enfance, madame ma sœur, et vous les savez tout comme moi, morbleu! Semble-t-il pas que je gardais les vaches pendant que vous étiez sur les coussins? Je parle franchement ma langue naturelle, et je commence à m'ennuyer de vos puérilités. Ventrebleu! ce que j'ai dit est tout simple; ceux qui s'en fâchent n'ont qu'à me faire savoir s'ils ne me trouvent pas d'assez bonne maison pour les visiter.

Les précieuses poussèrent des gémissements lamentables à chacune des vertes exclamations du maréchal, ce qui acheva de lui enlever son sang-froid. M. de Montmorency n'était pas commode à manier quand il avait les oreilles échauffées.

— Oui! vive Dieu! poursuivit-il en s'adressant toujours à la princesse, parce que vous dites mille sornettes, croyez-vous pas avoir gagné déjà le paradis et que les autres sont des chiens galeux? Apprenez qu'un homme de ma qualité, qui fait état de battre les ennemis du roi, n'a pas le temps d'apprendre par cœur vos balivernes. Je n'ai rien dit d'ailleurs de si singulier. Je ne conterais pas la chose autrement à Sa Majesté elle-même. Voilà comme, à force de raffiner, on tombe dans le ridicule. Aussi bien j'ai de plus graves affaires à traiter que vos tripotages de grammaire, et je m'en irai bien volontiers ailleurs, pour ne pas vous envoyer à tous les diables.

— Monsieur le duc, s'écria le marquis au désespoir, ne nous quittez pas ainsi, je vous en supplie. Malgré tout le respect que je dois à madame la princesse, je ne partage pas son opinion. Je n'ai rien remarqué de choquant dans le récit que vous nous avez fait. Il m'a même fort diverti.

— Je m'en soucie fort peu, continua le maréchal toujours irrité. Je ne suis pas pour divertir les gens. C'est bien plutôt mon métier de leur tailler des croupières. Je laisse à ceux qui enfilent de méchantes rimes le soin d'amuser les oisifs et les mijaurées. Je ne vous en veux pas, marquis. Mesdames, je suis votre serviteur et vous vide le plancher.

Ayant ainsi donné à chacun son coup de griffe, le maréchal traversa fièrement l'appartement et gagna son carrosse sans se retourner aux révérences de M. de Rambouillet, qui le suivit au pas de course jusqu'à la rue.

Après cette incartade, la précieuse assemblée resta dans une confusion impossible à décrire. On en parla huit jours de suite. On fut obligé de chercher des tours de phrases ingénieux pour qualifier la conduite du maréchal comme elle le méritait, sans blesser cependant les convenances qui nécessitaient des égards pour un personnage aussi illustre par la naissance que par le pouvoir et le mérite. On se remit peu à peu de ce grand trouble. Au bout d'un mois on ne pensait presque plus à cette aventure malheureuse.

Madame de Rambouillet, qui se mettait sans cesse en frais d'imagination pour surprendre agréablement ses amis par quelque nouveauté, fit une heureuse diversion à l'événement qui occupait les habitués de l'hôtel.

Des ouvriers travaillaient la nuit, depuis longtemps, à construire une chambre neuve à la suite du petit salon; la marquise leur commanda de faire diligence, et la chambre nouvelle se trouva bientôt achevée. Un soir qu'on ne s'attendait à rien, Arthénice souleva une tapisserie derrière laquelle on vit avec étonnement apparaître un boudoir délicieux. Le reste de l'hôtel était trop bien voué au culte du bel esprit pour que cet appartement reçût une destination profane. On rima sur le joli boudoir, qui fut

baptisé *la loge de Zyrphée*. C'était comme la sacristie de l'église, dont la chambre bleue représentait le grand vaisseau. M. Chapelain apporta, dès le lendemain de l'ouverture, une ode copiée sur parchemin par un habile calligraphe et la suspendit au cou d'une statue. Il disait en vers charmants que cette loge était construite pour y mettre Arthénice à l'abri des atteintes du temps.

L'hôtel Rambouillet survécut au maréchal de Montmorency, qui mourut généralement regretté, mais du supplice des traîtres au roi. Les précieuses devinrent si nombreuses qu'il leur fallut plus d'un temple. En 1660 elles en avaient par toute la ville. La maison d'Arthénice demeura toujours en première ligne. Les deux seules rivalités dignes d'être mentionnées sont le salon de la vicomtesse d'Auchy, qu'on appelait la petite académie, et les samedis de *Sapho* (mademoiselle Scudéry). Le reste est demeuré obscur ; mais il n'est personne aujourd'hui qui n'emploie, au moins une fois par jour, et sans s'en douter, quelqu'une des expressions introduites dans la langue par ces illustres dames.

LE MARÉCHAL DE GASSION.

Jean de Gassion était fils du président au parlement de Pau. A dix-huit ans, comme il finissait ses études au collége des jésuites, monsieur son père lui dit fort gravement :

— Mon fils Jean, je suis satisfait ; vous êtes un des bons latinistes du pays, et, quoique vous soyez le troisième de mes enfants, il me faut tenir compte de votre savoir et de vos dispositions. Je vais solliciter votre entrée dans la magistrature de cette ville, et avant peu je vous choisirai une femme digne de vous.

A ces mots, le jeune homme recula de trois pas ; il pâlit comme s'il se fût agi de le mener pendre.

— Une femme ! s'écria-t-il, je n'oserais l'épouser, monsieur. Elle ne voudrait pas de moi ; je ne me marierai jamais, si vous voulez le permettre, et pour ce qui est de la magistrature, je n'y réussirais

point. Je n'ai qu'une vocation, c'est de faire la guerre.

— La guerre ! dit à son tour M. le président. Vous iriez donc tuer les créatures de Dieu à grands coups d'épée ? N'importe, mon fils Jean ! puisque c'est votre vocation, vous serez militaire ; mais songez bien à une chose que je vais vous dire : une fois dans les armées du roi, faites que j'entende parler de vous comme d'un brave, ou bien ne reparaissez jamais devant mes yeux.

Jean, ivre de joie, se jeta aux pieds de son père. M. de Gassion promit de lui donner l'équipage convenable à un bon gentilhomme.

— Ne vous mettez pas en dépense pour moi, répondit Jean. Gardez votre argent pour mes frères qu'il faut établir. Avant six mois je serai mort, ou j'aurai déjà fait du chemin ; et ne parlons plus de femmes, car, je vous l'avoue, à l'exception de madame la présidente, je crois que de ma vie, je n'en regarderai une en face, tant ce sexe m'intimide ! Ayant la vilaine figure que voilà, je ferais un triste galant ; il me faut donc imiter le grand Duguesclin, et dire comme lui : « Puisque je suis laid, je veux être bien hardi. »

A la vérité, Jean de Gassion n'était pas beau ; mais la crainte qu'il avait des femmes lui faisait exagérer sa laideur. Sa taille, petite et large, dénotait une vigueur musculaire qui ne déplaît pas à toutes les belles ; malgré ses sourcils épais et son air un peu sauvage, ses yeux vifs, qui trahissaient son grand cœur, donnaient à sa physionomie quelque chose de

fier. Il était, de plus, leste, adroit et bon cavalier. Si le ciel lui eût donné plus de savoir-faire et d'esprit de cour, il eût été l'un des heureux de son siècle; mais la brusquerie et la roideur de son caractère lui ont nui singulièrement.

Le président n'avait pour tout équipage qu'un vieux cheval borgne ; il le céda sans regret. Il donna l'un de ses valets, acheta des armes de Bayonne et mit de bons écus dans la poche du jeune aventurier. Toute la famille alla reconduire M. Jean hors de la ville, sur des ânes, et madame la présidente pleura bien fort en embrassant son fils, dont le cœur palpitait de joie et d'espérance. Ainsi font les jeunes gens, qui dévorent l'avenir et ne sentent pas les douleurs de la séparation ! La vénérable dame avait bien raison de pleurer, car elle ne devait plus revoir son enfant.

Le voyage de M. Jean ne fut pas heureux d'abord. Son vieux cheval mourut de chagrin dès qu'il se vit sorti de la province de Béarn, qu'il n'avait jamais quittée. Des filous dévalisèrent notre chercheur de fortune dans une auberge; mais Gassion ne fit qu'en rire, et disait :

— Cela n'est rien ; le bonheur m'attend à ma première campagne : c'est au champ de bataille qu'il m'a donné parole.

En effet il se distingua si bien comme simple volontaire dans la guerre de la Valteline, qu'on lui accorda une lieutenance, puis une compagnie. Il passa au service du prince de Rohan, qui le remarqua bientôt pour le plus brave et le plus intelligent de ses officiers.

Les historiens ont assez parlé des beaux faits d'armes de M. de Gassion, il ne nous appartient pas d'aller sur leurs brisées; nous aurons seulement occasion de raconter quelques traits isolés, que tout le monde ne connaît pas. Gassion avait une promptitude incroyable à résoudre et à trouver le meilleur moyen de se bien tirer d'affaires dans les passes difficiles. Il possédait surtout cette force de volonté communicative, qui donne la confiance au soldat et domine les événements. Pendant les vingt années qui suivirent son départ du Béarn, il ne fut pas en tout six mois sans faire la guerre, hormis le temps qu'il resta dans son lit à cause de ses blessures; encore reprit-il plus d'une fois les armes malgré le médecin. C'est pourtant de ce petit nombre de jours oisifs que nous parlerons le plus, à cause de la bizarre façon dont il se conduisit à la cour et dans ses amours.

Quand le prince de Rohan eut accepté la paix, Gassion, qui était huguenot, craignant d'être mal vu de M. le cardinal, eut l'idée de s'offrir au roi de Suède. Gustave-Adolphe avait alors sur les bras Wallenstein et toutes les forces de l'empire. Il reçut Gassion avec empressement, et créa pour lui une compagnie de Français, qui devint bientôt la meilleure de son armée.

Un jour que Gustave s'était avancé imprudemment au milieu des lignes ennemies, on reconnut trop tard qu'on s'était laissé environner de toutes parts. Les officiers d'ordonnance arrivaient, fort agités, annoncer que le cercle allait se rétrécissant et que le danger menaçait.

— Monsieur le Français, dit le roi au capitaine Gassion, comment fait-on dans votre pays en pareille circonstance ?

— On passe sur le ventre à l'ennemi, sire; et, si Votre Majesté me le permet, je lui vais tracer un chemin à se promener en carrosse.

— Eh bien, marchez devant, nous vous suivons.

Gassion prit seulement cent cavaliers avec lui, et, les plaçant de front, il courut sur un régiment de Croates. Voyant que ses hommes se disposaient à tirer, il leur cria de façon à être entendu de l'ennemi :

— A brûle-pourpoint, messieurs ! le bout de votre canon sur leurs moustaches !

Le premier escadron, perdant contenance, recula sur le second et le mit en désordre. Alors, par une manœuvre subite, Gassion ramassa ses soldats en un peloton et enfonça le régiment entier.

Le lendemain Gustave-Adolphe envoya au capitaine français le brevet de colonel et un cheval de prix. Les règlements militaires interdisaient aux étrangers l'entrée au conseil; mais le roi de Suède, à la fin de chaque séance, rendait lui-même compte à Gassion de tout ce qui avait été dit, et sortait souvent de sa tente, au milieu des délibérations, pour l'aller consulter. Toujours au lit le dernier et le premier en selle, Gassion se fit une grande renommée, dont le bruit arriva en France. Les gentilshommes des meilleures maisons lui écrivaient de Paris pour lui demander de l'emploi. Il se forma ainsi un régiment de choix, qui le seconda merveilleusement et contribua fort aux succès brillants de Gustave-Adol-

phe. Gassion était constamment heureux dans ses expéditions, et lorsqu'on lui en faisait compliment, il avait coutume de répondre :

— La mauvaise fortune est un ennemi comme un autre; il faut lui montrer si fier visage qu'elle n'ose approcher.

En parlant ainsi, le colonel ne songeait pas que la fortune est une femme, et que devant le beau sexe il n'avait plus ni résolution ni courage.

L'ardeur de M. de Gassion et son infatigable activité le faisaient toujours choisir pour les coups de main : il excellait dans les escarmouches, qu'il appelait la guerre du matin. Wallenstein, en plusieurs rencontres, témoigna une haute estime pour lui ; et on s'aperçut plus tard que le cardinal de Richelieu, dans le fond de son cabinet, avait inscrit depuis longtemps le nom de Gassion sur ses tablettes; Gustave-Adolphe le prit en si grande amitié, qu'il le voulait toujours avoir près de lui aux moments de repos ou de danger. Il se promenait en sa compagnie des heures entières, en s'appuyant familièrement sur son bras ; il appelait le corps français commandé par le colonel son régiment de chevet, et disait qu'il ne dormait jamais si tranquille que lorsqu'il savait M. de Gassion debout.

Ce fut à la prise de Nuremberg que le colonel reçut sa première blessure; une balle l'atteignit à l'épaule et le mit hors de combat. Le roi le fit porter à la ville, chez le landgrave, et lui envoya son chirurgien.

Il y eut un grand mouvement dans la maison du

premier magistrat de Nuremberg lorsque arriva le brancard où gisait le fameux Gassion. La plus belle chambre fut préparée à la hâte, et mademoiselle Elschen, la fille du landgrave, offrit aux gens de l'art le linge le plus fin. Le pansement et l'extraction de la balle furent douloureux : le colonel les supporta héroïquement; mais il tomba dans un désespoir violent, à cause de l'interruption de son service. Le patient s'agitait extrêmement, et le chirurgien déclara que, si on ne pouvait réussir à le rendre plus calme, il ne répondait pas de sa vie. Le maître du logis suppliait vainement le colonel de se tenir en repos.

— Mordieu ! répondait Gassion en faisant son jurement habituel, vous en parlez bien à votre aise, vous qui allez et venez comme il vous plaît; mais je ne puis supporter l'idée qu'on se bat là-bas, tandis que je suis étendu sur ce lit. Tenez ! n'entends-je pas le canon ?

Et le colonel se soulevait sur un bras pour prêter l'oreille au bruit de la bataille qui continuait.

— Voulez-vous donc mourir, monsieur? dit une voix douce; ou bien voulez-vous perdre un membre? Je n'aurais jamais pensé que la meilleure tête de l'armée eût aussi peu de raison.

Gassion tourna les yeux vers le chevet de son lit, où mademoiselle Elschen se tenait appuyée. De grosses larmes tombaient des yeux bleus de la jeune fille. Le colonel changea de couleur et s'enfonça dans ses draps.

— Excusez-moi, dit-il avec émotion; je ne savais

pas qu'il y eût une femme ici. Ne vous fâchez point, mademoiselle; je vais demeurer tranquille.

— A la bonne heure! dit le landgrave. Voilà de la galanterie bien placée.

— Moi! de la galanterie! murmura M. de Gassion en rougissant davantage; mordieu! je ne sais ce que c'est.

— Allons! Elschen, reprit le père, puisque M. le colonel est disposé à vous obéir, commandez-lui de prendre du repos et présentez-lui cette potion calmante.

Gassion reçut d'une main tremblante le verre que lui offrit la jeune fille, et, l'ayant vidé d'un trait, il rejeta ses draps sur ses yeux comme un homme résolu à s'endormir.

Il ne fallait pas moins qu'une blessure dangereuse et les longueurs d'une convalescence pour familiariser M. de Gassion avec la vue d'une jolie femme. Elschen lui tenait souvent compagnie. Elle lui faisait la lecture pendant que M. le landgrave allait au conseil; elle apportait, chaque matin, les nouvelles de l'armée, ce qui était un grand plaisir pour le colonel.

Vers le soir du cinquième jour, la campagne étant glorieusement terminée, le roi de Suède rentra dans la ville, et son premier soin fut de visiter M. de Gassion. Il le trouva couché sur un canapé dans le jardin du landgrave, où il respirait le frais.

— Eh! mon cher colonel, dit Sa Majesté, vous avez là une jolie garde-malade. Cela donnerait envie d'être blessé.

— Vous voyez, sire, que je mène l'existence d'un damoiseau.

— Comment vous en trouvez-vous? vos préventions contre le mariage en sont-elles changées?

— Point du tout, sire. J'ai juré de mourir à votre service. La vie de l'homme de guerre ne peut s'accommoder avec le mariage.

— Oui-da! je suis donc un mauvais soldat, moi qui ai femme et enfant?

— Je ne dis pas cela, sire.

— C'est comme si vous le disiez. Je donnerais beaucoup pour que cette jolie demoiselle vous mît l'amour en tête.

— Le bel amoureux que je serais avec ma figure d'ours en colère!

— La figure n'y fait rien, monsieur. Une sage Allemande recherche des qualités plus solides. Vous n'êtes pas au Louvre ici. Quel âge avez-vous, ma mie? ajouta le prince en s'adressant à Elschen.

— Dix-sept ans, sire.

— Et vous, colonel?

— J'aurai vingt-trois ans dans quelques jours.

— Eh bien! vous vous convenez parfaitement. M. le landgrave est riche. Il n'a que cette fille. Je veux qu'il vous la donne.

— Ah! sire, que vous me gênez! dit le colonel. Mademoiselle Elschen est charmante, assurément; mais je ne puis... Je ne songe pas à me marier. Mordieu! sire, vous me mettez au supplice!

Le roi éclata de rire.

— Vous l'épouserez, Gassion; vous l'aimerez. Je

gage que vous l'aimez un peu déjà. Pour ce qui est de lui plaire, il n'est pas douteux que ce ne soit fait. N'est-il pas vrai qu'il vous plaît beaucoup, mademoiselle?

— Ah! sire, quand cela serait...

— Vous n'oseriez le dire? Eh! voyez le grand mal! c'est le meilleur militaire qui soit sous le ciel. Si sa valeur ne lui coûte pas la vie, il deviendra le plus grand guerrier de notre siècle. Il est mon ami, et je veux qu'il prenne une femme de ma main. Soignez-le bien, caressez-le comme il faut, et me le rendez bien amoureux ; mais ne perdez pas de temps, car, une fois revenu au camp, il n'y aurait plus qu'un biscaïen qui pût vous le ramener. Avec son air méchant il ne demande qu'à s'apprivoiser. Quand vous l'aurez mis dans vos filets, je vous donnerai quinze jours pour le faire enrager, et puis nous vous marierons.

Gassion n'était pas moins confus que mademoiselle Elschen tandis que le roi plaisantait ainsi ; il baissait les yeux et s'agitait péniblement. Sa Majesté eut pitié de son embarras et changea de propos ; mais, en prenant congé du colonel, Gustave-Adolphe dit tout bas à la jeune fille, en lui passant la main sous le menton :

— Voulez-vous savoir le moyen de captiver M. de Gassion? Ne lui parlez que de la guerre ; faites-lui raconter ses campagnes. Donnez-lui à entendre que vous aimez les gens de son état, et que vous laisseriez volontiers votre mari courir les champs.

Il est à croire que la belle renommée de Gassion, son caractère noble et hardi avaient déjà touché le

cœur de mademoiselle Elschen, car elle mit à profit les avis du roi. A force de parler au colonel de ses batailles, elle réussit à lui faire trouver le temps moins long. Gassion ne se désola plus aussi fort d'être condamné à l'oisiveté. Sans vouloir s'avouer entièrement le charme qu'il trouvait à demeurer près de cette jeune fille, il se disait tout bas que, s'il lui était possible d'avoir une faiblesse, ce serait pour elle. Mademoiselle Elschen n'était pas une Circé enchanteresse, habile à manier les filets de l'amour : c'était une bonne et fraîche Allemande toute simple, comme il s'en peut trouver encore à Nuremberg; mais elle avait, aux yeux du colonel, le grand mérite de ne lui pas inspirer de crainte, et pour peu qu'elle vînt à y ajouter celui de l'aimer malgré sa laideur, il ne pouvait manquer de l'estimer bien au-dessus des autres femmes.

Gustave-Adolphe avait à cœur de marier Gassion pour le fixer en Allemagne. Il savait bien qu'il n'y réussirait pas si le colonel revenait au camp sans avoir fait les accordailles. Par suite du plan de conduite qu'il traça au père de la demoiselle, M. de Gassion fut trois grands jours privé de sa jolie compagne. Le roi s'informa de tout ce qu'avait dit le malade pendant le temps de la séparation; on lui apprit que le colonel avait paru s'ennuyer mortellement, et que, vers la fin du troisième jour, il avait hasardé plusieurs questions sur les causes de cette absence. Le moment parut favorable. Gustave envoya le duc de Weimar auprès de Gassion.

— Mon cher colonel, dit le duc, Sa Majesté sait

que vous aimez la fille de M. le landgrave, c'est pourquoi je me suis chargé de tout par ordre du roi. J'ai demandé pour vous la main de mademoiselle Élisabeth; le père a donné son consentement. La dot s'élève à 100,000 florins, et Sa Majesté vous fera un présent de la même valeur. Vous pouvez regarder votre mariage comme arrêté.

— Mais je ne veux point me marier...

— Nous connaissons les bizarreries de l'amour, monsieur, reprit le duc avec sangfroid; cette passion aime fort le mystère, mais on vous a deviné, colonel. Il est inutile de dissimuler, tout est convenu; dès que vous serez guéri vous irez au temple. Vous trouverez dans cette boîte un collier de perles fines que Sa Majesté vous prie de remettre à votre fiancée. La demoiselle est prévenue; elle vous aimait depuis longtemps.

— Allons donc!

— Elle vous aimait, monsieur. Elle en a fait l'aveu à son père en pleurant. N'allez pas lui rien dire qui l'afflige, vous nous la feriez mourir de chagrin.

— Vous croyez, monsieur le duc ?

— J'en suis sûr. Elle va venir; vous lui arracherez facilement l'aveu de sa tendresse. Je vais rendre compte au roi de mon message.

Mademoiselle Elschen parut et s'approcha en rougissant : le colonel n'était pas moins agité que la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le duc, vous voyez l'effet que votre présence produit sur M. de Gassion ; et vous, colonel, regardez combien le trouble de cette aima-

ble enfant ajoute à ses charmes. Je vous laisse ensemble, et vais dire à Sa Majesté qu'elle peut compter sur votre éternelle reconnaissance.

Gassion et la fille du landgrave demeurèrent un grand quart d'heure en tête-à-tête sans ouvrir la bouche. Enfin le colonel déploya le collier de perles fines; mademoiselle Elschen se mit à genoux auprès du fauteuil du malade, et M. de Gassion, tout palpitant de joie, passa le collier au cou de sa fiancée. La demoiselle leva les yeux à demi en souriant, et ils s'embrassèrent.

Cependant le colonel commençait à recouvrer les forces et la santé; il avait avoué son amour pour Elschen. On n'en parlait guère, afin de ménager sa timidité; mais il était déjà question de fixer le jour des noces, lorsque, les ennemis ayant reparu, on entendit un matin les tambours rouler avec fracas par la ville. Gassion mit aussitôt son uniforme et allait sortir à la dérobée de la maison du landgrave, si le duc de Weimar n'y fût arrivé.

—Vous êtes consigné, monsieur, dit Son Altesse; le roi m'envoie vous donner l'ordre de garder encore le logis aujourd'hui.

— Monsieur le duc, s'écria le colonel, le roi fera tant que sa générosité me forcera de lui remettre ma démission. Le médecin m'a donné carte blanche, et mon régiment a besoin de moi.

— Je suis fâché de vous contrarier; mais j'ai des instructions formelles. Le roi cède ses pouvoirs à votre prétendue; c'est elle seule qui peut lever vos arrêts.

On demanda audience à mademoiselle Elschen. Le colonel mit tant de chaleur dans ses prières que la jeune fille accorda la permission de partir, sur l'assurance du duc que la campagne n'excéderait pas trois jours.

— Je vois bien, dit Elschen, que j'aurai une rivale dans la guerre; mais je consens au partage, et ne me plaindrai pas si vous m'aimez autant qu'elle.

— Je vous aimerai davantage, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en éloigner.

— Une honnête femme ne doit point contrarier les goûts de son mari.

Elschen renfonça ses larmes prêtes à s'échapper, et tendit une main tremblante, que le colonel baisa de fort bonne grâce; puis il courut à ses chevaux et à son régiment.

Wallenstein était un habile stratégicien qui traînait les guerres en longueur. Il arriva que la campagne dura quinze jours, au lieu de trois. Gassion fit des prodiges dans les escarmouches, car on ne put réussir à engager une bataille générale. Il intercepta des convois et pénétra jusqu'au milieu des retranchements de l'ennemi. Le bruit de ses prouesses fut porté à Nuremberg.

Une fois parti à la tête de son régiment et livré à sa passion dominante, M. de Gassion ne songea guère à ses amours; sa fiancée ne recevait de ses nouvelles que par les bulletins de la campagne. Cependant, soit qu'elle eût imaginé ce moyen de captiver le cœur de son prétendu, ou qu'elle eût reçu secrètement des avis du roi, mademoiselle Elschen

écrivit au colonel pour lui recommander de se bien battre et de revenir couvert de lauriers. Gassion en fut dans le ravissement : il s'écria qu'il n'y avait pas au monde une femme plus digne de lui, et qu'il l'épouserait avec bien de la joie sitôt qu'il n'aurait plus rien à faire. Il ne se doutait pas que la pauvre fille passait les nuits à pleurer dans des transes mortelles.

Un matin, Gustave-Adolphe envoya chercher Gassion.

— Vous faites de belle besogne, monsieur ! lui dit le roi sévèrement. Je ne vous ai pas pris à mon service pour tuer les femmes. Lisez cette lettre.

Gassion ouvrit une épître du vénérable landgrave ; elle contenait ces mots :

« Sire, ma fille est morte ! C'est l'ouvrage de M. de Gassion. Depuis quinze jours qu'il nous a quittés, croiriez-vous qu'il ne nous a pas écrit une seule fois ? Une épidémie courait à Nuremberg ; mais mon enfant se serait guérie, comme tant d'autres, de la rougeole pourprée, si l'inquiétude et le chagrin n'eussent donné au mal une intensité funeste. »

— Comment ! s'écria Gassion, tremblant de tous ses membres ; une jolie fille serait morte d'amour pour moi ! Oh ! que je suis sot de ne l'avoir pas épousée tout de suite ! Je ne retrouverai jamais sa pareille.

— Ne vous désespérez pas, dit le roi, pensant à ses projets sur le colonel ; je vous donnerai une autre femme digne de vous. L'Allemagne est riche en trésors de ce genre.

Mais M. de Gassion s'imagina que le ciel avait regardé ses projets de mariage avec colère; il jura solennellement de ne plus rechercher aucune femme de sa vie, et de se livrer uniquement à sa passion pour la guerre.

C'est peu de temps après cette aventure qu'on donna la fameuse bataille de Lutzen, où Gassion commandait une aile. Un marchand passager avait vendu au colonel, la veille de cette bataille, un très-beau cheval de couleur bizarre, qui fut échangé contre un autre cheval des écuries du roi. On a prétendu que l'assassin de Gustave-Adolphe reconnut à cette monture celui qu'il devait frapper. Peut-être, en tuant le roi croyait-il seulement débarrasser l'Allemagne du redoutable Gassion. Quoi qu'il en soit, cette catastrophe, sur laquelle on a beaucoup écrit, mit fin aux conquêtes de Gustave-Adolphe, qui menaçaient de renverser l'empire, et la destinée de M. de Gassion en fut notablement changée.

Le colonel n'était pas en peine de trouver de l'emploi; tous les souverains de l'Europe lui écrivirent pour l'attirer dans leurs armées; mais il arriva aussi un courrier du cardinal de Richelieu, qui savait mieux que personne l'art de prendre les gens. Les princes étrangers offraient à M. de Gassion des honneurs et des richesses; monsieur le cardinal prouva bien qu'il connaissait le faible de chacun dans ce passage de sa lettre au colonel :

« Le roi mon maître n'a pas seulement l'envie de vous avoir, il veut aussi que vous lui ameniez votre régiment entier. Ceux qui se sont formés à

vos exemples nous seront précieux, et nous augmenterons leur nombre de deux compagnies dont j'ai les chevaux tout prêts en mes écuries. Ce sont de belles bêtes, qui ne demandent qu'à porter des braves comme vous, monsieur le colonel. Pour de l'occupation, je vous donne ma foi que vous n'en sauriez manquer céans. Monsieur le duc de Lorraine nous prépare une rude guerre. Songez que c'est votre pays qui réclame le secours de votre bras. »

Gassion fit passer le Rhin à son régiment et courut à franc étrier jusqu'à Paris. Le secrétaire d'État Des Noyers le prit dans son carrosse et le conduisit au château de Ruel, où était monsieur le cardinal. Lorsqu'on annonça Gassion le ministre ouvrit ses curieuses tablettes et y trouva ces mots :

« Cœur brusque et sensible, facile à gagner ; il serait impardonnable de l'avoir contre soi. »

Son Éminence employa ses manières caressantes et ses plus affectueuses paroles pour subjuguer le colonel. Gassion n'eut qu'à exprimer ses désirs pour les voir aussitôt satisfaits. Il voulait adjoindre à son régiment une compagnie de dragons, le cardinal lui en promit deux. Il obtint encore la solde extraordinaire et le droit de distribution des grades et faveurs sans le contrôle de la cour. Gassion, au comble de ses vœux, allait prendre congé du ministre, lorsque Son Éminence lui dit :

— Je vous retiens à dîner avec moi, colonel, j'ai encore à vous parler de choses importantes. Pour vous faire passer le temps, Des Noyers vous mènera voir les chevaux et les armes que je vous destine.

Pendant la visite aux chevaux du cardinal, M. Des Noyers et le fameux père Joseph tinrent compagnie à M. de Gassion. Le confident intime de Son Éminence, voulant aussi gagner l'affection du colonel, parla en ignorant des choses du métier. Or Gassion, qui n'était point courtisan, releva sans se gêner les bévues du révérend père. A la troisième sottise que le capucin laissa échapper, le colonel leva les épaules de pitié.

— Je vois bien que nous ne sommes pas de même avis, dit le père Joseph d'un air piqué.

— C'est que nous ne sommes pas de même métier, reprit Gassion. Si je voulais discourir du rituel catholique avec vous, il me pourrait bien arriver de n'avoir pas le sens commun.

M. Des Noyers eut beau faire des signes au colonel et lui marcher sur le pied, Gassion n'y prit pas garde et continua ses critiques; de sorte que le père Joseph conçut dès ce jour une violente aversion pour le nouvel ami du cardinal.

Au dîner, Gassion fut placé vis-à-vis de Richelieu, qui ne cessa de fixer sur lui ses yeux perçants. Son Éminence écouta le colonel si attentivement qu'elle n'en mangea presque point. Les assistants en firent la remarque; le sieur de Bautru, qui était bel esprit, dit tout bas au ministre:

— Votre Éminence aura une indigestion cette nuit, car elle a dévoré des yeux ce lansquenet entier avec les bottes et l'uniforme.

— Je n'en ai pas encore mangé ma suffisance, répondit le cardinal, et je m'en veux régaler largement.

Le père Joseph, afin de prendre une revanche, discuta fort avec M. de Gassion ; mais il se fit battre une seconde fois.

En quittant la table, le colonel demanda qui était ce capucinal personnage, qui faisait l'entendu ; Son Éminence se mit à rire de toutes ses forces et dit à haute voix :

— Ce capucinal coquin, c'est le père Joseph, mon conseiller privé ; ne vous gênez pas pour lui répondre. Il n'y a pas besoin de prendre des mitaines chez moi quand on est homme de votre mérite.

Au moment de remonter en carrosse, Gassion vit venir à lui M. le cardinal, qui l'entraîna près d'une fenêtre :

— Monsieur, dit Son Éminence d'un ton pénétrant, je gage que vous pensez à retourner à vos troupes.

— Demain si je le puis, et si vous daignez m'envoyer tout de suite vos instructions.

— Eh bien ! monsieur, sachez que nous n'avons rien dit encore. J'ai une idée de conséquence à vous communiquer. Revenez dans trois jours.

— Les plaisantes gens que ces grands ! disait Gassion dans la voiture de M. Des Noyers. Je vous demande à quoi bon perdre une journée en politesses plutôt que de venir au fait ! Est-ce que tout le monde cache ainsi sa pensée en ce pays ?

— On y fait souvent bien pis encore : on feint de penser tout le contraire de ce qu'on a dans l'esprit.

— Je n'y dois donc guère rester, car je n'entends

rien à ce jeu-là. Et savez-vous ce que Son Éminence a de si secret à m'apprendre ?

— Je l'ignore absolument : c'est quelque affaire qui n'entre pas dans mes attributions. Peut-être M. le cardinal veut-il éprouver à quel point vous vous donnez au roi. Je vous engage à ne pas marchander avec lui et à promettre de rendre tous les services qu'on vous demandera. C'est le seul moyen d'arriver promptement à une bonne position.

— Allons ! murmura Gassion, en voilà encore un qui joue au fin avec moi !

Le troisième jour, dès sept heures du matin, le colonel attendait à la porte de Son Éminence. On le fit entrer mystérieusement par les petits degrés.

— Vous vous êtes levé aujourd'hui comme s'il s'agissait de surprendre l'ennemi, dit le ministre. Allons par ici, j'aime à voir les gens à qui je parle.

Lorsque Gassion fut tourné du côté de la lumière, M. le cardinal prit un ton fort sérieux pour lui dire :

— Avez-vous reçu des propositions de MM. de Bouillon ou des ducs de Guise ?

— Aucune.

— Je vous crois. Il se brasse une grande conspiration, colonel.

— Les rebelles au roi n'ont jamais les dés pour eux. Nous les battrons.

— Mieux que cela ; nous les préviendrons.

— Votre affaire est de les prévenir, la mienne est de les battre.

— Vous pouvez nous servir beaucoup dans cet instant.

— Disposez de mon bras.

— C'est de votre esprit que j'ai besoin.

— Il est à vous.

— Le comte de Soissons est l'âme et le chef de la conspiration. Il débauche les troupes et fait le magnifique.

— Envoyez-moi vers lui, je vous le traîne ici mort ou vif.

— C'est vif qu'il me le faut et sans violence.

— Comment l'entendez-vous?

— Il ne peut manquer de vous écrire pour vous attacher à son parti. Êtes-vous homme à lui répondre comme si vous acceptiez ses offres, pour le bien enferrer jusqu'aux dents?

— Mauvaise guerre que ceci, monsieur le cardinal. Je m'en acquitterais mal.

— On vous aidera.

— Je veux dire que j'y ai trop de répugnance. Je ne saurais être déloyal envers personne, pas même envers les traîtres.

Le front de Son Éminence se plissa étrangement, et ses sourcils gris se contractèrent.

— Point de brusquerie cette fois, Gassion; prenez le temps de réfléchir.

— Mon premier mot est mon dernier, monsieur le cardinal. Toujours bonne guerre et franc jeu, voilà ma devise.

— Votre fortune serait faite, monsieur.

— Elle restera donc à faire.

— Le roi sera mécontent.

— Il me pardonnera quand je lui aurai rendu d'autres services.

— Est-ce décidé, Gassion?

— Irrévocablement.

— Peut-on du moins compter que vous serez plus inflexible encore pour nos ennemis?

— Mordieu ! monsieur, je vous ai dit que je ne saurais tromper personne, entendez-vous ?

— Touchez là; vous êtes un galant homme. Je ne vous en veux point, et je vous donnerai les moyens de monter par un autre chemin. Soyez discret seulement, et oubliez ce que nous venons de dire.

— Je ne m'en souviens plus d'un mot.

— Allez maintenant visiter le roi, et puis vous serez libre.

On voit que la délicatesse de M. de Gassion lui fit manquer une belle occasion de parvenir.

Le colonel fut encore mieux accueilli à Saint-Germain qu'à Ruel. Louis XIII le garda longtemps en son cabinet pour lui demander s'il y avait du gibier dans les forêts d'Allemagne, si on y savait bien sonner de la trompe de chasse, et si on portait de la dentelle aux jambes.

En quittant Sa Majesté, le colonel traversa le salon d'attente, où étaient quelques dames.

— N'est-ce pas là le fameux Gassion? demanda l'une d'elles.

— Lui-même, répondit Bautru, qui était présent.

— Ah! de grâce, arrêtez-le un moment, que nous ayons le loisir de le regarder.

Bautru aborda le colonel et le retint en se plaçant devant la porte.

— Tenez, monsieur de Gassion, lui dit-il, voici la comtesse de Bourdonné qui brûle d'envie de causer avec vous.

— Il est vrai, monsieur, dit la dame; on ne converse pas tous les jours avec des héros de votre sorte.

— Oh ! madame, je vous en prie, parlons autrement.

— Je dis ce que je pense, monsieur, ce que nous pensons toutes.

Un cercle de beautés entoura le colonel.

— Êtes-vous au moins ici pour quelques jours ? poursuivit la comtesse.

— Je pars demain pour Thionville, madame.

— O ciel ! quoi ! voler si tôt loin du séjour des plaisirs ! vous dérober à nos admirations ! ah ! laissez-nous le temps de vous tresser des couronnes !

— Quelle diable de langue parle-t-on ici ! s'écria Gassion déconcerté.

— Nous savons que vous méprisez notre sexe entier. Il faut que cela finisse, monsieur; il faut que nous triomphions de vos injustices.

— Il le faut ! dirent toutes les belles.

— Mesdames, reprit la comtesse, je vous invite à passer la soirée chez moi aujourd'hui avec M. de Gassion ; il y va de notre honneur. Nous ne souffrirons pas qu'il retourne à la guerre avec ses préjugés. Vous y viendrez, monsieur. Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir promis d'y venir.

— J'ai bien autre chose à faire que d'entendre des sornettes.

— Des sornettes ! voyez le méchant ! l'ingrat ! il faut le battre, mesdames.

— Nous n'oserions ! c'est un si vaillant homme ! Mais il ne s'en ira pas qu'il n'ait juré de venir ce soir.

— Allons ! dit Bautru, est-ce que vous tremblez devant des ennemis si charmants ?

— Eh bien ! j'irai.

De retour à Paris, M. de Gassion trouva tant de gens assemblés devant son hôtel, pour le voir passer, qu'il n'osa descendre de son carrosse et s'en fut au Palais-Royal. Il ne rentra chez lui qu'à la nuit close. Bautru le vint chercher sur les huit heures et l'emmena chez la comtesse.

Les dames de la cour avaient pris en grande affection Gustave-Adolphe. Il circulait depuis peu des romans sur ce prince où M. de Gassion jouait un beau rôle. Lorsqu'on sut que le colonel devait aller chez madame de Bourdonné, toute la cour voulut y être engagée ; mais la comtesse n'invita que les plus jeunes et les plus jolies personnes. Deux hommes seulement furent admis, Bautru et M. Gauffre, l'avocat.

Gassion reçut des honneurs extraordinaires dans la maison de la comtesse. On le plaça sur un siége à dos, au milieu d'un cercle où les dames n'avaient que des pliants, et quand on l'eut bien accablé de cajoleries, M. Gauffre fit lecture d'un plaidoyer en faveur du beau sexe. L'orateur passa en revue les femmes célèbres depuis Clélie jusqu'aux héroïnes

du siége de Calais. Il vanta ensuite les douceurs de l'amour et parla superbement bien du bonheur que goûtait Renaud dans les jardins d'Armide. M. de Gassion ne savait quelle contenance tenir pendant ce long discours. Il se vouait intérieurement à tous les diables, et n'osait lever les yeux sur l'essaim formidable des jolies femmes. Bautru se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'avocat, parvenu à la péroraison, prit une voix larmoyante, en disant que les conquêtes du beau sexe n'étaient rien, puisqu'un fleuron manquait à leur couronne, puisque le grand Gassion ne voulait point donner son cœur.

— Eh! là! ne pleurez pas, mon bon ami, dit le colonel prenant au sérieux le ton plaintif de l'orateur : je n'ai que vingt-quatre ans; je penserai à l'amour un de ces matins.

M. Gauffre, saisissant l'à-propos, s'écria qu'il y fallait penser aujourd'hui, à l'heure même. Il philosopha comme un dieu sur la rapidité du temps et les ravages de sa faux meurtrière. Il finit par se mettre à genoux, et faisant une invocation pathétique au fils malin de Vénus, il le supplia de descendre du haut des nuages pour lancer ses traits contre ce cœur plus dur que le rocher.

— Mais enfin, dit Gassion, qui perdait patience, que me veut cet homme avec ses pleurs et ses bavardages?

— Je veux que vous choisissiez une belle parmi ces dames, et que vous déposiez vos hommages à ses pieds; que vous lui donniez le premier gage de votre tendresse par un baiser, et que vous portiez ses cou-

leurs. Je veux que vous songiez à elle au milieu des combats, et que votre premier soin, après chaque bataille, soit de lui envoyer un message galant pour lui prodiguer les noms les plus doux.

Les dames applaudirent à cette éloquence entraînante.

— Que je choisisse une maîtresse ici, devant tout le monde ! dit Gassion en rougissant. Eh bien, voyons : celle que je prendrai m'acceptera-t-elle pour son galant ?

— Oui ! répondirent toutes les belles.

— Fort bien ! Dites-moi donc, vous, mon cher garçon, qui pleurez de si bon cœur, votre femme est-elle ici ?

— Assurément, monsieur le colonel.

— Allons, c'est elle que je choisis.

L'avocat prit par la main sa femme, qui était fort jolie, et la conduisit à M. de Gassion, qui l'embrassa sur les deux joues, au bruit des applaudissements et des murmures de satisfaction. La jeune dame détacha ses rubans de son épaule et les offrit au colonel, qui se les laissa mettre à son chapeau.

— Ah ! monsieur l'avocat, dit Bautru transporté d'aise, vous en tenez. Par ma foi ! si j'étais M. de Gassion, je vous en donnerais pour vos discours.

— Il mériterait bien que je fusse un autre homme, disait naïvement Gassion.

— Que vous êtes heureuse, ma chère ! s'écrièrent toutes les belles.

— Que je voudrais que le choix fût tombé sur

moi! dit madame de Bourdonné; que je voudrais être mère d'un petit Gassion[1]!

— Pour le coup, ceci est trop fort! dit le colonel tout à fait démonté. Voyez l'embarras où me jette cette femme! Vous êtes toutes des folles!

Gassion sortit en courant, et jura de ne remettre les pieds de sa vie dans un salon. Cette aventure divertit la cour entière, et charma les ennuis du roi pendant plusieurs jours. Il paraît que le colonel emporta une méchante opinion de la ville, et qu'il avait eu affaire au palais de justice, car on trouve ces mots dans une de ses lettres à M. de Bergeré, son frère :

« Quel damné pays que ce Paris! Comment y pouvez-vous vivre? Les gens de loi font mille longueurs pour vous expédier, les courtisans ne disent que des mensonges, et les femmes sont des Putiphars! Jésus! la terrible chose que ces cotillons et ces bonnets carrés! »

Pendant un congé que M. de Gassion avait donné à son lieutenant Saint-Alais, il lui écrivit :

« Que trouvez-vous donc de si attachant là-bas? Aller au cours, bâiller aux oiseaux, montrer fine jambe, manger des friandises et faire l'amour? Voilà-t-il pas des occupations bien agréables et du temps bien employé! Si vous étiez avec moi, je vous ferais forcer de bons retranchements ennemis, tenir campagne rase, prendre de bons quartiers à l'arme blanche, et faire de bons prisonniers, qui vous payeraient de bonnes grosses rançons. »

[1] Ce mot de madame de Bourdonné est historique.

Le premier exploit de Gassion au service de France fut d'enlever en six jours la forteresse de Cambresis, contre laquelle avaient échoué Rantzau et La Meylleraie. M. le cardinal se montra fort joyeux de cette prise, et demanda aussitôt au roi le brevet de maréchal de camp. La confiance de Richelieu dans la vigueur de M. de Gassion était si grande qu'il avait coutume de dire aux ambassadeurs qu'il voulait menacer : « Si vous me faites des difficultés, Gassion les lèvera. »

En moins de trois ans M. de Gassion chassa l'ennemi de toutes nos provinces, mit fin à la révolte des pieds-nus en Normandie, et conduisit, dans sa belle campagne de Flandre, les armées du roi jusqu'aux portes d'Anvers. On ne l'employa pas dans la guerre du comte de Soissons, à cause de sa conversation avec le ministre.

Un jour M. le cardinal lui écrivit une lettre fort affable :

« Je me fais vieux, disait Son Éminence; il faut que je songe à assurer le sort de mes amis. J'ai un projet pour votre bonheur, que je veux exécuter devant que la mort me vienne enlever. Revenez-nous cet hiver, et comptez sur l'extrême amitié que je vous porte. »

M. de Gassion ne se fit pas prier pour aller à Ruel.

— Vous avez des ennemis, lui dit le cardinal. Votre mérite excite la jalousie. Tant que je vivrai ces gens-là ne seront pas à craindre; mais si vous me perdiez, ils vous joueraient de méchants tours, et votre caractère franc et loyal ne vous permettrait pas

de les combattre avec égalité. Je prétends faire votre fortune et vous placer si haut qu'on ne puisse vous atteindre. Le premier bâton de maréchal sera pour vous, et en attendant voici un petit présent que vous accepterez pour l'amour de moi.

Son Eminence présenta deux bagues magnifiques, sur lesquelles étaient de gros diamants.

— Eh! d'où vient que vous me donnez ainsi deux joyaux? dit Gassion.

— C'est qu'il y en a un pour votre femme.

— Votre Eminence peut reprendre celui-là, il est de trop.

— Non, monsieur, car je vous fournirai celle qui doit le porter.

— Alors c'est différent; je le garde.

— Dites-moi, maintenant, si votre éloignement pour les femmes est sérieux, car je désire, avant tout, vous rendre heureux.

— Le beau sexe m'a toujours inspiré plus de craintes que de désirs, et je n'estime pas assez la vie pour la vouloir donner; mais si Votre Eminence se charge de choisir pour moi, je n'ai pas d'objection à opposer.

— J'ai choisi déjà, Gassion, et vous serez content; le parti est tel que des princes le voudraient avoir. Pour la jeunesse, la beauté, la grandeur du nom et les richesses, vous n'aurez rien à y redire. Nous vous ferons duc, et cette alliance vous mettra de pair avec les plus grands seigneurs.

— En vérité, monsieur le cardinal, je ne sais plus ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Ce que vous avez fait ! je vais vous le dire : vous avez été le seul étranger aux vilaines intrigues qui m'ont entouré. Vous avez été le plus honnête homme de notre temps, plus honnête que moi-même, Gassion ; je l'avoue ici entre nous deux, parce que je connais votre modestie. Les cœurs comme le vôtre sont rares ! je veux que vous deveniez le chef d'une maison puissante, et que, dans les siècles à venir, nos rois aient des Gassions à leur côté, qui ne perdent jamais de vue le bel exemple que leur père leur aura donné. J'ai fait du bien et du mal, comme tout le monde, pendant ma vie ; il faut me presser de travailler à entraîner la balance du bon côté. Le temps est précieux. Revenez demain ; je vous présenterai à votre femme, et nous nous occuperons du contrat.

Gassion fut exact à revenir le lendemain ; mais il trouva la porte du ministre fermée. M. le cardinal ressentait les premières atteintes de la crise qui l'emporta en peu de jours. On n'a jamais su quelle était la femme qu'il destinait à M. de Gassion. Le général conta lui-même au roi la position singulière où le laissait la mort de Richelieu.

— Ne vous inquiétez pas, dit Sa Majesté, je me charge de vous marier aussi bien qu'il l'aurait pu faire, et votre bague ne sera pas perdue.

Mais le roi ne songea plus à s'acquitter de sa promesse, et d'ailleurs il ne tarda pas à suivre son ministre dans la tombe. Gassion pensa plus fort que jamais que le ciel le voulait faire mourir garçon ; il ne témoigna aucun regret de voir ces projets avor-

ter. Il retourna au camp, et reprit avec ardeur la rude vie qu'il préférait à toutes choses.

Ici commence la série de ces belles campagnes qui ont rendu immortel le nom de M. de Gassion, et dont l'histoire nous a laissé les détails. Il eut une grande part à la victoire de Rocroy et devint l'ami du duc d'Enghien, qui demanda pour lui le bâton de maréchal. Le cardinal Mazarin écrivit que M. de Turenne devait l'obtenir auparavant, et qu'il ne se montrait point si pressé.

— M. de Turenne, répondit Gassion, honorera le grade, et moi j'en serai honoré.

On envoya le bâton à tous les deux. Cependant Gassion finit par être cruellement desservi au Louvre. On le peignit comme un ambitieux qui voulait abuser de son influence sur l'armée. Il aurait suffi que le maréchal prît une fois l'air de la cour pour mettre fin à ces bruits ridicules. Il n'y voulut pas aller. Le gouvernement faible et défiant de la régente Anne d'Autriche inspira de l'humeur à M. de Gassion. Le conseil lui demandait compte de ses moindres gestes et prétendait diriger ses opérations; il lui échappa de dire en ouvrant une lettre de Mazarin :

— Que nous allons lire de bagatelles !

On parla de le faire arrêter, et si l'ordre n'en fut pas donné, c'est qu'on craignit de le pousser à la révolte et d'exciter une guerre civile. C'était bien mal connaître le maréchal, et Richelieu avait eu raison de dire qu'il n'était point pardonnable d'avoir contre soi un cœur si sensible et si facile à gagner. Gassion fut abreuvé de dégoûts.

Ne sachant pas comment se débarrasser de lui, le cardinal Mazarin imagina d'employer sa valeur même à le perdre. On lui expédia de Paris un ordre d'attaquer l'ennemi dans un retranchement inexpugnable. Le maréchal, devinant les intentions du ministre, renvoya l'ordre avec cette note au bas :

« Je n'ai de ma vie manqué une entreprise faute de diligence ou de courage, mais ce qu'on me demande est impossible. Si vous voulez ma mort, faites-moi mon procès, et qu'on me tranche la tête sur l'échafaud; mais ne sacrifiez pas l'armée à vos ressentiments. Je ne consentirai jamais à mener de braves gens à une boucherie certaine. »

Dans l'attente de son rappel, le maréchal fut quelques jours absorbé dans une rêverie profonde, dont ses officiers s'effrayaient. Un matin, ses espions l'ayant averti qu'il pouvait s'emparer de la ville de Lens par un coup de main, il fit sonner le bouteselle, afin que la nouvelle d'une victoire arrivât en même temps que celle de sa disgrâce. Comme il donnait les derniers ordres par la fenêtre d'une maison, tous ceux qui étaient présents entendirent une voix crier à plusieurs reprises le nom de Gassion, sans qu'on pût découvrir qui avait appelé ainsi le chef de l'armée. Cette circonstance extraordinaire parut d'un si mauvais augure, qu'on supplia le maréchal de différer l'expédition; mais il n'y voulut pas consentir, et la voix surnaturelle l'ayant encore nommé une dernière fois, il répondit de toutes ses forces :

— Que me voulez-vous? Est-ce un malheur que

vous m'annoncez? J'en attends un par le prochain courrier. Si c'est la mort, elle viendra bien à propos pour garder mon nom et ma personne d'un outrage.

En attaquant Lens à l'improviste, l'armée rencontra une palissade que les ennemis avaient élevée pendant la nuit. M. de Gassion, furieux de cet obstacle, sauta des premiers à bas de son cheval, et donna l'exemple aux soldats en arrachant de ses mains les pieux qui arrêtaient sa cavalerie. C'est pendant ce travail qu'une balle l'atteignit à la tête et le blessa mortellement. Il rendit l'âme au bout de trois jours, le 2 octobre 1647, en recommandant son frère au cardinal Mazarin; mais M. de Bergeré fut tué lui-même un mois après le maréchal. Les deux frères, étant de la religion, furent enterrés à Charenton. La cour, qui avait poussé le maréchal au désespoir, lui prodigua les honneurs après sa mort. On lui éleva un fort beau mausolée.

Jean de Gassion n'avait que trente-sept ans quand il périt ainsi glorieusement. M. de Turenne et le prince de Condé n'ayant eu leur belle réputation qu'après lui, il fut réellement le premier homme de guerre de son temps, et sans doute il serait devenu aussi fameux que ces deux grands généraux, si ce coup malheureux ne l'eût emporté à l'âge où d'ordinaire les talents atteignent à leur plus haut développement.

CHAMILLART.

En 1679 deux petits gentilshommes de Normandie entrèrent à la cinquième chambre du parlement de Paris, comme conseillers, en survivance de leurs pères qui étaient morts dans la même semaine. Ces jeunes gens s'étaient mis dans la robe parce qu'ils se sentaient, pour réussir à la cour, trop peu d'ambition et de *manége*, comme on disait alors; parce qu'ils ne savaient point faire les acrostiches, qu'ils plaisaient médiocrement aux dames, et n'étaient point doués de ces jambes agiles et bien tournées qui vous menaient un homme à la fortune par une succession rapide de courantes et de sarabandes. L'un s'appelait Dreux et l'autre Chamillart. Une étroite amitié les unissait depuis l'enfance. La douceur, la délicatesse et la loyauté de leurs caractères promettaient qu'un jour ils seraient d'excellents magistrats. Le sort semblait vouloir les tenir unis jusqu'à leur

mort en leur offrant la même carrière et les mêmes chances de succès. Ils épousèrent, à quelques jours de distance, deux femmes ayant des dots égales, c'est-à-dire pauvres, et tous deux trouvèrent dans le mariage un pareil bonheur, c'est-à-dire que leurs moitiés furent de parfaites ménagères. Cependant les étoiles de ces deux gentilshommes, qui paraissaient cheminer côte à côte, devaient être bientôt séparées, et l'une d'elles avait à parcourir un cercle immense. Par un de ces caprices du destin que rien ne permet de prévoir, l'un de ces deux noms devait être souvent répété sur les tables de bronze de l'histoire.

Dreux, qui avait reçu de la nature une gravité vraiment magistrale, entra un jour dans le cabinet de son ami avec un air si troublé que Chamillart lui demanda en tremblant s'il n'était pas arrivé quelque malheur. Madame Dreux venait de ressentir les premières douleurs de l'enfantement, et son mari l'avait laissée entre les mains des médecins. Après trois heures d'angoisses conjugales, Dreux apprit enfin que sa femme était heureusement délivrée d'un garçon.

Les deux amis coururent ensemble au chevet de la nouvelle accouchée, et Chamillart venait à peine de donner le baiser d'usage, lorsqu'une servante effarée lui annonça que sa femme était aussi en mal d'enfant. Madame de Chamillart mit au monde une fille ; et le soir de ce jour mémorable, tandis que les jeunes mères dormaient et que les rejetons reposaient sur le sein de leurs nourrices, Dreux et son ami s'abandonnèrent devant les tisons au plaisir

de rêver à l'avenir de leur progéniture, en bâtissant des châteaux en Espagne.

— Mon fils, disait Dreux d'un ton d'autorité, sera de robe et non d'épée.

— Qu'en savez-vous, mon cher ? le petit drôle aura peut-être l'esprit entreprenant ; et, s'il ne sent point de goût pour la magistrature, il sera d'épée et non de robe.

— Je voudrais bien voir qu'il s'avisât de manquer d'obéissance ! je vous le mettrais à la raison comme il faut. — Mais il tiendra de sa mère, qui est douce comme un agneau.

— Point du tout, ce sera un démon ; il vous donnera des soucis. Voilà ce que c'est que d'avoir des garçons. Ma fille, au contraire, sera docile et sage. Elle épousera un conseiller au parlement.

— Cela n'est pas certain ; la petite peut fort bien s'amouracher d'un mauvais sujet.

— Baste ! elle ne quittera pas le logis, et ma porte sera fermée aux muguets.

— Il faudra bien qu'on la mène à la messe, et alors...

— Je ne crains rien, vous dis-je. Madame de Chamillart saura bien élever une fille peut-être. Je prendrai pour gendre un bon magistrat.

— Par Dieu ! j'ai votre affaire ; mon garçon sera votre gendre.

— Eh ! s'il se conduit bien, je ne dis pas non.

— Son éducation me regarde. Acceptez ma proposition.

— Je vois un obstacle. Votre femme a de riches

parents en province : il se peut que vous possédiez un jour une fortune considérable, et je ne souffrirais pas que pour une vaine promesse votre enfant vînt à manquer une alliance élevée.

— Quand je serais riche comme le roi, ce mariage se ferait, je vous le jure ; mais cette fortune dont vous parlez n'est qu'une supposition ; je vous demande formellement la main de mademoiselle de Chamillart.

— Pour accommoder les choses, je ferai sur mon traitement une économie de mille livres par an.

— C'est cela ; quand la petite sera nubile, vous aurez une jolie dot à lui donner. Est-ce convenu ?

— Touchez là, c'est convenu. — Bien entendu que si l'un des deux avait pour l'autre une répugnance invincible...

— Cela s'entend. Il faut qu'ils s'aiment.

— Ils s'aimeront, je l'espère. A quel âge les marions-nous ?

— Le jour qu'ils auront vingt ans. Nous les fiancerons demain en leur donnant le baptême.

Les choses une fois arrangées de cette façon, si l'un des jeunes fiancés avait eu l'ordinaire disposition des enfants à trouver mauvais ce qu'ont imaginé leurs parents, ils n'auraient pas manqué de montrer l'un pour l'autre une aversion profonde ; mais le fils de l'honnête Dreux eût été bien en peine de se faire rétif ou méchant, et la bonhomie de Chamillart, en passant dans le cœur de sa fille, était devenue une candeur charmante. Arrivés à l'âge de puberté, ces enfants s'aimèrent fort tendrement. Élevés dans la

persuasion qu'ils seraient bientôt mariés, ils s'abandonnèrent sans crainte à des sentiments que leurs familles encourageaient. Joseph Dreux accompagnait partout Micheline de Chamillart. Il la conduisait à l'église et à la promenade, et les deux pères, qui suivaient de loin, voyaient avec plaisir leurs enfants grandir et se développer comme deux belles plantes. Tout alla bien jusqu'au jour où les amants atteignirent leur dix-huitième année. Ce fut sans doute afin que leur naïve tendresse prît l'énergie d'une passion que le sort se plut alors à élever entre eux mille obstacles. Madame Dreux, ayant perdu son frère aîné, reçut tout à coup un héritage de vingt mille livres de rente. Dreux le père augmenta le train de sa maison. Il eut un logis plus vaste, deux laquais à livrée, l'abonnement à la comédie et le carrosse trois fois la semaine. Il donna des dîners à ses confrères, se fit quelques amis parmi les gens de cour, si bien qu'en moins de trois mois il passa dans la grande chambre et acheta une présidence à mortier. Tout autre à sa place aurait senti l'ambition s'éveiller ; mais le modeste Dreux, se voyant parvenu plus haut qu'il n'avait jamais osé l'espérer, ne songea point à s'élever davantage. Les occasions ne lui manquaient pas de s'introduire chez les nobles. De grands personnages l'invitaient souvent à venir conter les nouvelles de la bourgeoisie dans la ruelle de leurs femmes ; mais il s'en garda prudemment, de crainte de se sentir déplacé près de gens si supérieurs à lui.

Un jour le comte de Jarnac, l'étant venu voir pour un procès contre les Créqui, daigna faire atten-

tion à Joseph et demanda qui était ce joli garçon. Après avoir complimenté Dreux le père de la bonne mine de son fils, il s'informa encore si le président n'avait point d'autre enfant. Il répéta plusieurs fois d'un air de réflexion :

— Un fils unique ! une jolie fortune ! Nous penserons à lui.

Puis, se décidant à expliquer le fond de sa pensée, l'homme de cour dit négligemment :

— Mon cher président, si vous avez seulement 40,000 livres à donner en mariage à votre garçon, je lui accorde ma troisième fille qui n'a pas de goût pour le cloître et pour qui je me saignerai de vingt mille écus.

— Monsieur le comte, répondit Dreux en saluant profondément, je suis touché d'une proposition qui m'honore infiniment ; mais ce mariage...

— Je tâcherai d'obtenir un petit régiment pour le jeune homme ; et en attendant, nous avons un étage vacant dans mon hôtel, où il habitera fort à l'aise.

— Je regrette vivement, monsieur le comte, de répondre à tant de bontés par un refus.

— Eh ! que dites-vous, mon cher président ?

— Je disais que mon fils a étudié pour être dans la robe, et que d'ailleurs...

— Eh bien ! il quittera cette carrière. Je me charge de lui.

— Impossible ; je l'ai voué à la magistrature dès le berceau ; il est fiancé à la fille d'un confrère, et pour rien au monde je ne manquerais à ma parole.

— Bagatelles que cela ! Vous réfléchirez à mes offres, président.

Avant de partir, le comte frappa doucement sur la joue de Joseph, et murmura encore :

— Le petit masque est bien bâti ! Je gage que cette mine rose plaira au roi, qui n'aime point qu'on soit jaune et maigre. On l'invitera pour Marly, et il fera son chemin.

Le grand seigneur pirouetta sur ses talons et demanda son carrosse.

Joseph avait changé de couleur plusieurs fois pendant ce dialogue, car les propositions avantageuses du comte auraient bien pu séduire un père moins loyal et moins opiniâtre que le sien ; mais son cœur avait palpité de joie aux réponses péremptoires du président, qui n'avait pas coutume de revenir facilement sur ses résolutions. Malheureusement Chamillart était présent à cette scène, et, depuis la sortie de l'homme de cour, il se promenait dans le fond de la chambre avec agitation.

— Mon cher ami, dit-il enfin en s'arrêtant devant Dreux le père, il est bon de remplir fidèlement ses promesses, autant que la raison et l'honneur le commandent ; mais il peut se trouver telle circonstance où cette religion ne soit qu'une délicatesse fausse et déraisonnable, et c'est précisément le cas actuel. Les offres du comte de Jarnac sont une occasion que vos devoirs de père vous obligent d'accepter. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été un obstacle à la fortune de Joseph. Regardez donc, je vous prie, nos conventions comme annulées dès cet instant.

— J'en suis bien fâché, mon cher ami, répondit Dreux en souriant; mais vous vous êtes engagé aussi solennellement que moi, et je ne vous tiens pas quitte de vos promesses. Parce que mon fils aura quelques deniers de plus que votre enfant, je ne souffrirai pas qu'un mariage arrangé depuis dix-huit ans soit ainsi rompu. Je prétends comme vous dormir avec une conscience tranquille, et pour cela il faut, s'il vous plaît, que vous me laissiez agir en homme d'honneur. Si vous insistiez davantage, je croirais que c'est vous qui me cachez les raisons pour lesquelles vous désirez manquer à votre parole.

— Eh bien! soit; croyez ce que vous voudrez. Peu m'importe, pourvu que je vive en repos avec moi-même. J'accepte cette façon d'envisager la chose. C'est moi qui vous manque de parole, parce que cela convient à mes projets.

— Me prenez-vous pour un écolier avec qui on ne daigne pas s'abaisser à raisonner sérieusement? Je ne vous dégage point de votre serment. Non, par Dieu! j'y tiens plus que jamais, et nous verrons si vous oserez me manquer de foi aussi indignement.

— Assurément, vous le verrez. On ne se mariera pas sans mon consentement, j'espère, et je vous assure que je le refuserai nettement.

— Vous êtes le maître de faire le malheur de nos enfants; car le mien restera garçon tant que vous durera cette fantaisie; n'est-il pas vrai, Joseph?

Le pauvre Joseph fit un signe de tête affirmatif, et essuya de grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Vous le voyez, poursuivit Dreux avec chaleur, il aime votre fille...

— Eh ! croyez-vous que ma fille ne l'aime pas aussi? Elle en souffrira pendant quelque temps, la chère petite; mais je la consolerai. Il n'est pas de longs chagrins à dix-huit ans. Ils s'oublieront, et plus tard ils seront satisfaits d'avoir agi avec sagesse et courage.

— Peut-on fausser ainsi la raison au nom de l'honneur ! Ah ! vous refuserez votre consentement? eh bien! je suis père comme vous; mettez-vous donc dans l'esprit, une fois pour toutes, que je repousserai les offres du comte si vertement qu'il n'aura point envie de les renouveler.

— Si vous faites cela, s'écria Chamillart irrité, je ne vous revois de ma vie.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je suis inébranlable.

— Et moi, je ne céderai jamais. J'aime beaucoup Joseph; mais puisque son père veut s'opposer aux intentions de la Providence, du moins je ne serai pas complice de cette faute, et, dans son intérêt, je lui enjoins de cesser ses visites à ma fille.

Chamillart sortit tout à fait en colère, et laissa Joseph dans un véritable désespoir, car l'amant malheureux savait bien que l'obstination serait égale des deux parts. Le mécontentement de Chamillart redoubla lorsqu'il apprit que Dreux avait fermé l'oreille aux nouvelles ouvertures du comte de Jarnac. Une semaine entière s'écoula sans que l'un des deux amis allât voir l'autre, ce qui n'était pas arrivé de-

puis bien des années. Micheline languissait comme une fleur privée d'eau. Sa tête blonde, appesantie par le chagrin, s'inclinait sur ses épaules. Le père commençait à comprendre l'inutilité de ses efforts. Il regretta bientôt de s'être prononcé si énergiquement, et n'osait pourtant pas encore revenir, quoique ce fût à lui de faire les premières démarches pour une réconciliation. Il voyait avec confusion la douleur de sa fille et baissait les paupières devant elle comme un coupable. Un jour qu'il trouva Micheline appuyée sur le bord d'une fenêtre et plongée dans la rêverie, il s'approcha d'elle et lui prit les deux mains :

— Je suis donc un tyran détestable ? lui dit-il en l'embrassant. Voyez un peu la fière petite personne, qui n'essaye pas même de m'adresser une prière, à moi qui suis tout prêt à me laisser fléchir !

Le jeune fille tressaillit et devint pâle d'émotion et d'espoir.

— Eh ! là ! là ! calmez-vous. Ne va-t-elle pas à présent s'évanouir, parce qu'on veut la contenter ! Allons ! ne pleurez plus, Joseph reviendra aujourd'hui. Votre mère l'est allée chercher.

Micheline se jeta dans les bras paternels, et le soir Dreux vint dîner chez son ami avec toute sa famille. Les enfants s'abandonnèrent à leurs rêves de bonheur ; mais ce bonheur, il fallait l'attendre deux ans encore !

Une circonstance, puérile en apparence et dont les suites furent pourtant incalculables, décida de la fortune de M. de Chamillart. Dreux le père, afin de charmer ses loisirs et de divertir ses amis, acheta un

billard. On verra par cette histoire combien il dut se féliciter plus tard de cette emplette. Il n'est personne dont le bon ou mauvais destin n'ait souvent dépendu d'une minutie. Le père de Micheline, qui aimait fort les cartes, se privait souvent de ce plaisir coûteux. Depuis la naissance de sa fille il amassait livre par livre la dot promise, et s'abstenait des dépenses inutiles. Le billard étant un jeu d'adresse, il le choisit de préférence à tout autre par économie, et devint bientôt d'une force extrême.

Il faut apprendre au lecteur que Louis XIV, qui n'était plus jeune, ayant depuis peu les digestions moins faciles, ne pouvait s'asseoir au brelan après le dîner sans éprouver un grand feu de tête. Le médecin Fagon ne voulait plus des cartes et commandait un exercice modéré ; cependant l'heure du petit jeu ne pouvait être supprimée sans un bouleversement complet dans l'étiquette de Versailles. On concilia le cérémonial avec la Faculté en adoptant le jeu de billard. Le roi y prit goût ; c'est pourquoi la cour l'aima passionnément et la ville de même, par imitation des grands seigneurs. Ce fut un succès pareil à celui du bilboquet de Henri III.

M. de Villeroi, qui avait gagné un procès important par les soins de Dreux et parce que la justice était de son côté, fit un jour l'honneur au président de lui demander la collation. Le maréchal, grand courtisan, était l'un des plus forts de la cour à tous les jeux. Il daigna proposer une partie à Chamillart, dont le président avait vanté l'adresse en prenant le potage. Quelle dut être sa surprise lorsqu'il se vit

battu outrageusement par un simple conseiller! lui qui rendait quatre points à monseigneur le Dauphin et démontrait à Sa Majesté les coups de finesse! Il perdit partie et revanche; et, tout en s'excusant sur sa mauvaise disposition du moment, il s'en alla si mortifié que le lendemain, chez le prince de Condé, il ne parla que de Chamillart et de l'adresse de ce petit gentilhomme. Le duc de Grammont, d'un caractère vantard et présomptueux, comme la plupart des Gascons, s'écria en riant que le maréchal avait été malmené par les bourgeois comme pendant la fronde; mais que lui, s'il eût été présent, ne se serait pas laissé battre. Villeroi, piqué au vif, offrit d'amener Chamillart et de parier mille écus pour lui contre qui les voudrait tenir. La proposition acceptée, on envoya chercher le conseiller dans un carrosse aux armes de Grammont. Voilà donc le père de Micheline introduit à l'hôtel Condé, jouant au billard avec des ducs à brevets et faisant toujours gagner son second. Or il arriva que M. le prince et le grand prieur de Vendôme, qui étaient arbitres, se mêlèrent de donner des conseils aux joueurs, et Chamillart exécutait avec une habileté incroyable les coups indiqués par ces deux illustres personnages, non point pour les flatter, mais par simple politesse. M. de Grammont perdit, et cependant son adversaire se conduisit avec tant de modestie que ce grand monde le prit en amitié. M. le prince voulut avoir Chamillart à dîner le jour suivant pour le mettre aux prises avec le célèbre Dangeau, le plus redoutable de tous les joueurs, celui dont l'étoile n'avait jamais pâli,

qu'il s'agît des cartes ou des dés, que le hasard, le calcul ou la dextérité fussent nécessaires. Le marquis de Dangeau lui-même fut vaincu. Vainement il rassembla ses forces et invoqua son heureuse fortune. Il fut vaincu ! Sa sérénité, ordinairement inaltérable, parut absolument troublée : il ne retrouvait plus cette assurance dominante ni cette certitude de succès qui en imposent à un faible ennemi. Il mesurait ses coups avec une application qui trahissait le sentiment de son infériorité. Pour comble de malheur, les augustes témoins de sa défaite applaudissaient au triomphe de son rival. Dangeau serait mort de douleur si le roi eût été présent. Il retourna chez lui la rage dans le cœur, et jura mille fois de ne jamais s'exposer à endurer un nouvel affront de ce démon déguisé en conseiller du parlement. Il commençait à se consoler en pensant à l'obscure position de son vainqueur, et fuyait à Versailles au galop de ses six chevaux, afin de chercher des succès sur un plus noble théâtre; mais le marquis n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa mésaventure. M. de Vendôme arriva comme lui au coucher du roi. Malgré les regards suppliants de Dangeau, le prieur se donna le cruel plaisir de railler; et comme Sa Majesté s'amusa des mines du désolé marquis, tout ce qui avait les grandes entrées fut assez peu généreux pour assassiner Dangeau de quolibets et de brocards. Le malheureux faillit tomber à la renverse lorsque le roi, en ôtant ses cheveux, s'informa si Chamillart était assez bien né pour qu'on pût l'amener à Versailles. Le prieur donna de favorables renseignements; il

reçut l'autorisation de présenter son protégé un matin, à l'heure des petits appartements. Le lecteur comprendra ce que dut souffrir Dangeau; car il ne peut ignorer que ce courtisan avait gagné de hauts honneurs et l'amitié du plus grand des rois par le brelan, le passe-dix et les bouts-rimés. L'introduction de Chamillart par un chemin semblable était une rivalité formidable, et la désespérante adresse de ce nouveau venu au billard menaçait de renverser totalement la fortune du marquis, jusqu'alors unique entre les fortunes de Versailles. Aussi, par la suite, malgré la douceur, la modestie et la franchise qui gagnèrent à Chamillart tous les cœurs, le seul Dangeau regarda éternellement ce parvenu comme un homme d'une ambition cachée, dont on ne connaissait pas bien le fond.

Michel de Chamillart avait un de ces caractères qu'on ne rencontre guère dans les cours, et qui font que vous plaisez tout d'abord aux gens sans qu'ils sachent pourquoi. Il ne cherchait jamais à usurper le premier rang ni à s'emparer de la conversation; sa simplicité naturelle le faisait classer incontinent parmi les personnes inoffensives. Ses façons n'avaient rien pourtant de servile ni d'indigne d'un bon gentilhomme; il n'aurait pas supporté les impertinences, et s'étudiait à les éviter pour ne se pas voir obligé de quitter la cour. On ne trouve que trop souvent chez les hommes du monde cet orgueil mal déguisé qui les oblige à ne prêter attention à personne ou à prononcer des lieux communs d'un ton sentencieux. De sa vie Chamillart n'a dit un mot spirituel ou digne d'ê-

tre noté; mais comme il se montrait exempt de prétentions, il lui arriva souvent de provoquer les sourires obligeants du roi par des réponses qui dans la bouche d'un autre auraient peut-être passé pour des sottises. Débuter à Versailles par faire la partie de Sa Majesté, c'était une manière si brillante d'entrer dans le monde que les plus grands noms de la noblesse s'en seraient contentés. Il faut dire aussi que, dès les premiers coups qu'il joua, son incontestable talent éblouit tous les yeux. Les billes dociles semblaient lui obéir avec soumission. Trois fois dans une seule matinée le roi s'écria :

— Cela est merveilleux!

La cour pouvait-elle tarder plus longtemps à entrer en extase devant tant de mérite ? Chamillart se trouva d'emblée engagé à revenir trois fois par semaine, à des heures fixées. Les fins observateurs s'aperçurent bien vite que le temps consacré au billard empiétait sur les autres délassements du monarque, sur les affaires même de l'État, et jusque sur les moments consacrés à donner du pain aux poissons des bassins. Plus d'une fois le roi s'écria en soupirant :

— Je suis fâché que M. de Chamillart ne vienne pas aujourd'hui. .

Ce qui donnait à penser que ce gentilhomme ne tarderait pas à se rendre indispensable. En effet, il fut bientôt désigné pour Marly plus souvent que les favoris les plus heureux, et un certain jour qu'il avait complimenté le grand roi d'un coup bien joué, les diplomates échangèrent entre eux des regards significatifs en voyant Sa Majesté passer, par une tran-

sition subite, à une douce familiarité, dont les intimes seuls étaient honorés. Les lèvres royales avaient laissé tomber ces mots :

— Mon cher Chamillart !

Présage certain d'une fortune rapide.

La prudence avec laquelle Chamillart se renfermait dans la spécialité du billard donna bonne opinion au monarque de la discrétion et de la sagesse de ce nouvel ami. Plusieurs fois, en se promenant dans les jardins, au moment où S. M. commandait aux ducs de mettre leurs chapeaux, les hauts personnages se virent contraints à se tenir en arrière pour laisser le roi causer librement avec son confident. Chamillart fut admis chez madame de Maintenon, où bien peu de courtisans pouvaient se présenter, et cette reine inabordable se prit aussi d'amitié pour celui que le prince avait distingué entre mille. Elle venait de fonder la maison de Saint-Cyr, et cherchait pour cet établissement un intendant qui lui fût dévoué ; le choix tomba sur Chamillart. Cette place n'était pas fort lucrative pour un honnête homme, et donnait beaucoup d'occupation à celui qui voulait la remplir avec conscience ; mais c'était le premier degré d'une immense échelle.

Au milieu de ces événements d'importance, Micheline et Joseph approchaient de leur vingtième année ; il ne leur fallait plus vieillir que d'un mois. Les fortunes des deux pères étant à peu près égales, on ne pouvait prévoir aucun empêchement au bonheur des enfants. La dot était amassée ; on parlait déjà des emplettes de noces. Joseph, dévoré d'amour

et d'impatience, ne quittait plus le logis de Chamillart, et voyait avec douleur sa fiancée se livrer à des pressentiments fâcheux, car Micheline consultait les oracles en effeuillant les fleurs de ses bouquets, et le hasard maussade donnait des réponses négatives. Cependant rien ne permettait de croire à un malheur.

M. de Chamillart continuait à remplir au parlement son office de conseiller rapporteur, malgré les visites fréquentes à Versailles et l'intendance de Saint-Cyr. Il présenta un jour à la cour une affaire compliquée dont il n'avait pas suffisamment examiné le fond. Par suite de cette négligence, le procès se trouva perdu par celui qui devait le gagner. A peine l'arrêt venait d'être rendu, que le plaideur condamné accourt chez Chamillart.

— Monsieur, dit cet homme au désespoir, vous n'avez point parlé dans votre rapport d'une pièce qui décidait du gain de ma cause. La justice était pour moi, et me voilà réduit à la mendicité !

On retrouve sur la table du rapporteur la pièce omise, à laquelle tenait la modique fortune du plaideur. Chamillart reste un moment confondu, et, cédant sans hésiter à la voix impérieuse de sa conscience, il s'écrie en soupirant :

— J'ai commis une faute, une faute impardonnable; c'est à moi de la réparer. Combien ce procès vous fait-il perdre ?

— Vingt mille livres.

— Vingt mille ! la somme est forte; mais je l'ai, je vous la dois, il n'y a pas à délibérer une seconde.

Voici vingt mille livres ; c'est tout ce que je possède; emportez-les, monsieur.

Le plaideur, au comble de ses vœux, accable de bénédictions le magistrat intègre ; il verse des pleurs d'attendrissement et jure qu'il en gardera une éternelle reconnaissance ; mais, avec la larme à l'œil, il s'empare de la dot de Micheline et disparaît, laissant Chamillart étourdi de ce malheur subit et écrasant comme la foudre. La ruine du conseiller était complète, mais son honneur intact : c'est pourquoi il retrouva bientôt son courage, et, se redressant avec l'aplomb d'un homme sans reproche, il descendit au salon de son épouse. M. Dreux s'y trouvait justement avec Joseph. Il offrait dans cet instant à sa bru un fort joli *pou-de-soie*, qui lui avait coûté beaucoup d'argent ; ce qui lui valait une remontrance amicale de madame de Chamillart. Micheline tremblait de plaisir et caressait timidement le généreux beau-père, tandis que les yeux de Joseph brillaient de joie. Chamillart sentit son cœur paternel se fendre. Il retomba dans une horrible anxiété en pensant au coup dont il fallait frapper son enfant. Après avoir poussé de douloureux soupirs, il attira sa fille sur ses genoux, et se risqua dans les circonlocutions d'usage qui amènent les tristes nouvelles par une pente toujours trop brusque. Pour mieux déguiser l'objet de son discours, il prit d'abord un ton de mauvaise humeur :

— Ma fille, je n'aime pas cette sensibilité exagérée que vous appliquez à toutes choses. Vous voilà émue et palpitante comme si nous avions échappé à la

mort. Il est bien d'être touchée des bontés de notre ami Dreux; mais il faut garder ces mouvements extrêmes de l'âme pour des occasions plus sérieuses; les malheurs ne sont pas rares en ce monde. En vérité, s'il nous advenait quelque fâcheuse affaire, je ne sais comment vous pourriez résister au chagrin avec cette santé délicate et ce pauvre petit cœur qui se brise au moindre choc.

En prononçant les derniers mots, le père s'était trop promptement adouci; le sang de Micheline se glaça :

— Ah ! dit-elle en cherchant à dissimuler son effroi, apprenez-moi donc bien vite le malheur qui vient de m'arriver, et vous verrez que je saurai le supporter avec courage.

— Qui vous parle d'un malheur? que va-t-elle se mettre dans la tête à présent? la terrible chose que l'imagination d'une femme!... Mais ne fais pas ainsi parade de ton courage, mon enfant...

— O Dieu ! qu'allez-vous me dire?

— Vraiment! s'écria Joseph, si vous n'apportez pas la nouvelle d'un malheur, vous prenez un étrange moyen de rassurer votre fille.

— Allons, dit M. Dreux, parlez, mon ami; je vois bien qu'il y a quelque méchante anguille sous cette roche.

Chamillart ne pouvant tarder plus longtemps à s'expliquer, se souvint de l'ingénieux détour employé par Annibal pour annoncer au sénat la défaite de la flotte carthaginoise. Il raconta l'aventure du procès malencontreux et donna les détails de la

scène du plaideur, en ayant soin de s'arrêter à propos pour interpeller le loyal Dreux :

— Qu'auriez-vous fait dans cette situation, lui dit-il, si c'était vous qui eussiez ainsi causé la ruine d'autrui, et si vous aviez eu dans vos coffres la somme que l'infortuné venait de perdre par votre faute?

— Je la lui aurais donnée sans balancer.

— Eh bien! je suis ce conseiller-rapporteur maladroit et inattentif; la somme perdue, c'est la dot de ma fille.

— Mon ami, vous avez agi en homme juste et honnête. Je vous en félicite; car ce sont là de ces malheurs qui ne troublent point le sommeil. Micheline n'a plus de dot, mais il vous reste de quoi vivre à l'aise. Nous sommes assez riches pour parer à ce désastre. Je donnerai 20,000 livres de plus à mon fils, et tout ira bien encore.

—C'est-à-dire, répliqua Chamillart avec aigreur, que vous payerez mes sottises et que j'aurai consommé votre ruine et non la mienne! Il serait plaisant qu'un autre vendît son argenterie pour réparer mes fautes, et que je vécusse dans l'aisance en le regardant faire.

— Il ne s'agit pas d'argenterie vendue. La somme n'est pas si considérable pour moi.

— Corbleu! pas un mot de plus sur ce chapitre, je vous prie. Si je ne puis réussir à combler ce cruel déficit, ma fille du moins aime assez son père pour ne pas lui demander en dot le sacrifice de son honneur. Nous ajournerons le mariage à six mois, à dix ans s'il le faut. Elle souffrira, mais elle prendra courage en songeant que je partage sa peine.

Micheline cacha son visage dans ses mains en voyant l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Dreux commençait à s'animer.

— C'est ainsi, murmurait-il, qu'au nom de l'honneur ce maudit homme va plonger dans la douleur tout ce qu'il aime ! Chamillart ! tu te repentiras quelque jour de cette obstination déraisonnable.

— Jamais, monsieur, jamais ! Vous l'avez dit tout à l'heure : ce sont de ces maux qui n'empêchent pas de goûter un sommeil paisible.

— Insensé ! prépare-toi donc à dormir sur le tombeau de ta fille, s'écria Dreux en courant à Micheline, qui venait de s'évanouir.

Au milieu des émotions pénibles qui l'accablaient, Chamillart se vit obligé d'abandonner sa fille et ses amis éplorés pour courir à Versailles, où le roi l'attendait. Pour la première fois, il comprit avec amertume l'esclavage des gens de cour, auxquels l'étiquette ordonne de dévorer leurs chagrins pour remplir leurs misérables devoirs avec un visage composé, car le sourcil jupitérien du prince devenait menaçant pour celui dont le *facies* trahissait les souffrances intérieures. Ce jour-là Dangeau, qui de sa vie n'avait éprouvé un chagrin de cœur, venait d'exciter l'admiration du grand roi par des coups miraculeux. Le duc de Lauzun, le plus magnifique joueur de la cour, venait de perdre contre lui quatre mille écus. L'apparition du redoutable Chamillart ne troubla pas son assurance.

— Eh ! mon cher, dit le roi, vous arrivez à propos. Ce diable de Dangeau nous traite comme des

impériaux. Je prétends lui faire rendre gorge, et vous serez de moitié dans mon jeu.

Une partie du plus haut intérêt commença aussitôt. Chamillart et le roi se mirent d'un côté, Dangeau de l'autre avec l'ambassadeur de Venise. Pendant longtemps la fortune parut favoriser l'heureux marquis; mais Chamillart, par un coup hardi et imprévu, enchaîna la déesse mal intentionnée, en faisant douze points sans céder le tapis à ses adversaires. Dangeau, échauffé par le jeu, demanda la revanche. Une nouvelle bataille s'engagea plus acharnée encore que la première; mais le résultat en fut le même, parce que le roi déconcerta le marquis en le raillant sur une faute légère. Après une séance orageuse il se trouva que, sa majesté abandonnant à son second les bénéfices gagnés, Chamillart possédait environ mille louis d'or, c'est-à-dire vingt-quatre mille livres. Le père de Micheline, débarrassé par là des soucis domestiques qui le rendaient morose, retrouvant sa bonne contenance habituelle, prolongea les plaisirs du roi par une dissertation savante sur le billard; et, dans un moment où Dangeau cherchait à soulever des objections contre ses théories, il se hasarda jusqu'à dire que pour un joueur consommé le carambolage était toujours possible. Dans ce temps, où le billard n'était pas encore arrivé au point de perfection qu'il atteignit de nos jours, c'était peut-être un paradoxe. Le roi, qui craignait le génie dans les princes et les gens de haute naissance, l'encouragea toujours lorsqu'il le trouva chez les hommes d'une condition

assez médiocre pour ne pas porter d'ombrage à sa gloire. La témérité de Chamillart lui plut singulièrement, et, afin de montrer qu'il aimait à récompenser royalement le mérite en le mettant d'abord à l'épreuve, il plaça les trois billes en ligne droite sur la diagonale du billard et dit au conseiller :

— Si vous exécutez ce carambolage, je vous accorde un logis dans le château.

Tous les assistants ouvrirent des yeux où se lisaient l'envie et le dépit, car, l'appartement à Versailles ne se donnant qu'à des grands seigneurs, il fallait que Chamillart reçût, le jour même de son installation, quelque charge importante dans les affaires ou la chambre du roi. On verra bientôt quelles étaient les vues secrètes de Louis XIV sur le nouveau favori. Chamillart, qui les ignorait encore, appela à son aide la sûreté de son bras, la justesse et la fixité de son coup d'œil ; puis, ajustant avec plus d'apprêt et de soin que d'ordinaire, il donna un coup d'une force moelleuse et savamment calculée. Le bloc d'ivoire effleura la première bille, et, décrivant un losange parfait comme s'il eût été doué d'intelligence, vint mourir sur la seconde aux applaudissements de sa majesté. Chamillart venait de renverser tous les obstacles qui s'opposaient encore à sa fortune. Les ténèbres qui l'environnaient se dissipèrent tout à coup, et une route large, unie et droite comme les allées du parc, s'offrit à ses yeux éblouis.

Un murmure timide d'inquiétude et d'improbation circula au loin dans les galeries.

— Que va-t-il se passer demain ? disait-on ; un

petit conseiller au parlement a reçu la promesse d'un logement à la cour !

— Est-ce qu'on en voudrait faire un marquis ? chuchotait d'un air de mépris Dangeau, oubliant son origine beauceronne.

— Pour moi, assurait un gentilhomme de la chambre, je ne lui céderais pas à moins d'un million mon emploi dans la garde-robe ; mais je ne pense pas qu'il aspire à monter d'un trait aussi haut.

— Il aura quelque emploi dans les meubles.

— Silence ! dit un homme bien informé, il nous dépassera tous de la tête avant le soleil de demain.

— C'est un garçon charmant et d'un excellent caractère.

— Il est certain qu'il joue divinement le carambolage.

Chamillart, sentant ses voiles enflées et sa barque en bon chemin, s'élança dans son carrosse de louage avec la légèreté d'un courtisan. Il se frottait les mains ; il gesticulait en frappant sur ses poches qui regorgeaient d'or, et songeait avec plaisir qu'il rapportait le bonheur et la joie dans sa maison. Pendant qu'il roulait sur le pavé de Versailles, sa famille tenait un conciliabule pour aviser aux moyens de lui arracher le consentement au mariage. Dreux, qui ne s'était pas mis en colère trois fois dans sa vie, poussé hors de son caractère, se démenait comme un diable et se perdait en menaces incohérentes. Il parlait de vendre sa maison, de réaliser cent mille livres et d'enlever Micheline pour la marier à son fils. Joseph excitait la fureur de son père, et voulait

partir à l'instant même. Les deux mères prudentes cherchaient des expédients plus raisonnables, et Micheline pleurait en silence. Chamillart parut sur ces entrefaites :

— Je ne veux plus de cris ni de larmes ici, dit-il en entrant. Je vous satisferai tous à la fois : Joseph peut épouser ma fille quand il voudra ; ainsi plus de querelles, s'il vous plaît.

— Convenez donc, au moins, répondit Dreux, que vous nous avez valu bien inutilement une journée de tourments et de mauvaise humeur.

— Fort bien; mais je n'entends pas qu'on me gourmande, puisque je me rends de bonne grâce, et que je vous autorise à partir pour l'église quand il vous plaira.

— C'était bien la peine de faire ainsi pleurer votre fille !

— Je saurai obtenir mon pardon, monsieur. Je connais Micheline, elle ne sera pas inexorable.

— Allons ! il n'y a pas moyen de vous garder rancune.

— Je m'en flatte, mon cher Dreux; mais vous êtes de singulières gens de ne pas seulement vous informer du motif qui a changé mes résolutions. Vous me prenez pour une girouette ou pour un fâcheux maussade, qui se plaît à contrarier ses amis. Soyez bien assurés pourtant que pour rien au monde je ne consentirais à marier ma fille à un homme riche si je n'avais une dot convenable à lui donner.

— Encore ! Vous allez donc recommencer ?...

— Un peu de patience.

Chamillart versa sur la table un monceau de louis brillants et sonores, qui jamais ne s'étaient glissés que dans des poches de soie ou de velours. Il raconta ensuite comment cette fortune était venue entre ses mains ; puis il parla du carambolage sublime qui lui valait le logement à Versailles. Dreux recula de trois pas à cette dernière nouvelle.

— Ouais ! s'écria-t-il ; le logement près du roi ! ceci n'est plus un badinage ! Savez-vous que vous marcherez de pair avec les plus huppés de la cour ? On vous donnera quelque poste d'honneur, peut-être même les grandes entrées !

Dans ce moment un carrosse qui avait suivi de près celui de Chamillart s'arrêta devant la maison. Les portes s'ouvrirent avec fracas, et l'unique laquais annonça le maréchal duc de Lafeuillade !

Le maréchal, d'une tournure admirable et d'une figure spirituelle, se présenta paré comme un prince, avec cette élégance de manières qui le faisait remarquer à Versailles et qui dans le salon d'un bourgeois semblait répandre autour de sa personne une lumière de l'autre monde.

— Eh ! le voilà, ce cher Chamillart, dit le duc après avoir salué les dames. Vous nous avez quittés trop vite, mon bon ami ; mais je m'en félicite, puisqu'en venant à Paris, je me suis chargé de l'agréable message. En sortant du petit jeu, Sa Majesté a travaillé avec le ministre de la guerre, et il est décidé que vous prenez le portefeuille des finances.

— Moi ! monsieur le duc ? c'est une méprise sans doute.

— Une méprise ! Je suis connu pour l'homme le mieux informé de la cour, je vous prie de le croire, et toujours avant les autres. Cette fois, je n'ai pas à cela grand mérite, puisque la chose est officielle. Le roi lui-même m'a prié de vous donner avis de cette décision.

— Qu'est-il donc arrivé à M. de Pontchartrain ?

—Oh ! ne soyez pas en peine de lui. Il est nommé chancelier. C'est une assez jolie retraite ; mais j'ai toujours pensé que Pontchartrain ne garderait pas longtemps les finances. Il fallait au roi un homme sûr, intègre, d'un caractère calme et qui sût lui plaire. Il ne pouvait manquer de vous choisir.

— Vous me voyez fort embarrassé, monsieur le duc. Je ne suis pas versé dans les affaires de finances. La responsabilité est grande. Je n'ose vraiment accepter cette faveur insigne.

— Un refus ! mon cher, vous perdriez votre peine et vos paroles. On ne repousse pas les bonnes grâces du roi. Vous êtes ministre, et vous le serez en dépit de vous-même ; résignez-vous donc sagement. Çà ! voyons un peu à régler vos premières démarches. Vous aurez soin d'être à Versailles demain au passage de Sa Majesté, c'est-à-dire vers dix heures au plus tard. Le roi écoutera les plus pressés, et vous dira sans doute de loin : « Monsieur de Chamillart, suivez-moi ; nous avons à causer ensemble. » C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire. Vous entrerez au cabinet de travail, et Sa Majesté vous informera elle-même du reste. Les entrées à toute heure vous appartiennent de droit comme secrétaire d'État.

On vous donnera quelque vingt mille écus, je pense, pour monter votre maison. J'ai remarqué près de l'Orangerie un hôtel à louer où vous serez fort bien. Si vous voulez trois paires de bons chevaux, j'en ai à votre service dans mes écuries. Surtout prenez des laquais bien dressés, car les gens maladroits et mal bâtis sont la ruine des ministres. Eh bien ! qu'avez-vous donc? vous voilà stupéfait ! Vertu de ma mère! n'auriez-vous pas deviné depuis longtemps que vous deviez parvenir promptement? Que ne m'avez-vous consulté, cher ami ! je vous aurais appris tout bas que l'affection de notre grand roi n'est jamais stérile, et que nul prince ne sait remarquer les vrais talents comme Sa Majesté.

Le laquais de Chamillart interrompit le maréchal pour annoncer que le souper était servi.

— Ah ! voilà un drôle que vous ne garderez pas, j'espère, cette gaucherie serait impardonnable demain ; aujourd'hui elle vous oblige seulement à m'inviter à votre petit repas de famille.

— Je crains, monsieur le duc, qu'il ne soit pas digne de vous.

— Ma foi ! je tiens à cette faveur, mon cher ; vous voilà ministre, et je suis charmé de faire ma cour dès ce soir.... Cette jolie demoiselle est sans doute votre fille?

— Oui, monsieur le duc.

— Recevez mes compliments, elle est charmante. Peste ! vous avez travaillé de longue main à la gloire de la France ; ces beaux yeux manquaient à la cour. Mademoiselle, je réclame l'honneur de vous mener

danser au premier bal où vous paraîtrez. Apprenez la courante rapide[1]; le pas en est fort de mise à cette heure, et convient à la fraîche jeunesse. Nous ferons de l'effet, j'en réponds.

Le duc offrit la main à madame de Chamillart et on se rendit à table. Pendant le souper le maréchal fit les frais de la conversation. Il aimait la bonne chère et but avec plaisir le vieux bourgogne tiré pour lui du fond de la cave.

— Mon bon ami, dit-il en acceptant un dernier verre, si je puis vous donner un conseil, c'est de profiter de votre position. Occupez-vous du solide, achetez de bonnes terres. Vous êtes honnête homme, mais père de famille et jeune encore; pour concilier tout, mariez votre fille pendant votre ministère, et puis attendez tranquillement la fin. Les partis les plus glorieux s'offriront d'eux-mêmes; mademoiselle de Chamillart verra bientôt à ses genoux les premiers et les plus fiers. C'est elle qui vous posera pour la vie en bon lieu. Palsembleu! je suis veuf depuis six mois, et si les bienséances le permettaient, je vous ferais à l'instant des propositions.

— Monsieur le duc, je vous présente mon gendre, M. Joseph Dreux. Avant quinze jours ces enfants seront mariés; ma parole est donnée.

— Si elle est donnée, prenez que je n'ai point parlé. Mes félicitations s'adresseront à monsieur de... Comment vous appelez-vous, jeune homme?

[1] Il y avait deux sortes de danses appelées *courantes:* l'une grave et l'autre légère. Les novateurs et les gens exagérés dansaient cette dernière *rapide.*

— Joseph Dreux, pour vous servir.

— Eh bien! monsieur Joseph Dreux, vous n'avez pas à vous plaindre du hasard; c'est à vous de faire en sorte que M. de Chamillart ne regrette pas de vous avoir donné sa fille.

Le repas achevé, Lafeuillade prit congé de ses hôtes avec une grâce, une noble affabilité, dont un duc seul était capable et qu'il possédait mieux que bien des ducs. M. Dreux le père, qui n'avait soufflé mot de la soirée, saisissant son fils par le coude, venait de partir brusquement. En cheminant par les rues de Paris, Joseph recueillait avec une avide terreur les paroles entrecoupées qui s'échappaient de la bouche paternelle.

—Ministre! Chamillart ministre! Ce matin ruiné, trop pauvre pour me donner sa fille, ce soir secrétaire d'État, demain logé à Versailles, intime du roi, et dans peu de jours gouvernant la France! il y a de quoi perdre la tête... Le maréchal a dit vrai: Micheline doit consolider la position de son père par une belle alliance. Sans cela, en perdant la faveur de Sa Majesté, Chamillart retombe dans le néant. Cette chance extraordinaire va nous séparer; mais il faut savoir aimer ses amis pour eux-mêmes et non pour soi... Je le connais, il voudra se piquer d'une délicatesse romanesque et gâter ses affaires sous le prétexte de remplir ses engagements. Cette fois, je serai ferme comme un roc... Allons, la Providence a ri de tous nos vains projets. Soumettons-nous à ses volontés.

Le lecteur devine bien qu'on se coucha fort tard ce

soir-là chez Dreux comme chez Chamillart, et qu'on ne dormit guère. Au point du jour le lendemain, Dreux le père se rendit au saut du lit à la chambre de son fils; Joseph, le chapeau sous le bras, se disposait à sortir.

— Où allez-vous, monsieur? lui dit-on avec sévérité.

— Je vais au palais.

— Vous allez chez madame de Chamillart. Vous mentez, monsieur, et ce mensonge prouve que vous avez compris vos devoirs; n'espérez pas y manquer. Si mon fils est un lâche ou un spéculateur effronté, calculant déjà sur ses doigts l'argent qu'il peut tirer de la parole d'un ami, j'aurai du courage et de l'honneur pour lui. Ecoutez-moi: je suppose qu'un homme vous ait vendu sa maison hier, et que ce matin, avant de la quitter pour vous céder la place, il découvre dans sa cave un immense trésor. Je suppose, en outre, que ce vendeur, par excès de loyauté, vous abandonne la maison et les richesses qu'elle renferme en se bornant à recevoir le prix convenu, ne serait-ce pas une infamie que d'accepter ce marché?

— Ah! mon père, une maison, un trésor, qu'est-ce que cela? Je n'en veux pas à la fortune de M. de Chamillart, qu'il la garde, mais que Micheline soit ma femme. Je l'aime, et je ne pourrai jamais me défendre de l'aimer.

— Mon fils, Joseph, il était bien de l'aimer quand elle était votre égale, à présent il sera mieux encore de renoncer à elle. Il n'existe pas de biais, pas d'accommodement avec la conscience, et la vôtre doit

vous crier impérieusement que désormais elle ne peut plus vivre en paix avec votre amour. Je ne vous oppose pas les discours que tiendra le monde sur votre fidélité qu'on dira intéressée; ces considérations ne m'arrêteraient point si nos devoirs à tous deux pouvaient s'arranger avec ce que vous désirez; mais, je vous le répète, consultez votre conscience et préparez-vous à lui obéir.

— Monsieur, s'écria Joseph avec emphase, je suis un homme d'honneur et digne de porter votre nom; pour rien au monde, je ne voudrais y faire une tache. Si Micheline, ou son père, ou une personne dans sa famille témoigne seulement le désir que nos engagements soient rompus, je n'hésiterai pas, je sacrifierai mon bonheur, mon repos; mais si Micheline elle-même devait mourir de chagrin par cette séparation, si votre ami, si madame Chamillart devaient être affligés comme moi, ne vaudrait-il pas mieux nous rendre tous calmes et heureux en me laissant la vie? car, n'en doutez pas, c'est la vie que vous allez m'arracher.

— Tu es un bon garçon, Joseph. Embrasse-moi, mon ami; je vois que tu auras de la force, du courage. On ne meurt pas ainsi, crois-moi; on ne meurt pas d'amour, encore moins pour avoir agi noblement. C'est alors, au contraire, qu'on vit heureux et tranquille.

— Mon père, mon père! je ne me révolterai jamais contre vos ordres : agissez comme vous le croirez nécessaire; mais, je vous l'ai dit, il y va de ma vie. Si je perds Micheline, vous n'avez plus de fils.

— Et ce serait grand dommage, dit Chamillart caché derrière la porte, qu'il perdît un fils si bon et si aimable. Nous saurons le lui conserver; rassure-toi, Joseph, je suis convenu hier de mes torts, Dreux avouera les siens aujourd'hui.

— N'espérez pas ébranler mes résolutions, Chamillart; ma position est bien différente de la vôtre. Que je sois ministre demain, et nous verrons ce que j'aurai à faire; mais quand vous me donneriez un portefeuille, quand vous partageriez avec moi la confiance et l'amitié du roi, ce serait encore une folie que de marier votre fille à un homme parvenu comme vous de la veille, et par conséquent peu solide sur ses jambes. Le Seigneur vient d'abaisser son bras tout-puissant pour vous tracer une route à suivre dont vous ne pouvez vous écarter sous peine de l'irriter contre votre race tout entière. Il est évident qu'il blâme nos projets insensés. C'est lui qui brise nos liens. Je respecte ses ordres suprêmes et vous rends votre parole.

— Nous y voilà! corbleu! c'est à mon tour de te le dire: malheureux! tu veux donc tuer ton fils? Ah! je t'en empêcherai bien.

— Joseph l'a promis, il m'obéira.

— Non, non; il t'abandonnera comme un despote, un méchant que tu es. C'est moi qui serai son père; c'est dans ma maison qu'est sa famille, et non pas ici. Tu m'entends, Joseph; quand tu seras las de ces cruautés poussées jusqu'à la fureur, tu viendras me trouver. Si dans quinze jours, au moment fixé depuis vingt ans bien tôt pour ton mariage, ce vilain

fou refuse son consentement, tu le laisseras dans sa tanière, et ton couvert sera mis à ma table, ton lit prêt sous mon toit. Mille diables! mille tempêtes! nous nous marierons tous en dépit de lui, comme je m'appelle Chamillart !

Le père de Micheline sortit en frappant les portes, et partit pour Versailles.

M. Dreux l'avait dit avec raison : soit par caprice, soit par des calculs trop profonds pour nos faibles cervelles, la Providence avait abaissé son bras du haut des cieux et choisi Chamillart dans la foule pour l'élever au-dessus des autres hommes. Rien n'est plus étrange que les motifs qui déterminèrent Louis XIV à le combler de dignités. En vieillissant ce prince, naturellement jaloux, avait pris en horreur les ministres habiles. La gloire de Colbert blessait son orgueil, et le jour que Louvois était mort on avait vu le monarque renoncer à dissimuler sa joie, tant elle était vive. Il aurait voulu pouvoir effacer du pied ces noms immortels écrits partout en lettres monumentales. Barbezieux, qui tenait le portefeuille de la guerre, semblait avoir hérité du génie de son père; aussi Sa Majesté lui montrait-elle souvent un visage maussade et le parti bien arrêté de le contrarier. Pontchartrain, ministre des finances, se mêlait d'avoir des idées à lui et de chercher à mériter la gloire de Colbert. Le roi songeait depuis longtemps à le remplacer. Il jeta les yeux sur Chamillart, dont le caractère modeste et simple promettait une docilité parfaite et le manque absolu de toute prétention à dérober une parcelle de lumière aux rayons du so-

leil. A cette époque, Saint-Simon, qui plongeait ses regards perçants au fond des replis du cœur royal, écrivit un soir dans ses Mémoires : « Chamillart plaisait à chacun par sa modestie, et le roi, qui l'aimait fort d'ailleurs, le choisit à cause de sa médiocrité même. »

En arrivant à Versailles le nouveau ministre, introduit près du souverain, n'hésita pas à avouer franchement à Sa Majesté son peu de connaissances en matières financières. Il assura qu'il se sentait effrayé devant cette tâche importante et difficile, et supplia le roi, tout en le remerciant de ses bontés, de lui donner d'abord quelque emploi moins élevé, pour y faire un apprentissage, sauf à reprendre le portefeuille plus tard, si on pensait encore à le lui offrir. Il était loin de se douter qu'en s'excusant ainsi les ordres du roi ne pouvaient que devenir plus pressants.

— Mon ami, lui dit Sa Majesté en souriant, cette méfiance de vous-même prouve votre sagesse; vous êtes novice, mais moi j'ai vieilli sous le harnais. Vous êtes mon second au billard, je serai le vôtre dans les affaires; et si nous commettons des fautes, personne n'osera nous chercher querelle.

— Sire! résister encore à tant de bonté serait une ingratitude. J'accepte le portefeuille, et je me sens plus de hardiesse, puisque Votre Majesté me promet ses conseils.

— J'espère que notre besogne ne sera pas trop mauvaise. Il faut d'abord vous occuper de vous faire respecter à la cour. On vous aime, il est vrai; mais ce n'est pas assez. Je vous donnerai cent mille livres

de frais d'établissement. Ayez soin de prendre un train de maison honorable, et ne craignez pas de montrer un peu de luxe. Si quelqu'un s'avise de vous manquer, j'exige que vous m'en informiez sur l'heure. Mon ministre, en pareil cas, c'est moi. Prenez un logement en ville pour votre famille. On dit que votre fille est jolie; je m'occuperai d'elle.

Chamillart ouvrait déjà la bouche pour apprendre à Sa Majesté que la main de Micheline était solennellement promise; mais, le roi ayant repris la parole, il se tut par respect. Cette première entrevue se prolongea longtemps, et quand le monarque sortit du cabinet de travail, il se laissa voir des courtisans amicalement appuyé sur le bras du nouveau ministre. Jamais secrétaire d'État n'avait trouvé à ses débuts tant de bienveillance; lorsqu'on pense à la longue durée de la grandeur de Chamillart et aux erreurs de ce ministre, il n'est pas possible de mettre en doute l'exactitude des explications laissées par le duc de Saint-Simon.

Micheline partit avec bien du regret de Paris pour aller s'établir à Versailles dans un hôtel superbe. Avant de quitter sa petite chambre, elle y fit tout bas le serment de rester fidèle au pauvre Joseph, au milieu des séductions et du tumulte de son existence nouvelle. Elle était triste lorsqu'elle monta dans le carrosse envoyé par Chamillart, mais les chevaux marchèrent si rapidement, et la route qui séparait la ville de la cour était si variée que le chagrin se dissipa légèrement pour faire place à la curiosité. L'appartement de Micheline, en vue du château

royal, était vaste et richement meublé. Des couturières habiles attendaient pour travailler sans relâche à des robes de cour. Les étoffes les plus précieuses gémissaient sous les ciseaux. On dansait le soir au château, et M. de Chamillart devait présenter sa famille au roi et à madame de Maintenon. Pendant une journée ainsi remplie comment trouver le loisir de pleurer? On remit par force au lendemain les soucis du cœur.

Souvent, dans les salons de la ville, Micheline avait essuyé, au moment de son arrivée, les regards curieux et importuns des autres femmes, empressées à rechercher les défauts de sa personne ou de sa toilette; aussi l'idée de paraître pour la première fois à la cour lui causait quelque frayeur malgré sa jolie figure et le bon goût de sa parure de bal. Elle fut agréablement surprise en voyant que la cérémonie de la présentation n'offrait rien qui pût gêner sa modestie ni son amour-propre. Les dames de Versailles savaient trop bien vivre pour s'occuper indiscrètement d'un nouveau visage; elles avaient d'ailleurs autre chose en tête, et la fille du ministre des finances se sentit plus à l'aise parmi les beautés de la haute noblesse que dans les cercles de bourgeois sans usage. Le duc de Lafeuillade conduisit danser Micheline, et comme il tenait le premier rang dans les quadrilles, les grâces et la bonne mine de sa danseuse furent remarquées. Madame de Maintenon, dont les mots aimables n'étaient pas communs alors, prit la jeune fille à côté d'elle, et lui parla longtemps d'une manière si obligeante qu'on s'en étonna. Mi-

cheline quitta le château vers minuit, l'imagination remplie des petits événements de la soirée, en regardant une dernière fois son miroir avant d'ôter sa robe de cour, elle aperçut un bouquet sur la cheminée. Joseph avait, à Paris, l'habitude de lui apporter des fleurs tous les jours ; le pauvre garçon était venu à Versailles déposer son offrande dans la chambre de sa maîtresse mondaine, et s'en était retourné le cœur gonflé de douleur.

L'homme est un être casanier, qui se soustrait difficilement à l'influence du lieu. Voulez-vous l'arracher d'un certain cercle d'idées, ôtez-le de son logis et l'emmenez bien loin au milieu de figures étrangères. Vous le ferez ainsi vieillir en peu d'instants. Micheline s'était acclimatée déjà dans sa nouvelle vie; mais les fleurs apportées par Joseph lui rappelèrent sa chambre virginale, et réveillèrent son amour un moment distrait. Elle se mit au lit en soupirant, et s'endormit en prononçant le nom de son ami.

Si le lecteur s'intéresse à Joseph, il a conçu sans doute quelques craintes pour le bonheur de cet honnête garçon. Il faut nous empresser de le rassurer. La fille de Chamillart se réveilla bien décidée à tenter une démarche pour le succès de leurs amours. Depuis le mauvais début de notre mère Ève, on a toujours reproché aux femmes de nous pousser au mal; mais combien de fois n'en avons-nous pas reçu d'utiles conseils ! Ce sexe est fertile en expédients, et nous ne savons pas tout ce qu'il a suggéré d'heureuses pensées aux hommes les plus habiles et les plus célèbres.

Micheline entra dans le cabinet de travail de Chamillart, et s'appuyant sur l'épaule de cet excellent père, elle lui dit à l'oreille :

— Est-ce que nous ne trouverons pas un moyen de vaincre l'obstination de M. Dreux !

— Rassure-toi, nous le forcerons bien de céder, car, s'il refuse de se rendre à la raison, nous lui enlèverons son fils.

— Il serait mieux de le persuader que de prendre un parti extrême; Joseph ne peut se marier sans le consentement de son père, et si je ne l'épouse pas le jour que nous aurons vingt ans, tous vos projets seront dérangés.

— Le persuader ! cela n'est pas facile.

— J'avais bien songé cette nuit à user d'un stratagème; mais je crains que vous ne l'approuviez pas.

— Parle toujours, mon enfant. Voyons ce stratagème que tu as inventé.

— Ne pourriez-vous aller chez votre ami, deux jours avant le moment fixé, lui dire que vos nouvelles fonctions surpassent vos talents et vos forces; que vous avez mal réussi dans vos premiers travaux, et que vous êtes décidé à remettre votre démission entre les mains du roi ? Il vous croirait retombé dans votre condition médiocre, et ne s'opposerait plus au mariage. Une fois unie à Joseph...

— Oui da ! mais c'est un mensonge que tu me conseilles, et je n'ai pas coutume de mentir. Cependant j'y réfléchirai. La ruse ne serait pas bien criminelle. Ma conscience me permettra peut-être d'y avoir recours.

Micheline fit tant que son père consentit à essayer de cet expédient. Chamillart se rendit chez M. Dreux le père, et l'aborda en disant :

— Eh bien ! mon ami, me voilà Gros-Jean comme devant. Mon règne est passé.

— O ciel ! une disgrâce !

— Non, mon ami, une retraite honorable. Je ne me sens pas né pour les hauts emplois ; je m'en acquitterais mal, j'ai déjà commis des fautes, et je vais prier le roi d'agréer ma démission. Je regrettais ma tranquille obscurité. La fortune s'était glissée entre nous pour nous désunir. Je suis bien persuadé que vous n'auriez pas persisté dans vos refus de me donner votre Joseph pour ma fille ; mais à présent les obstacles seront plus sûrement aplanis ; nous deviendrons grands-pères bientôt, mon cher Dreux ; et, s'il plaît à Dieu, nous assisterons encore au mariage de nos petits-enfants.

— A quoi diable allez-vous penser ! Occupons-nous donc du présent. Le roi sera peut-être mécontent de votre dégoût pour les affaires. Vous a-t-il au moins indemnisé de vos frais d'établissement ?

— Qu'aurai-je besoin d'indemnité, puisque les dépenses ne seront pas achevées ?

— Votre bourse souffrira de ces dérangements.

— Que m'importe ? Sa Majesté ne fera pas d'objections à ma retraite, et dans deux jours nous allons à la noce.

— Tout cela m'inquiète. Il est souvent plus dangereux de vouloir rompre avec les grandeurs que d'y prétendre.

— Ne craignez rien, mon ami. Parlons un peu de nos enfants : ils vont avoir vingt ans.

— C'est bien, c'est bien ; je le sais. Songeons plutôt à votre position difficile.

— Nous les marions à Saint-Severin, sans bruit. Point de courtisans dans l'église ; pas un carrosse à la porte ! Je vous le dis tout bas : ces nobles sont plus serviles qu'on ne se l'imagine. Ils se croiraient tous perdus s'ils savaient que je marie ma fille sans les inviter.

— Comment cela, puisque vous quittez le ministère ?

— Je veux dire qu'ils se croiraient en danger si je demeurais aux affaires ; mais je pars la tête libre et les mains nettes. Votre Joseph a-t-il toujours autant de tendresse pour ma fille ?

— Il l'aime comme un démon.

— C'est que s'il ne l'aimait plus...

— Soyez tranquille.

— Ma fille raffolle de lui. Ces chers enfants ! Je veux leur faire une pension de dix mille écus.

— Etes-vous fou ? Et de l'argent, où en trouverez-vous ?

— Je plaisante. Ils demeureront avec moi, n'est-ce pas ?

— Impossible, mon ami ; ne disiez-vous pas que votre retraite ferait tort à votre bourse ? Je les prendrai dans ma maison.

— Je vous avoue que je tiens beaucoup à les avoir chez moi. Vous ne pouvez me les disputer ; mon hôtel est immense, et je leur donnerai quatre chevaux.

— Vertu Dieu ! vous êtes malade, Chamillart.

— Non, non. Je suis joyeux d'être libre et de faire la fortune de mon petit Joseph.

Les gens d'une grande loyauté, ayant peine à concevoir qu'on puisse tromper son prochain, sont ordinairement crédules ; cependant Chamillart s'était si mal acquitté de ses mensonges que Dreux le père conçut de légers doutes. Afin de les éclaircir, il s'en alla chez le duc de Villeroi ; de là chez M. de Lafeuillade, et ensuite chez Dangeau : partout les gens bien informés assuraient que Chamillart était plus en faveur que jamais. Ils citaient des mots gracieux de Sa Majesté, recueillis au petit lever, qui prouvaient incontestablement que l'estime et l'amitié du roi étaient acquises au nouveau ministre. Chamillart était plus qu'un secrétaire d'Etat, c'était un favori. On conçoit que cette découverte dut inspirer à Dreux une légitime colère. A son retour à Paris, le président écrivit la lettre suivante :

« Pour la première fois, mon ami, depuis trente ans que je vous connais, je vous ai vu hier employer le mensonge et la supercherie ; et cela pour me faire manquer aux règles de conduite que l'honneur m'impose ! C'est un crime que vous n'auriez jamais osé commettre avant d'être un courtisan. Je vois avec peine que l'atmosphère de corruption où vous vivez depuis peu exerce déjà sur vous son influence. Je me félicite pour l'avenir de votre fille que la nouvelle de votre retraite soit une fausseté ; mais je ne sais si j'en dois être satisfait pour vous, car je commence à comprendre qu'il est difficile de conserver

dans les grandeurs sa sincérité et sa bonne foi. Vous ne pouvez manquer de vous maintenir longtemps où vous êtes parvenu, puisque vous possédez à présent les qualités nécessaires à l'homme de cour. Cependant les gens habiles à tendre des piéges finissent souvent par se prendre à leurs propres filets, comme il arrive en cette occasion. Puissiez-vous en tirer une leçon et renoncer à pratiquer désormais la trahison ! Je ne vous cacherai pas que mon fils a la faiblesse d'être désolé que votre ruse n'ait pas réussi ; mais l'amour trouble à tel point sa raison que je suis forcé de lui pardonner. Quand je pense à l'empire des passions sur la jeunesse, je sens combien il est heureux pour Joseph d'avoir le secours d'un père inébranlable ; mais j'éprouve aussi une tristesse profonde en voyant combien on a de peine à ne point s'écarter du sentier de l'honneur et de la droiture. »

Ces reproches sévères avaient d'abord rempli de confusion le loyal Chamillart. Heureusement Micheline sut lui faire entendre que la ruse était excusable dans l'accomplissement d'une bonne œuvre, et que M. Dreux pouvait être bien plus justement accusé de mauvaise foi, puisqu'il refusait son consentement à une alliance convenue depuis vingt ans. D'ailleurs elle pleura si fort que l'excellent père perdit tout scrupule, et se creusa vainement la cervelle pour imaginer un meilleur stratagème.

Il était écrit que ce jour déciderait du sort de Micheline. Chamillart, après avoir soumis ses travaux au roi, trouva Sa Majesté disposée à causer amicalement au coin du feu.

— Monsieur de Chamillart, lui dit-on d'un air mystérieux et confidentiel, j'ai à vous parler de choses qui vous intéressent. Parce que j'ai fait votre fortune, des ambitieux voudraient déjà s'attacher à vous, afin de la partager. Ils ont jeté les yeux sur votre fille, qui est nubile et jolie. M. de Lafeuillade m'a fait sonder pour savoir s'il me serait agréable qu'il vous la demandât. J'ai répondu que cela ne me convenait pas. Comme vous êtes novice à la cour, je vais vous apprendre mes motifs. Le duc est criblé de dettes; c'est un libertin et un dissipateur, qui veut se relever par une alliance d'argent. De plus, il court sur lui certains bruits qui ne sont pas à son avantage. S'il ne portait pas un grand nom, je l'aurais envoyé devant un tribunal pour avoir brisé les scellés chez son oncle et dérobé comme un voleur les biens de ses cousins. Je ne pense pas que vous regrettiez l'acquisition d'un pareil gendre. Votre fille n'y gagnerait qu'une médiocre illustration et sans doute de mauvais traitements. Je trouverai un parti plus convenable parmi les jeunes gens de bonnes mœurs.

— Je demande pardon à Votre Majesté de l'interrompre : je ne puis lui cacher plus longtemps que la main de ma fille était accordée avant que j'eusse l'honneur de venir à Versailles. Je l'ai promise au fils d'un simple président à mortier. Je n'ai jamais faussé ma parole, et je renoncerais à tout au monde plutôt que d'y manquer. On m'a bien dit qu'une alliance avec une grande famille était le moyen de consolider ma fortune; mais la bienveillance de Votre Majesté ne me suffit-elle pas? Si je venais à la perdre par

quelque faute, je la regretterais amèrement; quant aux emplois, aux richesses, je les abandonnerais sans un soupir.

— Voilà de fort bons sentiments; mais vous ne remarquez pas que vous sacrifiez votre fille.

— Sire, ma fille aime le jeune homme à qui je l'ai fiancée. Elle mourrait si on le lui ôtait. J'ai eu le loisir de m'en assurer, car ce projet a souvent été contrarié par les événements.

— Votre conduite me paraît si honorable que je n'ose plus insister. Mariez donc votre fille comme vous l'entendrez. Sera-ce bientôt?

— Hélas! sire, je n'en sais rien. Le père du jeune homme s'est mis en tête que son devoir l'obligeait à rompre ses engagements à cause de ma nouvelle position, et il montre un entêtement qui désespère nos enfants.

— C'est un homme étrange! En vérité, je le vois avec fierté, mon parlement a dans ses rangs des magistrats d'un noble caractère. Comment appelez-vous ce président à mortier?

— Il se nomme Dreux. Il est gentilhomme, et d'une race de gens fameux en Normandie par leur intégrité.

— Et le jeune homme a-t-il quelque mérite?

— C'est un garçon honnête et studieux comme son père; il deviendra certainement un bon jurisconsulte.

— Ces pauvres enfants s'aiment donc bien?

— A la folie, sire.

— Contez-moi l'histoire de ces amours si contrariées.

Chamillart fit le récit des fiançailles de Joseph et Micheline à leur naissance. Il raconta comment les jeunes gens avaient été élevés dans la persuasion qu'ils seraient unis ; puis il en vint à l'aventure du plaideur ruiné qui avait emporté la dot de Micheline ; alors le roi, saisi d'admiration, frappa ses mains l'une contre l'autre en s'écriant :

— Il y avait de tels hommes près de moi, et je l'ignorais !

Enfin, lorsque le narrateur parla de ses efforts inutiles pour vaincre l'obstination de son ami ; lorsqu'il avoua en rougissant les durs reproches que lui avait attirés sa ruse innocente et déjouée, Sa Majesté ne put s'empêcher de rire en disant :

— Par ma foi ! les mariages manquent souvent ; mais à coup sûr, on n'en a jamais vu se rompre par de tels obstacles. Je veux essayer si je réussirai mieux que vous.

Le roi chercha parmi des papiers épars sur sa table.

— Tenez, poursuivit-il, le régiment d'infanterie de Bourgogne est vacant, nous allons l'envoyer à M. Dreux le fils. Cela vaut neuf mille livres par an. Remplissez ce brevet.

Tandis que Chamillart écrivait, le roi agita la sonnette.

— Faites préparer une ordonnance pour Paris, dit-il au gentilhomme de service.

Puis, après avoir signé le brevet, Sa Majesté ajouta :

— Je suis curieux de voir ce président Dreux. Ce doit être un original. Vous me le présenterez au sortir de la chapelle.

Le soir venu, la foule brillante des courtisans jeta des regards ironiques sur un homme vêtu de noir qui attendait la fin du salut, où Sa Majesté assistait quotidiennement depuis le mariage avec madame de Maintenon. Jamais on n'avait vu dans les galeries une silhouette si grave ni si magistrale. M. Dreux le père semblait une tache d'encre tombé sur un livre d'estampes. La vie du palais de justice est peu faite pour donner les façons de cour, et le président avait une raideur naturelle dans la démarche, qui s'accordait parfaitement avec son caractère tout d'une pièce et ses vertus antiques. C'était un personnage échappé des gravures d'Albert Durer, errant au milieu des figures contournées de Mignard. La fleur des gens adroits et des intrigants, qui connaissait les endroits où il convenait de se poster pour obtenir un mot du roi, regardait avec pitié cet homme primitif noyé dans la cohue des simples curieux. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le monarque parut suivi des ducs et des ministres. Quel fut l'étonnement des empressés lorsqu'ils virent Chamillart faire du doigt un signe d'appel à l'homme du parlement ; et lorsqu'ils entendirent le nom de cet étranger prononcé par la bouche royale avec un accent de douceur et de bienveillance, comme si cette syllabe inconnue lui était familière !

— Eh bien ! monsieur Dreux, disait le roi, me refuserez-vous à moi-même le consentement au mariage de votre fils avec mademoiselle de Chamillart ? Votre conscience a-t-elle encore des scrupules ! parlez ; je suis résolu à vous en délivrer.

— Ah ! sire, de nouveaux scrupules ressembleraient à une demande ambitieuse. J'ai déjà plus que je ne mérite. Votre Majesté a levé toutes les difficultés, et si j'avais su que les choses dussent aller si loin, je n'aurais pas fait tant de résistance.

— Je comprends : c'est encore votre conscience qui s'alarme de voir que cette résistance vous a valu une faveur. Il faut pourtant vous résigner, monsieur, à me laisser récompenser les honnêtes gens. J'ai des devoirs à remplir aussi bien que vous. Répondez donc franchement à une question que je vais vous faire : si votre fils avait obtenu le régiment de Bourgogne d'autre façon que par M. de Chamillart, ou s'il lui était arrivé un héritage de neuf mille livres de rente, auriez-vous trouvé que ce fût assez pour rendre son mariage possible? Réfléchissez; Chamillart est en belle position. Il peut s'allier à un duc et donner ainsi le tabouret à sa fille, tandis que la femme de M. Dreux le fils ne sera point assise à la cour. Répondez avec votre sincérité habituelle; je vous en prie, monsieur, et je vous le commande.

— Que sais-je, sire? Votre Majesté m'intimide singulièrement. Puis-je dire ce que j'aurais décidé?

— Vous hésitez ! je le vois : vous auriez encore trouvé l'inégalité des fortunes trop grande.

— Arrêtez, sire ! En vérité, je ne sais. Peut-être les seules prières de mon ami, les larmes de mon fils et de mademoiselle de Chamillart, que j'aime comme mon enfant, auraient-elles suffi pour m'attendrir.

— Non, monsieur, vous auriez résisté, j'en suis certain; en effet, il y a un abîme entre vous et mon

premier ministre; moi seul je puis le combler. Lorsqu'un secrétaire d'Etat marie sa fille, j'ai l'habitude d'ajouter cent mille livres à la dot. Cette fois, c'est au jeune homme que je les accorde. Il y a une place vacante parmi les femmes de la duchesse de Bourgogne; votre bru la remplira. Je trouverai un emploi pour votre fils.

— Ah! combien je suis confus de tant de bonté!

— Voilà où vous ont conduit cet honneur et cette obstination chevaleresques, monsieur.

— Croyez, sire, que mon repentir...

— Votre repentir! s'écria le roi en éclatant de rire; sur ma vie! vous êtes un homme unique, monsieur Dreux. Eh bien! puisque vous regardez tout ceci comme une punition, afin qu'elle soit plus sévère et qu'elle serve d'exemple, j'y ajouterai une correction personnelle pour vous seul.

Le roi se tourna vers la cohorte dorée des ducs et ajouta :

— Messieurs, voici l'un des plus honnêtes gens et des plus dignes d'estime que j'aie jamais rencontrés. Ce serait dommage qu'il ne devînt pas le chef d'une famille riche. C'est une belle recrue pour la noblesse; je vous présente *le marquis de Dreux*. Demain son fils épousera la fille de M. de Chamillart; ceux de vous qui honoreront la cérémonie de leur présence me feront plaisir. Il y aura le soir appartements et danse à cette occasion. Le jeune époux me sera présenté avant le tir. Au revoir, monsieur le marquis.

Le roi s'éloigna, laissant le marquis de Dreux stupéfait et accablé par une grêle de saluts et de fé-

licitations. Chamillart, ivre de joie, entraîna son ami hors du château.

Les deux pères, en rentrant à l'hôtel de Chamillart, rencontrèrent Joseph dans les escaliers.

— Vous voilà donc, monsieur le drôle! s'écria Dreux d'un ton de colère. Je vous surprends en flagrant délit de désobéissance ; vous venez voir Micheline malgré ma défense. Suivez-nous; vous apprendrez que votre faiblesse et votre amour ont bouleversé la cour aujourd'hui.

— Ne t'effraye pas, Joseph, dit Chamillart, les choses sont arrangées. Demain tu auras vingt ans et tu épouseras ma fille.

Il fallut user de précautions pour apprendre à Micheline tant d'heureuses nouvelles. Malgré les périphrases de son père, elle devina si promptement son bonheur qu'avant la fin du discours on fut obligé d'avoir recours à tous les flacons de sels de la maison pour rappeler son âme prête à s'envoler par excès de joie. Le lendemain les enfants furent unis dans la cathédrale de Versailles et présentés au roi el à madame de Maintenon. Le soir, ils dansèrent à la cour, et cette journée les paya amplement des chagrins et des traverses qu'ils avaient endurés.

Si cette histoire n'était pas véritable, nous la terminerions volontiers, comme les anciens contes, en disant que Joseph et Micheline furent toujours heureux, et qu'ils eurent une belle lignée d'enfants charmants ; mais comme il est parlé de nos jeunes époux dans les mémoires du temps, il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur ce qui suivit le mariage.

La petite-fille de Louis XIV accorda son amitié à madame Dreux, qui passa toujours à la cour pour une femme aimable et sage. Joseph ne manquait ni d'esprit ni de savoir-faire. Il acheta par la suite, avec l'agrément de Sa Majesté, la charge de grand-maître des cérémonies, que M. de Blinville lui céda pour 50,000 écus. Cet emploi important convenait à son caractère posé; aussi trouva-t-on généralement qu'il le remplissait en homme d'une haute capacité. « Le roi, écrivait Saint-Simon, se servit du prétexte de cette charge pour faire entrer madame Dreux dans les carrosses et manger à la table de la duchesse de Bourgogne. »

L'extrême sévérité du noble écrivain pour les parvenus, qu'il appelle impitoyablement, dans ses Mémoires, des gens de peu, permet de trouver que ces expressions sont un peu dures; mais quand il serait vrai que le roi aurait cru devoir prendre un *prétexte* pour accorder une faveur à Micheline, cela prouverait du moins que Sa Majesté portait un vif intérêt à cette jeune dame et à son mari.

M. Dreux le père ne vint pas souvent à Versailles. Il y gagna la réputation d'un censeur incommode et quelque peu brutal de sa langue. Cependant le roi l'accueillit toujours avec bonté.

Les documents ne manquent pas sur Chamillart. L'histoire de son ministère n'est que trop fameuse. Sa puissance s'accrut encore prodigieusement. Au bout de deux ans, Barbezieux étant mort, le roi voulut que le portefeuille de la guerre fût joint à celui des finances, tant il avait d'estime pour Chamillart.

Malheureusement les guerres devinrent désastreuses et les finances s'épuisèrent. On vendit les grades et les décorations ; on essaya de toutes les ressources d'usage dans les temps mauvais. Du fond de son cabinet Louis XIV s'obstina longtemps à diriger les opérations militaires. Il retira le commandement de l'armée au maréchal de Villars, le seul homme capable par ses talents de sauver l'État. Une succession effroyable de batailles perdues amena les étrangers et le prince Eugène à soixante lieues de la capitale. Les Français, nés malins, trouvant une heureuse compensation à tant de malheurs dans la rime du nom du ministre avec le mot billard, se consolèrent par des épigrammes. L'honnête Chamillart offrit vingt fois sa démission, et supplia le roi d'appeler aux affaires des têtes plus fortes que la sienne. Sa Majesté persista. Un jour entre autres, le ministre remit entre les mains du prince une lettre pressante où il faisait un exposé des fautes et des accidents résultés de la multiplicité de ses occupations. Il terminait en conjurant Louis XIV de reprendre au moins le portefeuille de la guerre, s'il ne voulait voir le trône en danger. La lettre revint avec cette réponse en marge, écrite de la main royale :

— « Eh bien ! nous périrons ensemble ! »

Et peu s'en fallut qu'ils n'y périssent en effet tous deux corps et biens.

Chamillart essuya pourtant une disgrâce par la suite ; mais il était alors immensément riche, et il supporta ce malheur avec une philosophie qui édifia la cour. Il avait une seconde fille beaucoup plus

jeune, mais moins jolie que Micheline. Elle épousa le duc de Lafeuillade, dont notre ami Joseph avait triomphé non sans peine [1].

[1] On a vu longtemps à l'hôtel du ministère de la guerre, quand le duc de Feltre en avait le portefeuille, un magnifique portrait de Chamillart par Rigaud. Le ministre croyait avoir le portrait de Louvois, et le montrait avec orgueil en disant : « Voilà mon modèle. » Un connaisseur lui apprit que c'était Chamillart, et le portrait disparut immédiatement. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu, ni s'il fait partie du musée de Versailles.

LE DUC DE COILIN.

Il y avait à la cour de Louis XIV une certaine classe de grands seigneurs qui s'étaient toujours distingués dans le service difficile du courtisan. Ces personnages-là ne répandaient guère leur précieux sang dans les champs de bataille, à moins que ce ne fût sous les yeux de Sa Majesté. Ils ne faisaient point de politique, regardaient les affaires de l'État comme au-dessous d'eux, et ne prenaient part qu'aux événements de l'intérieur du château. Le monde finissait à cent pas de distance du monarque, et rarement ils s'en éloignaient davantage, tant à cause de leurs fonctions dans la maison royale que de leur assiduité à faire leur cour. Ils ne s'abaissaient pas, comme les autres, à caresser les ministres, ne se compromettaient dans aucune intrigue, et se vouaient uniquement au culte de la royauté. Être désigné pour accompagner Sa Majesté au tir ou à la promenade,

présenter la canne et le chapeau, porter le bougeoir, faire la partie de reversi au petit jeu, donner la mie de pain aux carpes des bassins, figurer en Tircis dans les quadrilles, telle était leur vie. Cela datait de loin; aussi la *courtisanerie* leur était-elle passée dans le sang depuis trois ou quatre générations. Dans ces heureuses familles, les enfants naissaient avec le justaucorps à brevet et les franges au carrosse; leur premier mot était un bout-rimé, leur premier pas une courante, et leur premier hochet le collier des ordres de leur père.

Le duc de Coîlin, frère de l'évêque d'Orléans, est le type le plus complet de l'homme de cour qui ait jamais existé, un modèle comme on n'en reverra plus, une perle du siècle des petits violons et des *appartements*. Sa mère l'avait conçu un jour qu'il y avait eu médianoche au château et que le feu duc avait eu l'honneur d'offrir la camisole au coucher du roi.

Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, M. de Coîlin, qui avait de naissance les grandes entrées, prit sa place dans la cohorte des satellites de l'astre royal, et qu'on appelait le pur de la noblesse. Il se fit remarquer tout d'abord par son exactitude infatigable en même temps que par son peu d'ambition. Plaire au roi était le but de ses efforts; un mot gracieux était la seule récompense qu'il désirât. Sa politesse était extrême, au point qu'elle devint proverbiale et qu'elle prêta plus d'une fois à rire; mais l'honorable duc ne voulut jamais croire que trop d'urbanité fût un ridicule, et s'il n'eût pas craint d'être

incivil pour ses contemporains, il leur aurait volontiers reproché de ne point assez suivre son exemple.

Lorsque Marly fut achevé, le roi, qui aimait beaucoup M. de Coîlin, le désigna pour visiter en sa compagnie cette maison de plaisance. Comme la place y manquait, Sa Majesté ne pouvait y mener qu'un petit nombre de personnes; c'était donc un grand honneur que d'être choisi, et on jugeait par là, comme par mille autres détails, de la bienveillance du roi. Le duc ayant été désigné pour tous les premiers Marly, le jour qu'on oublia de le nommer, il en reçut un crève-cœur si cruel qu'il en pensa tomber malade. Le roi, ayant remarqué le lendemain sa profonde tristesse, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. M. de Coîlin n'osa pas avouer le motif de son chagrin; mais l'évêque d'Orléans l'apprit en secret à Louis XIV. Sa Majesté était flattée au fond de cette sensibilité, et promit, en considération de ce que le duc n'avait point d'emploi ni de part aux affaires, de ne plus omettre son nom sur les listes. Depuis ce moment Coîlin se vit appelé auprès du monarque dans toutes les parties de plaisir, les promenades et les chasses; et s'il n'eût partagé ces avantages avec bon nombre d'autres seigneurs, on aurait pu le regarder comme l'ombre du roi, tant il suivait de près Sa Majesté.

Saint-Simon, qui malheureusement n'a presque rien laissé sur cet homme intéressant, nous en raconte pourtant deux traits qui le peignent admirablement. Un ambassadeur l'étant allé voir, M. de Coîlin voulut reconduire l'étranger jusqu'à la rue.

Il se trouva que ce personnage, presque aussi poli que le duc lui-même, fit mille façons pour résister à tant de déférence. Une lutte de civilité s'établit entre eux, et l'ambassadeur, voyant qu'il lui faudrait être vaincu à moins d'un parti violent, ferma au double tour la porte du vestibule, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin. M. de Coîlin, éperdu, ouvre une fenêtre des antichambres, et ne la trouvant pas fort élevée, il saute dans la rue, court au carrosse de l'étranger et s'y présente encore à temps pour le saluer une dernière fois avant qu'il monte sur le marchepied.

— Eh! monsieur le duc, dit l'ambassadeur, c'est donc le diable qui vous a porté ici?

— C'est le respect que je vous dois, monsieur, répondit Coîlin, et pas autre chose.

— Mais vous avez déchiré vos chausses; hélas! bon Dieu! vous seriez-vous blessé?

— N'y prenez pas garde, je vous prie; il suffit que je vous aie rendu mes devoirs. Souvenez-vous une autre fois de ne plus vous opposer à mes désirs.

M. de Coîlin s'était démis le pouce en sautant par la fenêtre. Le roi, ayant su cette aventure, envoya son chirurgien Félix. Après un pansement assez douloureux, le duc voulut faire honneur au praticien et le reconduire à son tour, malgré toutes les instances du monde, jusqu'aux escaliers. Ils se mirent tous deux à tirer, l'un par la clef, l'autre par la serrure, si bien que M. de Coîlin se démit de nouveau le pouce, et qu'il fallut procéder immédiate-

ment à une seconde opération plus douloureuse que la première.

L'autre anecdote n'est pas moins singulière, et fait aussi connaître l'originalité du personnage.

Saint-Simon lui-même, en revenant de Fontainebleau, trouva sur la route un carrosse brisé : c'était celui de Coîlin. Le duc regardait à sa montre et frappait du pied avec impatience, tandis qu'un mauvais charron de village raccommodait sa voiture. Le roi donnait le soir médianoche aux Tuileries, et pour rien au monde M. de Coîlin n'aurait voulu y manquer. Saint-Simon s'arrêta, et offrit une place qui fut acceptée avec reconnaissance. Il y avait dans le carrosse quatre personnes, madame de Saint-Simon ayant pris avec elle ses deux femmes de chambre. Lorsqu'il s'agit de se remettre en chemin, Coîlin s'aperçut qu'on voulait laisser les deux femmes dans le village ; il descendit aussitôt de la voiture :

— Votre carrosse est au complet, monsieur le duc, dit-il à Saint-Simon ; je vous gênerais et je préfère rester.

— Au contraire, nous serons plus à l'aise, n'étant que trois personnes au lieu de quatre.

— Vous plaisantez, sans doute. Croyez-vous que je souffrirais qu'on mît ces demoiselles à pied ? Madame de Saint-Simon aurait besoin d'elles ce soir, et je serais cause d'une notable incommodité.

— Elle peut se passer de ces demoiselles pour aujourd'hui.

— Je n'en crois rien, monsieur; puisque ma-

dame de Saint-Simon les emmène à Paris, c'est qu'elle désire les avoir; cela est clair. Il m'est impossible d'accepter votre offre.

— Eh bien! nous prendrons une des femmes et nous laisserons l'autre.

— Cela ne se peut pas. Si madame la duchesse ne voulait avoir que l'une de ses suivantes, vous n'en auriez pas deux dans la voiture.

— Montez toujours. En nous serrant un peu, nous tiendrons tous les cinq : mon carrosse est fort large.

— A la bonne heure ; j'y consens.

Pendant que M. de Coîlin montait, Saint-Simon donna le mot à ses gens, qui fermèrent la portière derrière lui et partirent au grand trot sans les femmes de chambre. Aussitôt Coîlin, furieux de se voir ainsi trompé, sort à moitié son corps par l'une des ouvertures, et crie au cocher d'arrêter, ou qu'il va se jeter sous la roue. Le cocher, fidèle aux instructions, poursuivait sa route, et le duc se serait précipité en effet, si M. de Saint-Simon ne l'eût retenu à bras-le-corps. Il fallut arrêter cependant pour prendre les deux femmes, et, quand les choses furent arrangées à la satisfaction de Coîlin, il fit à Saint-Simon des reproches fort sévères.

— Voici assurément, lui dit-il, l'un des plus grands dangers que j'aie courus de ma vie ; car, je vous le déclare sur l'honneur, si vous ne m'aviez point cédé, je me serais infailliblement jeté du haut de la portière.

Par une bizarrerie de la nature qu'on ne saurait

expliquer, l'homme le plus poli de l'univers avait un jeune frère dont le commerce était vilainement désagréable, qui ne se gênait pour personne, et faisait parade de son cynisme. Le chevalier de Coîlin aurait trouvé moyen de gâter son beau nom autant que le duc l'honorait, si son humeur sauvage et ses goûts de mauvaise société ne l'eussent tenu le plus ordinairement éloigné de la cour. Comme la vertu de la défunte duchesse de Coîlin était au-dessus du moindre soupçon, il fallait que le feu duc eût engendré ce dernier rejeton dans un jour à jamais néfaste, dans un moment de dégoût, à la suite de quelque atroce disgrâce, ou bien pendant une de ces heures funestes où l'esprit du mal se glisse dans l'âme la meilleure, où l'homme le mieux placé au plus beau des emplois se prend à douter de tout, et se demande ce qu'il est venu faire sur ce globe de misères. Lorsqu'on voit de ces étranges anomalies dans les familles, on en doit conclure que les gens de qualité ne sauraient prendre trop de soin de ne jamais poser le pied dans la chambre à coucher de leurs femmes, s'ils ne se sentent pas parfaitement à l'état normal pour l'esprit comme pour le corps. Il est impossible de savoir combien le duc de Coîlin s'est donné de peines inutiles à tâcher de former le chevalier aux belles manières, à lui prêcher l'amour de la bonne compagnie; il n'obtint en retour de ses avis et de son exemple que des sarcasmes, et de si méchants tours, que nous aurions honte de les raconter. Un seul suffira pour justifier notre répugnance.

Pendant la campagne de 1672, où Louis XIV as-

sista en personne, M. de Coîlin et son frère furent logés dans une petite ville, par une dame qui les traita de son mieux. Quoique ce fût une simple bourgeoise, le duc se conduisit avec sa politesse accoutumée; il fit tant de chères à son hôtesse, et déploya si bien sa galanterie, que la dame n'eut pas le loisir de remarquer la différence qui existait entre les deux frères. Le chevalier, d'ailleurs, ne se montra pas trop grossier, et ne commit d'autre faute que de se retirer dans sa chambre aussitôt après le souper, ce que le duc parvint à rejeter sur la fatigue du voyage. Le lendemain, au moment du départ, Coîlin ayant à payer de courtoisie pour deux personnes, se confondit en civilités et en offres de service, tandis que les carrosses de la cour défilaient, de sorte que le sien se mit en marche des derniers. Le chevalier, que ce retard avait impatienté, garda le silence durant trois heures, puis il s'écria tout à coup :

— Pardieu! mon frère, il faut avouer que vos intarissables compliments sont quelquefois une infernale chose.

— Chevalier, répondit Coîlin, vous ne pouvez nier que la politesse soit une qualité; on n'en saurait donc trop avoir.

— Je vais vous prouver le contraire. Si vous vous étiez contenté ce matin de remercier votre hôtesse comme tout le monde, sans l'assommer d'un déluge de phrases insignifiantes, nous ne serions pas à cette heure à la queue de la cour, à portée de mousquet des voitures des dames, et réduits au voisinage des chariots qui portent les marmitons.

— Cela prouve seulement que les autres n'ont pas eu pour leurs hôtes tous les égards qu'ils devaient.

— C'est-à-dire que, du caractère dont vous êtes, si l'usage général était de complimenter pendant une heure entière, vous y passeriez quatre heures. Mais, corbleu! cette fois je vous ai puni de votre damnée habitude de cérémonies.

— Comment cela? demanda le duc avec anxiété.

— Vous croyez sans doute avoir laissé de vous une brillante opinion chez la petite bourgeoise de ce matin; eh bien! je gage qu'à présent elle regarde vos politesses comme une amère moquerie.

— Je ne vous comprends pas, chevalier.

— Vous allez me comprendre.

Alors le chevalier raconta, en se servant d'expressions révoltantes, qu'à l'instant même où le duc versait à flots les paroles gracieuses, lui, se sentant pris d'un de ces misérables besoins auxquels la nature ne rougit pas d'assujettir les personnes les plus respectables, il était allé furtivement faire une grossière incongruité dans la chambre où M. de Coîlin avait couché, de sorte que cette vilaine action ne pouvait manquer de lui être attribuée.

A cette nouvelle le duc poussa un cri de rage et fit arrêter son carrosse.

— Qu'on dételle un cheval et qu'on me le donne, s'écria-t-il hors de lui. Je veux retourner à franc étrier.

— Et que pensera le roi si vous n'êtes pas revenu pour l'instant du couvert et du petit coucher? observa malignement le chevalier.

Ce sera la première fois que vous aurez manqué de faire votre cour.

Dans cette affreuse alternative, le duc se fût arraché les cheveux s'il n'eût porté une perruque pesant deux livres et demie.

— N'importe, dit-il enfin, cédant au devoir le plus pressant, je ne puis supporter l'infâme soupçon qui va peser sur moi. Monsieur, je vous renie dès ce jour pour mon frère et ne veux plus avoir aucune relation avec vous.

— Allons, ne vous fâchez pas : c'était une plaisanterie. Je voulais seulement vous effrayer.

— Jurez-le, monsieur; jurez par votre salut, ou je ne vous croirai pas.

— Je vous le jure, monsieur le duc, par l'honneur de votre nom !

— Malheureux ! vous êtes indigne de le porter, ce nom que je voudrais pouvoir vous arracher.

— Eh ! ne peut-on rire un peu et être un Coîlin ?

— Ne riez jamais avec moi de la sorte, monsieur.

Le chevalier eut bien de la peine à persuader à son frère qu'il lui avait fait une fausse peur. Coîlin, remonté dans son carrosse, passa la plus triste journée du monde, regrettant à chaque instant de n'avoir pas été vérifier si cet horrible conte n'était pas une réalité. Le menu des courtisans se divertit beaucoup de cette histoire, et le roi lui-même en daigna sourire dans un moment d'abandon ; mais en résultat le chevalier n'y gagna que du mépris, tandis que le duc son frère prit une meilleure place dans l'esprit des dames. Ce n'est pas que M. de Coîlin fût un

homme à bonnes fortunes; il s'en faut bien. Le respect des convenances était trop puissant chez lui pour le laisser franchir certaines limites qu'on ne dépasse guère sans que l'urbanité se trouve engagée dans une lutte fâcheuse avec la nature, si souvent grossière. Coîlin était trop bien avec le sexe entier pour recueillir des faveurs particulières; il savait se mettre tout d'abord en des termes excellents; mais au bout d'un mois il se trouvait au même point que le premier jour. Sa vie était un préambule parfait, mais éternel. L'honorable duc était d'ailleurs d'une complexion peu amoureuse. Les passions jettent trop de trouble dans l'âme pour laisser la liberté d'esprit nécessaire à l'homme de cour, et pour cette raison il s'en garda soigneusement. Cependant il paraît certain que M. de Coîlin se sentit une fois blessé au cœur par les charmes d'une jeune veuve, héritière d'une grande maison de Bretagne; et dès l'instant que cette merveille fut opérée, on pouvait prédire, sans être magicien, que la dame aurait un jour à Versailles le tabouret de duchesse, pour peu qu'elle montrât d'habileté.

Ce fut dans ce même voyage en Hollande, où le chevalier se conduisit si mal, que Coîlin vit pour la première fois la marquise de Kergoët à la portière d'un carrosse de la suite du roi. Le duc était à cheval dans ce moment avec d'autres personnes de qualité.

— Je ne sais si je rêve, dit-il en se frottant les yeux; mais je crois remarquer parmi les dames un visage que je ne connais pas.

—Il est étrange en effet, répondit un des seigneurs, que le civil Coîlin puisse découvrir à la cour une figure qu'il n'ait pas encore saluée. Je vais vous expliquer ce mystère. Cette jeune femme est la veuve d'un brave officier mort au service dans la marine. Elle est arrivée à Paris le jour même du départ de Sa Majesté; et comme elle est de bonne famille, elle a obtenu la permission de suivre la cour. On la dit coquette et de plus assez légère.

— Elle est veuve! s'écria Coîlin. Le ciel en soit loué!

— Eh! que veut dire cela? Est-ce que vous deviendriez amoureux? C'est l'occasion d'utiliser votre savoir-vivre. Je gage que vous n'osez pas aborder cette dame et engager la conversation. Allons, Coîlin, faites le beau; la jolie veuve n'est pas méchante.

Celui qui parlait ainsi n'avait pas achevé, que M. de Coîlin, portant la main à son chapeau, et se courbant avec assez de grâce, avait déjà placé son cheval près de la portière en débitant à la dame un lieu commun de galanterie. Il y demeura jusqu'au soir, de sorte qu'en arrivant à la couchée, les railleurs furent obligés d'avouer que Coîlin et la jeune veuve paraissaient être les meilleurs amis du monde.

Le roi n'allait jamais à la guerre sans sa maison, qui ne s'élevait pas, en campagne, à moins de cinq mille personnes. Malgré les soins et l'exactitude de M. de Cavoie le maréchal des logis, il arrivait souvent que tout n'était pas prêt au moment où la cour quittait les carrosses. Un jour entre autres, après une marche forcée d'environ six lieues, on tomba

au château de Brisach, furieusement en désordre. Les logements n'étaient pas marqués; les marmitons ne trouvèrent que de mauvais fourneaux, et il n'y avait point d'appartement convenable pour le jeu, de sorte que Sa Majesté fut de mauvaise humeur, ce qui acheva de faire tourner les cervelles. Le roi ne pouvait dîner sans les dames, et comme elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller, elles assistèrent au repas dans leurs costumes de voyage. Cette noire forteresse de Brisach ressemblait à une prison; tous les cœurs étaient oppressés; jamais on n'avait encore senti à ce point les horreurs de la guerre. Coîlin avait l'âme navrée de voir le plus grand monarque du monde en ce lugubre séjour; il faillit tomber à la renverse en apprenant que Mademoiselle, la cousine germaine du roi, n'avait point de rideaux à son lit!

— Nous serons plus heureux une autre fois, messieurs, dit Sa Majesté en sortant de table. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous coucher, et de partir dès neuf heures du matin.

Ce puissant prince, en opposant une résignation héroïque aux coups de la fortune, rendit un peu de courage à la cour; mais chacun sentit, en se retirant sans avoir fait le brelan et le reversi, combien il est pénible de voir les têtes couronnées payer de leur personne dans les occasions d'importance. Coîlin, ayant eu l'honneur du bougeoir, quitta des derniers la chambre royale; il marchait par les sombres escaliers de la forteresse, et rêvait au triste spectacle du coucher de Sa Majesté dans une chambre mal meu-

blée, lorsqu'une dame éplorée se présenta devant lui : c'était la marquise de Kergoët.

— Vous me voyez dans une cruelle perplexité, monsieur le duc, dit la dame : tout le monde est au lit depuis une heure, et je cherche mon logement sans pouvoir le trouver; mon nom n'est écrit sur aucune porte. M. de Cavoie m'a évidemment oubliée.

Coïlin tressaillit des pieds à la tête; toute sa personne respira aussitôt l'empressement et le désir ardent d'être utile. C'était bien autre chose cette fois, que l'affaire des deux femmes de chambre!

— O ciel! s'écria-t-il, si j'étais maréchal des logis, je ne survivrais pas à une pareille bévue.

— Il n'y aurait pas de quoi se tuer, répondit la marquise, flattée de ce langage chevaleresque.

— Je me tuerais pourtant, je vous assure; mais il ne s'agit pas de faire des suppositions. Il faut que je vous tire de la peine où vous êtes. Demeurez un moment ici; je vais chercher Cavoie et vous l'amener.

Le duc poursuivit en vain le maréchal des logis par tout le château. Cavoie, ayant perdu la tramontane, s'était allé loger en ville. M. de Coïlin s'en revint seul et au désespoir.

— Voilà qui devient plaisant, dit la jeune veuve prenant gaiement son malheur. Il paraît que je vais passer la nuit dans les escaliers. Si je connaissais quelque dame, j'irais lui demander asile, mais je suis nouvelle à la cour...

— Je ne vois donc qu'un parti, madame; c'est que vous acceptiez mon logement.

— Et vous? dit la marquise avec embarras.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ferai comme je pourrai.

Arrivés à l'appartement du duc, on ne trouva qu'une pièce, précédée d'une antichambre.

— Le logis n'est pas brillant, reprit Coîlin ; mais au moins vous serez chez vous.

— Et mes femmes que je n'ai pu retrouver! s'écria la dame avec effroi; je vais mourir de peur, seule dans cette chambre avec des murs si épais et une fenêtre en meurtrière. Encore si la porte pouvait se fermer! mais la serrure même paraît en mauvais état.

— Pauvre dame! répéta plusieurs fois le duc.

— Et où irez-vous? demanda la marquise.

— Je n'en sais vraiment rien. Mon frère le cardinal n'est pas du voyage.

— Vous contenteriez-vous de cette antichambre?

— Je m'y trouverais parfaitement ; mais je crains de vous gêner.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, car votre voisinage me serait d'un grand secours contre la peur ; mais...

— Je comprends, madame : les convenances, le soin de votre réputation me font un devoir...

Coîlin allait prendre congé, si la jeune veuve n'eût ajouté :

— Cependant on n'est pas tous les jours à la guerre...

— La terrible chose que la guerre!

— Et je pense que le désordre qui règne à la cour

aujourd'hui sera aux yeux du monde une excuse suffisante.

— J'aimerais mieux coucher au milieu des bois que de vous exposer au moindre soupçon.

— Je me ferais scrupule de vous renvoyer à une pareille heure, monsieur le duc, et puis, décidément, je ne suis point tranquille dans ce séjour affreux. Vous m'obligerez en restant près de moi.

— Il ne m'est plus permis d'hésiter, madame; je dormirai sur une chaise, dans l'antichambre.

— C'est cela, demain nous conterons simplement ce qui arrive, et j'espère que personne n'y pourra rien trouver à blâmer.

— Le premier qui s'en aviserait aurait affaire à moi.

— Monsieur le duc, je n'accepte votre sacrifice qu'à une condition, c'est que vous prendrez un des matelas de mon lit pour dormir à terre.

— Une chaise me suffira, je vous assure.

— J'exige que vous acceptiez le matelas.

Le duc fit une longue résistance; mais la marquise l'ayant menacé de retourner par les escaliers, il fallut bien se résigner. Les préparatifs du coucher se firent gaiement. Coëlin dut à cette aventure bizarre d'arriver subitement à une sorte d'intimité comme il n'en avait jamais eu avec aucune femme.

— Singulière chose que la guerre! murmurait-il pendant que son valet de chambre raccommodait le lit de la jeune dame. Qui pourrait jamais prévoir de pareils événements?

Le matelas étant disposé avec le manteau du no-

ble duc, M. de Coîlin souhaita le bonsoir à la marquise et se retira dans l'antichambre. Il y était à peine depuis dix minutes lorsqu'il entendit des plaintes. Il s'approcha de la porte avec inquiétude.

— Mon Dieu ! que je suis donc malheureuse aujourd'hui ! disait la jeune veuve.

— Qu'arrive-t-il encore? qu'avez-vous, madame, au nom du ciel !

— Le sort a juré que je ne pourrais me coucher de la nuit. Il faudra que j'y renonce si vous ne venez à mon aide.

Coîlin ouvrit la porte. La marquise remit à la hâte sa gorgerette, mais non pas assez promptement pour cacher aux yeux du duc empressé des épaules magnifiquement blanches ; quant à ses bras, qui étaient les plus ronds du monde, elle ne songea pas à les couvrir. En voyant ce négligé galant et tant de beautés à demi voilées, le noble seigneur éprouvait un trouble extraordinaire dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je ne réussirai jamais à ôter ma robe, dit la dame en riant ; il y a par derrière une agrafe que je ne puis atteindre : ces robes à queue sont fort incommodes, et je ne peux pas non plus dormir ainsi tout habillée.

Le duc, ayant détaché l'agrafe rebelle, aperçut un dos charmant et son trouble s'en accrut bien davantage. La pensée lui vint de poser ses lèvres sur une peau plus douce que le velours qui la couvrait ; cette étrange tentation lui inspira une terreur profonde : il avait été sur le point de perdre le respect pour une femme de qualité ! Rappelant à lui sa fer-

meté, Coïlin retrouva bientôt le sentiment de ses devoirs, et triompha de l'esprit du mal dont le souffle avait pénétré un moment dans son âme.

— Étonnante chose que la guerre! dit-il encore en jetant malgré lui sur les charmes de la marquise un regard dont il s'avouait l'indiscrétion.

— Mon cher duc, reprit la dame en souriant, promettez-moi que, dans le récit que vous ferez demain, cette circonstance ne sera pas mentionnée. Les méchantes langues sauraient l'interpréter fort mal pour ma réputation.

— Tranquillisez-vous, madame; je jure sur mon honneur de n'en jamais parler, et vous reconnaîtrez que je suis un homme discret, auquel on peut se fier.

— Je n'en doute pas.

Quoique son ministère ne fût plus nécessaire, Coïlin attendait, sans pouvoir se décider à sortir. La marquise avait dénoué ses cheveux pour les enfermer dans un mouchoir dont elle se faisait une coiffe de nuit. Le duc, transporté d'admiration, eut l'idée de se jeter aux genoux de la dame pour lui avouer son amour; mais il comprit heureusement qu'une déclaration si grave ne devait point se faire dans un pareil moment. Il y avait alors trop de séducteurs qui abusaient le beau sexe par des offres trompeuses, et pour rien au monde il n'aurait risqué d'être confondu avec ces hommes sans conscience. Cependant la marquise ne lui disant pas de se retirer, il demeurait à la contempler en silence, dans une irrésolution pénible. Il serait sans doute encore dans cette cruelle

position si l'on n'eût frappé à la première porte en criant d'ouvrir de la part du roi.

— Je suis perdue ! s'écria madame de Kergoët.

— Perdue ! Et pourquoi donc ?

— Si on découvre que je suis ici, on croira que nous n'avions pas l'intention de le dire.

— Madame, je ne suis pas de ces gens dont la loyauté puisse être soupçonnée. Rassurez-vous ; je prends tout sur moi.

Coîlin passa sans bruit dans l'antichambre et ouvrit au messager du roi : c'était Guitry, le grand maître de la garde-robe.

— Monsieur le duc, dit-il, le prince de Condé vient d'envoyer au roi quatre prisonniers de qualité. Sa Majesté, ne sachant où les loger, vous prie d'en recevoir un pour cette nuit, M. le comte de Van-Erskom, seigneur hollandais ; mais que vois-je ? Que signifient ce désordre et ce matelas à terre ?

— Ce n'est rien, Guitry, c'est une sottise de Cavoie ; je vous conterai cela demain.

Guitry promena autour de lui des regards de défiance et sortit à regret pour conduire les autres prisonniers.

— Monsieur, dit le duc à son hôte, je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir mon lit. Une impérieuse nécessité m'a déjà forcé de le donner à une dame ; il ne me reste plus que ce matelas, et je vous le cède de tout mon cœur.

— Monsieur, répondit le prisonnier, qui était aussi d'une politesse obséquieuse, jamais je ne consentirai à vous en priver. Je dormirai sur cette chaise.

— Oh! monsieur, je ne me coucherai pas de la nuit, plutôt que de vous voir aussi mal à votre aise.

— Ni moi, je vous assure, à moins que vous ne consentiez à partager le matelas avec moi.

— Je vous gênerais. Il est trop étroit pour deux personnes.

— Alors gardez-le pour vous seul, je vous en supplie.

— Monsieur, c'est impossible. Je préfère le partager, puisque vous le voulez absolument.

Ils s'étendirent dans leurs manteaux et se couchèrent côte à côte; mais, à force de se reculer l'un et l'autre pour laisser plus de place, ils finirent par s'endormir sur le plancher, avec le matelas entièrement libre entre eux deux.

Pendant ce temps-là Guitry avait porté aux jeunes gens de messieurs les ordinaires du roi une étrange nouvelle: Coîlin était en bonne fortune! Il avait reçu le messager sur le seuil de sa porte sans laisser pénétrer à l'intérieur, et le prisonnier devait être couché dans la première pièce. Il fallait qu'il y eût une dame dans la seconde chambre. On fit des gorges chaudes de cette aventure, et, à force d'en jaser, on résolut de s'assurer de la vérité; mais comment s'introduire dans l'appartement d'un duc, sans risquer de s'attirer une mauvaise affaire?

— Un revenant seul en a le droit, dit M. de Guitry.

— Un revenant! Voilà le moyen trouvé, s'écrièrent les jeunes gens. Tout est permis aux habitants de l'autre monde. L'âme d'un ancien prisonnier

pourrait fort bien errer dans cette forteresse; que l'un de nous se déguise en esprit et se glisse dans le logis de Coîlin.

— Mais il faudrait ouvrir la porte sans bruit.

— Elle tient à peine sur ses gonds.

— Je propose un expédient, dit un des gentilshommes. Nous voici quinze réunis. Prenons toutes les clefs de nos chambres; il s'en trouvera bien une qui entrera dans la serrure.

— Et qui fera le rôle du fantôme?

— Il faut que ce soit un duc, afin que, s'il en résulte une querelle, aucune objection ne soit élevée sur la qualité des combattants.

Le duc de Rochefort fut choisi. On l'affubla d'un drap, on lui blanchit le visage, et on lui mit une torche à la main. La serrure fut bientôt ouverte, et le revenant s'étant introduit, les gentilshommes se retirèrent doucement.

M. de Coîlin se réveilla dès que la lumière frappa son visage, tandis que son compagnon de lit, qui s'était battu rudement la veille, demeura plongé dans un sommeil profond. A cette effrayante apparition, le premier mouvement de Coîlin fut de saisir un pistolet et de coucher en joue le fantôme. Il allait tirer et envoyer le faux esprit dans la tombe si M. de Rochefort, avec un admirable sangfroid, n'eût imaginé de faire un grand salut. Coîlin pensa aussitôt qu'une âme si honnête devait appartenir à un seigneur de l'ancienne cour fameuse par les belles manières. Il déposa son arme, et, s'inclinant à son tour devant le fantôme, il lui demanda ce qu'il pouvait pour son

service. Rochefort, craignant d'être reconnu s'il parlait, jugea prudent de garder le silence et fit signe au duc de le suivre.

— Je suis à vos ordres, répondit M. de Coïlin avec sa civilité habituelle ; veuillez passer devant et me montrer le chemin.

Le fantôme parcourut au hasard les corridors du château. Il avait acquis la certitude que Coïlin n'était pas en bonne fortune, et ne savait où conduire son homme ni comment mettre fin à cette promenade. Il imagina d'éteindre son flambeau, et il l'inclinait déjà pour mettre le pied sur la flamme lorsque le duc le pria fort poliment d'arrêter.

— Permettez-moi de vous faire une observation, dit Coïlin. Je présume que c'est ici le lieu où l'on vous a enseveli, et que vous désirez être porté en terre sainte.

L'esprit fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! je serais fort en peine demain pour retrouver la place, si vous me laissiez dans l'obscurité. Veuillez, si cela ne vous gêne point, me prêter cette torche ; elle me servira du même coup à regagner mon logement. Excusez-moi, je vous prie ; c'est le désir de vous être agréable qui me fait commettre cette indiscrétion, et je présume que la lumière ne vous est pas absolument nécessaire.

M. de Rochefort donna le flambeau.

— A présent, reprit Coïlin, vous pouvez compter sur mon zèle à vous satisfaire. Avant de quitter ce château, je ferai chercher votre corps et dire une messe pour votre repos. Je suis flatté de l'honneur

que vous m'avez fait de me choisir pour cet emploi ; c'est une marque d'estime à laquelle je suis extrêmement sensible, et vous pouvez me tenir pour votre très-humble serviteur.

Le duc prit congé du fantôme le plus civilement du monde et retourna se coucher, laissant Rochefort dans les escaliers, où il pensa se rompre le cou et demeura une grande heure sans retrouver son chemin.

Malgré toute sa diligence, Coîlin arriva le lendemain au lever du roi comme l'histoire du revenant venait d'être racontée.

— Eh ! venez donc, mon cher Coîlin, dit Sa Majesté. Un étrange soupçon a plané sur vous hier. On vous accusait d'avoir mené à mal une de nos dames, de l'avoir entraînée jusque dans votre chambre pour la nuit.

— Il paraît, répondit le duc, que la calomnie n'a pas perdu son temps ce matin ?

— L'accusation était si terrible que les morts en sont sortis de leurs tombeaux ; mais ils n'ont pas trouvé sujet de vous faire un reproche. Dites-nous à présent ce que vous cachiez avec tant de mystère au fond de votre chambre.

Coîlin conta tout ce qui était arrivé avec une bonne foi que personne n'osa mettre en doute ; puis il se tourna vers le grand maréchal des logis, qui était présent, et, le regardant avec l'air de l'intérêt et de la pitié, il ajouta :

— Mon pauvre Cavoie, je suis au désespoir d'être contraint de dire à Sa Majesté la faute que vous avez

commise hier ; mais vous devez comprendre que l'honneur me fait un devoir de ne rien taire.

— Nous pardonnerons à Cavoie, reprit le roi ; mais il faut que je vous félicite, monsieur de Coîlin, du bonheur que vous avez de jouir d'une excellente réputation. Si la marquise de Kergoët avait accepté la chambre de quelque mauvais sujet, comme Lauzun ou M. de Guiche, jamais on n'aurait voulu croire que les choses se fussent aussi bien passées. Voilà ce que c'est, messieurs, qu'une vie exemplaire. Les apparences trompeuses ne sont funestes qu'aux gens suspects à bon droit. Madame de Kergoët n'a rien à craindre de la médisance.

— Je l'espère, dit Coîlin ; car si Votre Majesté veut bien m'en donner l'autorisation et que la marquise accueille favorablement l'offre de ma main, je l'épouserai au retour du voyage.

— Ah ! vous en êtes donc devenu amoureux cette nuit ?

— Sire, je l'étais avant cette aventure.

— Eh bien, je vous donne carte blanche.

Le premier mariage qui fut célébré à la fin de la campagne fut celui du duc de Coîlin et de la marquise de Kergoët. A la conduite un peu légère de la jeune veuve, on pourrait penser qu'elle a donné des soucis à son mari. Ce serait une grande erreur. En recevant un nom illustre et le tabouret, elle comprit toute la gravité de sa position et n'eut jamais l'idée de faire une tache à ce nom si estimé. Il ne faut pas croire non plus qu'avec sa politesse extrême M. de Coîlin fût un homme privé d'énergie et de volonté,

incapable de guider une femme sans expérience à travers les écueils d'une cour. Avant la fin de cette même campagne où il devint amoureux de la marquise, il eut occasion de montrer son caractère sous une face qu'on ne connaissait pas encore.

Autant M. de Coîlin avait de courtoisie pour ceux qui restaient en de bons termes avec lui, autant, lorsqu'on s'avisait de lui manquer, il se montrait prompt à la vengeance et difficile dans la réparation de l'insulte. Il n'est pas étonnant que, dans le pays le plus civilisé de l'univers, un long temps se soit écoulé sans qu'il se rencontrât une circonstance où le noble duc fût contraint de dépouiller sa bienveillante urbanité pour l'implacable fureur d'un lion en courroux. Cependant, un beau jour, le monde eut tout à coup cet effrayant spectacle.

C'était le soir de la prise de Mons. Le maréchal des logis n'avait commis, cette fois, aucune erreur, et si chacun eût pris son parti des petits désagréments inévitables en temps de guerre, il ne serait rien arrivé de fâcheux ; mais M. de Créqui, trouvant mal commode le logement qu'on lui avait donné, s'en alla délibérément en choisir un autre à sa convenance, et, sans égards pour l'inscription à la craie, qui portait ces mots : « M. le duc de Coîlin, » l'imprudent s'établit dans l'appartement du noble seigneur, en se disant sans doute : « Coîlin est un homme si poli, qu'on n'a pas à craindre de le mettre en colère. »

Si M. de Créqui s'y était pris civilement, et s'il avait seulement témoigné le désir de faire un échange, Coîlin serait plutôt allé dormir à la belle étoile que

de répondre par un refus ; mais en voyant qu'on s'était permis de traiter aussi légèrement un homme de sa qualité, il se sentit transporté d'indignation. Il courut à l'appartement du maréchal de Créqui, le frère de l'usurpateur, et qui, ayant un commandement à l'armée, était magnifiquement logé. Il trouva ce logis encore vacant, et en prit possession ; puis il posta ses valets à la porte, le pistolet au poing, en leur ordonnant de massacrer quiconque voudrait forcer le passage.

Le maréchal ne tarda pas à paraître.

— Monsieur, lui cria Coîlin, votre frère s'est insolemment établi chez moi ; je vous conseille de lui donner une semonce, car si vous prenez parti pour lui, le sang va couler ici, je vous en avertis.

— Eh ! ne vous fâchez pas si fort, répondit le maréchal ; nous ne nous égorgerons pas pour si peu, mon cher Coîlin. Gardez mon logement, si vous voulez ; je vous promets de gronder comme il faut mon frère.

— Ce n'est pas assez, monsieur, ce n'est pas assez ; il me faudra encore des excuses, et cela en public, ou bien je porterai plainte au roi ; et si on ne me rend pas justice, il y aura entre nous une guerre éternelle à ce sujet. Nous verrons si Sa Majesté souffrira que le désordre se renouvelle chaque soir.

— Allons, dormez tranquille, Coîlin ; tout s'arrangera.

Le lendemain le différend fut somis au roi, qui approuva Coîlin en tous points, et fit à M. de Créqui des reproches fort durs. L'accommodement entre les

deux seigneurs ne se fit pas sans beaucoup de peine, et ne serait jamais arrivé à bien sans l'entremise de Sa Majesté. Cette affaire donna la plus haute idée de la fermeté de Coîlin, et lui gagna davantage l'amitié du monarque. Depuis ce jour on ne plaisanta plus autant sur la civilité du noble duc, qui n'en demeura pas moins l'homme le plus poli de France et de Navarre.

LE MARQUIS DE DANGEAU

ET SON JOURNAL.

Lorsque M. Courcillon de Dangeau, gentilhomme beauceron, reçut du ciel et de sa femme le présent d'un fils, qu'on appela Philippe, il ne se doutait guère que cet enfant deviendrait un jour l'ami du plus grand des rois, l'un des riches favoris de la cour, membre de deux académies. Ce n'est pas que le jeune Philippe de Dangeau ne montrât de bonne heure les qualités nécessaires à un gentilhomme bien né. Les dames de Nogent-le-Rotrou lui trouvaient assez bonne mine et la tournure passable. Le précepteur, à qui son père avait donné la table et six livres par mois, lui avait appris, sans trop de peine, à lire, écrire et compter, avant qu'il eût atteint quinze ans; mais nombre de hobereaux avaient la jambe aussi bien faite que lui, plus d'argent en poche et des amis plus puissants. Rien n'annonçait donc que la fortune dût se prendre pour lui d'un caprice de si

longue durée qu'on pourrait l'appeler une passion ; car cet homme heureux a réussi dans tout ce qu'il a entrepris, sans que le sort lui laissât le temps de désirer. Il s'avisa un jour de faire quelques vers dans lesquels *montagne* rimait souvent avec *campagne*, et le fils de M. Dangeau fut aussitôt remarqué, admiré, prôné par toute la famille des Courcillon. On décida qu'un garçon si spirituel ne pouvait rester enfoui dans une province, et qu'on se cotiserait pour lui fournir un joli trousseau et quelques écus pour aller à Paris. On se figurait, avec cette incroyable présomption des provinciaux, que le jeune homme se ferait, dès son arrivée, remarquer de tout ce qui était riche et puissant à la cour.

Dangeau monta donc dans le *carrosse de voiture* de Chartres, muni d'un bel habit, de vieilles dentelles rajustées, d'une somme assez ronde, et d'une grosse montre d'argent que son père lui donna en disant :

— Mon fils, si tu viens à te trouver à court d'espèces, tu vendras ce bijou.

Comme les Courcillon ne tenaient à personne de considérable, le voyageur reconnut bientôt que les recommandations de famille ne lui seraient d'aucun appui à Paris. Sans doute il se disposait à retourner dans son pays, lorsque le hasard, son meilleur ami, lui fit faire la connaissance du poëte Benserade, comme lui amant heureux des muses, et sachant aussi garder avec les neuf sœurs sa dignité de gentilhomme. Benserade était né pour sympathiser avec Dangeau. Il le présenta chez madame de Lavallière.

L'étoile des Courcillon y amena le roi, qui se prit d'amitié pour le Beauceron et l'admit dans son intimité avec les Vardes, les Lauzun et autres jeunes cavaliers aimables.

Personne ne savait aussi bien que Dangeau rire complaisamment des mots du roi, bons ou mauvais; personne ne possédait mieux que lui ce qu'on nomme de l'usage. Jamais ce courtisan, vraiment poli, ne sut ce que c'est qu'un sot, un bavard, un homme ennuyeux, ridicule, prétentieux ou affecté. Il n'avait pas d'yeux pour les défauts des autres, et, si on se moqua souvent de lui, jamais du moins il n'eut un ennemi; jamais il n'excita la colère, la haine, ni l'amour, rarement l'envie. Le roi n'avait pas horreur de l'esprit; mais il l'aimait de loin, et il détestait l'esprit offensif: aussi Dangeau ne lui donna-t-il jamais d'ombrage.

Son incapacité absolue pour tout emploi et sa nullité firent sa fortune; et lorsqu'on pense qu'il resta toute sa vie près du roi sans jamais avoir à craindre une disgrâce ou même une boutade de mauvaise humeur, on est tenté d'admirer cette servilité héroïque. Il aurait peut-être passé pour un homme au-dessus du médiocre, sans les mémoires des contemporains et surtout sans son *journal*.

Le plus habile, le plus heureux et le plus intègre joueur de la cour était le marquis de Dangeau. Jamais il ne se mettait à une table de jeu sans se lever les mains pleines. Les dés étaient pour lui obstinément, et semblaient se rire des autres. Il gagna tout d'abord 200,000 écus, dont il se servit plus tard

pour acheter la charge de premier gentilhomme de la Dauphine à M. de Richelieu, qui s'était ruiné les cartes à la main. L'amour et les intrigues sont de dangereux écueils à la cour. Un amoureux néglige ses devoirs, perd son assiduité, s'abandonne à d'affreuses distractions : Dangeau sut se garder de l'amour. Les bonnes fortunes exposent à des inimitiés, à des duels, et compromettent la position d'un favori ; Dangeau était trop sensé pour avoir la moindre bonne fortune. Il se maria deux fois sur le conseil et le choix du roi. En un mot, Dangeau n'existait pas. La nature, après l'avoir mis au jour, s'étant aperçue qu'elle n'avait rien fait, pria sans doute la fortune de s'occuper de l'ouvrage qu'elle venait de manquer, afin qu'on pût affirmer plus tard que Dangeau avait été quelque chose.

C'était un homme obligeant, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien; prêtant volontiers de l'argent à ceux qu'il savait en état de le lui rembourser; et, s'il versifiait avec facilité, du moins ses vers étaient exécrables. Cependant cette déplorable facilité lui valut un appartement à Versailles. Dangeau sollicitait depuis longtemps cette faveur : or, un jour que le roi se sentait de bonne humeur, il assembla quelques rimes bizarres, et dit au marquis que, s'il les remplissait convenablement en moins de cinq minutes, il y aurait un logement pour lui dans le château. Sans doute Louis XIV s'exagérait la difficulté du bout-rimé en général; toujours est-il que Dangeau gagna la gageure. A quelque temps de là, il acheta une charge de lecteur du roi. Ces lecteurs étaient sans

fonction ; mais ils avaient les petites entrées, dont le marquis usa avec tant d'assiduité, que Sa Majesté le récompensa en lui donnant un régiment. Il céda le régiment pour le gouvernement de Touraine, et la Touraine ne fut pas la plus mal gouvernée des provinces, puisque le gouverneur n'y mit pas les pieds de sa vie. Bientôt l'amitié du grand roi valut au marquis le collier de l'ordre, puis la grande maîtrise de Saint-Lazare. Ce fut alors que Dangeau pensa perdre la tête en se voyant devenu un grand seigneur. Il parut tout chamarré de cordons et de ridicules, la cour pouffa de rire à ses dépens. Il épousa la nièce du cardinal de Furstemberg, jeune fille adorable et belle, qui, après avoir bien pleuré pour ne point se marier avec ce marquis grotesque, fut forcée de céder au roi. Elle resta miraculeusement sage et fidèle à un mari qui réunissait toutes les qualités nécessaires au George Dandin accompli. Qu'on ose dire que Dangeau n'était pas l'enfant gâté du sort !

Parvenu ainsi à la fortune et à des honneurs que des hommes du plus grand mérite s'efforçaient en vain d'obtenir, je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de se croire un aigle. De petit visiteur obscur faisant antichambre chez les muses, qu'il avait été jadis, le marquis voulut devenir un personnage ayant les grandes entrées au Parnasse. Il témoigna le désir de faire partie des deux académies, et personne n'y trouva à redire. Ses titres étaient des compliments rimés plus ou moins ingénieux, des madrigaux insipides et une élocution facile autant que banale. On l'admit, sans doute aussi parce qu'il pro-

fessait peu d'estime pour les ouvrages de Corneille, parce qu'il préférait Chapelain à Racan, Colletet à Despréaux, et Pradon à Racine, surtout parce qu'il montrait une admiration à nulle autre pareille pour ce grand M. de Pelisson, historiographe du roi. — Mais comment il s'introduisit dans l'Académie des sciences, c'est là un mystère que je ne puis expliquer. Si c'eût été son frère l'abbé de Dangeau, à la bonne heure : celui-là inventa le jeu historique des rois de France, absolument semblable à celui de l'oie. Il faut donc que le marquis se soit emparé des titres scientifiques de son frère, ou bien qu'on l'ait choisi parce que ce fut lui qui enseigna à Sa Majesté et aux enfants ce jeu vraiment utile et agréable.

Une fois académicien, quel meilleur emploi de ses loisirs et de ses talents pouvait-il faire que d'écrire le journal des événements de la cour? Assurément, Dangeau, placé près du monarque, reçu chez toutes les dames, chevalier d'honneur de la Dauphine, semblait en position de tout connaître, et ce journal avait mille chances d'offrir un intérêt puissant et varié. C'est que vous croyez peut-être que le marquis, ainsi debout aux meilleurs lieux de la cour, était au courant des moindres intrigues? — Point. On en savait là-dessus plus que lui à Quimper-Corentin. C'est qu'alors il laissait les futilités à d'autres, et qu'il ne notait que les ressorts secrets des grands événements politiques? — Encore bien moins : il n'en est pas question. Le dernier des laquais était mieux instruit.

A voir le journal du marquis, vous prendriez la

cour licencieuse et magnifique du grand roi pour celle d'un petit duc allemand; vous croiriez que tout le monde y est sage, rangé et compassé comme Dangeau lui-même. Choisissez au hasard une date historique marquée par quelque affaire d'importance, et ouvrez le journal : vous trouverez que le roi alla tirer, que monseigneur (le Dauphin) se promena dans ses jardins, que le soir il y eut appartement, ou comédie française.

Tout le monde sait comment Saint-Simon raconte le mariage secret du roi et de madame de Maintenon. Ne vous imaginez pas que vous en saurez les détails par Dangeau. Ouvrez l'un de ses indigestes in-4° à la date de ce mariage singulier : voici ce que vous lirez:

« Ce matin, monseigneur tira dans le grand parc malgré la pluie. Madame la Dauphine obtint du roi que, lorsqu'elle dînerait seule, les maîtres d'hôtel porteraient le bâton devant ses viandes. — Le roi ne sortit point à cause du mauvais temps. »

On aurait tort de croire que ce journal soit inutile. C'est par lui que nous savons que le Dauphin, l'élève de Bossuet, ce prince qui donnait de si belles espérances, passait sa vie à courre le loup tout le jour, et que, pour occuper son esprit après ces exercices royaux, il jouait, trois heures durant, à *mon chien n'aime point les os*, avec les dames. Il avait alors passé trente ans.

L'envie ne manque pas à Dangeau de laisser des détails. Ce qu'il connaît il le relate, dût la répétition en venir cent fois de suite. Vous pouvez faire le relevé du chiffre exact des médecines que la Dauphine

prenait sans cesse ; et ne croyez pas que le chevalier d'honneur vous fasse grâce de l'effet produit sur les entrailles de la princesse, car cela, Dangeau était à portée de s'en instruire comme il faut.

Si vous désirez savoir combien le roi fit de passes heureuses en jouant à la bague, ou combien il enleva de têtes en carton dans la course à cheval, vous le saurez au plus juste. Vous apprendrez combien de coups de fusil furent tirés, combien de faisans mis à bas ; à quelle heure Sa Majesté s'en alla voler (c'est-à-dire, faire voler des éperviers).

Je suis sûr que vous ne lirez pas sans intérêt la relation d'une chasse à courre au lièvre et en calèches ! Voyez-vous toutes les dames, dans les lourdes voitures d'alors, courant à brides abattues par les allées de la forêt de Fontainebleau après un pauvre lièvre que les chiens pourchassent ? Voilà la bête féroce. Tout le monde regarde. — Où donc est-elle ? — Un chien l'a mangée. Il n'en reste plus que les oreilles. Tout le plaisir est gâté.

J'aurais mieux aimé que la roue de l'un des coches passât sur le corps du gibier tandis qu'on le cherchait au loin.

Vous ferez un soupir en lisant cette phrase sur l'un des hommes qui ont élevé notre littérature à son plus haut point :

« Ce matin on m'a dit que le bonhomme Corneille était mort. Il avait été fameux par ses comédies. »

Le *bonhomme* n'était donc plus fameux, au dire de Dangeau l'académicien !

Le marquis ne renonce pas absolument au plaisir

de faire quelques réflexions, comme on voit. Pour apprécier parfaitement la finesse de son esprit, il faut lire l'article suivant, qui est l'un des plus complets et celui où l'homme se trouve le plus entièrement.

« Le roi nous dit en sortant de la chapelle : Il y a des appartements vacants à Versailles ; il ne tiendrait qu'à moi de les remplir, car on me sollicite assez de les donner. — Ce qui nous fit penser que le roi était importuné de demandes d'appartements. »

La princesse de Conti, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, était belle, aimable et romanesque, autant que sa mère ; c'était une de ces jeunes femmes comme on n'en retrouve plus dans les cours. Elle était un peu légère ; et de ses petites aventures on aurait pu faire un ouvrage fort amusant. Dangeau parle d'elle tous les jours de sa vie ; mais c'est pour en dire chaque fois : « Madame la princesse de Conti se promena dans les jardins avec monseigneur. » Elle faisait bien autre chose que se promener dans les jardins ; mais ce n'est point Dangeau qu'elle en informait.

Tout le monde sait ce qui arriva un soir à M. de La Feuillade dans une rue détournée de Paris. Le maréchal avait été chargé par le roi de suivre les princes de Conti, qui faisaient la débauche au cabaret, et de rendre compte de l'emploi de leur temps. La Feuillade, déguisé en bourgeois, suit par les rues les princes et leurs amis. Il les voit justement entrer là où on craignait qu'ils n'allassent. L'espion est reconnu. On feint de le prendre pour un passant im-

portun, et on lui donne des coups de bâton. C'est un scandale dont toute la cour est en émoi. Les lettres et mémoires du temps en sont remplis. Lisez un peu Dangeau.

« Il paraît que les princes de Conti eurent quelques mots avec M. de La Feuillade ; mais le roi les accorda. »

Il aurait pu être mieux instruit. Cependant vous allez voir que ce n'est pas toujours par ignorance que le marquis reste muet comme un poisson. Ces mêmes princes de Conti, étant en Hongrie, s'avisèrent d'écrire à leurs amis des plaisanteries sanglantes contre le roi, ses maîtresses et ses bâtards. La police secrète intercepta les lettres, et un matin le roi sortit furieux et bouleversé de son cabinet, ne sachant sur qui faire tomber sa colère. Le hasard lui fit voir un valet qui mangeait à la dérobée un biscuit contre un buffet. Il tombe sur ce malheureux à coups de canne et l'accable d'injures au milieu de la stupéfaction de la cour. Certes, Dangeau avait beau jeu pour essayer d'animer son journal. L'anecdote était connue et jetée dans le domaine public ; mais l'âme du marquis, unie comme les plaines maussades de la Beauce, sa patrie, avait été trop cruellement navrée du manque de dignité de la majesté royale ; et sans doute, au moment de prendre la plume, Dangeau, se sentant frémir d'horreur jusqu'à la racine de sa perruque, se résolut à garder un silence prudent.

Venons-en maintenant aux affaires d'État. Louis XIV avait cela de bon qu'il savait se faire res-

pecter. Je dis lui, parce que la France, c'était le roi. La république de Gênes s'étant avisée de manquer à notre pavillon, une flotte fut expédiée, qui bombarda si vertement la ville, que la moitié s'en trouva mise par terre. Le doge, forcé de venir en personne faire des excuses au roi, essaya, par tous les moyens en son pouvoir, d'éviter ce rude affront. Il voulait bien s'humilier dans le particulier, mais non en audience solennelle. Rien ne put vaincre l'obstination du monarque: la veille du jour où l'orgueil des Génois eut tant à souffrir, voyez ce que nous apprend le journal :

« Il paraît que le doge avait quelque affaire pressée à dire au roi ce matin, car il fut admis des premiers au lever, et parla avant que Sa Majesté eût mis la chemise. »

Pour le coup, si j'avais tenu Dangeau, je l'aurais secoué par les épaules en lui disant :

— Ah ! pour Dieu ! laisse là cette chemise ; contenous les angoisses de cet honnête doge ; répète-nous ses prières et ses raisons.

Mais j'aurais perdu mes peines comme le doge. La seigneurie de Venise, alarmée et désireuse de gagner les bonnes grâces d'un prince si redoutable, envoya à Sa Majesté des compliments et des présents. Le marquis veut bien nous informer de l'arrivée des ambassadeurs ; mais il ajoute :

« C'était sans doute pour quelque chose relative à leur commerce. »

Bien obligé, monsieur de Dangeau ! l'histoire heureusement nous apprend ce dont il s'agissait. Il aurait

pu au moins nous dire que parmi les présents envoyés au roi, se trouvaient les trois beaux tableaux de Salvator Rosa, que notre Musée possède encore.

Salvator Rosa ? des tableaux ? qu'est-ce que cela ? a sans doute dit Dangeau d'un air de mépris, et il aura préféré mentionner la partie de reversi de Sa Majesté. Lisez un peu l'article unique du 1er août 1688.

« On a su d'Angleterre que le roi et la reine ont fait conduire le prince de Galles au château de Richmont. Le prince et la princesse de Danemark n'ont point voulu assister aux couches de la reine. On n'en comprend pas bien la raison. »

Pardon, cher marquis ! c'est-à-dire que vous seul n'y comprenez rien. La princesse de Danemark se séparait de son père Jacques II, parce qu'elle voyait qu'il allait perdre le trône (comme cela arriva quatre mois plus tard) ; elle s'unissait contre lui à l'autre fille du roi, femme de Guillaume d'Orange. Dans le moment où vous assuriez qu'on ne comprenait pas ce qui se passait, d'Avaux, ambassadeur en Hollande, écrivait lettre sur lettre à Louis XIV pour lui apprendre les détails de la révolution qui se brassait, comme disait Saint-Simon. L'héritier du trône était transporté à Richmont, dans la crainte d'un coup de main. Bon Dangeau ! — Mais laissons cela. — On ne se douterait pas qu'il y a tout un roman plein de tristes sentiments dans cet article consigné au journal, le 17 mai 1688 :

« Pendant que mademoiselle de Guéméné était dans l'abbaye de la Trinité de Caen, elle avait pris quelques engagements avec son cousin le comte de

Flex. Sa famille, qui n'approuvait pas ce mariage, l'a fait revenir ici et l'a donnée au comte de Jarnac, lieutenant du roi en Xaintonge. — Ce mariage-là s'est fait fort secrètement et avant que personne en ait ouï parler. »

Mademoiselle de Guéméné était une jeune personne douce, rêveuse et charmante, qui, sans lire en cachette les œuvres de la Scudéry, avait résolu tout bas, dans sa petite cervelle, de n'épouser qu'un beau et aimable garçon. Dangeau ignorait qu'il y eût dans la noblesse des femmes de cette sorte. Le comte de Flex, ayant une jolie figure et de l'esprit, plut tout d'abord à sa cousine. Son uniforme des chevau-légers était gracieux; et comme il venait souvent chez madame de Guéméné, qu'il s'entretenait fort longtemps avec la jeune fille, qu'il portait son éventail à la comédie, et qu'il lui offrait des bouquets, ces deux enfants devinrent éperdument amoureux l'un de l'autre. Ils étaient trop jeunes et trop naïfs pour dissimuler leur tendresse. A la première question qu'on adressa au petit cousin, il avoua tout franchement qu'il adorait mademoiselle de Guéméné. Or le pauvre garçon n'avait point de fortune; il était cadet et n'avait pas échappé sans peine aux persécutions de ses parents, qui voulaient faire de lui un évêque. Le troisième fils, plus sage, était de robe.

Les Guéméné entrèrent en grande consultation. Cette famille ne manquait pas de prélats prenant du tabac, ni de vieilles femmes fardées. On décida unanimement que le cousin serait renvoyé à son régiment, et que la porte de l'hôtel lui serait fermée pour

un temps. La jeune fille eut les yeux rouges tous les matins; mais on ne s'en embarrassa guère. Cependant, comme sa tante lui demandait un jour si elle n'épouserait pas volontiers un neveu de M. de Belle-Isle, elle répondit tout doucement qu'elle mourrait plutôt. On s'aperçut aussi que de Flex passait quelquefois à cheval devant l'hôtel, et que la cousine soulevait alors les rideaux de sa fenêtre. Il fallait prendre un parti. La petite fut envoyée brusquement au couvent de la Trinité, à Caen.

Le comte de Flex vint à bout de séduire une femme de madame de Guéméné. Il fit dérober par cette femme une des lettres que la mère écrivait à la fille. Le voilà parti pour Caen, et parvenant jusqu'à sa maîtresse à l'aide de cette épître pleine de sévères conseils. A peine ces amants se voient-ils qu'ils oublient tout et se jettent dans les bras l'un de l'autre, en présence de la supérieure épouvantée. Ils se jurent une fidélité éternelle en pleurant d'une façon si cruelle, que l'abbesse, touchée, essuie ses pieuses paupières.

Malheureusement la famille, informée de cette escapade, résolut d'en finir. On choisit pour mari à la pauvre fille M. de Jarnac. C'était un militaire distingué, à peine âgé de cinquante ans. Il avait reçu un beau coup de feu au passage du Rhin et deux belles balafres au siége de Luxembourg. Il était veuf de mademoiselle de Créqui, dont il lui restait des enfants, et sa fortune était considérable. On dressa d'avance les articles du contrat, et on remplit soigneusement les formalités nécessaires, de sorte qu'il

ne manquait plus que la présence de la jeune fille. Le cœur de la petite battit bien violemment lorsqu'on la tira de son couvent pour l'amener à Versailles, car on ne lui avait pas appris ce qui l'y attendait.

Quand les oncles assemblés lui déclarèrent d'un ton impérieux qu'il fallait sur l'heure signer un contrat et aller aussitôt à l'église, elle devint pâle comme une morte, et répondit, avec plus de fermeté qu'on n'en pouvait attendre d'une fille si jeune, qu'elle ne signerait pas. Mais, hélas ! madame de Guéméné, plus habile que cette famille orgueilleuse, embrassa sa fille avec tendresse, en la suppliant d'obéir. La petite crut se sacrifier au bonheur de sa mère, dont les larmes venaient de la vaincre. Elle épousa le comte de Jarnac, et partit pour l'Angoumois.

Trois mois après cela, le petit de Flex fut tué par la mousqueterie allemande, sous les murailles de Namur. Il mourut en prononçant le nom de sa cousine. Vers 1692 on donnait pour amant à madame de Jarnac un riche corsaire malouain, d'humeur querelleuse. Ce n'est pas Dangeau qui mentionne cette particularité.

Si je disais au lecteur bénévole, affadi par la prose du compassé marquis, que dans un coin de cet amas de notes on trouve une horrible et lugubre histoire, il croirait sans doute qu'on veut le mystifier.

— Eh ! quoi, s'écrierait-il, Dangeau, cet homme heureux dont l'existence fut toute d'apparat ; Dangeau ! cet être sans cœur et sans passion, qui n'a ja-

mais eu d'autre contrariété que d'arriver cinq minutes trop tard au petit lever, d'autre crainte que celle causée par l'aspect du sourcil royal ! vous voudriez me faire croire qu'il a pu consigner dans son pitoyable registre un fait intéressant et dramatique ! cela ne se peut pas.

Je conviens avec le lecteur que la chose est invraisemblable, mais il faut s'entendre : la catastrophe dont parle le marquis est racontée d'une façon polie et ingénieusement courtisanesque, dans le style employé pour discuter une question vétilleuse d'étiquette. C'est au point qu'il m'a fallu m'y reprendre à trois fois pour deviner le sens véritable et débarrasser la réalité de son enveloppe fleurie, car M. de Dangeau, seul au monde, a su donner au récit d'une persécution cruelle des formes moelleuses ; lui seul a su parler d'un suicide avec une grâce aimable et forcer le squelette menaçant de la mort à se couvrir de rubans pour tendre le jarret dans une sarabande.

Dangeau voyait le beau côté des choses et ne perdait pas un temps précieux à se désoler des maux qui ne frappaient point la noblesse ; et qu'importe, je vous prie, qu'un homme de peu meure misérable, pourvu que le roi sourie après avoir mis les cheveux ; pourvu que le prince du sang, chargé d'offrir la chemise, s'acquitte convenablement de cette heureuse fonction ; pourvu que le petit jeu commence à heure fixe, et qu'on ne fasse pas attendre la serviette ; pourvu qu'on ne se trompe pas à la répétition du ballet, et que les maîtresses sachent inspirer au prince une douce gaieté ; qu'importe si le populaire

est décimé par la disette ou ruiné par des guerres fastueuses et inutiles ? Lui, Dangeau, s'apitoyer sur les misères du menu peuple ! verser des larmes pour quelque prisonnier réduit au désespoir, ou s'attendrir en nous contant le malheur d'un condamné ! et où voulez-vous, s'il vous plaît, qu'il trouve le temps de traiter les affaires sérieuses s'il descend à ces détails ? On l'attend là-bas pour régler un protocole, décider de l'ordre d'un dîner, et fixer l'instant où il conviendra de donner le signal aux vingt-quatre violons. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il réserve ses pleurs pour le jour où quelque erreur déplorable sera commise dans le cérémonial, pour le jour où le maréchal des logis, perdant la tête, oubliera de retenir, dans un voyage de la cour, un appartement pour le marquis de Dangeau ? Le lecteur avouera que le bourgeois dont la fin malheureuse fut mentionnée dans le journal doit encore être fier de passer à la postérité par ces pages immortelles, au prix de sa vie et de tous ses biens, quoique Dangeau sache trop son monde pour nous dire le nom de ce roturier. Voici l'histoire en deux mots :

Un graveur nommé Perrot, qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa femme et trois enfants, s'avisa un jour de faire une image allégorique contre la Montespan, où le personnage du roi ne se trouvait pas. Il se vendit sous main cinq mille exemplaires de cette gravure, et Paris en fut inondé. Perrot, enhardi par ce succès, ne travailla plus que dans le genre satirique. Ses dessins contre la cour étaient fort goûtés de la ville. L'auteur gagna dans ce com-

merce dangereux une petite fortune. Cependant la Montespan, d'humeur vindicative, ayant eu connaissance des rires de la bourgeoisie, montra au roi l'image qui la tournait en ridicule, et le lieutenant de police fut prié de rechercher le coupable. On le trouva, et, sans forme de procès, on le mit à la Bastille. Perrot resta enfermé six ans. Sa famille perdit son temps et ses démarches à demander sa mise en liberté jusqu'au moment où Louis XIV changea de maîtresse. Mademoiselle de Fontanges ayant bien voulu dire un mot en faveur du prisonnier, on consentit à donner l'ordre de son élargissement. Perrot, dégoûté des épigrammes au burin, ne songeait plus qu'à jouir paisiblement de sa fortune, lorsqu'il eut le malheur de se griser avec des amis dans un cabaret où on chanta des couplets contre la cour. La police, qui surveillait le graveur, l'arrêta une seconde fois. La chanson ayant été considérée comme une récidive, on le remit à la Bastille, toujours sans forme de procès, et en lui disant que ce serait pour la vie. Le désespoir s'empara de ce malheureux. Il fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. On le jeta dans un cachot affreux. Un matin son geôlier le trouva pendu par sa cravate aux barreaux d'une meurtrière. Or, dans ce bon temps, les biens des suicidés étaient confisqués au profit du roi qui, le plus ordinairement, en faisait présent à un favori ou à une maîtresse. Ce fut à la Dauphine qu'on donna la fortune du graveur. Les gens noirs, la plume sur l'oreille, arrivèrent un matin dans la famille désolée du pauvre Perrot. Ils s'emparèrent de l'argent, vendirent la maison et les

meubles, et donnèrent à la veuve et aux enfants la permission, de par le roi, d'aller mourir de faim où ils voudraient. — Ce qu'ils firent en effet. La bru de Louis XIV en eut quelques rubans de plus, et Dangeau écrivit dans son journal cette phrase que le lecteur n'aurait sans doute pas comprise si je n'avais commencé par lui conter les malheurs du graveur Perrot :

« Aujourd'hui le roi a donné à madame la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Ceci couronne l'œuvre. Je n'ai vraiment pas eu le courage de pousser plus avant la lecture du journal de la cour, et je terminerai là mes réflexions sur le marquis de Dangeau, auquel je ne veux pas penser davantage.

FIN.

TABLE.

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
Le Cheval de Créqui	5
Mademoiselle Paulet	39
Le Marquis de Mariamé et la Reine Christine	83
Le premier Favori de Monsieur (Gaston d'Orléans)	141
Un Mauvais sujet en 1645	175
Michel Lambert	209
Un Homme aimable en 1615	235
Le poëte Gombauld	259
L'avocat Patru	287
Les Précieuses	311
Le Maréchal de Gassion	345
Chamillart	379
Le Duc de Coilin	433
Le Marquis de Dangeau et son journal	461

543255

U. O. on